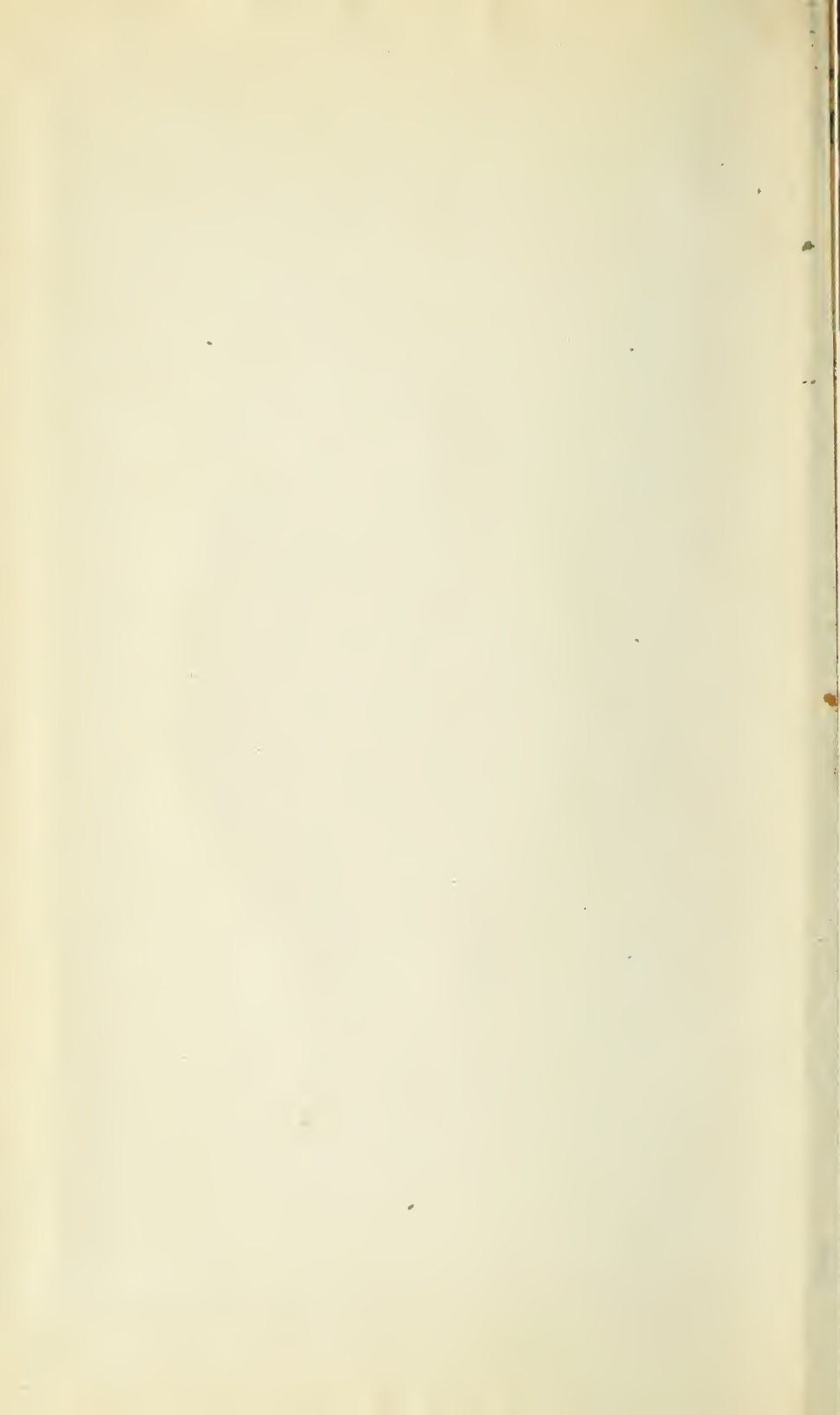


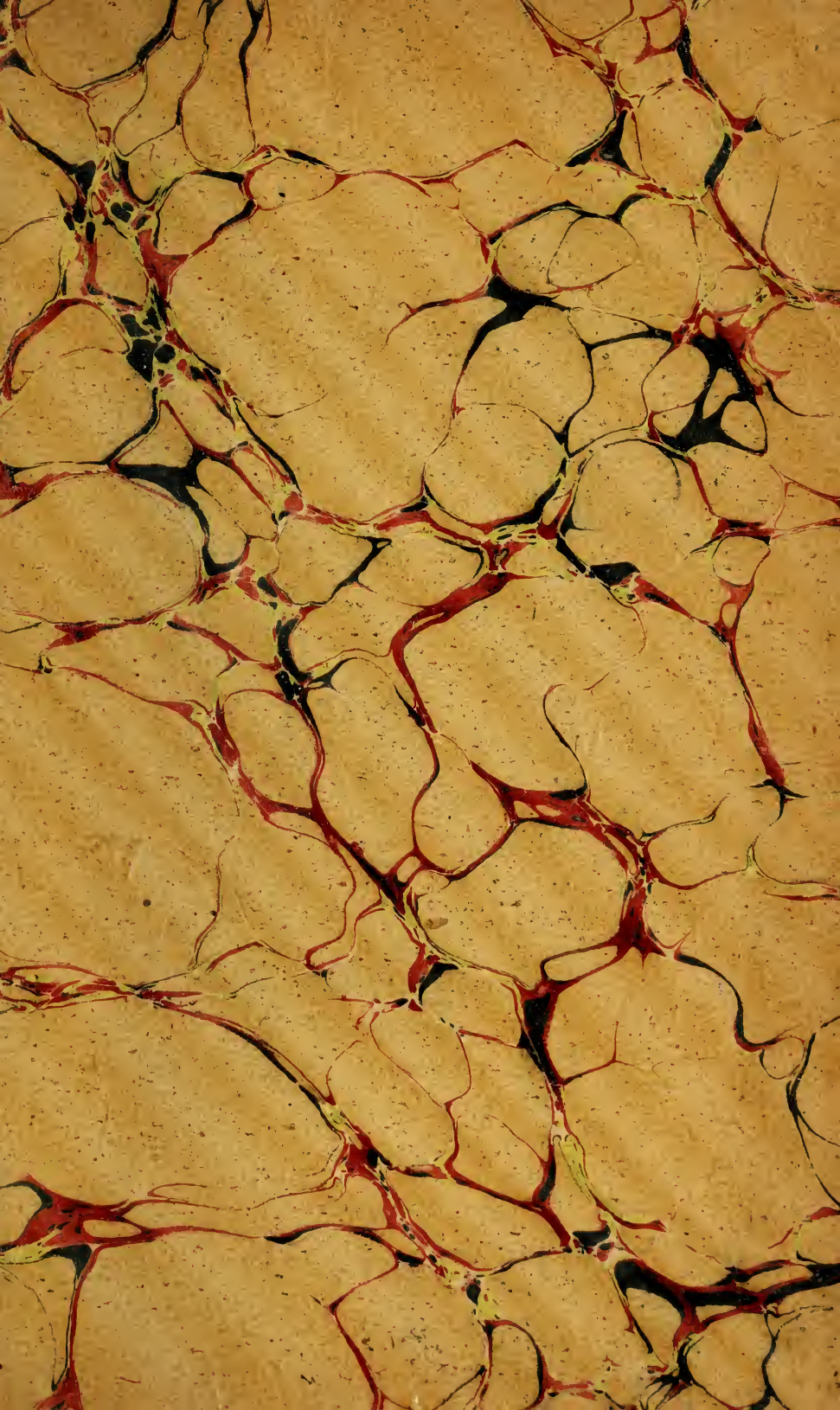


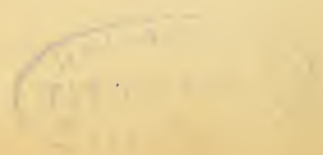
U d'of OTTAWA



39003001013480







1875

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE

—
TOME I

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE
DE ROLLIN

PAR
M. L'ABBÉ TAILHIÉ
PRÊTRE

ONZIÈME ÉDITION

Soigneusement revue, corrigée et augmentée d'une Table géographique
par l'Auteur

TOME PREMIER



LIBRAIRIE JACQUES LECOIVRE
LECOIVRE FILS ET C^{IE}, SUCESSEURS

PARIS

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1877

D
57
R627
1877
v.1

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE titre de ce livre annonce assez que ce n'est pas un ouvrage nouveau dont on fait présent au public. C'est le célèbre M. Rollin qui en est l'auteur, et qui en a enrichi la république des lettres ; c'est aussi à lui qu'en est due toute la gloire et tout l'honneur. L'auteur de l'*Abrégé* s'est proposé de faire un précis des faits les plus intéressans, et des endroits les plus beaux et les plus propres à former le cœur et l'esprit de ses lecteurs.

C'était l'intention de feu M. Rollin, qui s'en est expliqué plus d'une fois, et qui désirait trouver quelqu'un qui voulût s'appliquer à ce genre de travail ; et c'est dans cette vue qu'il en parla à l'auteur, et qu'il lui en traça, pour ainsi dire, le plan très-peu de jours avant sa mort.

M. Rollin sentait à merveille (et l'expérience le faisait connaître) que son histoire était trop étendue pour pouvoir la mettre, avec fruit, entre les mains de la jeunesse, pour laquelle il avait écrit principalement. Son intention n'était que d'instruire des jeunes gens, et il a cependant écrit d'une manière si profonde, que son histoire est propre à instruire les savans mêmes.

On a encore eu en vue une infinité de gens de tout âge, de toute condition et de tout sexe, qui sont charmés de s'instruire et de lire une belle histoire ; mais qui, ne pouvant suffire à une lecture de longue haleine, sont

ravis de trouver les mêmes choses dans un *Abrégé*, qui est pour eux d'une utilité toute autre que ne le seraient les livres les plus profonds et les histoires les mieux circonstanciées.

Enfin , on a eu en vue de rendre plus commune et plus familière une histoire aussi propre à former l'esprit et le cœur , que l'est celle de M. Rollin, en la rendant moins dispendieuse. On a remarqué qu'un grand nombre de gens sont rebutés du prix , et se privent par là , eux et leurs enfans , d'une lecture qui ne peut être que d'une grande utilité pour tous ceux qui s'y appliquent.

Voilà les motifs qui ont engagé l'auteur à travailler à cet *Abrégé*, et à le donner au public. Il se croira amplement dédommagé de ses travaux , s'il a la satisfaction d'apprendre qu'il a rempli ses vues , et que le public en est content.

Il n'a pas cru devoir mettre d'autre préface à son livre , que celle de M. Rollin. En effet , on ne saurait en donner une , ni plus convenable , ni plus savante , ni plus propre à inspirer du goût pour la lecture de l'histoire , ni plus agréable au lecteur , et c'est ce qui l'a engagé à la donner en entier au commencement de son livre.

On avertit aussi que l'auteur a eu l'attention de renfermer dans son *Abrégé* tous les faits intéressans et importans , avec les réflexions de M. Rollin ; qu'il en a conservé les phrases , les tours des périodes , et jusqu'aux expressions mêmes, autant que la difficulté d'un *Abrégé* a pu le permettre ; de

sorte qu'on trouvera peu de différence entre l'*Abrégé* et la grande histoire. On a seulement retranché les menus faits et peu intéressans, les répétitions assez fréquentes, les réflexions trop longues, qu'on a resserrées dans leur juste étendue. On a aussi profité avec soin des lumières du public, pour corriger quelques fautes qui sont échappées à la diligence du savant auteur.

L'abrégiateur a cru devoir toucher quelque chose à la méthode, parce que l'arrangement des matières et la clarté semblent le demander. On a, par exemple, placé ce qui regarde la *Sicile*, à la suite de l'*histoire de Carthage*, comme sa place naturelle. Pour ne pas interrompre le fil de l'histoire, on a traité de suite ce qui regarde les mœurs et la religion des Perses et des Grecs. Des quatre empires qui se formèrent des débris de celui d'Alexandre, on en a fait quatre histoires, qu'on traite séparément, et l'une après l'autre, pour répandre plus de netteté dans la narration, et moins de confusion dans l'esprit du lecteur.

Au sujet de la chronologie, je ne crois pas devoir prendre d'autre guide qu'Ussérius, qui est ordinairement celui de M. Rollin. Notre auteur, fondé sur je ne sais quelles raisons, s'est écarté des routes que le savant chronologiste lui avait tracées. Dans la première édition de notre *Abrégé*, en 1744, par respect pour notre historien, et pour ne rien donner du nôtre, nous l'avions suivi littéralement, et sans vouloir rien changer; mais sur les avis de quelques amis éclairés,

qui ont eu la bonté de nous faire sentir qu'il ne convenait pas de laisser subsister, dans un livre aussi généralement estimé, des fautes de chronologie trop marquées, je me suis enfin déterminé à les réformer dans cette nouvelle édition, que nous avons tâché de rendre aussi correcte qu'il nous a été possible. L'accueil favorable que le public a fait à la première édition, mérite bien que nous donnions toute notre attention à celle-ci, et que nous ne laissions rien à désirer au lecteur. Dans cette vue, nous y avons fait une augmentation considérable. L'histoire de Syracuse, qui se trouve éparsée çà et là dans la grande histoire, est ici recueillie avec soin, et nous la donnons de suite dans cette nouvelle édition, que nous avons aussi enrichie de tables chronologiques, qui seront placées en leurs lieux, au commencement de l'histoire de chaque empire. L'utilité de cette méthode est sensible, par la facilité qu'elle procure au lecteur de chercher les points de chronologie qu'il désire, et de les trouver sans embarras ni confusion.

Enfin, on n'a rien oublié pour donner à cet *Abrégé* la clarté, la solidité, et tout ce qu'on a pu imaginer pour le rendre utile et agréable, afin de mettre le lecteur en état de pouvoir se passer de la grande histoire, et ne rien désirer de plus en ce genre. On se flatte que la lecture du livre, et la vue de l'impression, convaincront encore mieux de tous ces avantages que nous ne le pourrions faire, et que le public saura bon gré à l'abréviateur de lui avoir fait part de son travail.

PRÉFACE

DE M. ROLLIN.

§ PREMIER.

*Utilité de l'histoire profane, surtout
par rapport à la religion.*

L'ÉTUDE de l'histoire profane ne mériterait point qu'on y donnât une attention sérieuse et un temps considérable, si elle se bornait à la stérile connaissance des faits de l'antiquité, et à la sombre recherche des dates et des années où chaque événement s'est passé. Il nous importe peu de savoir qu'il y a eu dans le monde un *Alexandre*, un *César*, un *Aristide*, un *Caton*, et qu'ils ont vécu en tel ou tel temps ; que l'empire des Assyriens a fait place à celui des Babyloniens, et ce dernier à l'empire des Mèdes et des Perses, qui ont été ensuite subjugués eux-mêmes par les Macédoniens, et ceux-ci par les Romains.

Observez dans l'histoire, outre les faits, la chronologie.

Mais il est d'une grande importance de connaître comment ces empires se

1. La cause de l'élevation et de la chute des empires

sont établis ; par quels degrés et par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons ; ce qui fait leur solide gloire et leur véritable bonheur , et quelles ont été les causes de leur décadence et de leur chute.

2 Le génie
et le caractè-
re des peu-
ples et des
grands hom-
mes.

Il n'est pas moins important d'étudier avec soin les mœurs des peuples , leur génie , leurs lois , leurs usages , leurs coutumes , et surtout de bien remarquer le caractère , les talens , les vertus , les vices mêmes de ceux qui les ont gouvernés , et qui , par leurs bonnes ou mauvaises qualités , ont contribué à l'élévation ou à l'abaissement des Etats qui les ont eus pour conducteurs et pour maîtres.

Voilà les grands objets que nous présente l'histoire ancienne , en faisant passer , comme en revue , devant nous tous les royaumes et tous les empires de l'univers , et en même temps tous les grands hommes qui s'y sont distingués de quelque manière que ce soit ; et en nous instruisant , moins par des leçons que par des exemples , sur tout ce qui regarde l'art de régner , la science de la guerre , les principes du gouvernement , les règles de la politique ,

les maximes de la société civile et de la conduite de la vie pour tous les âges et pour toutes les conditions.

On y apprend aussi, et ce ne doit point être une chose indifférente pour quiconque a du goût et de la disposition pour les belles connaissances ; on y apprend comment les sciences et les arts ont été inventés, cultivés, perfectionnés ; on y reconnaît, et l'on y suit, comme de l'œil, leur origine et leurs progrès ; et l'on voit avec admiration que plus on s'approche des lieux où les enfans de *Noé* ont vécu, plus on y trouve les sciences et les arts dans leur perfection : au lieu qu'ils paraissent oubliés ou négligés à proportion que les peuples en ont été dans un plus grand éloignement ; de sorte que, quand on a voulu les rétablir, il a fallu remonter à l'origine d'où ils étaient partis.

Je ne fais que montrer légèrement tous ces objets, quelque importans qu'ils soient, parce que je les ai traités ailleurs (1) avec étendue.

Mais un autre objet infiniment plus intéressant doit attirer notre attention ; car, quoique l'histoire profane ne nous parle que de peuples abandonnés à

3. L'origine et les progrès des arts et des sciences.

4. Observer principalement ce qui a rapport à la religion.

(1) De la manière d'étudier. *Tomes 3 et 4.*

toutes les folies d'un culte superstitieux, et livrés à tous les déréglemens dont la nature humaine, depuis la chute du premier homme, est devenue capable, elle annonce partout la grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, et surtout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'univers.

Si (1) l'intime conviction de cette dernière vérité élevait, selon la remarque de *Cicéron*, le peuple romain au-dessus de tous les peuples de la terre, on peut assurer de même que rien ne relève plus l'histoire au-dessus de beaucoup d'autres connaissances, que d'y trouver empreintes, presque à chaque page, des traces précieuses et des preuves éclatantes de cette grande vérité, que Dieu dispose de tout en maître souverain; que c'est lui qui fixe et le sort des princes et la durée des empires; et (2) qu'il transporte les royaumes d'un peuple à un autre, pour punir les injustices et les violences qui s'y commettent.

(1) Pietate ac religione, atque hâc unâ sapientiâ quòd Deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus. *Ordo Arusp. respons. n. 19.*

(2) Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias et injurias et contumelias et diversos dolos *Eccles. 10. 8.*

Il faut avouer qu'en comparant la manière attentive, bienfaisante, sensible dont il gouvernait autrefois son peuple, et celle dont il conduisit toutes les autres nations de la terre, on dirait que celles-ci lui ont été indifférentes et étrangères. Dieu regardait la nation sainte comme son domaine propre et comme son héritage ; il y demeurait comme un maître dans sa maison, et comme un père dans sa famille. Israël était son fils, et son fils premier-né. Il avait pris plaisir à le former dès son enfance, et à l'instruire par lui-même. Il se communiquait à lui par ses oracles ; il le gouvernait par des hommes miraculeux ; il le protégeait par les merveilles les plus étonnantes. A la vue de tant de glorieux privilèges, qui ne s'écrierait avec le Prophète : « Ce n'est que dans Israël » que Dieu fait éclater sa grandeur et sa magnificence ! *Solummodò ibi magnificus est Dominus noster.* »

Dieu a pris un soin plus particulier de son peuple.

Isaïe. 33 25

Cependant ce même Dieu, quoiqu'oublié par les nations, et quoiqu'il parût les avoir oubliées, exerçait toujours sur elles un empire souverain, qui, pour être caché sous le voile des événemens ordinaires et d'une condui-

Mais il veille sur tous les peuples de la terre.

te purement humaine , n'en était ni
Ps. 23. 1. moins réel ni moins divin. Toute la terre est au Seigneur , dit le Prophète , et tous les hommes qui la remplissent sont également son ouvrage , et il n'a garde de le négliger. Ce serait une erreur bien injurieuse à Dieu que de penser qu'il n'est le maître que d'une seule famille, et non le maître de toutes les nations.

Il a présidé à la dispersion des hommes après le déluge.

On reconnaît cette importante vérité en remontant jusqu'à l'antiquité la plus reculée et jusqu'à l'origine primitive de l'histoire profane ; je veux dire , jusqu'à la dispersion des descendans de *Noé* dans les différentes contrées de la terre où ils s'établirent. La liberté , le hasard , les vues d'intérêt , le goût pour certains pays et d'autres motifs pareils furent , ce semble , les seules causes des choix différens que firent les hommes. Mais l'Écriture nous apprend qu'au milieu de la confusion et du trouble qui suivirent le changement subit qui se fit dans le langage des descendans de *Noé* , Dieu présida invisiblement à tous leurs conseils et à toutes leurs délibérations ; que rien ne se fit que par son ordre , et que ce fut lui qui conduisit (1) et plaça tous les hommes

(1) Les anciens mêmes , au rapport de Pindare

selon les règles de sa miséricorde et de sa justice : *Dispersit et divisit eos Dominus in universas terras.* Gen. XI.
8 et 9.

Il est vrai que dès lors Dieu eut une attention particulière sur le peuple qu'il devait un jour s'attacher. Il marqua la place qu'il lui destinait ; il la fit garder par un autre peuple laborieux qui s'appliqua à la cultiver , à l'embellir et à faire valoir l'héritage futur des Israélites. Il mesura le nombre des familles qu'il en mit alors en possession , sur le nombre des familles d'Israël , quand il serait temps de le lui rendre , et il ne permit à aucune des nations qui n'étaient pas sujettes à l'anathème prononcé par *Noé* contre Chanaan , d'entrer dans un héritage qui devait être restitué tout entier aux Israélites. (1) *Quando dividebat Altissimus gentes , quando separabat filios Adami , constituit terminos populorum juxta numerum filio-*

(*Olymp. od. 7.*) avaient retenu quelque idée que la dispersion des hommes ne s'était point faite au hasard , et qu'ils avaient été placés par les ordres de la Providence.

(1) « Quand le Très-Haut a fait la division des peuples , quand il a séparé les enfans d'Adam , il a marqué les limites * des peuples selon le nombre des enfans d'Israël (qu'il avait en vue). »

(*) C'est un des sens qu'on donne à ce passage , et qui paraît fort naturel.

rum Israelis. Mais, cette attention particulière de Dieu sur son peuple futur, n'est point contraire à celle qu'il eut sur tous les autres peuples, attestée clairement par les deux passages de l'Écriture que j'ai cités, qui nous apprennent que toute la suite des siècles lui est présente, qu'il n'arrive rien dans le monde que par son ordre, et que d'âge en âge il en règle tous les évènements. *Tu es Deus conspector seculorum.... A seculo usque in seculum respicis.*

Eccl. 39.
19. 22. 25.

Dieu seul a réglé le sort de tous les empires, soit par rapport à son peuple, soit par rapport au règne de son Fils.

Il faut donc regarder comme un principe incontestable et qui doit servir de base et de fondement à l'étude de l'histoire profane, que c'est la Providence divine qui, de toute éternité, a réglé et ordonné l'établissement, la durée, la destruction des royaumes et des empires, soit par rapport au plan général de tout l'univers, connu de Dieu seul, qui met un ordre et une harmonie merveilleuse dans toutes les parties qui le composent, soit en particulier par rapport au peuple d'Israël, et encore plus par rapport au Messie et à l'établissement de l'Église, qui est sa grande œuvre et le but de tous ses autres ouvrages toujours présens à sa

vue : *Notum à seculo est Domino opus suum.* Act. 18. 18.

Il a plu à Dieu de nous découvrir dans ses Ecritures une partie des liaisons que plusieurs peuples de la terre ont eues avec le sien ; et le peu qu'il nous en a découvert répand une grande lumière sur l'histoire de ces peuples , dont on ne connaît que la surface et l'écorce , si l'on ne pénètre plus avant par le secours de la révélation. C'est elle qui expose au grand jour les pensées secrètes des princes , leurs projets insensés , leur fol orgueil , leur impie et cruelle ambition ; qui manifeste les véritables causes et les ressorts cachés des armées , de l'agrandissement et de la décadence des peuples , de l'élevation et de la ruine des Etats ; et , ce qui est le principal fruit de l'histoire , c'est elle qui nous apprend le jugement que Dieu porte et des princes et des empires , et qui fixe par conséquent l'idée que nous devons nous en former.

Pour ne point parler de l'Egypte , qui d'abord servit comme de berceau à la nation sainte , qui se changea en suite pour elle (1) en une dure prison

Rois puissans employés pour punir ou pour protéger Israël.

(1) *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum. Exod. 5. 6.*
De fornace ferreâ Ægypti. Deut. 4. 20.

et en une fournaise ardente , et qui de vint enfin le théâtre des plus étonnantes merveilles que Dieu ait opérées en faveur d'Israël , les grands empires de Ninive et de Babylone nous fournissent mille preuves de la vérité que j'établis ici.

Leurs plus puissans rois , *Théglathphalasar* , *Salmanasar* , *Sennachérib* , *Nabuchodonosor* , et plusieurs autres , étaient entre les mains de Dieu comme autant d'instrumens dont il se servait pour punir les prévarications de son peuple. Il les appelait , selon *Isaïe* , d'un coup de sifflet , des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres ; il leur mettait lui - même l'épée en main ; il réglait leur marche jour par jour ; il remplissait leurs soldats de courage et d'ardeur , rendait leurs troupes infatigables et invincibles ; répandait , à leur approche , la terreur et l'effroi.

Isaïe. 5. 27.
30. 10. 28.
34. 13. 4. et
5.

La rapidité de leurs conquêtes aurait dû leur faire entrevoir la main invisible qui les conduisait ; mais , dit l'un d'entre eux , au nom de tous les autres : « C'est par la force de mon bras » que j'ai fait ces grandes choses , et » c'est ma propre sagesse qui m'a éclai-

Sennachérib.

» ré. J'ai enlevé les anciennes bornes
 » des peuples ; j'ai pillé les trésors des
 » princes, et, comme un conquérant,
 » j'ai arraché les rois de leurs trônes :
 » les peuples les plus redoutables ont
 » été pour moi comme un nid de petits
 » oiseaux qui s'est trouvé sous ma main ;
 » j'ai réuni sous ma puissance tous les
 » peuples de la terre, comme on ra-
 » masse quelques œufs que la mère a
 » abandonnés ; et il ne s'est trouvé
 » personne qui osât seulement remuer
 » l'aile, ni ouvrir la bouche, ni faire
 » le moindre son. »

Mais ce prince si grand et si sage a ses propres yeux, qu'était-il à ceux de Dieu ? Un ministre subalterne, un serviteur mandé par son maître, une verge et un bâton dans sa main : *Virga furoris mei et baculus ipse est.* Le dessein de Dieu était de corriger ses enfans et non de les exterminer ; mais *Sennachérib* avait résolu de tout perdre et de tout détruire : *Ipse autem non sic arbitrabitur, sed ad contendendum erit cor ejus.* Que deviendra donc cette espèce de combat entre les desseins de Dieu et ceux de ce prince ? Lorsqu'il se croyait déjà maître de Jérusalem, le Seigneur, d'un souffle seul,

Isaïe. 10. 5.

Isaïe. 10. 7.

Isaïe. 10. 12.

dissipe toutes ses pensées fastueuses , fait périr , en une nuit , cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée ; *et lui* (1) *mettant un cercle au nez et un mors à la bouche*, comme à une bête féroce , le ramène dans ses Etats , couvert d'opprobre , à travers ces mêmes peuples qui l'avaient vu , un peu auparavant , plein d'orgueil et de fierté.

Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor , roi de Babylone , paraît encore plus visiblement régi par une Providence qu'il ignore , mais qui préside à ses délibérations , et qui détermine toutes ses démarches.

Ezech. 21.
19. 23.

Arrivé avec son armée à la tête de deux chemins , dont l'un conduit à Jérusalem , l'autre à Rabbath , capitale des Ammonites , ce prince , incertain et flottant , délibère lequel il prendra , et jette le sort. Dieu le fait tomber sur Jérusalem pour accomplir les menaces qu'il avait faites à cette ville , de la détruire , de brûler le temple , et d'emmener son peuple en captivité.

Ezech. 26.
17. 28.

Des raisons seules de politique semblaient déterminer ce conquérant au

(1) *Insanisti in me , et superbia tua ascendit in aures meas : ponam itaque circulum in naribus tuis , et camum in labiis tuis , et reducam te in viam per quam venisti.*
4 *Reg.* 19. 28.

siège de Tyr , pour ne pas laisser derrière soi une ville si puissante et si bien fortifiée ; mais le siège de cette place était ordonné par une volonté supérieure. Dieu voulait , d'un côté , humilier l'orgueil d'Ithobal son roi , qui , se croyant plus éclairé que *Daniel* , dont la réputation était répandue dans tout l'Orient , et n'attribuant qu'à sa rare prudence l'étendue de son domaine et la grandeur de ses richesses , se considérait en lui-même comme un Dieu ; de l'autre , il voulait aussi punir le luxe, les délices , l'arrogance de ses fiers négocians qui se regardaient comme les princes de la mer et les maîtres des rois mêmes , et surtout cette joie inhumaine de Tyr , qui lui faisait trouver son agrandissement dans les ruines de Jérusalem sa rivale. C'est par ces motifs que Dieu lui-même conduisit *Nabuchodonosor* à Tyr , lui faisant exécuter ses ordres sans qu'il les connût :
 IDCIRCO EGO ecce ADDUCAM ad Tyrum *Nabuchodonosorem*.

Pour récompenser ce prince , qu'il tenait à sa solde , du service qu'il vient de lui rendre à la prise de Tyr (c'est Dieu lui-même qui s'exprime ainsi) , et pour dédommager les troupes baby-

Ezech. 23
18. 20.

Ce fait est plus détaillé dans l'histoire des Egyptiens, sous le règne d'Amasis.

Dan. c. 4.
v. 1. 34.

loniennes , épuisées par un siège de treize ans , il leur donne toutes les contrées de l'Égypte , comme des quartiers de rafraîchissement , et leur en abandonne les richesses et les dépouilles.

Le même *Nabuchodonosor* , plein du désir d'immortaliser son nom par toutes sortes de voies , voulut ajouter à la gloire des conquêtes celle de la magnificence , en embellissant la capitale de son empire par de superbes bâtimens et par les ornemens les plus somptueux. Mais pendant qu'une cour flatteuse , qu'il comblait de richesses et d'honneurs , fait retentir partout ses louanges , (1) se forme un sénat auguste des esprits surveillans , qui pèse dans la balance de la vérité les actions des princes , et prononce sur leur sort des arrêts sans appel. Le roi de Babylone est cité à ce tribunal où préside le juge souverain , qui réunit une vigilance à qui rien n'échappe , et une sainteté qui ne peut rien souffrir contre l'ordre ; *Vigil et sanctus*. Toutes ses actions , qui faisaient l'objet de l'admiration publique , y sont examinées à la rigueur , et l'on fouille jusqu'au

(1) In sententiâ vigilum decretum est , et sermo sanctorum , et petitio , etc. *Dan.* 4. 14.

fond de son cœur pour en découvrir les pensées les plus cachées. Où se terminera ce redoutable appareil ? Dans le moment même où *Nabuchodonosor*, se promenant dans son palais, et repassant avec une secrète complaisance ses exploits, sa grandeur, sa magnificence, se disait à lui-même : *N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ?* C'est dans ce moment précis, où, se flattant de ne tenir que de lui seul sa puissance et son royaume, il usurpait la place de Dieu, qu'une voix du ciel lui signifie sa sentence, et lui déclare que son royaume va lui être enlevé ; qu'il sera chassé de la compagnie des hommes, et réduit à la condition des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnaisse que *le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît.*

Ce tribunal, toujours subsistant quoiqu'invisible, a prononcé le même jugement sur ces fameux conquérans, sur ces héros du paganisme qui se regardaient, aussi-bien que *Nabuchodonosor*, comme les seuls artisans de leur

haute fortune, comme indépendans de toute autre autorité, et comme ne relevant que d'eux-mêmes.

Cyrus.

Si Dieu faisait servir des princes à l'exécution de ses vengeances, il en a rendu d'autres les ministres de sa bonté. Il destine *Cyrus* à être le libérateur de son peuple; et, pour le mettre en état de soutenir dignement un si noble ministère, il le remplit de toutes les qualités qui forment les grands capitaines et les grands princes, et lui fait donner cette excellente éducation que les païens ont tant admirée, mais dont ils ne connaissaient point l'auteur ni la véritable cause.

On voit dans les historiens profanes l'étendue et la rapidité de ses conquêtes, l'intrépidité de son courage, la sagesse de ses vues et de ses desseins, sa grandeur d'ame, sa noble générosité, son affection véritablement paternelle pour les peuples; et du côté des peuples, un retour d'amour et de tendresse qui le leur faisait regarder moins comme leur maître que comme leur protecteur et leur père. On voit tout cela dans les historiens profanes; mais on n'y voit point le principe secret de toutes ces grandes qualités, ni

le ressort caché qui les mettait en mouvement.

Isaïe nous le montre , et s'explique en des termes dignes de la grandeur et de la majesté du Dieu qui le faisait parler. Il (1) le représente , ce Dieu des armées , tout-puissant , qui prend Cyrus par la main , qui marche devant lui , qui le conduit de ville en ville et de province en province , qui lui assujettit les nations , qui humilie en sa présence les grands de la terre , qui brise pour lui les portes d'airain , qui fait tomber les murs et les remparts des villes , et lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors.

Le Prophète ne nous laisse pas même ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Babylone , et pour affranchir Juda , que Dieu conduit Cyrus pas à pas , et qu'il fait réussir toutes ses entreprises. *Ego suscitavi eum ad justitiam , et omnes vias ejus dirigam.... propter servum meum Ja-*

Isaïe. 45.
13. 4.

(1) Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro , cujus apprehendi dexteram , ut subjiciam ante faciem ejus gentes , et dorsa regum vertam , et aperiam coram eo januas , et portæ non claudentur. Ego ante te ibo , et gloriosos terræ humiliabo : portas æneas conteram , et vectes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos , et arcana secretorum : ut scias quia ego Dominus , qui voco nomen tuum , Deus Israel. *Is.* 45. 1. 3.

cob, et Israel electum meum. Mais ce prince aveugle et ingrat ne connaît point son maître, et oublie son bien-faiteur, *Vocavi te nomine tuo, et non cognovisti me : accinxi te, et non cognovisti me.*

Isaïe. 45.
5.

Belle ima-
ge de la
royauté.

Dan 4. 7.

Il est rare qu'on juge sainement de la vraie gloire et des devoirs essentiels de la royauté ; il n'appartient qu'à l'Écriture de nous en donner une juste idée, et elle le fait d'une manière admirable dans un arbre grand et fort, dont la hauteur monte jusqu'au ciel, et qui paraît s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre : couvert de feuilles, et chargé de fruits, il fait l'ornement et le bonheur de la campagne ; il fournit une ombre agréable et une retraite assurée à tous les animaux ; les bêtes privées et les bêtes sauvages demeurent dessous ; les oiseaux du ciel habitent sur les branches ; et tout ce qui a vie trouve de quoi se nourrir.

Est-il une idée plus juste et plus instructive de la royauté, dont la véritable grandeur et la solide gloire ne consistent point dans cet éclat, cette pompe, cette magnificence qui l'environnent, ni dans ces respects et ces hommages extérieurs qui lui sont ren-

dus par les sujets , et qui lui sont dus ; mais dans les services réels et les avantages effectifs qu'elle procure aux peuples , dont elle est , par sa nature et par son institution , le soutien , la défense , la sûreté , l'asile , en un mot , la source féconde de toutes sortes de biens , surtout par rapport aux petits et aux faibles , qui doivent trouver sous son ombre et sous sa protection une paix et une tranquillité que rien ne puisse troubler , pendant que le prince lui-même sacrifie son repos et essuie seul les orages et les tempêtes dont il met les autres à l'abri ?

Il me semble voir , à la religion près , la réalité de cette noble image , et l'exécution de ce beau plan , dans le gouvernement de *Cyrus* dont *Xénophon* nous trace le portrait dans sa belle préface de l'histoire de ce prince. Il y a fait le dénombrement d'un grand nombre de peuples , séparés les uns des autres par de vastes espaces , et encore plus par la diversité des mœurs , des coutumes , du langage ; mais réunis tous ensemble par les mêmes sentimens d'estime , de respect et d'amour pour un prince , dont (1) ils auraient

(1) Ἐδυνήθη ἐπιθυμίαν ἐμβαλεῖν τσαύτην τοῦ πάντας

souhaité que le gouvernement eût pu durer toujours, tant ils se trouvaient heureux et tranquilles sous son empire.

Juste idée
des anciens
conquérans.

A ce gouvernement si aimable et si salubre, opposons l'idée que la même Ecriture nous donne de ces empires et de ces conquérans si vantés dans l'antiquité, qui, au lieu de ne se proposer pour fin que le bien public, n'ont suivi que les vues particulières de leur intérêt et de leur ambition. Le Saint-Esprit les représente sous les symboles de monstres, nés de l'agitation de la mer, du trouble, de la confusion, du choc des vagues, et sous l'image de bêtes cruelles et féroces, qui répandent partout la terreur et la désolation, et qui ne se nourrissent que de meurtres et de carnage : *Ours, lions, tigres, léopards*. Quel tableau ! Quel peinture !

C'est néanmoins de ces modèles funestes, que l'on emprunte souvent les règles de l'éducation qu'on donne aux enfans des grands : c'est à ces ravageurs de provinces, à ces fléaux du genre humain, qu'on se propose de les faire ressembler. En excitant en eux les

ἐὐτὼ χαρίζεσθαι, ὥστε ἀεὶ τῇ αὐτοῦ γνώμῃ ἀξίως κυβερνᾶσθαι.

sentimens d'une ambition démesurée, et l'amour d'une fausse gloire, on en forme, selon l'expression de l'Écriture, de jeunes lionceaux, que l'on accoutume de bonne heure et que l'on dresse de loin à piller, à dévorer les hommes, à faire des veuves et des malheureux, à dépeupler les villes. *MATER LEAENA* Ezech.
in medio leunculorum ENUTRIVIT ca-^{2.}
tulos suos.... DIDICIT prædam capere,
et homines devorare.... DIDICIT vi-
duas facere, et civitates in desertum
adducere. Et quand, avec l'âge, ce lionceau est devenu lion, Dieu nous avertit que le bruit de ses exploits et la renommée de ses victoires, n'est qu'un affreux rugissement qui porte partout l'effroi et la désolation. *Et leo factus est, desolata est terra et plenitudo ejus à voce rugitûs illius.*

Les exemples dont j'ai fait mention jusqu'ici, tirés de l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, prouvent suffisamment le souverain domaine que Dieu exerce sur tous les empires, et le rapport qu'il lui a plu de mettre entre les autres peuples de la terre, et celui qu'il s'est attaché en particulier. La même vérité paraît encore aussi clairement sous les

rois de Syrie et d'Égypte , successeurs d'Alexandre-le-Grand , avec l'histoire desquels on sait que celle du peuple de Dieu a une liaison particulière sous les Machabées.

*Joseph. l.3.
c. 46.*

A tous ces faits , je ne puis m'empêcher d'en ajouter encore un , connu de tout le monde , mais qui n'en est pas moins remarquable : c'est la prise de Jérusalem par *Tite*. Quand il fut entré dans la ville et qu'il en eut considéré les fortifications , ce prince , tout païen qu'il était , reconnut le bras tout-puissant du Dieu d'Israël , et plein d'admiration , il s'écria : « Il paraît » bien que Dieu a combattu pour nous , » et a chassé les Juifs de ces tours , » puisqu'il n'y avait point de forces humaines , ni de machines qui fussent » capables de les y forcer. »

Dieu a
toujours ré-
glé les évé-
nemens hu-
mains par
rapport au
règne du
Messie.

Outre ce rapport de l'histoire profane avec l'histoire sacrée , qui est visible , et qui se montre sensiblement , il y en a un autre plus secret et plus éloigné qui regarde le Messie , à l'avènement duquel Dieu , qui a toujours eu son œuvre devant les yeux , a préparé les hommes de loin , par l'état même d'ignorance et de dérèglement où il a permis que le genre humain de-

meurât pendant quatre mille ans. C'est pour nous faire sentir la nécessité d'un médiateur , que Dieu a laissé si longtemps les nations marcher dans leurs voies , sans que les lumières de la raison , ni les instructions de la philosophie aient pu en dissiper leurs ténèbres , ou corriger leurs inclinations.

Quand on envisage la grandeur des empires , la majesté des princes , les belles actions des grands hommes , l'ordre des sociétés policées , et l'harmonie des différens membres qui les composent , la sagesse des législateurs , les lumières des philosophes , la terre semble n'offrir aux yeux des hommes rien que de grand et d'éclatant : mais aux yeux de Dieu elle était stérile et inculte , comme au premier instant de sa création , *inanis et vacua* ; c'est peu Gen. c. 1. 2. dire , elle était toute entière souillée et impure (il faut se souvenir que je parle ici des païens), et n'était devant lui qu'une retraite d'hommes ingrats et perfides , comme au temps du déluge : *corrupta est terra coram Deo , et repleta est iniquitate.* Gen. 6. 11.

Cependant , l'arbitre souverain du monde , qui dispense , selon les règles de sa sagesse , la lumière et les ténè-

bres , et qui sait mettre des bornes au torrent des passions , n'a pas permis que la nature humaine , livrée à toute sa corruption , dégénéraît en une barbarie absolue , et s'abrutît entièrement par l'obscurcissement des premiers principes de la loi naturelle , comme nous le remarquons dans plusieurs nations sauvages. Cet obstacle aurait trop retardé le cours rapide qu'il avait promis aux premiers prédicateurs de la doctrine de son Fils.

Il a jeté de loin dans l'esprit des hommes des semences de plusieurs grandes vérités , pour les disposer à en recevoir d'autres plus importantes. Il les a préparés aux instructions de l'Evangile par celles des philosophes ; et c'est dans cette vue que Dieu a permis que , dans leurs écoles , ils examinassent plusieurs questions , et établissent plusieurs principes , qui ont un grand rapport à la religion , et qu'ils y rendissent les peuples attentifs par l'éclat de leurs disputes. On sait que les philosophes enseignent partout dans leurs livres l'existence d'un Dieu , la nécessité d'une Providence qui préside au gouvernement du monde , l'immortalité de l'ame , la dernière fin de l'hom-

me, la récompense des bons et la punition des méchans, la nature des devoirs qui sont le lien de la société, le caractère des vertus qui sont la base de la morale ; comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, et d'autres pareilles vérités, qui n'étaient pas capables de conduire l'homme à la justice, mais qui servaient à écarter certains nuages, et à dissiper certaines obscurités.

C'est par un effet de la même Providence, qui de loin préparait les voies à l'Évangile, que lorsque le Messie vint au monde, Dieu avait réuni un grand nombre de nations par les deux langues grecque et latine ; qu'il avait soumis à un seul maître, depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate, tous les peuples que le langage n'unissait point, pour donner un cours plus libre à la prédication des apôtres. L'étude de l'histoire profane, quand elle est faite avec jugement et maturité, doit nous conduire à ces réflexions, et nous montrer comment Dieu fait servir les empires de la terre, à l'établissement du règne de son Fils.

Elle doit aussi nous apprendre le cas qu'il faut faire de tout ce qu'il y a

Talens ex-
térieurs ac-
cordés aux
païens.

de plus brillant dans le monde , et de ce qui est le plus capable d'éblouir. Courage , bravoure , habileté dans l'art de gouverner , profonde politique , mérite de la magistrature , pénétration pour les sciences les plus abstruses , beauté d'esprit , délicatesse de goût en tout genre , succès parfait dans tous les arts ; voilà ce que l'histoire profane nous montre , et ce qui fait l'objet de notre admiration , et souvent de notre envie. Mais , en même temps , cette même histoire doit nous faire souvenir , que depuis le commencement du monde , Dieu accorde à ses ennemis toutes ces qualités brillantes que le siècle estime , et dont il fait beaucoup de bruit ; au lieu qu'il les refuse souvent à ses plus fidèles serviteurs , à qui il donne des choses d'une autre importance et d'un autre prix ; mais que le monde ne connaît et ne désire point. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

Ps. 143. 15.

Etre sobre
dans les
louanges
qu'on leur
donne.

Une dernière réflexion , qui suit naturellement de ce que j'ai dit jusqu'ici , terminera cette première partie de ma préface. Puisqu'il est certain que tous ces grands hommes , si vantés dans l'histoire profane , ont eu le malheur

d'ignorer le vrai Dieu , et de lui déplaire , il faut être sobre et circonspect dans les louanges qu'on leur donne. *Saint Augustin* (1), dans le livre de ses rétractations , se repent d'avoir trop élevé et trop fait valoir *Platon* et les philosophes platoniciens ; parce qu'après tout , dit-il , ce n'étaient que des impies , dont la doctrine était , en plusieurs points , contraire à celle de Jésus-Christ.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que saint Augustin ait cru qu'il ne fût pas permis d'admirer ou de louer ce qu'il y a de beau dans les actions , et de vrai dans les maximes des païens. Il veut (2) qu'on y corrige ce qui s'y trouve de défectueux , et qu'on y approuve ce qu'elles ont de conforme à la règle. Il loue les Romains en plusieurs occasions , et surtout dans ses livres de la cité de Dieu , qui est l'un de ses derniers et de ses plus beaux ouvrages. Il y fait remarquer que Dieu

Lib. 5. c.
19. et 21,
etc.

(1) *Laus ipsa , quâ Platonem vel platonicos seu academicos philosophos tantum extuli , quantum inopios homines non oportuit , non immeritò mihi displicuit : præsertim quorum contra errores magnos delendenda est christiana doctrina. Retract. l. 1. c. 1.*

(2) *Id quoque corrigendum , quod pravum est : quod autem rectum est , approbandum. De Bapt. cont. Donat. l. 7. c. 16.*

les a rendus vainqueurs des peuples , et maîtres d'une grande partie de la terre , à cause de la modération et de l'équité de leur gouvernement (il parle des beaux temps de la république) ; accordant à des vertus purement humaines des récompenses qui l'étaient aussi ; dont cette nation , aveugle en ce point , quoique fort éclairée sur d'autres , avait le malheur de se contenter. Ce ne sont donc point des louanges des païens en elles-mêmes , mais l'excès de ces louanges que *saint Augustin* condamne.

Nous devons craindre , nous surtout , qui , par l'engagement même de notre profession , sommes continuellement nourris de la lecture des auteurs païens , de trop entrer dans leur esprit , d'adopter , sans presque nous en apercevoir , leurs sentimens en louant leurs héros , et de donner dans des excès qui ne leur paraissaient pas tels , parce qu'ils ne connaissaient point de vertus plus pures. Des personnes , dont j'estime l'amitié comme je le dois , et dont je respecte les lumières , ont trouvé ce défaut dans quelques endroits de l'ouvrage que j'ai donné au public sur l'éducation de la jeunesse , et ont cru que

j'avais poussé trop loin la louange des grands hommes du paganisme. Je reconnais en effet qu'il m'est échappé quelquefois des termes trop forts, et qui ne sont pas assez mesurés. Je pensais qu'il suffisait d'avoir inséré dans chacun des quatre volumes qui composent cet ouvrage, plusieurs correctifs, sans qu'il fût besoin de les répéter; et d'avoir établi en différens endroits les principes que les Pères nous fournissent sur cette matière, en déclarant, avec *saint Augustin*, que sans la véritable piété, c'est-à-dire, sans le culte sincère du vrai Dieu, il n'y a point de véritable vertu, et qu'elle ne peut être telle, quand elle a pour objet la gloire humaine; vérité, dit ce Père, qui est incontestablement reçue par tous ceux qui ont une vraie et solide piété. *Illud constat inter omnes veraciter pios, neminem sine verâ pietate, id est, veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ.*

*De civit
Dei. l. 5. c.
19.*

Quand j'ai dit que Persée n'avait pas eu le courage de se donner la mort, je n'ai point prétendu justifier la pratique des païens, qui croyaient qu'il leur était permis de se faire mourir eux-mê-

*Tom. 4. p.
81.*

mes ; mais simplement rapporter un fait , et le jugement qu'en avait porté Paul Emile. Un léger correctif, ajouté à ce récit , aurait ôté toute équivoque , et tout lieu de plainte.

L'ostracisme employé à Athènes contre les plus gens de bien , le vol , permis , ce semble , par Lycurgue à Sparte , l'égalité des biens établie dans la même ville par voie d'autorité , et d'autres endroits semblables , peuvent souffrir quelques difficultés. J'y ferai une attention particulière dans le temps , lorsque la suite de l'histoire me donnera lieu d'en parler ; et je profiterai avec joie des lumières que des personnes éclairées et sans prévention , voudront bien me communiquer.

Dans un ouvrage comme celui que je commence à donner au public , destiné particulièrement à l'instruction des jeunes gens , il serait à souhaiter qu'il ne s'y trouvât aucun sentiment , aucune expression , qui pût porter dans leur esprit des principes faux ou dangereux. En le composant , je me suis proposé cette maxime , dont je sens toute l'importance ; mais je suis bien éloigné de croire que j'y aie toujours été fidèle , quoique ç'ait été mon intention ; et

j'aurai besoin en cela , comme en beaucoup d'autres choses , de l'indulgence des lecteurs.

§ II.

Observations particulières sur cet ouvrage.

Le volume que je donne ici au public , est le commencement d'un ouvrage où je me propose d'exposer l'histoire ancienne des Egyptiens , des Carthaginois , des Assyriens , tant de Ninive que de Babylone , des Mèdes et des Perses , des Macédoniens , et des différens Etats de la Grèce.

Comme j'écris principalement pour les jeunes gens , et pour des personnes qui ne songent point à faire une étude profonde de l'histoire ancienne , je ne chargerai point cet ouvrage d'une érudition qui pourrait naturellement y entrer ; mais qui ne convient point au but que je me propose. Mon dessein est , en donnant une histoire suivie de l'antiquité , de prendre dans les auteurs grecs et latins ce qui me paraîtra de plus intéressant pour les faits , et de plus instructif pour les réflexions.

Je souhaiterais pouvoir éviter en même temps , et la stérile sécheresse des

abrégés , qui ne donnent aucune idée distincte , et l'ennuyeuse exactitude des longues histoires , qui accablent un lecteur. Je sens bien qu'il est difficile de prendre un juste milieu qui s'écarte également des deux extrémités ; et quoique , dans les deux parties d'histoire qui font la matière de ce premier volume , j'aie retranché une grande partie de ce qui se rencontre dans les anciens , je ne sais si on ne les trouvera pas encore trop étendues : mais j'ai craint d'étrangler les matières, en cherchant trop à les abréger. Le goût du public deviendra ma règle , et je tâcherai dans la suite de m'y conformer.

J'ai eu le bonheur de ne pas lui déplaire dans le premier ouvrage que j'ai composé. Je souhaiterais bien que celui-ci eût un pareil succès , mais je n'oserais l'espérer. La matière que je traitais dans le premier , belles-lettres , poésie , éloquence , morceaux d'histoire choisis et détachés , m'a laissé la liberté d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a dans les auteurs anciens et modernes , de plus beau , de plus frappant , de plus délicat , de plus solide , tant pour les expressions que pour les pensées et les sentimens. La beauté et

la solidité des choses mêmes que j'offrais au lecteur, l'ont rendu plus distrait ou plus indulgent sur la manière dont elles lui étaient présentées ; et d'ailleurs la variété des matières a tenu lieu de l'agrément que le style et la composition auraient dû y jeter.

Ici je n'ai pas le même avantage. Je ne suis pas tout-à-fait le maître du choix. Dans une histoire suivie, on est obligé de rapporter bien des choses qui ne sont pas toujours fort intéressantes, surtout pour ce qui regarde l'origine et le commencement des empires : et ces sortes d'endroits, pour l'ordinaire, sont mêlés de beaucoup d'épines, et présentent peu de fleurs. La suite fournira des matières plus agréables, des événemens qui attachent davantage ; et je ne manquerai pas de faire usage des précieuses richesses que les meilleurs auteurs nous offriront. En attendant, je supplie le lecteur de se souvenir que, dans une grande et belle contrée, tout n'est pas riches moissons, beaux vignobles, riantes prairies, fertiles vergers ; il s'y rencontre quelquefois des terrains moins cultivés et plus sauvages. Et pour me servir d'une

autre comparaison tirée de *Pline* (1), parmi les arbres, il y en a qui, au printemps, étalent à l'envi une quantité infinie de fleurs, et qui, par cette riche parure, dont l'éclat et les vives couleurs flattent agréablement la vue, annoncent une heureuse abondance pour une saison plus reculée. Il y en a d'autres (*) qui sont plus tristes, et qui, bien que fertiles en bons fruits, n'ont pas l'agrément des fleurs, et semblent ne prendre point de part à la joie de la nature renaissante. Il est aisé d'appliquer cette image à la composition de l'histoire.

(*) Comme
ies figuiers.

Pour embellir et enrichir la mienne, je déclare que je ne me fais point un scrupule ni une honte de piller partout, souvent même sans citer les auteurs que je copie, parce que quelquefois je me donne la liberté d'y faire quelques changemens. Je profite autant que je puis des solides réflexions que l'on trouve dans la seconde et la

(1) Arborum flos, est pleni veris indicium, et anni reuascantis: flos, gaudium arborum. Tunc se novas, aliasque quàm sunt ostendunt, tunc variis colorum picturis in certamen usque luxuriant. Sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent, et sunt tristes quædam, quæque non sentiunt gaudia annorum; nec ullo flore exhilarantur, natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuntio promittunt. *Plin. Hist. n. l. 16. c. 25.*

troisième partie de l'Histoire universelle de *M. Bossuet*, qui est un des plus beaux et des plus utiles ouvrages que nous ayons. Je tire aussi de grands secours de l'histoire des Juifs du savant *M. Prideaux*, Anglais, où il a merveilleusement approfondi et éclairci ce qui regarde l'Histoire Ancienne. Il en sera ainsi de tout ce qui me tombera sous la main, dont je ferai tout l'usage qui pourra convenir à la composition de mon livre, et contribuer à sa perfection.

Je sens bien qu'il y a moins de gloire à profiter ainsi du travail d'autrui, et que c'est, en quelque sorte, renoncer à la qualité d'auteur. Mais je n'en suis pas fort jaloux, et je serais très-content, et me tiendrais très-heureux, si je pouvais être un bon compilateur, et fournir une histoire passable à mes lecteurs, qui ne se mettront pas beaucoup en peine si elle vient de mon fonds ou non, pourvu qu'elle leur plaise.

Je ne puis pas dire précisément de combien de volumes sera composé mon ouvrage; mais j'entrevois qu'il n'ira pas à moins de cinq ou six. Des écoliers, pour peu qu'ils soient studieux, pourront faire aisément cette lecture

en particulier dans le cours d'une année, sans que leurs autres études en souffrent. Dans mon plan, je destinerais la seconde à cette lecture; c'est une classe où les jeunes gens sont capables d'en profiter, et d'y trouver quelque plaisir, et je réserverais l'histoire romaine pour la rhétorique.

Il aurait été utile, et même nécessaire, de donner à mes lecteurs quelque idée et quelque connaissance des auteurs anciens d'où je tire les faits que je rapporte ici. La suite même de l'histoire me donnera lieu d'en parler, et m'en fournira une occasion naturelle.

Jugement
qu'il faut
porter sur
les augures,
les prodiges,
les oracles
des anciens.

En attendant, je crois devoir dire ici quelque chose, par avance, sur la crédulité superstitieuse qu'on reproche à la plupart de ces auteurs, dans ce qui regarde les augures, les auspices, les prodiges, les songes, les oracles. En effet, on est blessé de voir des écrivains, d'ailleurs fort judicieux, se faire un devoir et une loi de les rapporter avec une exactitude scrupuleuse, et d'insister sérieusement sur un détail ennuyeux de petites et ridicules cérémonies, du vol des oiseaux à droite ou à gauche, des signes marqués dans les

entrailles fumantes des animaux , de l'avidité plus ou moins grande des poulets en mangeant , et de mille autres absurdités pareilles.

Il faut avouer qu'un lecteur sensé ne peut voir sans étonnement , que les hommes de l'antiquité les plus estimés pour le savoir et pour la prudence , les capitaines les plus élevés au-dessus des opinions populaires , et les mieux instruits de la nécessité de profiter des momens favorables , les conseils les plus sages des princes consommés dans l'art de régner , les plus augustes assemblées de graves sénateurs ; en un mot , les nations les plus puissantes et les plus éclairées , aient pu , dans tous les siècles , faire dépendre de ces petites pratiques et de ces vaines observations , la décision des plus grandes affaires , comme de déclarer une guerre , de livrer une bataille , de poursuivre une victoire ; délibérations qui étaient de la dernière importance , et d'où souvent dépendaient la destinée et le salut des Etats.

Mais il faut en même temps avoir l'équité de reconnaître que les mœurs , les coutumes , les lois ne permettaient point alors de s'écarter de ces usages ;

que l'éducation , la tradition paternelle et immémoriale , la persuasion et le consentement universel des nations , les préceptes et l'exemple même des philosophes , leur rendaient ces pratiques respectables ; et que ces cérémonies , quelque absurdes qu'elles nous paraissent , et qu'elles soient en effet , faisaient , chez les anciens , partie de la religion et du culte public

Cette religion était fausse , et ce culte mal entendu : mais le principe en était louable , et fondé sur la nature. C'était un ruisseau corrompu , qui partait d'une bonne source. L'homme , par ses propres lumières , ne connaît rien au delà du présent. L'avenir est pour lui un abîme fermé à la sagacité la plus vive et la plus perçante , qui ne lui montre rien de certain sur quoi il puisse fixer ses vues , et former ses résolutions. Du côté de l'exécution il n'est pas moins faible et moins impuissant. Il sent qu'il est dans une dépendance entière d'une main souveraine , qui dispose avec une autorité absolue de tous les événemens , et qui , malgré tous ses efforts , malgré la sagesse des mesures les mieux concertées , le réduit , par les moindres obstacles , et par les plus

légers contre-temps , à l'impossibilité d'exécuter ses projets.

Ces ténèbres, cette faiblesse, l'obligent de recourir à une lumière et à une puissance supérieures. Il est forcé par son propre besoin, et par le vif désir qu'il a de réussir dans ce qu'il entreprend, de s'adresser à celui qu'il sait s'être réservé à lui seul la connaissance de l'avenir, et le pouvoir d'en disposer. Il offre des prières, il fait des vœux, il présente des sacrifices, pour obtenir de la Divinité, qu'il lui plaise de s'expliquer, ou par des oracles, ou par des songes, ou par d'autres signes qui manifestent sa volonté; bien convaincu qu'il ne peut arriver que ce qu'elle ordonne, et qu'il a un extrême intérêt de la connaître, afin de pouvoir s'y conformer.

Ce principe religieux de dépendance et de respect à l'égard de l'Être suprême est naturel à l'homme: il le porte gravé dans son cœur; il en est averti par le sentiment intérieur de son indigence, et par tout ce qui l'environne au dehors, et l'on peut dire que ce recours continuel à la Divinité, est un des premiers fondemens de la religion,

et le plus ferme lien qui attache l'homme au Créateur.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le vrai Dieu , et d'être choisis pour former son peuple , n'ont point manqué de s'adresser à lui dans leurs besoins et dans leurs doutes , pour obtenir son secours , et pour connaître ses volontés. Il a bien voulu se manifester à eux , les conduire par des apparitions , par des songes , par des oracles , par des prophéties , et les protéger par des prodiges éclatans.

Ceux qui ont été assez aveugles pour substituer le mensonge à la vérité , se sont adressés , pour obtenir le même secours , à des Divinités fausses et trompeuses , qui n'ont pu répondre à leur attente , et payer l'hommage qu'on leur rendait , que par l'erreur et l'illusion , et par une frauduleuse imitation de la conduite du vrai Dieu.

De là sont nées les vaines observations des songes , qu'une superstition crédule leur faisait prendre pour des avertissemens salutaires du Ciel , ces réponses obscures ou équivoques des oracles , sous le voile desquelles les esprits de ténèbres cachaient leur ignorance , et par une ambiguïté étudiée ,

se ménageaient une issue, quel que dût être l'événement. De là sont venus ces pronostics de l'avenir, que l'on se flat-
tait de trouver dans les entrailles des bêtes, dans le vol et le chant des oi-
seaux, dans l'aspect des astres, dans les rencontres fortuites, dans les ca-
prices du sort ; ces prodiges effrayans, qui répandaient la terreur parmi tout un peuple, et qu'on croyait ne pouvoir expier que par des cérémonies lugu-
bres, et quelquefois même par l'effu-
sion du sang humain ; enfin ces noires inventions de la magie, les prestiges, les enchantemens, les sortilèges, les évocations des morts, et beaucoup d'au-
tres espèces de divinations.

Tout ce que je viens de rapporter était un usage reçu et observé généra-
lement parmi tous les peuples ; et cet usage était fondé sur les principes de religion que j'ai montrés sommairement. On en voit une preuve éclatante dans l'endroit de la *Cyropédie*, où *Cambyse*, père de *Cyrus*, donne à ce jeune prince des instructions si belles et si propres à former un grand capitaine et un grand roi. Il lui recommande sur-
tout d'avoir un souverain respect pour les Dieux ; de ne former jamais aucune

entreprise , soit petite , soit grande , sans les avoir auparavant invoqués et consultés ; d'honorer les prêtres et les augures , qui sont leurs ministres et les interprètes de leurs volontés ; mais de ne s'y fier et de ne s'y livrer si aveuglément , qu'il ne s'instruise par lui-même de ce qui regarde la science de la divination des augures et des auspices. Et la raison qu'il rapporte de la dépendance où doivent être les princes à l'égard des Dieux, et de l'intérêt qu'ils ont à les consulter en tout , c'est que quelque prudens et quelque clairvoyans que soient les hommes dans le cours ordinaire des affaires, leurs vues sont toujours fort courtes et fort bornées par rapport à l'avenir : au lieu que la Divinité , d'un seul regard , embrasse tous les siècles et tous les événemens.

« Comme les Dieux sont éternels, dit
» *Cambyse* à son fils, ils savent tout ,
» et connaissent également le passé ,
» le présent et l'avenir. Entre ceux qui
» les consultent , ils donnent des avis
» salutaires à ceux qu'ils veulent favo-
» riser , pour leur faire connaître ce
» qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas
» entreprendre. Que si l'on voit qu'ils
» ne donnent pas de semblables con-

» seils à tous les hommes , il ne faut
» pas s'en étonner , puisque nulle né-
» cessité ne les oblige de prendre soin
» des personnes sur qui il ne leur plaît
» pas de répandre leurs grâces. »

Telle était la doctrine des peuples les plus éclairés par rapport aux différentes espèces de divinations , et il n'est pas étonnant que des historiens , qui écrivaient l'histoire de ces peuples , se soient crus obligés de rapporter avec soin ce qui faisait partie de leur religion et de leur culte , et qui souvent était l'ame de leurs délibérations , et la règle de leur conduite. J'ai cru , par cette même raison , ne devoir pas entièrement supprimer dans l'histoire que je donne au public , ce qui regarde cette matière , quoique pourtant j'en aie retranché une grande partie.

Je me propose de mettre à la fin de cet ouvrage un abrégé chronologique de tous les faits , et une table exacte des matières.

Mon guide, pour la chronologie, est ordinairement *Ussérius*. Dans l'histoire des Carthaginois, je marque le plus souvent quatre époques : l'année de la création du monde, que je désigne par ces mots, pour abrégé, AN. M.,

celles de la fondation de Carthage et de Rome ; enfin , l'année qui précède la naissance de JÉSUS - CHRIST , dont je compte les années depuis l'an du monde 4004 , suivant en cela *Ussérius* et les autres , qui ne laissent pas de la croire antérieure de quatre ans.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

DES ÉGYPTIENS.

Je diviserai en trois chapitres ce que j'ai à dire sur les Egyptiens. Le premier renfermera un plan abrégé et une courte description des différentes parties de l'Égypte, et de ce qu'on y trouve de plus remarquable. Dans le second, je parlerai des coutumes, des lois et de la religion des Egyptiens. Enfin, dans le troisième, j'exposerai l'histoire des rois d'Égypte.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme la description de l'Égypte, et de ce que l'on y trouve de plus remarquable.

ARTICLE PREMIER.

L'ÉGYPTE est un royaume d'Afrique, qui, dans une étendue assez bornée, renfermait autrefois un grand nombre de villes et une multitude incroyable d'habitans (1). Elle est ornée au levant par la mer Rouge et l'Isthme de Suez, au couchant par la Libye, au

*Hérod. l. 2
c. 177. *
Diod. Sic.
l. 1. p. 27.*

(1) Dix-huit mille villes, et sept millions d'habitans.

nord par la mer Méditerranée, et au midi par l'Éthiopie. Le Nil parcourt, du midi au nord, toute la longueur de l'Égypte, dans l'espace de deux cents lieues environ : sa plus grande largeur est de cinquante lieues.

On peut diviser l'ancienne Égypte en trois principales parties : la Haute-Égypte, appelée autrement Thébaïde, qui était la partie la plus méridionale; l'Égypte du milieu, nommée Heptanome, à cause des sept départemens qu'elle renfermait ; la Basse-Égypte, qui comprenait ce que les Grecs appellent Delta, et tout ce qu'il y a de pays jusqu'à la mer Rouge, et le long de la mer Méditerranée, jusqu'au mont Casius. Les villes de Syenne et d'Éléphantine séparaient l'Égypte de l'Éthiopie ; et du temps d'Auguste elles servaient de bornes à l'empire romain. *Claustra olim romani imperii*. Tacit. ann. l. 2. c. 61.

ARTICLE II.

Haute-Égypte ou Thébaïde.

Thèbes, qui donna son nom à la Haute-Égypte, le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes, chantées par Homère, sont connues de tout le monde, et lui ont fait donner le surnom d'Hécatompyle, pour la distinguer de Thèbes, capitale de la Béotie. Elle était très-vaste et très-peuplée. Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur. C'est le roi Busiris qui l'avait bâtie, et qui en avait fait le siège de l'empire.

Homer. III.
1. v. 381.
Strab. liv.
17. p. 8, 6.
Tacit. Ann.
2. c. 60.

On a découvert dans la Thébaïde (on l'ap-

pelle maintenant le Sayde) des temples et des palais encore presque entiers, où les colonnes et les statues sont innombrables. La sculpture, l'architecture et la peinture y avaient à l'envi étalé tout leur art et toutes leurs richesses. Strabon, en décrivant les raretés de la Thébaïde, parle d'une statue fort célèbre de Memnon, dont il avait vu les restes. On dit que cette statue, lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant, rendait un son articulé. Strabon entendit ce son, mais il doute qu'il vînt de la statue.

Voyage de Thevenot.

Lib. 17. p. 805.

Pag. 816.

ARTICLE III.

Egypte du milieu ou Heptanome.

Cette partie de l'Égypte avait pour capitale Memphis. On voyait dans cette ville plusieurs temples magnifiques, entre autres celui du dieu Apis, qui y était honoré d'une manière particulière. Le dieu Apis était un jeune bœuf qu'on honorait à Memphis comme un Dieu. Nous aurons occasion d'en parler plus au long. La ville de Memphis avait été bâtie par le roi Uchoréus. Elle était située sur le bord occidental du Nil.

Le grand Caire, qui semble avoir succédé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Le château du Caire est une des choses les plus curieuses qui soient aujourd'hui en Égypte. Il est situé sur une montagne hors de la ville, bâti sur le roc qui lui sert de fondement, et entouré de murailles fort hautes et fort épaisses. Ce qu'il y a de plus beau et de plus rare à voir dans ce château, c'est le puits de Joseph

On lui donne ce nom , soit parce que les Egyptiens se plaisent à attribuer à ce grand homme ce qu'ils ont chez eux de plus remarquable , soit parce qu'en effet cette tradition s'est conservée dans le pays. C'est une preuve au moins que l'ouvrage est fort ancien , et certainement il est digne de la magnificence des plus puissans rois d'Egypte, ainsi que du goût antique des Egyptiens. Ce puits est comme à double étage, taillé dans le roc vif, d'une profondeur prodigieuse. On descend dans le réservoir qui est entre les deux puits, par un escalier de deux cent vingt marches , large d'environ sept à huit pieds, dont la descente douce , et presque imperceptible , laisse un accès très-facile aux bœufs qui sont employés pour faire monter l'eau. Ces bœufs font tourner continuellement une roue , où tient une corde, à laquelle sont attachés plusieurs seaux. L'eau tirée ainsi du premier puits , qui est le plus profond, se rend par un petit canal dans un réservoir qui fait le fond du second puits, au haut duquel elle est portée de la même manière , et de là elle se distribue par des canaux en plusieurs endroits du château.

La partie de l'Egypte dont nous parlons ici, est célèbre par plusieurs raretés qui méritent d'être examinées chacune en particulier. Je n'en rapporterai que les principales : les obélisques, les pyramides, le labyrinthe , le lac de Mœris , et ce qui regarde le Nil.

Obélisques. L'Egypte semblait mettre toute sa gloire à dresser des monumens pour la postérité. Ses obélisques font encore aujourd'hui , autant par leur beauté que par leur hauteur, le prin-

cipal ornement de Rome. Un obélisque est une aiguille quadrangulaire, d'une seule pierre, menue, haute et perpendiculairement élevée, pour servir d'ornement à une place, et qui est souvent chargée d'inscriptions ou d'hiéroglyphes. Ce sont des figures ou des symboles dont les Egyptiens se servaient pour couvrir et envelopper les mystères de leur religion. Toute l'Egypte était pleine de ces sortes d'obélisques, qu'on taillait pour l'ordinaire dans les carrières de la Haute-Egypte, d'où on les enlevait par le moyen du Nil, sur des radeaux (1) proportionnés à leurs poids.

Sésostris avait fait élever dans la ville d'Héliopolis deux obélisques d'une pierre très-dure, tirée des carrières de la ville de Syenne, à l'extrémité de l'Egypte. Ils avaient chacun 120 coudées de haut, c'est-à-dire, 50 toises ou 180 pieds. L'empereur Auguste, après avoir réduit l'Egypte en province, les fit transporter à Rome; l'un des deux a été brisé depuis. Auguste y en laissa un troisième, qui était d'une grandeur énorme. Il avait été construit par Ramessès; il avait employé vingt mille hommes à le tailler. Constance le fit transporter à Rome.

*Diod. l. 2
p. 37.*

*Plin. l. 36
8. etc.*

Une pyramide est un corps solide ou creux, qui a une base large et ordinairement carrée, qui se termine en pointe. Il y avait en Egypte trois pyramides plus distinguées que toutes les autres, et qui, selon Diodore de Sicile, ont mérité d'être mises au nombre des sept mer-

Pyramides.

*Herod. lib.
2. c. 124,
etc.*

*Diod. l. 1.
p. 39, 41.*

*Plin. l. 36.
c. 12.*

(1) Le radeau est un assemblage de plusieurs pièces de bois plates, qui sert à voiturer des marchandises sur une rivière.

veilles du monde. Une des trois avait 77 toises de hauteur perpendiculaire. Le haut, qui d'en bas semblait être une aiguille, était une belle plate - forme , dont chaque côté avait seize à dix-sept pieds.

Dix années entières furent employées à couper les pierres et à préparer les matériaux, et vingt autres à construire ce vaste édifice , qui , au dedans, avait une infinité de chambres et de salles. On avait marqué sur la pyramide , en caractères égyptiens, ce qu'il avait coûté simplement pour les aulx, les poireaux, les ognons et autres pareils légumes fournis aux ouvriers; et cette somme montait à seize cents talens d'argent, c'est-à-dire , à quatre millions cinq cent mille livres. Il est aisé de conjecturer que la dépense pour le reste devait être immense.

Telles étaient les fameuses pyramides d'Égypte , qui , par leur figure autant que par leur grandeur, ont triomphé du temps et des barbares. Les princes qui les ont fait bâtir , n'avaient d'autre vue que d'éterniser leur nom, et de se préparer un superbe et magnifique tombeau après leur mort; mais par une juste punition du souverain Juge , la mémoire de ces rois a été ensevelie dans l'oubli, et l'on dispute sur les noms de ceux qui ont été les auteurs d'ouvrages si vains. On croit communément que ce sont les rois Chéops et Chephren; mais ces princes ambitieux ne purent pas seulement avoir le vain avantage qu'ils s'étaient proposé, car la haine publique qu'on leur portait à cause des duretés inouïes qu'ils exerçaient sur leurs sujets, les obligea de se

faire inhumer dans des lieux inconnus, afin de dérober leurs corps à la connaissance et à la vengeance des peuples.

Cette dernière circonstance que les historiens ont soigneusement remarquée, nous apprend quel jugement nous devons porter de ces ouvrages si vantés dans l'antiquité. Il est raisonnable d'y remarquer et d'y estimer le bon goût des Egyptiens par rapport à l'architecture. Dès le commencement, et sans qu'ils eussent encore des modèles qu'ils pussent imiter, ce bon goût les porta à viser en tout au grand, et à s'attacher aux vraies beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité. Mais quel cas doit-on faire de ces princes qui regardaient comme quelque chose de grand de faire construire, à force de bras et d'argent, de vastes bâtimens, dans l'unique vue d'immortaliser leur nom, et qui ne craignaient pas de faire périr des milliers d'hommes pour satisfaire leur vanité ? Autant l'industrie des architectes est louable et admirable dans ces ouvrages, autant l'entreprise des rois est-elle insensée, digne de blâme et de mépris. C'est à peu près l'idée que nous en donne Pline, qui appelle ces ouvrages une folle ostentation de la richesse des rois, qui ne se termine à rien d'utile (1).

Ce jugement qu'on doit porter des pyramides, peut être appliqué aussi au labyrinthe, qui était un ouvrage encore plus surprenant, selon le témoignage d'Hérodote qui l'avait vu. On l'avait bâti à l'extrémité méridionale du

*Diod. l. 1.
p. 40.*

*Labyrinthe.
Hérod. l. 2
c. 148.*

Diod. l.

p. 42.

(1) *Regum pecuniæ otiosa ac stulta ostentatio. Plin. l. 36. c. 12.*

Plin. l. 36. lac de Mœris. Ce n'était pas tant un seul palais, qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquaient ensemble : quinze cents chambres entremêlées de terrasses, s'arrangeaient autour de douze salles, et ne laissaient point de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtimens sous terre, qui étaient destinés à la sépulture des rois, et à nourrir les crocodiles sacrés. Les douze rois, dont nous parlerons en leur temps, avaient fait bâtir ce labyrinthe auprès de la ville d'Ar-sinoé. On sent assez que la vanité et le désir d'éterniser leur mémoire, était le principe de cette folle et inutile entreprise.

Lac de
Mœris.
ibid.

Pomp.
Mela. l. 1.

Le plus grand et le plus admirable de tous les ouvrages des rois d'Egypte, et sans contredit le plus utile, était le lac de Mœris : aussi Hérodote le met-il au-dessus des pyramides et du labyrinthe. Il avait cent pieds de profondeur. Les anciens lui ont donné 180 lieues de circuit et 500 pieds de profondeur ; mais les modernes, dont le sentiment paraît plus raisonnable, ne lui en donnent que huit au plus (1). Le roi Mœris, pour obvier et remédier à l'irrégularité des inondations du Nil, fit creuser ce lac, qui depuis a porté son nom. Quand le débordement du Nil était trop grand, et qu'il y avait à craindre qu'il n'eût des suites funestes, ses eaux étaient reçues dans ce lac. Ce lac communiquait au Nil par le moyen d'un grand canal qui avait plus de quatre lieues de longueur et cinquante pieds de lar-

(1) Mœris aliquandò campus, nunc lacus, viginti millia passuum in circuitu patens. *Mela. l. 1.*

geur. De grandes écluses ouvraient le canal et le lac, ou les fermaient selon le besoin. Pour les ouvrir ou les fermer, il en coûtait 50 talens ou 50,000 écus. Au contraire, quand l'inondation n'était pas assez abondante, et menaçait de stérilité, on tirait de ce même lac, par des coupures et des saignées, une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres : par ce moyen, les inégalités du Nil étaient corrigées.

On voyait au milieu de ce lac deux pyramides de trois cents pieds de haut, dont chacune portait une statue colossale, placée sur un trône. C'était une preuve qu'on les avait érigées avant que le fond du lac eût été rempli d'eau, et qu'un lac de cette étendue était l'ouvrage des hommes.

Les anciens ont mis les sources du Nil dans les montagnes de la lune, au dixième degré de latitude méridionale ; mais nos voyageurs modernes ont découvert que ces sources sont au pied d'une grande montagne du royaume de Goyame en Abyssinie, vers le douzième degré de latitude septentrionale, retranchant quatre ou cinq cents lieues du cours que les anciens lui donnaient. Ce fleuve sort de deux fontaines, éloignées l'une de l'autre de trente pas, chacune de la grandeur d'un de nos puits ou d'une roue de carrosse. Il parcourt, du midi au nord, cinq à six cents lieues de pays ; et après avoir traversé l'Ethiopie et l'Egypte, il vient se décharger dans la mer Méditerranée, par plusieurs embouchures qui forment un Delta.

Le Nil est la plus grande merveille de l'Egypte. Comme il pleut rarement dans ce pays, Debordement de ce fleuve.

Sources du Nil.

ce fleuve supplée à ce qui lui manque de ce côté-là, en lui apportant, en forme de tribut, les pluies des autres pays, par son débordement annuel. La crue de ce fleuve commence à se faire sentir vers la fin de mai, et continue d'augmenter jusqu'au mois de septembre, vers lequel temps il s'arrête, et va toujours depuis en diminuant, après quoi il rentre dans son lit, et reprend son cours ordinaire. La juste mesure du débordement du Nil, selon Pline, est de seize coudées. Quand il n'y en a que douze ou treize, on est menacé de famine; quatorze apportent la joie, quinze font la tranquillité de l'Égypte, et seize lui procurent l'abondance et les délices (1).

Temps et
durée du dé-
bordement.
Hérod. l. 2.
c. 19.

Diod. l. 1.
c. 32.

Fécondité
causée par le
Nil.

Il n'y a point de pays dans le monde, où la terre soit plus féconde qu'en Égypte, et c'est au Nil qu'elle doit sa fécondité; car, au lieu que les autres fleuves emportent le suc des terres, et les épuisent en les inondant, celui-ci, au contraire, par un heureux limon qu'il traîne avec lui, les engraisse et les fertilise d'une telle sorte, qu'une même terre porte, dans une même année, trois ou quatre sortes de fruits différens. Dès que le Nil est retiré, le laboureur n'a qu'à retourner la terre, en y mêlant un peu de sable pour en diminuer la force, après quoi il la sème sans peine, et presque sans frais; deux mois après, elle est couverte de toutes sortes de grains et de légumes. On sème ordinairement dans les mois

(1) Quatuordecim cubita hilaritatem afferunt, quiddecim securitatem, sexdecim delicias. *Plin. l. 5. c. 9.*

d'octobre et de novembre , et on fait la moisson dans les mois de mars et d'avril.

Le Nil ne contribue pas moins à la nourriture des bestiaux , qui sont une autre source de richesses pour l'Égypte. On ne peut exprimer combien les pâturages sont gras et abondans , et combien les troupeaux , à qui la douceur de l'air permet d'y demeurer jour et nuit, s'engraissent en peu de temps.

On comprend aisément que le Nil ne pouvant de lui-même couvrir toutes les campagnes , il a fallu faire de grands travaux pour faciliter l'inondation des terres , et pratiquer une infinité de réservoirs et de canaux pour porter les eaux de tous côtés ; mais comme , malgré tous ces canaux , il reste encore bien des terres , dans les lieux élevés , qui ne peuvent point avoir de part à l'inondation du Nil, on y a pourvu par le moyen de pompes en forme de vis , qui la communiquent aux lieux les plus élevés.

Canaux

Pompes.

Les anciens ont imaginé plusieurs raisons subtiles du grand accroissement du Nil, que l'on peut voir dans Hérodote et ailleurs. Ce n'est plus maintenant une matière de problème , et l'on convient presque généralement que le débordement du Nil vient des grandes pluies qui tombent dans l'Éthiopie , d'où ce fleuve tire sa source. Rien n'est si beau à voir que l'Égypte dans deux saisons de l'année ; car , si l'on monte sur quelque montagne ou sur les grandes pyramides du Caire , vers les mois de juillet et d'août , on voit une vaste mer , sur laquelle il s'élève une infinité de villes et de villages , avec plusieurs chaussées

Causes des débordement du Nil.

Hérod. l.

c. 19. 27.

Diod. l. 1

p. 35. 39.

Sen. Nat.

Quæst. l. 4

c. 1. 2.

Double spectacle causé par le Nil.

qui conduisent d'un lieu à un autre ; le tout entremêlé de bosquets et d'arbres fruitiers , dont on ne voit que les têtes , ce qui fait un coup-d'œil des plus agréables. En hiver , au contraire , c'est-à-dire , vers les mois de janvier et de février , toute la campagne ressemble à une belle prairie , dont la verdure émaillée de fleurs , charme les yeux. L'air est alors embaumé par la grande quantité de fleurs que fournissent les orangers , les citronniers , et les autres arbres ; et il est si pur , qu'on ne peut en respirer de plus sain : en sorte que la nature , qui est alors comme morte dans un grand nombre de climats , semble presque n'avoir de vie que pour celui-ci.

Canal de communication

Hérod. l. 2 c. 158.

Strab. l. 17. p. 804.

Plin. l. 6. c. 29.

Diodor. l. 1. c. 29.

Le canal , qui faisait la communication des deux mers , la mer Rouge et la Méditerranée , n'est pas un des moindres avantages que le Nil procurait à l'Égypte. Sésostris , ou , selon d'autres , Psammétichus , fut le premier qui en forma le dessein , et qui commença l'ouvrage. Néchao , successeur du dernier , y employa des sommes immenses et un grand nombre de troupes. Il abandonna cet ouvrage , effrayé par un oracle qui lui avait répondu que c'était ouvrir aux étrangers un chemin dans l'Égypte. L'ouvrage fut recommencé par Darius , fils d'Hystaspe ; mais ce prince le quitta aussi. Enfin , il fut achevé sous les Ptolémées , qui , par le moyen des écluses , tenaient le canal ouvert ou fermé , selon leurs besoins. Ce canal avait cent coudées de largeur ; de profondeur , autant qu'il en faut pour porter les plus grands vaisseaux , et de longueur , plus de mille stades , c'est-à-dire , plus de cinquante

lieues. Cet ouvrage, qui était d'une si grande utilité pour le commerce, est presque entièrement comblé, et à peine en reste-t-il quelque vestige.

ARTICLE IV.

Basse-Egypte.

IL me reste à parler de la Basse-Egypte. Sa figure, qui ressemble à un triangle ou à un delta (1), lui a fait donner ce dernier nom, qui est celui d'une lettre grecque. La Basse-Egypte forme une espèce d'île. Elle commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux, par lesquels il va se jeter dans la mer Méditerranée. L'embouchure qui est à droite, s'appelle *Pélusienne*; l'autre, *Canopique*, du nom des deux villes dont elles sont voisines, *Pelusium* et *Canopus*, appelées maintenant Damiette et Rosette.

La capitale de la Basse-Egypte était la ville d'Héliopolis, ainsi appelée à cause d'un temple magnifique qui y était dédié au Soleil. Hérodote, et après lui d'autres auteurs, racontent une chose qu'on disait se passer dans ce temple, et qui serait bien merveilleuse si elle était vraie : c'est au sujet du *Phénix*. Cet oiseau, si l'on en croit les anciens, est unique dans son espèce. Il naît dans l'Arabie, et vit cinq ou six cents ans. Il est de la grandeur d'un aigle, et d'un fort beau plumage. Lorsque, chargé d'années, il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois et de gommés aromatiques, après quoi il meurt. De ses os et de sa moëlle il naît un ver, dont il se forme un au-

(1) Δ.

tre phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture : pour cela , il compose une boule de quantité de parfums , du poids qu'il se sent capable de porter ; puis il la vide en partie , y dépose le corps de son père , et en ferme avec soin l'entrée avec des parfums ; alors il charge ses épaules de ce précieux fardeau , et va le brûler sur l'autel du Soleil , dans la ville d'Héliopolis.

Satyr. 6.

Cette vieille tradition, fondée sur une fausseté évidente , a pourtant établi un usage commun dans presque toutes les langues, de donner le nom de Phénix à tout ce qui est singulier et rare dans son espèce : *Rara avis in terris*, dit Juvénal , en parlant de la difficulté de trouver une femme accomplie : et Sénèque en dit autant d'un homme de bien, que le cours de plusieurs siècles forme à peine(1). Ce que l'on dit aussi de la voix mélodieuse des Cygnes, n'est fondé que sur une erreur populaire , démentie par l'expérience de tous les jours. Cependant, non-seulement les poètes, mais les orateurs, les philosophes mêmes en ont fait usage , et l'ont supposé comme une chose constante et indubitable. Revenons à notre sujet.

Alexandrie, bâtie par Alexandre-le-Grand , qui lui donna son nom, devint, dans les temps postérieurs , la capitale de la Basse-Egypte , et égala presque la magnificence des anciennes villes d'Egypte. Sous les Ptolémées , elle devint le centre du commerce d'Orient et

(1) Vir bonus... tanquàm Phoenix , semel anno quingentesimo nascitur. *Epist.* 42.

d'Occident. Les marchands y abordaient de toutes les parties du monde.

Ce fut pour la commodité du commerce que l'on bâtit tout près d'Alexandrie, dans l'île de Pharos, une tour qui en porta aussi le nom. Au haut de cette tour, il y avait un fanal pour éclairer de nuit les vaisseaux. Elle a communiqué son nom aux autres tours destinées au même usage: *Phare de Messine*, etc. Elle était comptée au nombre des sept merveilles du monde.

Strab. lib.
17. p. 791.
Plin. l. 3
c. 12.

CHAPITRE II.

Des coutumes, des lois et de la religion des Egyptiens

L'ÉGYPTE a été regardée parmi les anciens comme l'école la plus renommée en matière de politique et de sagesse, et comme l'origine de la plupart des arts et des sciences. Son plus bel art consistait à former les hommes. La Grèce en était si persuadée, que ses plus grands personnages, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux célèbres législateurs, et beaucoup d'autres, allèrent exprès en Egypte pour s'y perfectionner et pour y puiser, en tout genre d'érudition, les plus rares connaissances. Dieu même lui a rendu un glorieux témoignage, en louant Moïse d'avoir été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens (1).

(1) Eruditus est Moyses omni sapientiâ Ægyptiorum.
Act. 7. 22.

Pour donner quelque idée des mœurs et des coutumes de l'Égypte, je m'arrêterai principalement à ce qui regarde les rois et le gouvernement; les prêtres et la religion; les soldats et la guerre; les sciences, les arts et les métiers.

ARTICLE I.

De ce qui regarde les rois et le gouvernement.

Diod. l. 1.
p. 63. etc. Le royaume était héréditaire; mais selon Diodore, les rois ne se conduisaient pas en Égypte comme il est assez ordinaire dans les autres monarchies, où le prince ne reconnaît d'autre règle de ses actions que sa volonté et son plaisir. Les lois auxquelles les rois se croyaient plus obligés que les autres, étaient leur règle.

Nul esclave, nul étranger n'était admis auprès du prince pour le servir: cet important emploi n'était confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance, et qu'à celles qui avaient reçu la plus excellente éducation. Les rois d'Égypte souffraient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fussent marquées, mais encore que toutes leurs heures et presque toutes leurs actions fussent réglées par la loi. Il ne leur était pas permis de donner dans la dépense de la table, ni dans le luxe des meubles et des habits. Une noble simplicité régnait partout.

Dès le point du jour, lorsque l'esprit est le plus net, et que les pensées sont plus pures, ils lisaient leurs lettres, pour prendre une

idée plus juste des affaires qu'ils avaient à décider. Sitôt qu'ils étaient habillés, ils allaient sacrifier dans le temple : là, environnés de toute leur cour, ils assistaient à la prière que le pontife prononçait à haute voix, et dans laquelle il demandait aux Dieux, pour le roi, la santé et toutes sortes de biens et de prospérités, parce qu'il gouvernait ses peuples avec bonté et justice, et suivait exactement les lois du royaume. Le pontife entrait dans un grand détail de ses vertus royales; il parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre, mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les flatteurs et les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils. Après la prière et le sacrifice, on lisait au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât l'Etat par leurs maximes, et maintînt les lois qui avaient rendu ses prédécesseurs heureux aussi-bien que leurs sujets.

Le principal devoir des rois, et leur fonction la plus essentielle, est de rendre la justice aux peuples; et c'était à quoi les rois d'Egypte donnaient le plus d'attention : ils étaient persuadés que de ce soin dépendait non-seulement le repos des particuliers, mais le bonheur de l'Etat, qui serait moins un royaume qu'un brigandage, si les faibles demeuraient sans protection, et si les puissans trouvaient dans leurs richesses et dans leur crédit, l'impunité de leurs crimes et de leurs violences. Trente juges, que le prince choisissait parmi ceux du pays qui avaient le plus

de lumière et de probité , étaient chargés du ministère de la justice. Des revenus honnêtes , assignés par le prince , les affranchissaient des embarras domestiques , et les mettaient en état de rendre la justice gratuitement , et à couvert des tentations de prévariquer. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses , d'où pendait une figure sans yeux , qu'on appelait la Vérité. On voulait marquer par là que les juges devaient juger sans acception des personnes , et rendre également la justice au riche et au pauvre , au petit et au grand.

Diod. l. 1.
 2. 70. Le meurtre volontaire était puni de mort , de quelque condition que fût celui qui avait été tué , libre ou non. Les parjures étaient traités de même ; et on condamnait impitoyablement les calomniateurs au même supplice qu'aurait subi l'accusé , si le crime s'était trouvé véritable. Celui qui pouvait sauver un homme attaqué , et ne le faisait pas , était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin.

Ibid. Il n'était pas permis d'être inutile à l'Etat ; chaque particulier était obligé d'inscrire son nom et sa demeure sur un registre public , qui demeurait entre les mains du magistrat , d'y marquer sa profession , et de déclarer d'où il tirait de quoi vivre. Si l'on énonçait faux , la peine de mort s'ensuivait. Ce fut le roi Amasis qui établit cette loi si efficace pour bannir les fainéans d'un Etat. Pour empêcher les emprunts , d'où naissent la fainéantise , les fraudes et la chicane , le roi Asychis avait fait une ordonnance fort sensée : il n'était permis d'emprunter qu'à condition d'en-

gager au créancier le corps de son père, que chaque Egyptien faisait embaumer avec soin, et conservait avec honneur dans sa maison. Or, c'était une impiété et une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; et celui qui mourait sans s'être acquitté de ce devoir, était privé des honneurs qu'on avait coutume de rendre aux morts. Ainsi la crainte de l'infamie était un juste tempérament pour réprimer la dureté du créancier et la mauvaise foi du débiteur.

Les vieillards étaient fort respectés en Egypte : les jeunes gens étaient obligés de se lever devant eux, et de leur céder partout la place d'honneur ; ce qui est parfaitement conforme, et à la nature, et à ce que nous enseigne l'Écriture Sainte (1). La principale vertu des Egyptiens était la reconnaissance ; ce qui montre qu'ils étaient sociables, bienfaisans, bons et fidèles amis. C'était surtout à l'égard de leurs rois qu'ils se piquaient de reconnaissance : ils les honoraient pendant leur vie comme des images vivantes de la Divinité, et ils les pleuraient après leur mort comme les pères communs des peuples. Ce sentiment de respect et de tendresse venait de la forte persuasion où ils étaient que c'était la Divinité même qui avait placé les rois sur le trône, et que c'était de Dieu seul qu'ils tenaient leur autorité.

*Hérod. l. 2
c. 20.*

(1) Coram cano capite consurge *Levit. 19. v. 32.*

ARTICLE II.

Des Prêtres et de la Religion des Egyptiens.

Les prêtres en Egypte tenaient le premier rang. Ils jouissaient de grands privilèges et d'amples revenus : leurs terres étaient exemptes de toute imposition. On voit ici des traces de ce qui est dit dans la Genèse, que du temps de Joseph les terres des prêtres ne furent point chargées d'une redevance perpétuelle au prince, comme celles de tous les autres Egyptiens. Le prince, pour l'ordinaire, leur donnait beaucoup de part dans sa confiance et dans le gouvernement, parce que de tous les sujets de l'empire, c'étaient eux qui avaient été le mieux élevés, qui avaient le plus de lumières, et qui étaient les plus dévoués à la personne du roi et au bien public. Ils étaient en même temps les dépositaires de la religion, des sciences et des livres sacrés; et c'est ce qui leur attirait un si grand respect de la part des habitans du pays et des étrangers, qui s'adressaient également à eux pour les consulter sur ce qu'il y avait de plus sacré dans les mystères, et de plus profond dans les sciences.

On immolait différens animaux selon les différens pays; mais c'était une cérémonie commune et généralement observée dans tous les sacrifices, d'imposer les mains sur la tête de la victime, de la charger d'imprécations, et de prier les Dieux de détourner sur elle tous les malheurs dont les Egyptiens pouvaient être menacés. L'immortalité de l'ame faisait

un point capital de la religion des Egyptiens, mais ils croyaient la métempsycose, c'est-à-dire, la transmigrati^on des ames d'un corps dans un autre. C'est de l'Egypte que Pythagore avait emprunté ce dogme.

Jamais nation ne fut plus superstitieuse et plus prodigue du nom auguste de la Divinité que celle des Egyptiens. Elle l'attribuait aux animaux les plus immondes et aux légumes des jardins. C'est ce que lui reproche si ingénieusement le poète satirique (1).

Culte de
différentes
divinités

Entre ce grand nombre de Dieux, il y en avait deux qui étaient généralement honorés dans l'Egypte, Osiris et Isis, qu'on a prétendus être le Soleil et la Lune : en effet, c'est par le culte de ces astres qu'a commencé l'idolâtrie. Outre ces Dieux, l'Egypte honorait un grand nombre de bêtes : le bœuf, le chien, le loup, le crocodile, l'ibis, le chat et autres ; mais ces dieux n'étaient pas généralement reconnus de toute l'Egypte ; et pendant qu'un peuple élevait une espèce d'animaux sur ses autels, ses voisins l'avaient en abomination, ce qui était une source de guerres continuelles d'une ville contre une autre.

Chaque peuple avait un grand zèle pour ses Dieux. Parmi nous, dit Cicéron, il n'est pas rare de voir des temples dépouillés et des statues enlevées ; mais chez les Egyptiens il est inouï qu'aucun ait jamais maltraité un

Lib. 1. de
Natur. Deor.
n. 82. Lib. 5.
Tuscul.
Quæst. n. 78.
Hérod. l. 2.
c. 65.

(1) *Illie cæruleos, hic piscem fluminis, illie
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum et cœpe nefas violare, ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!.... Juvenal. Sat. 15.*

Diod. l. 1. crocodile , un ibis , un chat ; et ils auraient souffert les derniers tourmens plutôt que de commettre un tel sacrilège. Il y avait peine de mort contre quiconque aurait tué volontairement aucun de ces animaux.

Hérod. l. 3. De tous ces animaux, le bœuf Apis, nommé par les Grecs Epaphus , était le plus célèbre. On lui avait bâti des temples magnifiques, et on lui rendait des honneurs extraordinaires pendant sa vie , et de plus grands encore après sa mort. L'Egypte entraînait alors dans un deuil général. On célébrait ses funérailles avec une magnificence qu'on a de la peine à croire. Sous Ptolémée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse , la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de cinquante mille écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, il s'agissait de lui trouver un successeur, et on le cherchait dans toute l'Egypte. On le reconnaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre : sur le front une tache blanche en forme de croissant ; sur le dos, la figure d'un aigle; sur la langue, celle d'un escarbot. Quand on l'avait trouvé, on le conduisait à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de Dieu, et il y était installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites , était un fruit de leur séjour dans l'Egypte , une imitation du Dieu Apis, aussi-bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël , par le roi Jéroboam , qui

lui-même avait fait un assez long séjour en Egypte.

On doit être bien étonné de voir la nation du monde qui se piquait le plus de sagesse et de lumière, s'abandonner si follement aux superstitions les plus grossières et les plus ridicules. En effet, rendre à des animaux et à de vils insectes un culte religieux, les placer au milieu des temples, les nourrir avec soin et à grands frais (1), punir de mort ceux qui leur ôtaient la vie, les embaumer, et leur destiner des tombeaux publics; aller jusqu'à reconnaître pour Dieux des poireaux, des oignons; invoquer de pareilles Divinités dans ses besoins, en attendre du secours et de la protection, ce sont des excès qui nous paraissent à peine croyables, et qui sont néanmoins attestés par toute l'antiquité. On entre, dit Lucien, dans un temple magnifique, où brillent de toutes parts l'or et l'argent. Les yeux avides y cherchent un Dieu, et n'y trouvent qu'une cygogne, un singe, un chat: belle image, ajoute-t-il, de beaucoup de palais, dont les maîtres ne font pas le plus bel ornement.

*Lucien.
de Imag*

Pour faire voir ce qu'était l'homme par lui-même, Dieu a permis que le pays de toute la terre, où la sagesse humaine avait été portée au plus haut degré, fût aussi le théâtre de l'idolâtrie la plus insensée; et, d'un autre côté, pour faire voir ce que peut la force toute-puissante de sa grâce, il a con-

(1) Diodore assure que, de son temps même, ces dépenses n'allaient pas à moins de cent mille écus. *Lib. I. pag. 76.*

verti les affreux déserts d'Égypte en un paradis terrestre , en les peuplant , dans le temps marqué par sa providence, d'une troupe innombrable d'illustres solitaires , qui , par la ferveur de leur piété et l'austérité de leur pénitence, ont fait tant d'honneur au christianisme.

Céramonies
des funérail-
tes.

Le respect que tous les peuples ont eu dans tous les temps pour les corps morts, et le soin religieux qu'ils ont toujours pris des tombeaux , semblent insinuer la persuasion où l'on était que ces corps n'y étaient mis qu'en dépôt. Quand quelqu'un était mort dans une famille, tous les parens et tous les amis prenaient des habits lugubres , et s'abstenaient du bain , du vin et de tous mets exquis. Le deuil durait quarante ou soixante jours , apparemment selon la qualité des personnes. On embaumait les corps , après les avoir vidés par le moyen d'une ouverture qu'on faisait au côté , avec une pierre d'Éthiopie. La qualité des personnes en réglait la dépense. Quand le corps avait été embaumé, on le rendait aux parens , qui l'enfermaient dans une espèce de niche , puis le plaçaient debout et droit contre la muraille : c'est ce qu'on appelle *momies* : il en vient encore tous les jours d'Égypte , et plusieurs curieux en conservent dans leurs cabinets.

Avant d'être admis dans l'asile sacré des tombeaux, il fallait subir un jugement solennel. Aussitôt qu'un homme était mort , on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la

mémoire , et il était privé de la sépulture ; mais si le jugement que l'on prononçait se trouvait favorable au mort , on procédait aux cérémonies de l'inhumation. On faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Egypte était censée noble. On louait dans le mort sa bonne éducation, sa piété envers les Dieux , sa justice à l'égard des hommes , sa douceur , sa modestie , sa tempérance , et toutes les autres vertus qui font l'homme de bien.

En finissant l'article qui regarde les cérémonies des funérailles , il n'est pas hors de propos de faire remarquer aux jeunes gens les différentes manières dont en usaient les anciens à l'égard des corps morts. Les uns , comme nous l'avons dit des Egyptiens , après les avoir embaumés , les exposaient en vue , et en conservaient le spectacle ; d'autres les brûlaient sur un bûcher , et cette coutume était en usage chez les Romains ; d'autres enfin les déposaient dans la terre.

La première manière paraît injurieuse à l'humanité en général , puisqu'elle expose et rend visible sa difformité. La coutume de brûler les morts a quelque chose de cruel et de barbare , en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus chères. Celle d'enterrer les morts est certainement la plus ancienne et la plus religieuse. Elle rend à la terre ce qui en a été tiré , et nous prépare à croire que ce corps est une semence jetée en terre , qui en sortira une seconde fois vivante et animée.

HISTOIRE

ARTICLE III.

Des soldats et de la guerre, des sciences et des arts.

La profession militaire était en grand honneur chez les Egyptiens. Après les familles sacerdotales, celles qu'on estimait les plus illustres étaient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes : on les récompensait libéralement. Les soldats avaient douze arures exemptes de tout tribut et de toute imposition. L'arure répond à peu près à un demi-arpent. Outre ce privilège, on fournissait par jour, à chacun d'eux, cinq livres de pain, deux livres de viande et une pinte de vin : c'était de quoi nourrir une partie de leur famille.

Hérodote.
l. 2, c. 164.
168.

Cant. 1. 8.
Isai. 36. 9.

Diod. p. 76.

Quatre cent mille soldats que l'Egypte entretenait continuellement, étaient ceux de ses citoyens qu'elle exerçait avec le plus de soin : on les préparait aux fatigues de la guerre par une éducation mâle et robuste. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, étaient les exercices ordinaires qui formaient le corps dans la jeunesse. L'écriture vante en plusieurs endroits leur cavalerie.

On n'attachait qu'une note d'infamie à ceux qui prenaient la fuite dans le combat, ou qui faisaient paraître de la lâcheté, parce qu'on aimait mieux retenir les soldats par un motif d'honneur que par la crainte du châtimeut. Je ne veux pas dire que l'Egypte aimât la guerre ; elle chérissait beaucoup plus la justice et la paix, et n'avait des soldats que pour sa défense. Contentée de son pays où tout abon-

dait, elle ne songeait point à faire des conquêtes : elle ambitionnait de régner sur les esprits par la sagesse de ses conseils et par la supériorité de ses connaissances. Cet empire de l'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illustres conquérans, et nous en parlerons dans la suite.

Les Egyptiens avaient l'esprit inventif ; mais ils le tournaient aux choses utiles. C'est le premier de tous les peuples chez qui l'on voit des bibliothèques. Le titre qu'on donnait à celles-ci, inspirait l'envie d'y entrer et d'en pénétrer les secrets : on les appelait *le trésor des remèdes de l'ame*(1), qui pouvait s'yguérir de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres. Comme l'Égypte était un pays uni, son ciel toujours pur et sans nuages, et son territoire fertile en simples, les habitans ont été des premiers à cultiver l'astronomie, la géométrie et la médecine.

Sciences.

Ce que nous avons dit des pyramides, du labyrinthe, de ce nombre infini d'obélisques, des temples, des palais dont on admire encore les restes dans toute l'Égypte, montre à quel point de perfection les Egyptiens avaient porté l'architecture, la peinture, la sculpture et tous les autres arts. Ils ne faisaient pas grand cas de la musique, qu'ils regardaient comme une occupation non-seulement inutile, mais dangereuse et propre à amollir les esprits.

Arts.

Les laboureurs, les pasteurs, les artisans, qui formaient les trois conditions du bas éta-

Laboureurs.
Pasteurs.

(1) Ψυχῆς ἰατρεῖον.

Diod. l. 1.
p. 67. 68.

ge en Egypte , ne laissaient pas d'y être fort estimés. surtout les laboureurs et les pasteurs, à l'exception de quelques contrées où les derniers n'étaient pas soufferts (1) Les Egyptiens ne croyaient pas pouvoir , sans crime , mépriser des citoyens dont les travaux , quels qu'ils fussent , contribuaient au bien public. Une autre raison supérieure à celle-ci leur inspirait ce sentiment. Le souvenir de leur commune origine établissait parmi eux une espèce d'égalité qui leur faisait dire que toute l'Egypte était noble. En effet , la différence des conditions ne vient que de l'éloignement de la tige commune , qui fait oublier que le dernier des roturiers , si l'on veut remonter à la source , descend d'une famille aussi noble que les plus grands seigneurs.

Quoi qu'il en soit , en Egypte nulle profession n'était regardée comme basse et sordide : la loi assignait à chacun son emploi , qui se perpétuait de père en fils. Cette coutume contribuait beaucoup à la perfection des arts , parce qu'on fait mieux ce qu'on a toujours vu faire ; d'ailleurs , elle éteignait toute ambition dès son origine , et faisait que chacun demeurait content dans son état , sans aspirer , par des vues de vanité et d'intérêt , à un rang plus élevé ; enfin , elle était la source d'une infinité d'inventions singulières et utiles , que chacun imaginait dans son art pour le conduire à sa perfection.

J'ai dit que les laboureurs et les pasteurs étaient fort considérés en Egypte. Elle regardait

(1) Detestantur Ægyptii omnes pastores ovium. *Gen*
46. v. 34.

avec raison ces deux professions comme deux sources inépuisables de richesses et d'avantages : l'une nous fournit , par les grains , les fruits , les légumes , une nourriture abondante et délicieuse , et l'autre couvre nos tables des viandes les plus exquises , et met en mouvement le commerce , par le moyen des cuirs et des étoffes. C'est un grand malheur que ces professions si estimables et si innocentes , soient tombées maintenant dans un mépris général , quoique ce soient elles qui fournissent les besoins et même les délices de la vie à toutes les conditions que nous regardons comme relevées. C'est en effet le paysan qui nourrit les bourgeois , les officiers de justice et des finances , les gentilshommes , les ecclésiastiques ; et de quelque détour que l'on se serve pour convertir l'argent en denrées ou les denrées en argent , il faut toujours que tout revienne aux fruits de la terre et aux animaux qu'elle nourrit.

L'intention des princes , pour l'ordinaire , et leur intérêt certainement , est qu'on ménage et qu'on favorise les gens de la campagne ; mais les meilleures intentions des rois sont souvent frustrées par l'insatiable et impitoyable avidité des traitans , qui écorchent les brebis , au lieu que l'intention des princes est qu'on les tonde seulement.

Les seigneurs sont à proportion intéressés à donner leur estime et à accorder leur protection à leurs vassaux , dont les mains sont l'instrument des grandes richesses qu'ils possèdent. Cependant , on a la douleur de voir que la plupart d'entre eux laissent manquer

Mœurs des
Israélites.
Flcury.

de tout , et presque périr de faim , ces pauvres gens , dont les travaux fournissent abondamment à tous leurs plaisirs.

ARTICLE IV.

Fécondité de l'Égypte.

JE ne parlerai ici que de quelques plantes particulières à l'Égypte , et de l'abondance du blé qui y croissait.

*Plin. l. 13.
c. 11.*

Papyrus. C'est une plante qui pousse quantité de tiges triangulaires , hautes de six ou sept coudées , dont l'écorce , moyennant quelque préparation , servait à écrire. Les anciens ont écrit d'abord sur des feuilles de palmier , puis sur des écorces d'arbres , d'où est venu le mot de *Liber* : après cela sur des tablettes enduites de cire , où l'on imprimait les caractères avec un poinçon , qui avait un bout aigu pour écrire , et l'autre plat pour effacer ; ce qui a donné lieu à cette expression d'Horace .

*Satyr. 10.
v. 1.*

Sæpè stylum veritas , iterùm quæ digna legi sint scripturus.

Ce qui signifie que pour faire un bon ouvrage , il faut beaucoup effacer , beaucoup corriger. Enfin , on introduisit l'usage du *Papyrus* dont nous parlons , et qui a donné son nom à notre papier. Dans les temps postérieurs , on se servit du parchemin et du vélin , *pergamentum* , ainsi appelé à cause des rois de Pergame , qui en avaient inventé l'usage. Tous les anciens manuscrits sont sur du parchemin ou du vélin. C'est une chose admirable de voir comment notre papier , qui est si blanc et si fin , se fait de vieux haillons et de sales chiffons qu'on ramasse dans les rues.

C'est l'habileté de l'ouvrier qui donne cette blancheur et cette délicatesse à des choses qui en paraissent si peu susceptibles.

Linum. Le lin est une plante dont l'écorce est pleine de filets qui servent à faire de la toile déliée. On avait en Egypte une adresse merveilleuse pour le préparer et le travailler. On en faisait un grand commerce, et il s'en transportait beaucoup dans les pays étrangers. Les prêtres n'étaient vêtus que de lin, et jamais de laine, et c'était aussi l'habillement ordinaire des personnes considérables. *Plin. l. 2. 1.*

Byssus. C'était une autre espèce de lin extrêmement fin et délié, qui était souvent teint en pourpre. Il était fort cher, et il n'y avait que les gens riches et aisés qui s'en vêtissaient. Il servait surtout à la parure et à l'ornement des dames. Il paraît, par l'Écriture Sainte, que c'était de l'Égypte que les Juifs tiraient les toiles composées de cette espèce de lin (1). La grande et l'incomparable richesse de l'Égypte était le blé, qui la mettait en état, même dans les temps de famine, de nourrir les peuples voisins, comme cela arriva sous Joseph. Dans les temps postérieurs, elle fut toujours la ressource et le grenier le plus assuré de Rome et de Constantinople; et toute vaincue qu'elle était, elle se vantait de nourrir ses vainqueurs, d'avoir leur sort entre ses mains, et de régler par son fleuve leur bonne ou mauvaise destinée.

En général, les légumes et les fruits étaient excellens en Égypte, et auraient pu, comme

(1) *Byssus varia de Ægypto texta est tibi. Ezech. 27.*

Pline le remarque (1), suffire seuls pour la nourriture, tant la bonté et l'abondance en étaient grandes; les ouvriers ne vivaient presque pas d'autre chose, comme on le voit dans ceux qui travaillaient aux pyramides.

Outre ces richesses champêtres, le Nil, par la pêche et par la nourriture des troupeaux fournissait la table des Egyptiens de poissons exquis de toute espèce, et de viandes très-succulentes: c'est ce qui fit regretter si fort l'Egypte aux Israélites quand ils se trouvèrent dans le désert. *Qui nous donnera de la chair à manger*, disaient-ils d'un ton plaintif et séditieux? *Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Egypte presque pour rien. Les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail nous reviennent dans l'esprit... Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions*

Num. 11.
4. 5.

Exod. 16. 3.

CHAPITRE III.

Histoire des rois d'Egypte.

*Diod. l. 1.
41.* IL n'y a point, dans toute l'antiquité, d'histoire plus obscure ni plus incertaine que celle des premiers rois d'Egypte. C'est certainement la monarchie la plus ancienne dont nous ayons connaissance. Je ne m'arrête point à éclaircir les difficultés sur la succession des

(1) Ægyptus frugum quidem fertilissima, sed ut propè sola iis carere possit, tanta est ciborum ex herbis abundantia. *Plin. lib. 21. c. 15.*

rois d'Égypte, ni les autres points de cette nature qui ont beaucoup exercé les savans. Je ne rapporterai que ce qui me paraît propre à éclairer et à instruire les jeunes gens, pour qui j'ai principalement fait cet abrégé.

L'histoire ancienne d'Égypte contient 2158 ans, et elle se divise en trois parties. La première commence à l'établissement de la monarchie égyptienne, fondée par Ménès ou Mesraïm, fils de Cham, l'année du monde 1816, et finit à la destruction de cette même monarchie, par Cambyse, roi de Perse, l'an 3479, et cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec celle des Perses et des Grecs, et s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, arrivée en 3681, et renferme par conséquent deux cent deux ans.

La troisième est celle où s'est élevée en Égypte une nouvelle monarchie sous les Lagides, c'est-à-dire, sous les Ptolémées, descendans de Lagus, jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, en 3974; et ce dernier espace renferme 293 ans. Je ne traiterai ici que de la première partie, réservant les deux autres pour les temps qui leur sont propres.

Cette première partie de l'histoire des rois d'Égypte renferme le règne de vingt-neuf rois, sans comprendre les rois pasteurs et les douze rois qui régnèrent ensemble. Je divise cette succession des rois en trois branches : la première comprend les cinq premiers ; la seconde en comprend dix-sept, et la troisième les sept derniers.

Table chronologique des anciens rois d'Égypte.

An. M.	A v. J. C.	An. M.	Av. J. C.	
1816	MÉNÈS	2188	2026 SESAC	978
	BUSIRIS		3063 ZARA	941
	OSYMANDIAS		ANYSIS	
	EUCHOREUS		5280 SETHON	724
	MOERIS		3299 THARACA	705
1920	Les rois pasteurs, leur domination dura 260 ans	2084	3319 Les XII rois	685
			3334 PSAMMITIQUE	670
			3388 NECHAO	616
2179	TETMOSIS	1825	3404 PSAMMIS	600
2427	RAMESSESMIAMUM	1577	3410 APRIES	594
			3435 AMASIS	569
2494	AMENOPHIS	1510	3479 PSAMMENIT	525
2513	SÉSOSTRIS	1491	5544 INARUS	460
2547	PERON	1457	ACORIS	
2800	PROTÉE	1204	PSAMMUTIS	
	RHAMPSINIT		NÉPHERITE	
	CHÉOPS		NECTANEBIS	
	CHEPHREN		TACHOS	
	MICÉRINUS		NECTANEBUS	
	ASYCHIS		3590 AMYRTHÉE	414
2991	PHARAON	1013	3596 PAUSIRIS	408

La difficulté de marquer sûrement le commencement et la durée du règne des rois dont on n'a point fixé la chronologie dans cette table, nous a déterminés à n'en point mettre du tout.

ARTICLE I.

Première branche des rois d'Égypte.

Tous les historiens conviennent que Ménès est le premier roi d'Égypte. Ils prétendent, et ce n'est point sans fondement, qu'il est le même que Mesraïm, fils de Cham. Ils disent que c'est lui qui y établit le premier le culte des Dieux et les cérémonies des sacrifices.

Busiris, assez long-temps après, bâtit la fameuse ville de Thèbes à cent portes, et y établit le siège de l'empire.

Diodore décrit fort au long plusieurs édifices magnifiques que ce prince avait fait construire, dont l'un entre autres était orné de sculptures et de peintures d'une beauté parfaite, qui représentaient son expédition contre les Bactriens. On y voyait dans un autre endroit une assemblée de juges, dont le président portait au cou une image de la Vérité qui avait les yeux fermés, et avait autour de lui un grand nombre de livres, symbole énergique qui marquait que les juges devaient être instruits des lois, et juger sans acception de personnes. On y avait peint aussi le roi qui offrait aux Dieux l'or et l'argent qu'il tirait des mines d'Égypte, qui montait à la somme de seize millions.

Osyman
dias.
Lib. 1. p
44. 45.

Non loin de là paraissait une magnifique bibliothèque, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire. Elle avait pour titre : *Le trésor des remèdes de l'ame*. Près de cette bibliothèque on avait placé des statues de tous les Dieux d'Égypte, à chacun desquels le roi offrait des présents convenables; ce qui était un témoignage de la piété de ce prince envers les Dieux : enfin, on admirait le tombeau de ce roi. Il était environné d'un cercle d'or, qui avait une coudée de largeur et trois cent soixante-cinq coudées de circuit, sur chacune desquelles étaient marqués le lever et le coucher du soleil, de la lune et des autres constellations.

Ce prince bâtit la ville de Memphis. Elle avait 150 stades, c'est-à-dire, plus de sept lieues de circuit. Il la plaça à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se partage en plu-

Uchereus

sieurs branches. Une ville si avantageusement située, et qui était très-bien fortifiée, devint bientôt le centre du commerce, et la demeure ordinaire des rois. Elle resta en possession de cet honneur jusqu'au temps où Alexandre-le-Grand fit bâtir Alexandrie.

Mœris.

Mœris s'est immortalisé par la construction de ce fameux lac qui porta son nom, et qui est sans contredit l'ouvrage le plus admirable et le plus utile qu'aient jamais fait bâtir tous les rois d'Égypte.

L'Égypte avait été long-temps gouvernée par des princes nés dans le pays même, lorsque des étrangers, qu'on nomma rois pasteurs, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent d'une grande partie de la Basse-Égypte et de Memphis. La domination de ces princes étrangers dura environ 260 ans.

Gen. 12. 10.
20.

An. M. 2084.
Av. J. C. 1920.

C'est sous l'un de ces rois pasteurs, appelé dans l'Écriture Pharaon, nom commun à tous les rois d'Égypte, qu'Abraham passa dans ce pays avec sa femme. Je ne dois pas oublier que ce prince, quel qu'il fût, avait une grande horreur pour l'adultère, qu'il regardait comme un crime capable de faire périr tout un royaume. Qu'il serait à souhaiter que les princes chrétiens et les grands de différens empires eussent de ce crime la même idée et la même horreur que ce prince païen! leur exemple tiendrait tout le monde dans le devoir, et personne n'oserait s'en écarter.

ARTICLE II

Deuxième branche des rois d'Égypte.

Ce prince chassa les rois pasteurs de la Basse-Égypte, et remonta sur le trône de ses ancêtres. Long-temps après, Joseph fut mené en Égypte par des marchands ismaélites, vendu à Putiphar, et, par une suite d'événemens merveilleux, conduit à une suprême autorité, et élevé à la première place du royaume. Jacob y passa aussi avec toute sa famille, qui fut toujours bien traitée par les Égyptiens, pendant qu'ils conservèrent le souvenir des services importans que Joseph leur avait rendus. Je ne dis rien de toute cette histoire, qui est connue de tout le monde.

Themosis
ou Amosis.
An. M. 2179
Av. J. C. 1825

An. M. 2276
Av. J. C. 1728

Usserius croit que c'est le nom de ce nouveau roi à qui Joseph était inconnu, et qui fit souffrir tant de maux aux Israélites. Il lui donne un règne de soixante-six ans, et pour successeur son fils Aménophis. C'est ce Pharaon sous lequel les Israélites sortirent d'Égypte, et qui fut submergé au passage de la mer Rouge.

Rames-
miamum.
Esd. I.
x3. 14.

Aménophis.

Il paraît plus vraisemblable de placer, avec le père Tournemine, la persécution des Israélites sous Sésostris; ce qui est très-conforme à ce que Diodore remarque de ce prince, qui n'employa, dans les ouvrages qu'il fit en Égypte, que des étrangers. Ainsi, l'on peut mettre le grand événement du passage de la mer Rouge sous Phéron son fils (1); et le ca-

(1) Ce nom ressemble fort à celui de Pharaon, qui était commun aux rois d'Égypte.

ractère d'impiété que lui donne Hérodote rend cette conjecture très-vraisemblable.

Lib. 3. p. 74.

Diodore, en parlant de la mer Rouge, dit une chose bien digne de remarque. Il y avait, observe cet historien, une ancienne tradition transmise des pères aux enfans depuis plusieurs siècles, qu'autrefois, par un reflux extraordinaire, la mer avait été entièrement desséchée, en sorte qu'on en voyait le fond, et que bientôt après, les eaux, par un flux violent, avaient repris leur première place. Il est évident que c'est le passage miraculeux de la mer Rouge, sous Moïse, qui est ici désigné, et j'en fais la remarque exprès pour avertir les jeunes gens de ne pas laisser échapper, dans la lecture des anciens, ces traces précieuses d'antiquité, surtout quand elles ont, comme celle-ci, quelque rapport à la religion.

Sésostris.
*Hérod. l. 2.
e. 102. etc.
Diod. l. 1.
p. 48. etc.*

Ce prince a été, non-seulement l'un des plus puissans rois qu'ait eus l'Égypte, mais l'un des plus grands conquérans que vante l'antiquité. Le roi Aménophis, son père, ayant conçu le dessein d'en faire un grand conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui étaient nés le même jour que Sésostris; il les fit élever avec lui et avec les mêmes soins. On les accoutuma, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour les fatigues de la guerre. La course à pied et à cheval, et la chasse, étaient leur exercice le plus ordinaire.

Quand Sésostris fut plus avancé en âge, son père l'envoya contre les Arabes, dont il

evint victorieux. Encouragé par ces premiers succès, il tourna ses armes du côté de la Libye, qu'il subjuga pour la plus grande partie. En ce temps, son père mourut, et le laissa en état de tout entreprendre. Ce jeune prince, en montant sur le trône, conçut le dessein de faire la conquête du monde entier. Dans cette vue, il s'appliqua à gagner le cœur de tous ses peuples, par la libéralité, la justice, et par des manières douces et populaires.

AN. M. 2513.
AV. J. C. 7491.

Cependant, il faisait tous les préparatifs de la guerre; il levait des troupes, et leur donnait pour capitaines les officiers les plus braves et les plus estimés. Son armée montait à six cent mille hommes de pied, et à vingt-quatre mille chevaux, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre. Il commença son expédition par l'Ethiopie; il la rendit tributaire, et obligea les peuples de lui payer, tous les ans, une certaine quantité d'ébène, d'ivoire et d'or. Au retour de cette expédition, il soumit les côtes et les îles de la mer Rouge. Il parcourut ensuite l'Asie avec une rapidité étonnante, et porta ses conquêtes plus loin que ne fit, depuis, Alexandre, puisqu'il soumit le pays au delà du Gange, et s'avança jusqu'à l'Océan. Il fit encore la conquête de l'Asie mineure et de la Scythie, jusqu'au Tanaïs; en sorte que son empire s'étendait depuis le Gange jusqu'au Danube. Il eut soin d'ériger, en plusieurs pays, des monumens de ses victoires, et on lisait, en différens endroits, cette fameuse et insolente inscription : *Sésostris, le roi des rois, et le*

seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.

Il revint de ses expéditions chargé des dépouilles des peuples vaincus, traînant après lui une multitude infinie de captifs. Il récompensa les officiers et les soldats avec une magnificence vraiment royale, traitant chacun selon sa qualité et son mérite. Il se faisait un plaisir et un devoir de mettre les compagnons de ses victoires en état de jouir paisiblement, le reste de leur vie, d'un doux loisir, juste fruit de leurs travaux.

Sésostris, après s'être acquitté de ce devoir de justice, employa le repos que lui laissait la paix, à construire des ouvrages plus propres encore à enrichir l'Égypte, qu'à immortaliser son nom. Cent temples fameux, érigés en actions de grâces aux Dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premiers aussi-bien que les plus illustres témoignages de ses victoires. Son plus important ouvrage fut le grand nombre des hautes levées qu'il fit construire dans toute l'étendue de l'Égypte, et sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes et un grand nombre de canaux pour faciliter le commerce, le transport des vivres, et pour établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées les unes des autres.

Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, après avoir régné trente-trois ans, et laissé l'Égypte extrêmement riche. Son empire ne passa point cependant la quatrième génération.

On pourrait regarder Sésostris comme un des héros les plus illustres et les plus vantés

de l'antiquité, s'il n'avait lui-même terni l'éclat de ses exploits guerriers et de ses vertus pacifiques, par un amour excessif de la gloire, et par une aveugle complaisance dans sa grandeur, qui lui firent oublier qu'il était homme. Il avait la folle et inhumaine vanité de faire atteler à son char les rois et les princes vaincus, quatre à quatre, au lieu de chevaux, et se croyait bien grand de se faire ainsi traîner par les rois et les seigneurs des autres nations.

Busiris, frère d'Aménophis, si célèbre chez les anciens pour sa cruauté, exerçait alors sa tyrannie en Egypte, sur les bords du Nil, et égorgeait impitoyablement tous les étrangers qui abordaient dans le pays; et vers le même temps, Cadmus porta, de Syrie en Grèce, l'invention des lettres. Il n'y en porta que seize, auxquelles on en ajouta huit dans la suite

Ce prince succéda aux Etats de Sésostris son père, mais non à sa gloire. Dans un débordement extraordinaire du Nil, indigné du dégât que ce fleuve causait dans le pays, il lança un javelot contre le fleuve, comme pour le châtier; mais il fut puni, dit-on, sur-le-champ, de son impiété, par la perte de la vue. Il faut supposer entre Phéron et Protée un grand vide et un long intervalle, pour éviter d'entrer dans des discussions très-épineuses qui nous éloigneraient de notre plan, et ne seraient d'aucune utilité pour l'instruction de la jeunesse.

Du temps de ce roi, Pâris le troyen retournant chez lui avec Hélène qu'il avait ravie,

Phéron.
An. M. 2547
Av J.C. 1459.

Protée.
An. M. 2800.
Av J.C. 1204.

fut poussé par la tempête à une des embouchures du Nil, appelée Canopique ; de là il fut conduit à Memphis, devant Protée, qui lui reprocha fortement son crime et sa lâche perfidie. Il ajouta qu'il ne s'abstenait de le faire mourir que parce que les Egyptiens évitaient de souiller leurs mains dans le sang des étrangers. Il retint Hélène avec ses richesses, pour les restituer à leur légitime possesseur, et ordonna à Pâris de sortir de ses Etats dans l'espace de trois jours, faute de quoi il le traiterait comme ennemi. Pâris continua sa route et arriva à Troie : l'armée des Grecs l'y suivit de près. Elle commença par sommer les Troyens de leur rendre Hélène et toutes les richesses qu'on avait emportées avec elle. Ils répondirent que ni cette princesse, ni ses richesses n'étaient point dans leur ville. Quelle apparence, en effet, remarque Hérodote, que Priam, ce vieillard si sage, eût mieux aimé voir périr sous ses yeux ses enfans et sa patrie, que de donner aux Grecs une satisfaction aussi juste que celle qu'ils demandaient ? Mais ils eurent beau affirmer qu'Hélène n'était point dans la ville, les Grecs, persuadés qu'on se moquait d'eux, persistèrent opiniâtrément à ne les point croire ; la Divinité, ajoute encore le même historien, voulant que les Troyens, par la destruction de leur ville, apprissent à l'univers effrayé, *que les Dieux vengent les grands crimes d'une manière éclatante.* Ménélas, à son retour, passa en Egypte chez le roi Protée, qui lui rendit Hélène avec toutes ses richesses.

Ce prince, le plus riche de tous les rois d'Égypte, n'est guère connu que par quelques traits fabuleux qu'Hérodote rapporte ; tels sont, par exemple, son trésor et sa descente dans les enfers : tout cela sent trop la fiction et le roman pour avoir place ici.

Ces deux princes, véritablement frères, par la ressemblance de leurs mœurs, semblaient avoir pris à tâche de se signaler à l'envi l'un de l'autre, par une impiété ouverte à l'égard des Dieux, et par une barbare inhumanité envers les hommes. Ils en firent périr un nombre infini pour contenter la folle ambition qu'ils avaient d'immortaliser leur nom par des bâtimens d'une grandeur énorme et d'une dépense sans bornes. Ces superbes Pyramides, qui ont fait l'admiration de l'univers, étaient le fruit de l'irréligion et de l'impitoyable dureté de ces princes, dont on ne se souvient que pour les charger d'exécractions et les détester.

Le roi Micérinus était fils de Chéops, mais d'un caractère bien différent. Loin de marcher sur les traces de son père, il détesta sa conduite, et suivit une route opposée. Il rouvrit les temples des Dieux, rétablit les sacrifices, s'appliqua à soulager les peuples, et à leur faire oublier leurs maux passés. Il ne se crut roi que pour rendre la justice à ses sujets, et pour leur faire goûter la douceur d'un règne équitable et paisible : aussi en était-il infiniment chéri. Toute l'Égypte retentissait de ses louanges, et son nom était partout en vénération.

Un règne si doux et si équitable aurait dû

être éternel ; il fut cependant très-court. Ce prince ne régna que sept ans, et mourut regretté de ses sujets comme un père de ses enfans. Que ces larmes sont glorieuses et honorables pour un prince !

Asychis.

Ce fut lui qui établit la loi sur les emprunts, par laquelle il n'était permis à un fils d'emprunter qu'en mettant en gage le corps mort de son père. Cette loi ajoute que s'il n'a soin de le retirer en rendant la somme empruntée, il sera privé pour toujours, lui et ses enfans, du droit de sépulture. Il se piqua de surpasser tous ses prédécesseurs par la construction d'une pyramide de briques, plus magnifique, si on l'en croit, que toutes celles qu'on avait vues jusque là. Il y fit graver cette inscription : *Donnez-vous bien de garde de me mépriser en me comparant aux autres pyramides faites de pierres : je leur suis autant supérieure que Jupiter l'est aux autres Dieux.* Il y a ici quelque intervalle dans lequel je place quelques faits que l'Écriture Sainte nous fournit.

Pharaon.
An. M. 2991.
Av. J. C. 1013.

Sesac.
An. M. 3026.
Av. J. C. 978.

3. *Reg. c.*
11. 40, et c.
12.

2. *Paralipom.* 12. 19.
An. M. 3033.
Av. J. C. 971.

C'est ce Pharaon, roi d'Égypte, qui donna sa fille en mariage à Salomon, roi d'Israël.

Ce prince donna retraite à Jéroboam, qui se réfugia vers lui, pour éviter la colère de Salomon, qui voulait le faire mourir. Le même Sesac, la cinquième année du règne de Roboam, marcha vers Jérusalem, parce que les Juifs avaient irrité le Seigneur par leurs crimes. Il se rendit maître des plus fortes places du royaume de Juda, et avança jusqu'à Jérusalem. Roboam se soumit, et Sesac se retira, après avoir enlevé les trésors de la

maison du Seigneur et ceux du palais du roi. Il emporta tout avec lui, et même les trois cents boucliers d'or que Salomon avait fait faire.

On connaît ce prince par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda, et qui lui réussit fort mal. Asa s'étant humilié devant le Seigneur, et ayant imploré son secours, Dieu exauça sa prière, et jeta l'épouvante dans l'armée ennemie. Les Egyptiens prirent la fuite, et furent défaits sans qu'il en restât un seul; parce que c'était le Seigneur, dit l'Écriture, qui les taillait en pièces, pendant que son armée combattait.

Sous le règne de ce prince aveugle, Saba-cus, roi d'Éthiopie, excité par un oracle, entra avec une nombreuse armée en Égypte, et s'en rendit maître. Il régna avec beaucoup de douceur et de justice. Il bâtit plusieurs temples magnifiques; et après avoir régné cinquante ans, qui était le terme que lui avait marqué l'oracle, il se retira en Éthiopie, et laissa le trône à Anysis, qui s'était tenu caché, pendant tout ce temps, dans les marais.

Ce prince, au lieu de s'acquitter des fonctions d'un roi, affectait celles d'un prêtre, s'étant fait consacrer lui-même souverain pontife de Vulcain. Il fit si peu de cas des gens de guerre, qu'il les dépouilla des privilèges et des fonds de terre que les rois ses prédécesseurs leur avaient accordés.

On croit communément que c'est ce roi d'Égypte que les grands de la cour du roi Ezéchias, contre l'avis de ce prince, et les remontrances du prophète Isaïe, appelèrent

Zara
2. Para
14 g. 13.
An. M. 3063
Av. J. C. 941.
2. Paral.
c. 2. 1. 9.

Anysis.

Séthon.

au secours de Jérusalem, contre le roi Sennachérib. L'Assyrien marcha à la rencontre de l'Egyptien et de Tharaca, roi d'Ethiopie, qui s'était réuni à Séthon, les défit en bataille rangée, ravagea le pays, et revint devant Jérusalem, où son armée périt par la main de l'ange exterminateur.

Quand Séthon fut mort, Tharaca monta sur le trône d'Egypte, et le tint pendant dix-huit ans. Après sa mort, les Egyptiens ne pouvant s'accorder sur la succession, furent deux ans dans un état d'anarchie, accompagné de grands désordres.

Tharaca.
An. M. 3299.
Av. J. C. 705.

ARTICLE III.

Troisième branche. Douze rois.

Douze des principaux seigneurs s'étant ligués ensemble, se saisirent du royaume, et le partagèrent entre eux en douze parties. Ils convinrent de gouverner chacun leur district avec un pouvoir et une autorité égale, sans que jamais l'un songeât à rien entreprendre sur l'autre. Ils régnèrent ensemble pendant quinze ans, dans une grande union; et, pour en laisser à la postérité un célèbre monument, ils bâtirent, de concert et à frais communs, le fameux Labyrinthe dont j'ai déjà parlé.

Onze de ces rois, sur la foi d'un oracle, se saisirent de Psammitique, et le reléguèrent dans les pays marécageux de l'Egypte. Cet oracle avait prédit que celui d'entre eux qui aurait fait des libations à Vulcain dans un vase d'airain, deviendrait le maître de l'Egypte.

Psammiti-
que.

An. M. 3334.
A. J. C. 670.

Un jour que les douze rois assistaient ensemble dans le temple de Vulcain à un sacrifice solennel qui s'y faisait régulièrement, dans un certain jour marqué, les prêtres ayant présenté à chacun d'eux une coupe d'or pour faire des libations, il se trouva qu'il en manquait une, et Psammitique, l'un des douze, sans aucun dessein prémédité, au lieu de coupe, prit son casque d'airain (car ils en portaient tous), et s'en servit pour faire des libations. Cette circonstance frappa les autres, et leur rappela dans l'esprit le souvenir de l'oracle. Ils crurent donc devoir se mettre en sûreté contre ses entreprises, et le reléguèrent, comme je viens de le dire, dans le pays marécageux de l'Égypte. Psammitique, après quelques années d'exil, soutenu des troupes grecques, et de quelques autres du pays qu'il avait levées sous main, vint attaquer les onze rois, les défit, et demeura seul maître de l'Égypte. Ce prince, qui devait son salut et le trône aux Grecs, les établit en Égypte, et leur assigna de bons fonds de terre, et des revenus assurés.

Dès que Psammitique fut affermi sur le trône, il entra en guerre avec le roi d'Assyrie, au sujet des limites des deux empires. Cette guerre fut longue. Il est aisé de le conjecturer par le temps que dura le siège d'Azot, par où Psammitique commença la campagne. Ce ne fut qu'après un siège de vingt-neuf ans, que ce prince se rendit maître de cette place. C'est le plus long siège dont il soit parlé dans l'Histoire ancienne.

En ce temps-là les Scythes, sortis des en-

Hérod. l. I.
g. 105.

virons des Palus Méotides , s'étant jetés dans la Médie , défirent Cyaxare qui en était roi , et le dépouillèrent de toute la haute Asie , dont ils demeurèrent maîtres pendant vingt-huit ans. Ils poussèrent leurs conquêtes dans la Syrie jusques aux frontières d'Égypte. Mais Psammitique alla au-devant d'eux , et fit si bien par ses présens et par ses prières , qu'ils ne passèrent pas plus avant. Il délivra ainsi son royaume de ces dangereux ennemis.

Jusqu'à son règne , les Égyptiens s'étaient toujours crus le plus ancien peuple de la terre. Il voulut s'en assurer par lui-même , et pour cela , il employa une expérience fort extraordinaire , si pourtant ce fait doit paraître digne de foi. Il fit élever à la campagne , dans une cabane fermée , deux enfans nés tout récemment de pauvres parens , et il chargea un berger de les faire nourrir par des chèvres (d'autres disent par des nourrices à qui l'on avait coupé la langue) , avec défense de laisser entrer aucune personne dans cette cabane , ni de prononcer jamais lui-même devant eux aucune parole. Quand ces enfans furent parvenus à l'âge de deux ans , un jour que le berger entra pour leur donner ce qui leur était nécessaire , ils s'écrièrent tous deux , en étendant leurs mains vers leur père nourricier , *beccos*, *beccos*. Le berger , surpris de ce langage nouveau pour lui , et qu'ils répétèrent dans la suite plusieurs fois , en donna avis au roi , qui se les fit apporter pour être témoin lui-même de la vérité du fait ; et ils recommencèrent tous deux en sa présence à begayer leur petit jargon. Il ne s'agissait plus que de

véritier chez quel peuple ce mot était usité et il se trouva que c'était chez les Phrygiens qui appellent ainsi du pain. Ils eurent depuis ce temps-là parmi tous les peuples l'honneur de l'antiquité, ou plutôt de la primauté, que l'Egypte elle-même, quelque jalouse qu'elle en eût toujours été, fut obligée de leur céder, malgré sa longue possession. Comme on amenait à ces enfans des chèvres pour les nourrir, et qu'il n'est point marqué qu'ils fussent sourds, quelques-uns croient qu'ils avaient pu, d'après le cri de ces animaux, former ce mot *bec* ou *beccos*. En effet, l'on convient que les sourds de naissance sont muets, parce que n'ayant jamais entendu prononcer aucune parole, ils sont hors d'état de parler.

Psammitique mourut l'an vingt-quatrième de Josias, roi de Juda; il eut pour successeur son fils Néchao.

L'Écriture Sainte fait souvent mention de ce prince sous le nom de Pharaon Néchao. Il entreprit, comme nous l'avons déjà observé, de joindre le Nil avec la mer Rouge, en tirant un canal de l'un à l'autre. Mais, sur la foi d'un oracle, il abandonna l'entreprise. Il réussit mieux dans une autre. D'habiles marins qu'il avait pris à son service, étant partis de la mer Rouge, avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique, en firent heureusement le tour, et retournèrent la troisième année de leur navigation en Egypte, par le détroit de Gibraltar (1).

Néchao.
An. M. 3388.
Av. J. C. 616
Hérod. l. 1
c. 158.

(1) Vasquès de Gama, portugais, est le premier des européens qui ait trouvé le chemin pour aller aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Ce fut l'an 1497.

Ce prince , alarmé des progrès des Babylo niens , leva une puissante armée , et s'avan ça vers l'Euphrate pour aller s'y opposer. Il battit en effet les Babylo niens , prit la ville de Charcamis , dont il s'assura la possession par une garnison qu'il y laissa , et reprit , au bout de trois mois , le chemin de l'Egypte.

Nabopalassar , roi de Babylone , voyant que depuis la prise de Charcamis , toute la Pales tine et la Syrie s'étaient détachées de son obéis sance , envoya Nabuchodonosor , son fils , dans ces quartiers-là. Ce jeune prince battit l'armée de Néchao , reprit la ville de Charca mis , et fit rentrer dans le devoir les provin ces soulevées. Ainsi l'Egyptien se trouva dé pouillé de ses conquêtes.

Psammis. L'histoire ne nous apprend rien de particu lier au sujet de ce prince , sinon qu'il fit une expédition en Ethiopie. Son règne fut fort court , et ne dura que six ans.

Après. Ce prince est appelé dans l'Ecriture Ephrès ou Ophra. Il succéda à son père Psammis , et régna 25 ans. Pendant les premières an nées de son règne , il fut aussi heureux qu'au cun de ses prédécesseurs. Il porta ses armes contre l'île de Chypre. Il attaqua par terre et par mer la ville de Sidon , la prit , et se ren dit maître de toute la Phénicie et de toute la Palestine.

De si prompts succès lui enflèrent extrême ment le cœur. Hérodote rapporte de lui qu'il était devenu si orgueilleux et tellement infat ué de sa grandeur , qu'il se vantait qu'il n'é tait pas au pouvoir des Dieux mêmes de le dé trôner. C'est par rapport à de tels sentimens

An. M. 3410.
Av. J. C. 594.
Jérém 44. 10.

Hérod. l. 2.
c. 161.
Diod. l. 1.
p. 62.

qu'Ezéchiel lui met à la bouche ces paroles pleines d'une vanité folle et impie : *Le fleuve est à moi ; c'est moi-même qui me suis créé* (1). Le vrai Dieu lui fit sentir dans la suite qu'il avait un maître, et qu'il n'était qu'un homme ; et il fit prédire par ses prophètes, long-temps auparavant, tous les maux dont il avait résolu de punir son orgueil.

Peu de temps après qu'Ophra fut monté sur le trône, Sédécias, roi de Juda, lui envoya des ambassadeurs, fit alliance avec lui, et l'année suivante, rompant le serment de fidélité qu'il avait fait au roi de Babylone, il se révolta ouvertement contre lui. Le monarque égyptien, fier de l'heureux succès de ses armes, et ne croyant pas que rien pût résister à sa puissance, se déclara le protecteur d'Israël, et lui promit de le délivrer des mains de Nabuchodonosor. Dieu, irrité qu'un mortel eût osé prendre sa place, s'en expliqua ainsi à son prophète : « Fils de l'homme, »
 » tournez le visage contre Pharaon, roi d'E-
 » gypte, et prophétisez tout ce qui lui doit
 » arriver à lui et à l'Egypte ; parlez-lui et
 » dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur no-
 » tre Dieu ; je viens à vous, Pharaon, roi
 » d'Egypte, grand dragon qui vous couchez
 » au milieu de vos fleuves, et qui dites : *Le*
 » *fleuve est à moi, et c'est moi-même qui*
 » *me suis créé*. Je mettrai un frein à vos mâ-
 » choires. » Après l'avoir comparé à un ro-
 seau qui se brise sous celui qui s'y appuie,

Ezech. 24
v. 10. 12.

(1) Dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum.
Ezech. 29. 3.

et qui lui perce la main , Dieu ajoute : « Je » vais faire tomber la guerre sur vous , et je » tuerai parmi vous les hommes avec les bê- » tes. Le pays d’Égypte sera réduit en un dé- » sert et en une solitude , et ils sauront que » c’est moi qui suis le Seigneur , parce que » vous avez dit : *Le fleuve est à moi , et » c’est moi qui l’ai fait.* »

An. M. 3416.
Av. J.C. 588.

Ces menaces eurent leur effet dans le temps marqué par celui qui les avait faites. Ce prince commença à essuyer ces trop justes châtimens par la perte de presque toute la Libye , par le soulèvement général de presque tous ses sujets , par le couronnement d’Amasis , et par les dégâts et les ravages que fit Nabuchodonosor de presque toutes les provinces de son royaume. Donnons à ces objets quelque étendue.

Les Cyrénéens , colonie des Grecs , qui s’étaient établis en Afrique entre la Libye et l’Égypte , ayant pris et partagé entre eux une grande partie du pays des Libyens , forcèrent ces peuples dépouillés à se jeter entre les bras d’Apriès , et à implorer sa protection. Aussitôt ce prince envoya une grande armée dans la Libye pour faire la guerre aux Cyrénéens. Mais cette armée ayant été défaite et presque toute taillée en pièces , les Égyptiens s’imaginèrent qu’il ne l’avait envoyée dans la Libye que pour l’y faire périr , et pour régner ensuite plus despotiquement sur ses sujets ; dans cette pensée , ils crurent devoir secouer le joug d’un prince qu’ils regardaient comme leur ennemi. Apriès , ayant appris cette révolte , leur envoya Amasis , un de ses offi-

ciers , pour les apaiser et pour les faire rentrer dans leur devoir. Mais lorsque Amasis eut commencé à leur parler, ils lui mirent sur la tête un casque pour marque de la royauté, et le proclamèrent roi. Amasis ayant accepté la couronne qu'ils lui offraient , demeura avec eux , et les confirma dans leur révolte.

Après , à cette nouvelle , encore plus enflammé de colère , envoya Patarbémis , un autre de ses officiers , et l'un des principaux seigneurs de sa cour , pour arrêter Amasis et le lui amener. Mais Patarbémis ne s'étant pas trouvé en état d'enlever Amasis au milieu de cette armée de révoltés dont il était entouré , fut traité à son retour par Apriès de la manière la plus indigne et la plus cruelle ; car ce prince , sans considérer que cet officier n'avait manqué d'exécuter ses ordres que faute de pouvoir , et non pas par manque de respect pour ses volontés , lui fit impitoyablement couper le nez et les oreilles. Un outrage si sanglant fait à un homme de ce rang, irrita si fort les Egyptiens , que la plupart s'allèrent joindre aux mécontents , et que la révolte fut générale. Ce soulèvement de ses sujets obligea Apriès de se sauver dans la Haute-Egypte , où il se maintint pendant quelques années , tandis qu'Amasis occupa tout le reste de ses Etats.

Les troubles qui agitaient l'Egypte , furent une occasion favorable à Nabuchodonosor pour l'attaquer , et ce fut Dieu lui-même qui lui en inspira le dessein. Ce prince qui , sans le savoir , était l'instrument de la colère de Dieu contre les peuples qu'il voulait châtier ,

venait de prendre la ville de Tyr, où lui et son armée avaient essuyé des fatigues incroyables (1). Pour les en récompenser, Dieu leur abandonna l'Égypte. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. Il y a peu d'endroits dans l'Écriture plus remarquables que celui-ci, et qui fassent mieux comprendre la souveraineté de Dieu sur tous les princes et sur tous les royaumes de la terre.

Ezéch. c. 29.
v. 20

« Fils de l'homme (c'est ainsi qu'il parle au prophète Ezéchiel), Nabuchodonosor, roi de Babylone, m'a rendu avec son armée un grand service au siège de Tyr. Toutes les têtes de ses gens en ont perdu les cheveux, et toutes les épaules en sont écorchées; néanmoins, ni lui ni son armée n'ont point reçu de récompense pour le service qu'ils m'ont rendu à la prise de Tyr. C'est pourquoi, continue Dieu, je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte; il en prendra tout le peuple, il en fera son butin, et il en partagera les dépouilles. Son armée recevra ainsi sa récompense, et il sera payé du service qu'il m'a rendu dans le siège de cette ville. Je lui ai abandonné l'Égypte, parce qu'il a travaillé pour moi, dit le Seigneur notre

(1) Pour bien entendre ce qui est dit ici, il faut savoir que Nabuchodonosor essuya des fatigues incroyables dans le siège de Tyr, et que lorsque les Tyriens se virent pressés, les plus nobles de la ville montèrent sur des vaisseaux avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux; et se retirèrent en d'autres îles. Ainsi Nabuchodonosor ayant pris la ville, n'y trouva rien qui pût récompenser les grands travaux qu'il avait soufferts dans ce siège. *S. Hiéron.*

» Dieu. » Il enlèvera tout, dit-il, par un autre prophète, avec la même facilité qu'un berger se couvre de son manteau. Il se chargera ainsi de tout le butin ; il mettra ainsi sur ses épaules, et sur celles de ses soldats, toute la dépouille de l'Égypte. *Amictetur terrâ Ægypti, sicut amicitur pastor pallio suo; et egredietur inde in pace.* Nobles expressions qui montrent avec quelle facilité toute la puissance et toutes les richesses d'un Etat sont enlevées, quand Dieu le veut, et passent comme un manteau à un nouveau maître qui n'a qu'à le prendre et à s'en couvrir.

Jérém. 43
v. 12.

Le roi de Babylone, profitant donc des divisions intestines où la révolte d'Amasis avait jeté ce royaume, marcha de ce côté-là à la tête de son armée. Il subjuga l'Égypte depuis Migdole ou Magdolé, qui est à l'entrée du royaume, jusques à Sienne qui est à l'autre extrémité vers les frontières d'Éthiopie. Il y fit partout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitans, et réduisit le pays dans une si grande désolation, qu'il ne put se rétablir de quarante ans. Nabuchodonosor ayant chargé son armée de dépouilles et soumis tout le royaume, en vint à un accommodement avec Amasis, et l'ayant confirmé dans la possession du royaume comme vice-roi, il reprit le chemin de Babylone.

Alors Apriès étant sorti de sa retraite, amassa quelques troupes, marcha contre Amasis, et lui livra bataille près de la ville de Memphis. Mais ayant été battu et fait prisonnier il fut mené à la ville de Saïs, et y

fut étranglé dans son propre palais. Telle fut la fin triste et malheureuse de ce prince impie et orgueilleux, conformément à ce que le Seigneur en avait fait prédire par son prophète. « Je vais livrer, dit-il, Pharaon-Ephrée, »
Jérém. 44. » roi d'Égypte, entre les mains de ses enne-
 30. » mis, et entre les mains de ceux qui cher-
 » chent à lui ôter la vie. »

Amasis.
Ann. M. 3435.
av. J. C. 569.

Ce prince, après la mort d'Apriès, devint paisible possesseur de toute l'Égypte. Il est le seul des rois égyptiens qui ait conquis l'île de Chypre, et qui l'ait rendue tributaire. Ce fut sous son règne que Pythagore vint en Égypte. Dans le séjour que ce philosophe y fit, il fut initié à tous les mystères. C'est là qu'il puisa sa doctrine de la métempsycose.

Hérod. l. 2.
 • 172.

Comme ce prince était de basse naissance, les peuples, dans le commencement, en faisaient peu de cas, et n'avaient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas insensible, mais il crut devoir ménager les esprits, et les rap-
 peler à leur devoir par la douceur et par la raison. Il avait une cuvette d'or, où lui et tous ceux qui mangeaient à sa table se lavaient les pieds. Il la fit fondre, et en fit faire une statue qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, et rendirent à la nouvelle statue toutes sortes d'hommages. Le roi les ayant assemblés, leur exposa à quel vil usage cette statue avait d'abord servi, ce qui ne les empêchait pas de se prosterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole était aisée à faire. Elle eut tout le succès qu'il s'en était promis. Depuis ce temps-là, les peuples

d'Égypte eurent pour lui tout le respect qui est dû à la majesté royale.

Ce fut lui qui obligea les particuliers dans chaque ville, d'inscrire leurs noms chez le magistrat, et de marquer de quelle profession, ou de quel métier ils vivaient. Il bâtit plusieurs temples magnifiques, principalement à Saïs sa patrie. Hérodote y admirait surtout une chapelle faite d'une seule pierre, qui avait au dehors vingt-une coudées de longueur, sur quatorze de largeur, et huit de hauteur.

Comme ce prince, dans les repas et dans les conversations, était d'une humeur extrêmement enjouée, et qu'il poussait, ce semble, la gaieté au delà des bornes convenables, les courtisans ayant pris la liberté de le lui représenter, il leur répondit que l'esprit ne pouvait pas être toujours sérieux et appliqué aux affaires, non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Ce prince succéda à Amasis son père. Il ne fut que six mois sur le trône. Cambyse, Psammenit. roi de Perse, l'ayant vaincu et fait prisonnier, le fit mourir. Je rapporterai plus en détail cette histoire, lorsque j'exposerai celle de Cambyse. Ici finit la première partie de l'histoire d'Égypte, qui, depuis la fondation de cette monarchie par Ménès, An. M. 3479
Av. J. C. 525 jusqu'à sa destruction par Cambyse, renferme 1663 ans. La seconde est mêlée avec celle des Perses et des Grecs. Quant à la troisième, nous la traiterons à part.

LIVRE SECOND.

DES CARTHAGINOIS

Je divise en deux chapitres ce que j'ai à dire sur les Carthaginois. Dans le premier , je donnerai une idée générale des mœurs de ce peuple , de sa puissance et de ses richesses. Dans le second , je traiterai de son établissement , de ses accroissemens et des guerres qui l'ont rendu si célèbre.

CHAPITRE I

ARTICLE I.

Mœurs des Carthaginois.

LES Carthaginois tiraient leur origine de la ville de Tyr , capitale de la Phénicie , dont ils ont conservé les mœurs , la religion , les lois , les usages , le goût , le langage et l'industrie pour le commerce , comme toute la suite le fera connaître. Ils parlaient la langue hébraïque , ou du moins une langue qui en était dérivée. Leurs noms avaient pour l'ordinaire une signification particulière. Hannon signifie *gracieux, bienfaisant*; Didon , *aimable* , ou *bien-aimée* ; Annibal signifie *Baal* , ou *le Seigneur m'a fait grâce*. Le mot de *Pœni* , d'où vient *punique* , est le même que *Phœni* ou Phéniciens , parce qu'ils tiraient leur origine de la Phénicie.

*Bochard ,
part. 2. l. 2.
c. 16.*

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'union étroite qui a toujours subsisté entre les Phéniciens et les Carthaginois, jusque là que les premiers déclarèrent nettement à Cambyse, qui voulait les obliger à tourner leurs forces navales contre Carthage, qu'ils ne pouvaient le servir contre leurs compatriotes. Les Carthaginois, de leur côté, n'oublièrent jamais d'où ils étaient sortis. Ils envoyaient régulièrement à Tyr, tous les ans, un vaisseau chargé de présents, qui étaient comme un cens et une redevance qu'ils payaient à leur ancienne patrie. Ils ne manquaient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus, aussi-bien que la dîme du butin qu'ils faisaient sur les ennemis, pour les offrir à Hercule. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre, les Carthaginois reçurent avec une bonté et une générosité de pères et de mères, les femmes et les enfans des Tyriens, quoique dans le temps d'une guerre très-pressante. Ces marques constantes d'une vive et sincère reconnaissance, font plus d'honneur à une nation que les plus grandes conquêtes et les plus glorieuses victoires.

Il paraît, par plusieurs traits de l'histoire de Carthage, que ses généraux regardaient comme un devoir essentiel de commencer et de finir leurs entreprises par le culte des Dieux. Amilcar, père du grand Annibal, avant que d'entrer en Espagne pour y faire la guerre, eut soin d'offrir des sacrifices aux Dieux. Son fils, marchant sur ses traces, avant de s'engager dans la guerre contre les Romains, se transporta à Cadix pour s'acquitter des

Religion
des Cartha-
ginois.

vœux qu'il avait faits à Hercule. Après la bataille de Cannes, lorsqu'il fit savoir cette heureuse nouvelle à Carthage, il recommanda surtout qu'on eût soin de rendre aux Dieux immortels de solennelles actions de grâces, pour toutes les victoires qu'il avait remportées (1). Ce n'étaient pas seulement les particuliers qui se piquaient ainsi de faire paraître en toute occasion un soin religieux d'honorer la Divinité ; on voit que c'est le goût et le génie de la nation entière. Des traités solennels (2) où l'on fait intervenir les Dieux protecteurs de Carthage, démontrent d'une manière bien sensible, le respect de la nation pour la Divinité.

Il y avait chez les Carthaginois deux Divinités qu'ils honoraient particulièrement : la première était la déesse céleste, appelée aussi Uranie, qui est la lune, dont on implorait le secours dans les grandes calamités, surtout dans les sécheresses pour obtenir la pluie. La seconde Divinité honorée particulièrement à Carthage, et à qui l'on offrait des victimes humaines, c'est Saturne, connu sous le nom de Moloch dans l'Écriture. Ce culte impie et inhumain, qui mérite bien plus le nom de sacrilège que de sacrifice (3), avait passé de Tyr à Carthage, où il fut en usage jusqu'à la ruine de la ville. Les parens se faisaient

(1) Pro his tantis totque victoriis verum esse grates Diis immortalibus agi haberique. *Tit. Liv. l. 27. n. 11.*

(2) Traité de paix entre Philippe, roi de Macédoine, et les Carthaginois. *Pol. l. 7. n. 502.*

(3) Sacrilegium veriùs quàm sacrum. *Quint. Curt. l. 1. c. 3.*

un point d'honneur et de religion d'assister à ce cruel et barbare spectacle, l'œil sec, et sans pousser aucun gémissement. Ils auraient cru rendre le sacrifice moins agréable à la Divinité, et en perdre le fruit, s'ils avaient poussé quelque soupir (1). Quel aveuglement, de chercher un remède à ses maux dans le crime, et d'user de barbarie pour atténdrir les Dieux !

Les Carthaginois suspendirent ces sacrifices seulement pendant quelques années, pour ne pas s'attirer la colère et les armes de Darius I, roi de Perse, qui leur fit défendre d'immoler des victimes humaines et de manger de la chair des chiens. Mais ils revinrent bientôt à leur génie, puisque du temps de Xerxès qui succéda à Darius, Gélon, tyran de Syracuse, ayant remporté en Sicile une victoire considérable sur les Carthaginois, parmi les conditions de paix qu'il leur prescrivit, y inséra celle-ci, qu'ils n'immoleraient plus de victimes à Saturne. Ce qui l'obligea à prendre cette précaution, fut ce qui avait été mis en pratique dans cette occasion-là même par les Carthaginois. Pendant tout le combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, Amilcar, fils d'Hannon leur général, ne cessa point de sacrifier aux Dieux des hommes tout vivans et en grand nombre, en les faisant jeter dans un bûcher ardent; et voyant que ses troupes étaient mises en fuite et en déroute, il s'y précipita lui-même, pour ne point survivre à sa honte, et pour éteindre par son propre

*Plutar. de
serâ vindictâ
Deor. p. 552*

*Hérodote. l. 7.
c. 16.*

(1) Blanditiis et osculis comprimebant vagitum, ne flebilis hostia immolaretur. *Minucius Felix.*

sang ce feu sacrilège qu'il voyait ne lui avoir servi de rien (1).

Dans les temps de peste ils sacrifiaient à leurs Dieux un grand nombre d'enfans, sans pitié pour un âge qui excite la compassion des ennemis les plus cruels, se persuadant faussement que les Dieux lavaient dans le sang innocent les crimes des coupables (2).

Lib. 25. p.
156.

Diodore rapporte un exemple de cette cruauté qui fait frémir. Dans le temps qu'Agathocle était près de mettre le siège devant Carthage, les habitans de cette ville, se voyant réduits à la dernière extrémité, imputèrent leur malheur à la juste colère de Saturne contre eux, parce qu'au lieu des enfans de la première qualité qu'on avait coutume de lui sacrifier, on avait mis frauduleusement à leur place, des enfans d'esclaves et d'étrangers. Pour réparer cette faute, ils immolèrent à Saturne deux cents enfans des meilleures maisons de Carthage; et outre cela, plus de trois cents citoyens qui se sentaient coupables de ce prétendu crime, s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore ajoute qu'il y avait une statue d'airain de Saturne, dont les mains étaient penchées vers la terre, de sorte que l'enfant qu'on posait sur ces mains,

(1) *In ipsos quos adolebat sese precipitavit ignes, ut eos vel cruore suo extingueret, quos sibi nihil profuisse cognoverat. S. Ambros.*

(2) *Cùm peste laborarent, cruentâ sacrorum religione et scelere pro remedio usi sunt. Quippe homines ut victimas immolabant; et impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) aris admovebant, pacem Deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vitâ Diî maxime rogari solent. Justin. l. 18. c. 6.*

tombait aussitôt dans une ouverture et une fournaise pleine de feu.

La religion, dit Plutarque, est environnée de deux écueils également dangereux à l'homme et injurieux à la Divinité; savoir, de l'impiété et de la superstition. L'une, par affectation d'esprit fort, nie tout et ne veut rien croire, l'autre, par une aveugle faiblesse, croit tout, et se forge des Dieux selon son caprice, non-seulement amis, mais protecteurs et modèles du crime. C'est dans ce dernier écueil qu'ont donné les Carthaginois, les Phéniciens, les Scythes, les Gaulois, les Romains, les Grecs mêmes, en immolant eux-mêmes leurs propres enfans. Des sentimens si dénaturés et si barbares, consacrés par une pratique constante de plusieurs siècles, ne peuvent avoir été inspirés que par celui qui a été homicide dès le commencement, et qui ne prend plaisir qu'à la dégradation, à la misère et à la perte de l'homme.

*Plutar. de
superstit. p.
169. 171.*

Le gouvernement de Carthage était fondé sur des principes d'une profonde sagesse, et ce n'est point sans raison qu'Aristote met cette république au nombre de celles qui étaient les plus estimées dans l'antiquité, et qui pouvaient servir de modèles aux autres. Il appuie son sentiment sur une réflexion qui fait beaucoup d'honneur à Carthage, en marquant que, jusqu'à son temps, c'est-à-dire, depuis plus de cinq cents ans, il n'y avait eu aucune sédition considérable qui en eût troublé le repos, ni aucun tyran qui en eût opprimé la liberté.

*Forme du
gouverne-
ment de Car-
thage.
Aristot. l. 2
de repub. c.
11.*

Le gouvernement de Carthage était aristo-

Suffètes

démocratique, c'est-à-dire, un gouvernement mixte, où l'autorité est partagée entre les grands et le peuple. Cette forme de gouvernement réunissait, comme celle de Rome, trois autorités différentes qui se balançaient l'une l'autre, et se prêtaient un mutuel secours. Celle des deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes* (1); celle du sénat, et celle du peuple; dans la suite on y ajouta le tribunal des cent.

Le pouvoir des suffètes ne durait qu'un an, et ils étaient à Carthage ce que les consuls et les dictateurs étaient à Rome. Ils avaient le droit et étaient chargés du soin d'assembler le sénat; ils en étaient les présidens et les chefs. Leur autorité n'était pas renfermée dans la ville, ni bornée aux seules affaires civiles; on les chargeait de celles de la guerre, et on leur confiait le commandement des armées. Il paraît qu'au sortir de la dignité de suffètes, on les nommait préteurs, charge considérable, qui, outre le droit de présidence dans certains jugemens, leur donnait celui de proposer et de porter de nouvelles lois, et de faire rendre compte aux receveurs des deniers publics.

Sénat.

Le sénat, composé de personnes que leur âge, leur expérience, leur naissance, leurs richesses, et surtout leur mérite, rendaient respectables, formait le conseil d'Etat, et était comme l'ame de toutes les délibérations publiques. C'était dans le sénat qu'on traitait les grandes affaires, qu'on lisait les lettres des généraux, qu'on recevait les plaintes des pro-

(1) Ce mot signifie *juge* en langue hébraïque.

vinces, qu'on donnait audience aux ambassadeurs, qu'on décidait de la paix ou de la guerre, comme on le voit en plusieurs occasions. Quand les sentimens étaient uniformes, alors le sénat décidait souverainement et en dernier ressort. Lorsqu'il y avait partage et qu'on ne convenait pas, les affaires étaient portées devant le peuple; et dans ce cas, le pouvoir de décider lui était dévolu. Polybe remarque, que tant que le sénat fut le maître absolu des affaires, l'Etat fut gouverné avec beaucoup de sagesse, et que toutes les entreprises eurent un grand succès.

Polyb. l.6
p 494.

Il paraît, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que jusqu'au temps d'Aristote, qui fait une si belle peinture et un si magnifique éloge du gouvernement de Carthage, le peuple se reposait volontiers sur le sénat du soin des affaires publiques; et c'est par là que la république devint si puissante. Il n'en fut pas ainsi dans la suite. Le peuple, devenu insolent par ses richesses et par ses conquêtes, voulut se mêler aussi du gouvernement, et s'arrogea presque tout le pouvoir. Tout se conduisit alors par cabales et par factions; ce qui fut une des principales causes de la ruine de l'Etat.

Peuple.

C'était une compagnie composée de cent quatre personnes. Comme ils décidaient presque despotiquement, il était question de choisir des personnes qui ne visassent qu'au bien de la république. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon, qui occupaient les premières places, et qui se trouvaient à la tête des armées, et se rendaient maîtres de

Tribunal
des cent.

AN. M. 3609.
de CART. 486.
AV. J.C. 395.

toutes les affaires , donna lieu à l'établissement de cette compagnie, pour balancer leur pouvoir et donner des bornes à une autorité qui n'en connaissait aucune. On voulut par là mettre un frein à l'autorité des généraux laquelle pendant qu'ils commandaient les troupes , était presque sans bornes et souveraine ; et on la rendit soumise aux lois par la nécessité qu'on leur imposa, de rendre compte de leur administration à ces juges au retour de leurs campagnes.

Parmi ces cent quatre juges, il y en avait cinq qui avaient une juridiction particulière et supérieure à celle des autres ; on ne sait pas combien elle durait de temps. Ce conseil des cinq était comme le conseil des dix dans le sénat de Venise. Quand il y vaquait quelque place, c'étaient eux seuls qui avaient le droit de la remplir. Ils avaient droit aussi de choisir ceux qui entraient dans le conseil des cent. Leur autorité était fort grande , et c'est pour cela qu'on avait soin de ne mettre dans cette place que des hommes d'un rare mérite. On ne crut point devoir attacher à leur emploi aucune rétribution , ni aucune récompense; le motif seul du bien public devant être assez fort dans l'esprit des gens de bien pour les engager à remplir leur devoir avec zèle et fidélité.

Cet établissement subit le sort des plus sages et des mieux concertés, qui dégénèrent peu à peu , et font place à la licence et au désordre. Ces juges qui , par état , devaient être la terreur du crime et le soutien de l'innocence et de la justice , devinrent autant

de petits tyrans. Annibal, pendant sa préture, de perpétuelle qu'était l'autorité de ces juges, la rendit annuelle, deux cents ans depuis que la compagnie des cent avait été fondée.

Aristote , entre quelques autres observations qu'il fait sur le gouvernement de Carthage, y remarque deux grands défauts , fort contraires , selon lui , aux vues d'un sage législateur et aux règles d'une bonne et saine politique. Le premier de ces défauts consiste en ce qu'on mettait sur la tête d'un même homme plusieurs charges, ce qui était regardé à Carthage comme la preuve d'un mérite non commun. Aristote regarde cette coutume comme très - préjudiciable au bien public. Un même officier, dit-il, ne commande pas deux corps différens, un même pilote ne conduit pas deux vaisseaux.

Défaut de
gouvernement de Car-
thage.

Le second défaut qu'Aristote trouve dans le gouvernement de Carthage , c'est que , pour parvenir aux premiers postes, il fallait réunir au mérite la naissance et les richesses ; ce qui donnait une exclusion formelle aux plus gens de bien; ce que ce philosophe regarde comme un grand mal dans un Etat : car alors, dit-il, la vertu n'étant comptée pour rien , et l'argent pour tout , l'admiration et la soif des richesses saisissent toute la cité , et la corrompent; et les magistrats et les juges , qui ne le deviennent qu'à grands frais , semblent être en droit de s'en dédommager ensuite par leurs propres mains.

Si Aristote prétend qu'on dût mettre également dans les premières dignités les riches et les pauvres, son sentiment sera réfuté par

la pratique générale des républiques les plus sages, qui, sans avilir ni déshonorer la pauvreté, ont cru devoir, sur ce point, donner la préférence aux richesses; parce qu'on a lieu de présumer que ceux qui ont du bien, ont reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, sont moins exposés à se laisser corrompre et à faire des bassesses; et que la situation de leurs affaires les rend plus affectionnés à l'Etat, plus disposés à y maintenir la paix et le bon ordre, plus intéressés à en écarter toute sédition et toute révolte.

Aristote, en finissant ses réflexions sur la république de Carthage, approuve fort la coutume qui y régnait, d'envoyer de temps en temps des colonies en différens endroits, et de procurer ainsi aux citoyens des établissemens honnêtes; par là, on avait soin de pourvoir aux nécessités des pauvres, qui sont, aussi-bien que les riches, membres de l'Etat: on déchargeait la capitale d'une multitude de gens oisifs et fainéans qui la déshonorent, et souvent lui deviennent dangereux: on prévenait les mouvemens et les troubles, en éloignant ceux qui y donnent lieu pour l'ordinaire; parce que, mécontents de leur fortune présente, ils sont toujours prêts à remuer et à innover.

ARTICLE II.

Source des richesses et de la puissance de Carthage.

Commerce. Le commerce était, à proprement parler, l'occupation de Carthage, l'objet particulier

de son industrie, son caractère propre et dominant. Situés au centre de la Méditerranée, ils embrassaient, par l'étendue de leur commerce, toutes les nations connues. Ils allaient partout acheter à bon marché le superflu de chaque peuple, pour le vendre à d'autres fort chèrement. Ils tiraient de l'Égypte le fin lin, le papier, le blé, les voiles et les câbles pour les vaisseaux : des côtes de la mer Rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles et les pierres précieuses ; de Tyr et de la Phénicie, la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries et les différens ouvrages curieux et d'un travail recherché. A leur retour, ils rapportaient en échange le fer, l'étain, le plomb et le cuivre des côtes occidentales ; et, par la vente de toutes ces marchandises, ils s'enrichissaient aux dépens de toutes les nations, et les mettaient à une espèce de contribution, d'autant plus sûre, qu'elle était volontaire.

Les plus considérables de la ville ne dédaignaient pas de faire le négoce ; ils s'y appliquaient comme les moindres citoyens, et leurs grandes richesses ne les dégoûtaient jamais de l'assiduité, de la patience et du travail nécessaires pour les augmenter. C'est ce qui leur a donné l'empire de la mer, ce qui a fait fleurir leur république, et qui l'a mise en état de le disputer à Rome même, qui ne l'a assujétié et subjuguée qu'en lui ôtant les ressources qu'elle trouvait dans son négoce. Les Carthaginois commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, et dans la suite

Carthage-la-Neuve ou Carthagène , qu'ils y fondèrent , leur donna dans ce pays-là un empire presque égal à celui que Carthage l'ancienne possédait en Afrique. En se rendant ainsi les facteurs de tous les peuples , ils étaient devenus les princes de la mer , le lien de l'orient , de l'occident et du midi , et avaient rendu Carthage la ville commune de toutes les nations ; ainsi , on peut regarder le commerce comme une des sources de la puissance , des richesses , des conquêtes et de la gloire de Carthage. Il n'est pas étonnant de voir tous les Carthaginois , grands et petits , pauvres et riches , s'appliquer au commerce avec un soin infatigable. Ils avaient apporté ce goût de la ville de Tyr , leur origine , qui était la première école du monde pour le commerce.

Mines d'or
et d'argent.
*Lib. 4. P.
312 , etc.*

Diodore remarque , avec raison , que les mines d'or et d'argent que les Carthaginois trouvèrent en Espagne , furent pour eux une source inépuisable de richesses , qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains. C'est en effet la cause de ces grosses flottes équipées en si peu de temps , et de ces nombreuses armées mises sur pied et envoyées au loin , avec des dépenses immenses.

Guerre.

On peut regarder Carthage comme une république marchande et guerrière tout ensemble ; marchande par inclination , et guerrière par la nécessité de se défendre , et par le désir d'étendre son commerce et d'agrandir son empire.

La puissance militaire de Carthage consis-

tait en rois alliés , en peuples tributaires , en soldats mercenaires qu'elle achetait , et en un corps de troupes de la nation , mais peu nombreux. Elle tirait de la Numidie une cavalerie légère , hardie et infatigable ; des îles Baléares , les plus adroits frondeurs de l'univers ; de l'Espagne , une infanterie ferme et invincible ; des Gaules , des troupes d'une valeur reconnue. Elle mettait ainsi tout d'un coup sur pied une puissante armée , composée des meilleures troupes de l'univers , sans dépeupler ses campagnes ni ses villes , sans suspendre ses manufactures , sans arracher les artisans de leurs boutiques , sans interrompre son commerce , sans affaiblir sa marine. Par un sang vénal , elle s'acquérait la possession des provinces et des royaumes , sans y rien mettre du sien que de l'argent.

On ne peut pas dire que Carthage eût entièrement renoncé à la gloire de l'étude et du savoir. Massinissa , fils d'un roi puissant (1), qui y fut envoyé pour y être instruit et élevé, fait croire qu'il y avait dans cette ville quelque école propre à donner une bonne éducation. Le grand Annibal , qui en a fait l'honneur en tout genre , n'était pas ignorant dans les belles-lettres. Magon et Hannon n'ont pas moins illustré Carthage par leur savoir et leurs écrits que par leurs victoires. Clitomaque , qui soutint à Athènes l'honneur de la secte des académiciens , tient un rang considérable parmi les philosophes. Enfin , les bibliothèques qui se trouvèrent à Carthage , au temps de la ruine de cette ville , sont des

Education
des Cartha-
ginois.

Sciences.

Cornel. Nep.
in vitâ Annib.
c. 13.

Cicer. lib.
1. de Orat.
n. 249
Plin. l. 18.
c. 3.

(1) Roi des Massyliens en Afrique.

preuves que l'érudition n'en était pas absolument bannie. Il faut pourtant avouer, malgré ce que je viens de dire, que la disette d'hommes savans a toujours été grande à Carthage. Un philosophe carthaginois, parmi les savans passe presque pour un prodige.

Je pourrais mettre au nombre, ou plutôt à la tête des écrivains qui ont illustré l'Afrique, le célèbre Térence, capable de lui faire seul un honneur infini, par l'éclat de sa réputation, s'il n'était évident que, par rapport à ses écrits, Carthage, où il naquit, doit moins être regardée comme sa patrie, que Rome où il fut élevé, et où il puisa cette pureté de style, cette délicatesse, cette élégance qui l'ont rendu l'admiration de tous les siècles. On conjecture qu'il fut enlevé encore enfant, ou du moins fort jeune, par les Numides, dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois, pendant la guerre qu'eurent ensemble ces deux peuples, depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au commencement de la troisième. On le vendit comme esclave à Terentius Lucanus, sénateur romain, qui, après l'avoir fait élever avec beaucoup de soin, l'affranchit, et lui fit porter son nom, selon la coutume. Il fut uni depuis d'une amitié très-étroite avec Scipion l'Africain le second, et avec Lélius. C'était un bruit public à Rome que ces deux grands hommes lui aidaient à composer ses comédies. Il ne nous en reste que six. On dit qu'à son retour de Grèce il perdit cent huit pièces qu'il avait traduites de Ménandre et qu'il ne put survivre à un accident si sensi-

*Suet. in vit.
Terent.*

ble

ble. Il mourut l'an de Rome 594, sous le consulat de Cn. Cornelius Dolabella, et de M. Fulvius, à l'âge de trente-cinq ans, et par conséquent il était né l'an de Rome 560.

Au milieu d'une indifférence si marquée pour tous les ouvrages d'esprit, l'éducation de la jeunesse ne pouvait être que fort imparfaite. A Carthage, toute l'étude des jeunes gens se bornait à écrire, à chiffrer, à dresser un registre, à tenir un comptoir, en un mot, à ce qui regarde le trafic. Belles-lettres, histoire, éloquence, poésie, philosophie, c'étaient choses peu estimées à Carthage, et dont on ne parlait pas aux jeunes gens. Elles furent même, dans la suite des temps, interdites par les lois, qui défendaient expressément à tout Carthaginois d'apprendre la langue grecque, de peur que par là il ne se mît en état d'entretenir commerce, ou par lettre ou de vive voix, avec les ennemis (1). Il faut cependant excepter ceux de la principale noblesse, et quelques autres, qui, se sentant plus d'élévation, de talens et d'ambition pour aspirer aux premières dignités, étaient mieux élevés et mieux instruits.

On ne trouve pas plus de monumens de leur habileté dans les arts moins élevés et moins nécessaires, comme sont la peinture et la sculpture. On lit qu'ils avaient beaucoup pillé de ces sortes d'ouvrages sur les nations vaincues, mais on ne voit nulle part qu'ils en

ÉPIQ.

(1) Factum senatus-consultum, ne quis postea Carthaginensis, aut litteris græcis, aut sermoni studeret, ne aut loqui cum hoste, aut scribere sine interprete posset. *Justin. lib. 2. c. 5.*

eussent beaucoup fait eux-mêmes. Ils étaient bons négocians, mais ils n'avaient de goût ni pour les sciences ni pour les arts : aussi ne vit-on jamais parmi eux cette modération, cette douceur de caractère et ces sentimens de vertu que l'éducation a coutume d'inspirer aux nations où elle est cultivée.

Caractère. Le caractère dominant des Carthaginois était la finesse, l'habileté, l'adresse, l'industrie, la ruse, *calliditas*. Leur perfidie était si connue (1), qu'elle avait passé en proverbe *fides punica* ; et pour marquer un esprit fourbe, on n'avait d'expression ni plus propre ni plus énergique que de l'appeler esprit carthaginois, *punicum ingenium*. Le désir excessif d'amasser, et l'amour désordonné du gain, étaient parmi eux une source ordinaire d'injustices et de mauvais procédés : ils voulaient gagner à quelque prix que ce fût. Les habitans de Carthage reconnurent, au rapport de saint Augustin, dans une occasion assez particulière, qu'ils conservaient encore de son temps quelque chose de ce caractère (2).

(1) Carthaginenses fraudulenti et mendaces... multis et variis mercatorum advenarumque sermonibus ad studium fallendi quæstus cupiditate vocabantur. *Cic. Orat. 2. in Rul. n. 94.*

(2) Un charlatan avait promis aux habitans de Carthage de leur découvrir à tous leurs plus secrètes pensées, s'ils venaient un certain jour l'écouter. Lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit qu'ils pensaient tous, quand ils vendaient, à vendre cher, et quand ils achetaient, à le faire à bon marché. Ils convinrent tous que cela était vrai, et par conséquent, ils reconnurent, dit S. Augustin, qu'ils étaient injustes. *Vili vultis emere et carè vendere : in quo dicto levissimi scenici omnes tamen conscientias invenerunt*

Cen'étaient pas là les seuls défauts des Carthaginois ; ils avaient dans l'humeur et dans le génie quelque chose d'austère et de sauvage, un air hautain et impérieux dont ils ne se dépouillèrent jamais. Le peu de soin qu'ils avaient de cultiver les sciences, les belles-lettres et les arts, qui sont si propres à donner cette douceur aux mœurs, contribua beaucoup à cette férocité de caractère.

*Plutar. de
ger. rep. v.
799.*

Le peuple d'Athènes, ville qui a toujours été regardée comme le centre de l'érudition, quoique jaloux de son autorité, et difficile à manier, avait un fonds de bonté et d'humanité qui le rendait compatissant au malheur des autres, et lui faisait souffrir avec douceur et patience les fautes de ses conducteurs. Cléon ayant demandé un jour qu'on rompît l'assemblée où il présidait, parce qu'il avait un sacrifice à offrir, et des amis à traiter, le peuple ne fit que rire et se leva. A Carthage, dit Plutarque, une telle liberté aurait coûté la vie.

Tite-Live fait une pareille réflexion au sujet de Térentius Varro, lorsque revenant à Rome après la bataille de Cannes, qui avait été perdue par sa faute, il fut reçu par tous les ordres de l'Etat, qui allèrent au-devant de lui, et le remercièrent de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république, lui qui aurait dû s'attendre aux derniers supplices s'il avait été à Carthage. Dans cette ville, un mauvais succès était puni comme un crime d'Etat ; et un commandant qui avait perdu une bataille,

suas, eique vera et tamen improvisa dicenti admirabili favore plauserunt. S. Augustin. l. 13 de Trinit. cap. 3.

était presque sûr, à son retour, de perdre la vie à une potence, tant ses habitans étaient d'un caractère dur, violent, cruel, barbare, et toujours prêts à répandre le sang des citoyens comme celui des étrangers.

CHAPITRE II.

Tout le temps qui s'est écoulé depuis la fondation de Carthage jusqu'à sa ruine, est d'un peu plus de sept cents ans. Nous allons voir dans ce chapitre son établissement, ses accroissemens, les guerres qui l'ont rendue si célèbre, et enfin sa ruine totale par les Romains.

ARTICLE I.

Fondation de Carthage et ses accroissemens jusqu'à la première guerre punique.

Justin. l. 18. e. 4. 5. 6.
App. de bel. pun. p. 1.
Strab. lib. 17. p. 832.
Pater. lib. 1. c. 6.

Carthage d'Afrique était une colonie de Tyr, la ville du monde la plus renommée pour le commerce. L'établissement de cette ville est attribué à Elisa, princesse tyrienne, plus connue sous le nom de Didon. Elle avait épousé Acerbas ou Sichée, son proche parent, prince extrêmement riche. Pygmalion qui régnait à Tyr, et frère de Didon, ayant fait mourir Sichée, dans le dessein de s'emparer de ses richesses, Didon trompa la cruelle avarice de son frère, s'étant retirée secrètement avec tous les trésors de son mari. Après plusieurs courses, elle aborda enfin sur les côtes d'Afrique, et s'y établit avec sa petite

troupe. Ayant acheté un terrain des habitans du pays, elle bâtit sa ville qui fut appelée *Carthada*, Carthage, nom qui, en langue phénicienne, signifie *la ville neuve*. On dit que lorsqu'on creusait les fondemens de Carthage, on y trouva une tête de cheval, ce qui fut pris pour un bon augure et comme une marque qu'un jour cette ville serait fort belliqueuse (1).

An. M. 3158.
Av. J. C. 846.
Av. Rome
135.

Quelque temps après que cette princesse eut bâti sa ville, elle fut recherchée en mariage par Jarbas, roi de Gétulie. Didon, qui ne pouvait se résoudre à violer la foi qu'elle avait jurée à Sichée, demanda du temps comme pour délibérer et pour apaiser les mânes de son premier mari par des sacrifices. Elle fit dresser un bûcher, monta dessus, et tirant un poignard qu'elle avait caché sous sa robe, elle se donna la mort. Virgile a changé beaucoup de choses dans cette histoire, en supposant qu'Enée, son héros, était contemporain de Didon, quoiqu'il soit certain que Carthage n'a été bâtie que près de trois siècles après la prise de Troie. On lui pardonne aisément cette licence excusable dans un poète, et on admire avec raison le dessein spirituel de Virgile, qui va chercher ingénieusement, dans le refus que fait Enée d'épouser Didon et de s'établir en Afrique, les semences de la haine implacable de Carthage et de Rome, ces deux fières rivales.

(1) Effodere loco signum, quod regia Juno
Monstraret, caput acris equi, sic nam fore bella
Egregiam, et facilem victu per secula gentem.

Virg. Æn. l. 1. v. 447.

Conquêtes
de Carthage.

Cette ville, qui avait eu de très-faibles commencemens, s'accrut si rapidement, et étendit si au loin sa domination, qu'elle se fit un Etat qui le pouvait disputer aux plus grands empires du monde par son opulence, par son commerce, par ses nombreuses armées, par ses flottes redoutables, et surtout par le mérite de ses généraux.

L'histoire ne nous apprend rien de précis ni du temps où les Carthaginois entrèrent en Sardaigne, ni de la manière dont ils s'en rendirent maîtres. Elle fut pour eux d'un grand secours; et, pendant toutes leurs guerres, elle leur fournit toujours des vivres en abondance. Elle n'est séparée de l'île de Corse que par un détroit d'environ trois lieues. La partie méridionale, qui était la plus fertile, avait pour capitale *Calaris* ou *Caratis*, maintenant *Cagliari*. A l'arrivée des Carthaginois, les naturels du pays se retirèrent sur les montagnes situées vers le nord, qui sont presque inaccessibles, et d'où on ne put les faire sortir.

Les Carthaginois s'emparèrent aussi des îles Baléares, appelées maintenant Majorque et Minorque. Le port Mahon, *portus Magonis*, qui est dans la dernière, fut ainsi appelé du nom d'un général Carthaginois, qui, le premier, en fit usage et le fortifia. On ne sait point quel était ce Magon; il y a assez d'apparence que c'était le frère d'Annibal. Encore aujourd'hui ce port est un des plus considérables de la Méditerranée. Les Anglais en sont en possession depuis la paix d'Utrecht, en 1713.

Ces îles fournissaient aux Carthaginois les plus habiles frondeurs de l'univers, qui leur rendaient de grands services, et dans les batailles et dans les sièges des villes. Ils lançaient de grosses pierres du poids de plus d'une livre, et quelquefois même des balles de plomb, avec une telle force et une telle roideur, qu'ils perçaient les casques, les boucliers et les cuirasses les plus fortes, et de plus avec une telle adresse, qu'ils manquaient rarement l'endroit qu'ils avaient dessein de frapper. On accoutumait dès l'enfance les habitans des îles Baléares à manier la fronde; et pour cela les mères plaçaient sur une branche d'arbre élevée, le morceau de pain destiné au déjeuner des enfans, qui demeuraient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent abattu. C'est ce qui a fait appeler ces îles par les Grecs, *Baleares* et *Gymnasiæ*, parce que leurs habitans s'exerçaient de bonne heure à lancer des pierres avec leurs frondes. Avant que de parler des conquêtes des Carthaginois en Espagne, je crois devoir donner une légère idée de ce pays.

L'Espagne se divise en trois parties: la Bœtique, la Lusitanie, la Tarragonnaise.

*Cluver. l. 2.
c. 2.*

La Bœtique, ainsi appelée du fleuve *Bætis*, aujourd'hui Guadalquivir, était au midi, et contenait ce qu'on appelle maintenant le royaume de Grenade, l'Andalousie, une partie de la Nouvelle-Castille et l'Estramadoure. Cadix, anciennement *Gades* et *Gadira*, est une ville située dans une petite île du même nom, sur la côte occidentale de l'Andalousie, à neuf lieues environ de Gibraltar. Her-

Strab. l. 3. p. 171. cule y termina ses conquêtes , croyant être parvenu au bout du monde. Il y érigea deux colonnes , pour servir de monument à ses victoires. Elles ont été ruinées par les injures du temps. La Bœtique était la partie de l'Espagne la plus peuplée , la plus fertile et la plus riche : on y comptait jusqu'à deux cents villes.

Id. l. 3. p. 139. 140.

La Lusitanie est terminée au couchant par l'Océan , au nord par le fleuve *Durius* (le Duéro), et au midi par le fleuve *Anas* (la Guadiana). Entre ces deux fleuves est le Tage : c'est aujourd'hui le Portugal , avec une partie de la Vieille et de la Nouvelle-Castille.

La Tarragonaise renferme le reste de l'Espagne , c'est-à-dire , les royaumes de Murcie et de Valence , la Catalogne , l'Arragon , la Navarre , la Biscaye , les Asturies , la Galice , le royaume de Léon , et la plus grande partie des deux Castilles. *Tarraco*, Tarragone , ville très-considérable , a donné son nom à cette partie de l'Espagne.

En Espagne.

L'Espagne , abondante en mines d'or et d'argent , et peuplée d'habitans belliqueux , avait de quoi piquer en même temps et l'avarice et l'ambition des Carthaginois. Les secours qu'ils envoyèrent à ceux de Cadix , qui étaient comme eux une colonie de Tyr , donnèrent occasion aux Carthaginois de passer en Espagne. L'heureux succès de cette première expédition contre les Espagnols , leur fit naître l'envie de porter leurs armes en Espagne , et d'y établir des colonies.

Justin. l. 44. e. 5.

Diod l. 5. p. 300.

On ne sait pas précisément dans quel temps les Carthaginois entrèrent en Espagne , ni

jusqu'ou d'abord ils poussèrent leurs conquêtes; mais on sait que, par succession des temps, ils s'en rendirent presque entièrement maîtres. Il y a apparence que leurs conquêtes furent fort lentes dans les commencemens, parce qu'ils avaient affaire à des peuples très-belligueux, et qui se défendaient avec beaucoup de courage. Ils n'en seraient même jamais venus à bout, si les Espagnols, réunis tous ensemble, avaient formé un corps d'Etat, et s'étaient prêtés un mutuel secours. Aussi a-t-on remarqué que quoique l'Espagne ait été la première province de celles qui sont dans le continent, que les Romains aient attaquée, elle est la dernière qu'ils aient domptée, et elle ne passa entièrement sous leur joug qu'après plus de deux cents ans d'une vigoureuse résistance (1). Dans le temps que le grand Annibal partit pour l'Italie, l'empire des Carthaginois, en Afrique, s'étendait depuis les autels Philéniens (*Philænorum aræ*), qui sont le long de la Grande-Syrte, jusque vis-à-vis les colonnes d'Hercule, et en Espagne le long de l'Océan, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées; et sur la Méditerranée, depuis ce même détroit jusqu'à l'Ebre.

La Sicile est la plus grande et la plus considérable de toutes les îles de la mer Méditerranée; elle est de figure triangulaire, et c'est pour cela qu'elle est appelée *Trinacria* et *Triquetra*. Elle est séparée de l'Italie par

En Sicile

(1) Hispania prima Romanis inita provinciarum que quidem continentis sint, postrema omnium perdomita est.
Liv. I. 28. n. 12.

An. M. 3501.
 Av. J. C. 503.
 Carth. 343.
 Rom. 245.

un détroit de quinze cents pas seulement, qu'on appelle le phare de Messine. On ne sait pas précisément en quel temps les Carthaginois commencèrent à porter leurs armes en Sicile. Il est certain qu'ils en possédaient quelque chose lorsqu'ils firent avec les Romains un traité, l'année même où les rois furent chassés de Rome, et les consuls substitués en leur place, vingt-huit ans avant le traité conclu avec Xerxès, pour la conquête de la Grèce.

Dans le commencement de ces guerres, qui durèrent plus de deux cents ans, Syracuse, qui était la plus considérable et la plus puissante ville de Sicile, avait mis l'autorité souveraine entre les mains de Gélon, d'Hiéron, de Trasybule, trois frères qui se succédèrent l'un à l'autre. Après soixante ans de démocratie, les deux Denys, Timoléon et Agathocle y dominèrent successivement.

Guerre de
 Carthage
 contre Gélon.
 An. M. 3520.
 Av. J. C. 484.

Les Carthaginois, pour remplir les engagements qu'ils avaient pris avec Xerxès, passèrent en Sicile avec une armée de trois cent mille hommes. La flotte était composée de deux mille voiles et de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, à qui on avait donné le commandement de l'armée, arriva à Palerme avec ce formidable appareil. Il ouvrit la campagne par le siège d'Hièmère, qui lui réussit fort mal.

Théron, gouverneur de la place, se voyant fort serré, députa à Syracuse vers Gélon, qui s'en était rendu maître. Il accourut aussitôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pied et cinq mille chevaux.

Son arrivée rendit le courage et l'espérance aux assiégés , qui , depuis ce temps-là , se défendirent très-vigoureusement.

Gélon était fort habile dans le métier de la guerre , surtout pour les ruses. On lui remit une lettre des habitans de Sélinonte, ville de Sicile, pour Amilcar, par laquelle ils lui donnaient avis que la troupe de cavaliers, qu'il leur avait demandée , arriverait un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre qu'il fit partir vers le temps dont on était convenu. Ayant été reçu dans le camp des ennemis , comme venant de Sélinonte , ils se jetèrent sur Amilcar , qu'ils tuèrent, et mirent le feu aux vaisseaux. Dans le même moment Gélon tomba sur les Carthaginois , qui se défendirent d'abord vaillamment ; mais découragés par la perte de leur chef et l'incendie de leur flotte , ils prirent la fuite. Il y en eut plus de cent cinquante mille de tués : les autres se rendirent à discrétion.

Ce combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles, où trois cents Spartiates disputèrent, au prix de leur sang , à Xerxès , le passage dans la Grèce. Quand on apprit à Carthage la défaite de l'armée , la surprise, la douleur , le désespoir y causèrent un trouble et une alarme qui ne peuvent s'exprimer. Ils députèrent aussitôt vers Gélon, pour lui demander la paix à quelque condition que ce fût. Il les écouta avec bonté ; car la victoire si complète qu'il venait de remporter, loin de le rendre fier et intraitable, n'avait fait qu'augmenter sa modestie et

sa douceur, même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix, à condition qu'ils paieraient, pour les frais de la guerre, deux mille talents; ce qui revient à six millions de notre monnaie, et qu'ils feraient bâtir deux temples, où l'on exposerait en public, et où l'on garderait comme en dépôt les conditions du traité. Les Carthaginois crurent que ce n'était point acheter trop cher une paix qui leur était si nécessaire, et qu'ils n'avaient pas osé espérer. Gisgon, fils d'Amilcar, selon la coutume injuste que les Carthaginois avaient d'imputer aux généraux les mauvais succès de la guerre et de leur en faire porter la peine, fut puni du malheur de son père, et envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte, ville de Sicile.

Gélon, de retour à Syracuse, convoqua le peuple, et invita tous les citoyens à venir à l'assemblée avec leurs armes: pour lui, il y entra sans armes et sans gardes, et rendit compte de toute la conduite de sa vie. Son discours ne fut interrompu que par des témoignages publics de reconnaissance et d'admiration. Loin d'être traité comme un tyran qui eût opprimé la liberté de sa patrie, il en fut regardé comme le bienfaiteur et le libérateur. Tous, d'un consentement unanime, le proclamèrent roi; et cette dignité, après lui, fut conférée à deux de ses frères.

An. M. 3592.

Av. J. C. 412.

Diod. l. 13.

p. 169. 171.

179. 186.

Après la célèbre défaite des Athéniens devant Syracuse, où Nicias périt avec toute sa flotte, les Ségestains, qui s'étaient déclarés pour eux, contre les Syracusains, craignant le ressentiment de leurs ennemis, implorè-

rent le secours des Carthaginois , et se mirent, eux et leur ville, sous leur protection. On délibéra quelque temps à Carthage sur le parti qu'il fallait prendre. La passion de s'agrandir l'emporta sur toute autre considération, et l'on promit du secours aux Ségestains.

Le soin de cette guerre fut confié à Annibal, qui était alors suffète. Il était petit-fils d'Amilcar, qui avait été défait et tué devant Himère. Ce général partit animé d'un vif désir de venger sa famille et sa patrie, et d'effacer la honte de la dernière défaite. Il aborda à un lieu appelé le *puits de Lylibée*, qui a donné son nom à la ville bâtie depuis dans le même endroit. Sa première entreprise fut le siège de Sélinonte. L'attaque fut très-vive, et la défense ne le fut pas moins, les femmes montrant un courage au-dessus de leur sexe. Après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut, abandonnée au pillage et à la fureur du soldat. Le vainqueur y exerça les dernières cruautés, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge. Il permit aux habitans, qui s'étaient sauvés par la fuite, de demeurer dans la ville après l'avoir démantelée, et de cultiver les terres, à condition de payer un tribut aux Carthaginois. Cette ville subsistait depuis 242 ans. Himère subit le même sort, et fut traitée avec encore plus de cruauté. Elle fut entièrement rasée, 240 ans depuis sa fondation. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices à trois mille prisonniers, et les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-père avait été tué par les cavaliers de Gélon, pour apaiser et sa-

tisfaire ses mânes , par le sang de ces malheureuses victimes. Après ces expéditions Annibal retourna à Carthage : toute la ville sortit au-devant de lui , et le reçut au milieu des cris de joie et des applaudissemens.

Ces heureux succès renouvelèrent le désir et le dessein qu'avaient toujours eus les Carthaginois de se rendre maîtres de la Sicile entière. Trois ans après, ils envoyèrent une seconde fois Annibal en Sicile; et comme il s'excusait sur son grand âge , et refusait de se charger de cette guerre, on lui donna pour lieutenant Imilcon, qui était de la même famille. La flotte et l'armée se trouvèrent bientôt prêtes , et l'on fit voile pour la Sicile. Le nombre des troupes montait , selon Timée , à plus de cent vingt mille hommes , et selon Enhore , à trois cent mille. Les ennemis, de leur côté , s'étaient mis en état de les bien recevoir.

Agrigente s'attendait à essayer les premières attaques. C'était une ville puissamment riche, et environnée de bonnes fortifications. Elle était située, aussi-bien que Sélinonte et Himère , sur la côte de Sicile , qui regarde l'Afrique. Ce général ouvrit la campagne par le siège de cette ville, où il mourut de la peste, qui s'était mise dans son armée. Imilcon, son lieutenant, continua le siège avec tant de vigueur , et serra de si près les assiégés , qu'il les força d'abandonner la ville. Ces malheureux se retirèrent de nuit , et arrivèrent à Géla , qui était la ville la plus prochaine. Cependant Imilcon entra dans la ville, et fit égorger tous ceux qui y étaient restés , la

plupart vieillards ou malades. Le butin fut immense, et tel qu'on peut se l'imaginer dans une ville des plus opulentes, qui n'avait jamais souffert de siège. On y trouva un nombre infini de tableaux, de vases et de statues, et entr'autres le fameux taureau de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage. Ce siège avait duré huit mois.

Imilcon fit passer, à Agrigente, le quartier d'hiver à ses troupes, pour leur donner quelque repos. Au commencement du printemps, il en sortit après avoir entièrement ruiné la ville, et alla mettre le siège devant Géla, qu'il prit malgré le secours qu'y mena Denys, tyran de Syracuse. Le général carthaginois termina la guerre par un traité qu'il fit avec Denys, dont les conditions furent que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureraient maîtres du pays des Sicaniens, de Sélinonte, d'Agrigente, et d'autres villes, dont les habitans pourraient demeurer dans leurs villes démantelées, en payant un tribut aux Carthaginois: que les Syracusains demeureraient soumis à Denys. Imilcon, après la conclusion de ce traité, retourna à Carthage, glorieux et triomphant.

Denys n'avait conclu la paix avec les Carthaginois que pour se donner le temps d'affermir son autorité naissante, et de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditait contre eux. Dès qu'il se crut en état de faire avec succès la guerre aux Carthaginois, il convoqua l'assemblée des Syracusains, leur exposa son dessein, et leur représenta que les

Contre Denys.
An. M. 3600
Av. J.C. 404
Carth. 442.
Rome 344.
Diod. l. 14
p. 268. 278.

Carthaginois étaient les ennemis déclarés des Grecs : qu'ils ne se proposaient rien moins que d'envahir toute la Sicile; qu'ils voulaient mettre sous le joug toutes les villes grecques, et que si l'on n'arrêtait leurs progrès, Syracuse se verrait bientôt elle-même attaquée; que s'ils ne faisaient point actuellement d'entreprise, on devait leur inaction aux ravages que la peste avait causés parmi eux; que c'était une conjoncture favorable dont il fallait profiter. Il y avait à Syracuse un assez grand nombre de Carthaginois, qui, sur la foi des traités, y exerçaient le commerce. On courut de tous côtés à leurs maisons; on les força, on pillà leurs effets; on prétendit être suffisamment autorisé pour leur faire souffrir à eux-mêmes toutes sortes d'ignominies et de supplices, en représailles des cruautés qu'ils avaient exercées contre les habitans du pays; et ce pernicieux exemple de perfidie et d'inhumanité fut suivi dans toute l'étendue de la Sicile. Ce fut là comme le signal sanglant de la guerre qu'on leur déclarait. Ensuite Denys envoya des députés à Carthage, pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de Sicile, qu'autrement ils y seraient traités comme ennemis.

Denys ouvrit la campagne par le siège de Motya, qui était la place d'armes des Carthaginois. Il poussa vivement le siège, et, après une vigoureuse résistance, la ville fut prise d'assaut, et tous les habitans passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans les temples. Denys retourna ensuite à Syracuse.

Carthage, de son côté, leva des troupes, et envoya Imilcon l'année suivante en Sicile, avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'auparavant. Ce général aborda à Palerme, recouvra Motya par force, et prit plusieurs autres villes. Animé par ces heureux succès, il marcha vers Syracuse pour en former le siège, menant ses troupes de pied par terre, pendant que sa flotte, sous la conduite de Magon, côtoyait les bords. L'arrivée de ce général devant Syracuse, jeta le trouble et l'alarme dans toute la ville.

*Diod. l. 14
p. 279 295.
Justin. l. 19
c. 2 et 3.*

Dès qu'Imilcon fut arrivé devant Syracuse, il présenta la bataille aux habitans, qui se donnèrent bien de garde de l'accepter. Le Carthaginois, content d'avoir tiré des Syracusains l'aveu de leur faiblesse et de sa supériorité, retourna dans son camp. Il fit ensuite le dégât des terres voisines, et ruina tout le pays. Il se rendit maître du faubourg d'Acradine, et pilla les temples de Cérès et de Proserpine, ne doutant point que bientôt il ne fût maître de la ville. Pour fortifier son camp, il abattit tous les tombeaux qui étaient autour de la ville, et entre autres celui de Gélon et de Démarète sa femme, qui était d'une magnificence extraordinaire.

Ces heureux succès ne furent pas de longue durée. Tout l'éclat de ce triomphe anticipé, s'évanouit en un moment, et montra à tous les mortels, que quiconque s'élève insolemment par l'orgueil, tôt ou tard abattu par une force supérieure, sera forcé de reconnaître sa faiblesse. Lorsqu'Imilcon, maître de presque toutes les villes de Sicile, s'attendait

à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syracuse , la maladie contagieuse se mit dans son armée , et y fit des ravages incroyables. Denys ne laissa pas échapper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis, qui, plus qu'à demi vaincus par la peste, ne firent pas grande résistance. La flotte fut prise ou brûlée. Tous les habitans de Syracuse, vieillards, femmes, enfans, sortirent en foule de la ville, pour être témoins de ce prodige. Ils levaient les mains au ciel, pour remercier les Dieux protecteurs de leur ville, et vengeurs de la sainteté des temples et des tombeaux, violés indignement par ces barbares. La nuit étant survenue , chacun se retira de son côté. Imilcon profita de ce moment de relâche pour envoyer vers Denys lui demander la permission de se retirer à Carthage avec le peu de troupes qui lui restait , lui offrant trois cents talens , qui étaient tout l'argent qu'il avait de reste. Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se sauva de nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi. Imilcon, de retour à Carthage, outré de dépit de son mauvais succès , et ne pouvant survivre à sa honte, se donna la mort par un prétendu courage que les païens admiraient, mais qui n'en avait que le nom , et qui cachait dans le fond un véritable désespoir.

Un nouveau surcroît de malheurs accabla l'infortunée Carthage. Les Africains, de tout temps pleins de haine contre cette ville, mais irrités alors jusqu'à la fureur, de ce qu'on avait laissé leurs compatriotes à Syracuse en

les livrant à la boucherie, s'assemblent comme des forcenés, sonnent l'alarme, prennent les armes, et, après s'être saisis de Tunis, marchent contre Carthage au nombre de plus de deux cent mille hommes. La ville se crut perdue : on regarda ce nouvel incident comme un effet et une suite de la colère des Dieux, qui poursuivaient les coupables jusque dans Carthage même. On songea, avant tout, à apaiser ces Divinités, et surtout Cérès et Proserpine. Pour réparer l'outrage qui leur avait été fait par le pillage de leurs temples, on leur érigea de magnifiques statues, on leur donna pour prêtres les personnes les plus qualifiées de la ville, on leur offrit des sacrifices et des victimes, selon le rit grec, et l'on n'omit rien de ce qu'ils croyaient pouvoir leur rendre ces déesses propices. Après ce premier soin, on songea à la défense de la ville. Heureusement pour les Carthaginois, cette armée nombreuse était sans chef, sans provisions, sans machines de guerre, sans discipline ni subordination. La division et la famine augmentant tous les jours parmi eux, ils se retirèrent chacun dans leur pays, et délivrèrent Carthage d'une grande alarme.

Rien ne rebutait les Carthaginois, et ils faisaient tous les jours de nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon, leur général, ayant été tué dans une bataille qu'il perdit, on lui substitua Magon son fils, jeune homme, à la vérité, mais de beaucoup de mérite et de réputation, plein de zèle pour venger son père et sa patrie. Dès que ce nouveau général fut arrivé en Sicile, et que le temps de la trêve

fut expiré, il livra à Denys une bataille qu'il remporta. Une paix honorable, qui laissait les Carthaginois en possession de tout ce qu'ils avaient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places, et qui leur assignait mille talens pour les frais de la guerre, fut le fruit de cette victoire.

Denys ne survécut pas long-temps à ce traité de paix, et eut pour successeur son fils, qui porta le même nom que lui. Ce nouveau roi, connu sous le nom de Denys le jeune, ayant été chassé de Syracuse, s'y rétablit à main armée, et y exerça de terribles cruautés, ce qui causa de grands troubles dans Syracuse. La conjoncture de ces troubles parut très-favorable aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile, et ils y envoyèrent une grosse flotte sous la conduite de Magon.

Dans cette extrémité, ceux des Syracusains qui étaient les mieux intentionnés, eurent recours aux Corinthiens, qui les avaient souvent aidés dans leurs périls, et qui d'ailleurs étaient les peuples de la Grèce les plus déclarés contre la tyrannie, et les plus vifs défenseurs de la liberté. Les Corinthiens leur envoyèrent Timoléon. C'était un homme d'un rare mérite, et qui avait signalé son zèle pour le bien public, en affranchissant sa patrie du joug de la tyrannie, aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement: et étant arrivé à Rhège, il éluda, par un heureux stratagème, la vigilance des Carthaginois, qui ayant été avertis de son dessein et de son départ par Icètes, voulaient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avait guère plus de mille soldats avec lui. Avec cette poignée de gens, il marche hardiment au secours de Syracuse. Les Syracusains se trouvaient alors dans un étrange état, et avaient perdu toute espérance. Ils voyaient les Carthaginois maîtres du port, Icètes de la ville, et Denys de la citadelle. Heureusement, dès que Timoléon fut arrivé, Denys, qui était sans ressource, lui remit entre les mains la citadelle avec toutes ses troupes, les armes et les vivres qui y étaient, et se sauva par son moyen à Corinthe. Timoléon avait fait représenter adroitement aux soldats étrangers, qui, pour la plupart, étaient Grecs, qu'il était bien étonnant que les Grecs travaillassent à rendre les Barbares maîtres de la Sicile, d'où ils passeraient bientôt dans la Grèce ; car enfin, pouvait-on imaginer que les Carthaginois fussent venus de si loin, uniquement pour établir Icètes tyran à Syracuse ? Ces discours s'étant répandus dans le camp, Magon fut saisi de frayeur ; et comme il ne cherchait qu'un prétexte pour se retirer, supposant que les troupes étaient prêtes à le trahir et à l'abandonner, il fit sortir sa flotte du port, et cingla vers Carthage, où on lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, et exposé en spectacle au peuple. On leva de nouvelles troupes, et l'on fit partir pour la Sicile une flotte plus nombreuse encore que la précédente. Elle était composée de deux cents vaisseaux, sans compter mille barques de transports ; et l'armée montait à plus de soixante et dix mille

hommes. Ils abordèrent à Lylibée, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, et résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens.

Timoléon, bien loin de s'épouvanter de la réputation des deux généraux carthaginois, et du grand nombre de leurs troupes, marcha aussitôt à leur rencontre avec quatre ou cinq mille hommes d'infanterie seulement, et mille chevaux. Il savait que la bravoure, conduite par la prudence, l'emporte sur le nombre. Il comptait sur le courage de ses soldats, qui demandaient avec ardeur qu'on les menât contre l'ennemi. La bataille se donna, les Carthaginois furent mis en déroute : il y eut de leur côté plus de dix mille hommes de tués, parmi lesquels il se trouva trois mille citoyens de Carthage ; ce qui causa dans cette ville un grand deuil et une grande consternation. Leur camp fut pris, et l'on y trouva des richesses immenses.

*Plut. p. 248.
250.*

Timoléon, avec les nouvelles de sa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. De belles inscriptions faisaient connaître qu'elles étaient les dépouilles des Barbares, et le courage et la reconnaissance de ceux qui les avaient remportées. Elles disaient : *Que les Corinthiens, et Timoléon leur général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois, les Grecs établis dans la Sicile, avaient appendu ces armes dans les temples, pour en rendre aux Dieux des actions de grâces immortelles.*

Après cela, Timoléon laissant dans le pays ennemi les troupes étrangères, pour ache-

ver de piller et de ravager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de la Sicile les quatre mille soldats étrangers, qui, par crainte, l'avaient abandonné en chemin avant la bataille. Il les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance. Cette victoire des Corinthiens fut suivie de la prise de plusieurs villes, ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix. Les conditions humiliantes qui furent imposées à cette république insolente et cruelle dans la prospérité, furent : Qu'ils ne tiendraient que les terres qui étaient au delà du fleuve *Habycus*; qu'ils laisseraient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs biens; et qu'ils ne conserveraient avec les tyrans ni alliance ni intelligence.

A peu près dans ce temps-ci, Hannon, l'un des citoyens de Carthage le plus puissant, forma le dessein de se rendre maître de la république, en faisant périr tout le sénat. Il choisit, pour cette cruelle exécution, le jour même des noces de sa fille, où il devait donner chez lui un repas à tous les sénateurs, et les faire tous empoisonner. La chose fut découverte. On n'osa pas punir un crime si horrible, tant était grand le crédit du coupable. On se contenta de le prévenir par un décret, qui défendait en général la trop grande magnificence des noces. Voyant que la ruse lui avait mal réussi, il songea à employer la force ouverte, en armant tous les esclaves. Il fut encore découvert, et, pour éviter la punition, il se retira avec vingt mille esclaves

armés, dans un château extrêmement fortifié. Il fut pris et conduit à Carthage. Après qu'on l'eut battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les bras et les cuisses; on le fit mourir à la vue du peuple, et l'on attachà à la potence son corps tout déchiré de coups. Ses enfans, et tous ses parens, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à sa conspiration, en eurent à son supplice. On les condamna tous à la mort, afin de ne laisser personne dans sa famille en état ou d'imiter son crime, ou de venger sa mort. Tel était le génie de Carthage. Il me reste à parler des guerres que soutinrent les Carthaginois, tant dans la Sicile, que dans l'Afrique même, contre Agathocle.

Agathocle.

An. M. 3685.

Av. J. C. 319.

Carth. 527.

Rome 429.

Diod. l. 19.

p. 651. 656.

710. 712. 737.

743. 760.

Just. l. 2.

cap. 1. 6.

Agathocle était sicilien, d'une naissance et d'une condition très-basses. Soutenu d'abord par les Carthaginois, il avait envahi la souveraine autorité dans Syracuse, et en était devenu le tyran. Lorsqu'il se vit un peu affermi sur le trône de Syracuse, il se déclara contre ses bienfaiteurs.

Les Carthaginois, sous la conduite d'Amilcar, remportèrent sur lui une victoire considérable, qui fut suivie du siège de Syracuse où Agathocle s'était retiré.

Agathocle, qui était beaucoup inférieur en forces aux Carthaginois, et d'ailleurs abandonné de ses alliés, à cause de sa cruauté inouïe, conçut le hardi dessein de porter la guerre en Afrique, et d'aller assiéger Carthage, lui qui ne pouvait ni se défendre en Sicile, ni soutenir le siège de Syracuse. Le profond secret qu'il garda, n'est pas moins

étonnant que l'entreprise même. Il ne s'ouvrit à personne ; il se contenta de déclarer au peuple qu'il avait imaginé un moyen sûr de le tirer du péril où il était ; qu'il ne s'agissait que de supporter avec patience , pendant un court intervalle , les incommodités du siège : qu'au reste , il laissait à ceux qui ne pourraient se résoudre à prendre ce parti , la liberté de sortir de la ville. Il n'en sortit que seize cents personnes. Il laissa son frère Antandre , avec assez de troupes et de vivres , pour faire une bonne défense. Il accorda la liberté à tous les esclaves en âge de porter les armes ; et , après leur avoir fait prêter serment , il les joignit à ses troupes. Il n'emporta que cinquante talens pour les besoins présents, persuadé qu'il trouverait dans le pays ennemi tout ce qui lui serait nécessaire. Il partit avec ses deux fils Archagathe et Héraclide , sans qu'aucun sût où la flotte était destinée. Les Carthaginois surpris voulurent les poursuivre , mais Agathocle leur donna le change, et prit le large.

Dès qu'il eut abordé en Afrique , il représenta à ses troupes , que pour délivrer leur patrie , il les avait conduites dans le pays ennemi , contre des citoyens amollis et efféminés par les délices d'une vie oisive et voluptueuse ; que la plupart des habitans du pays ne manqueraient pas de se venir joindre à eux , pour secouer le joug dur et honteux des Carthaginois ; que la hardiesse de leur projet déconcerterait Carthage , et leur attirerait l'admiration et l'éloge de tous les siècles ; et qu'enfin les richesses immenses de cette superbe ville,

allaient être la récompense des vainqueurs.

Tous les soldats, se croyant déjà maîtres de Carthage, applaudirent à son discours. L'éclipse de soleil, arrivée précisément à leur départ de Sicile, les inquiétait : Agathocle leur fit entendre que ces sortes de défaillances des astres marquaient toujours un changement dans l'état présent ; qu'ainsi le bonheur des Carthaginois allait prendre fin, et qu'il passerait de leur côté.

Voyant ses soldats bien disposés, il exécuta une seconde entreprise plus hardie et plus hasardeuse que la première ; il brûla la flotte qui les avait transportés en Afrique. Après avoir préparé ses officiers, qui lui étaient entièrement dévoués, on le vit paraître tout-à-coup dans l'assemblée, avec une couronne sur la tête, et un habit éclatant, dans l'équipage d'un homme qui se préparait à une cérémonie de religion. Alors prenant la parole :
« Lorsque nous partimes de Syracuse, dit-il,
» et que l'ennemi nous poursuivait vivement ;
» dans cette funeste extrémité, j'eus recours
» à Proserpine et à Cérés, divinités protec-
» trices de la Sicile ; et je leur promis, si elles
» nous délivraient d'un danger si pressant,
» de brûler en leur honneur tous nos vais-
» seaux, dès que nous serions arrivés ici. Ai-
» dez-moi, soldats, à m'acquitter de mon
» vœu : les déesses sauront bien nous dédom-
» mager de ce sacrifice. » En même temps, le flambeau à la main, il s'avance à grands pas vers le vaisseau qu'il montait, et y met le feu. Tous les officiers en font autant chacun de leur côté, et sont suivis du soldat. En un

moment la flotte fut brûlée. Il se déterminâ à prendre ce parti, tant parce qu'il n'avait aucun bon port en Afrique pour mettre ses vaisseaux en sûreté, et que les Carthaginois, maîtres de la mer, n'auraient pas manqué de venir bientôt s'emparer sans résistance de sa flotte; que parce qu'il voulait mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en ne leur laissant d'autre ressource que la victoire.

Agathocle ne donna pas le temps aux réflexions : il conduisit sur-le-champ ses troupes vers une place qu'on appelait la *grande ville*, qui fut prise d'emblée, et dont le butin enrichit extrêmement le soldat. Tunis ne fit pas plus de résistance. L'alarme fut grande à Carthage, quand on sut que l'ennemi était dans le pays, et avançait à grandes journées. L'arrivée d'Agathocle fit conclure que les armées des Carthaginois avaient été défaites devant Syracuse. On leva des troupes composées de citoyens, pour opposer à Agathocle, et on en donna le commandement à Hannon et à Bomilcar, qui furent battus; le premier fut tué dans la bataille; l'autre aurait pu rétablir le combat, mais il avait des raisons de ne pas procurer la victoire à sa patrie, dont il voulait se faire le tyran. Il expia son crime, quelque temps après, sur une croix. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places, et la révolte de plusieurs habitans du pays qui se joignirent au vainqueur.

Quinte-Curce fait concourir l'ambassade de Tyr vers les Carthaginois, avec le temps où les Syracusains, après avoir ravagé l'Afri- Lib. 4. c. 14.

que, s'étaient avancés jusques aux portes de Carthage. Mais l'expédition d'Agathocle contre l'Afrique ne peut pas se concilier avec le siège de Tyr, qui lui est antérieur de plus de vingt ans.

Cependant, les Carthaginois dépêchèrent vers Amilcar en Sicile, pour lui porter des nouvelles de ce qui était arrivé en Afrique, et le presser d'envoyer du secours. Il donna ordre aux députés de garder un profond silence sur la victoire d'Agathocle, et répandit un bruit tout contraire, assurant que ce général avait été entièrement défait avec toutes ses troupes, et que sa flotte avait été prise par les Carthaginois; et, pour confirmer ce bruit, il montrait des ferremens de vaisseaux qu'on avait eu soin de lui en voyer. On ne douta point, dans la ville, que cette nouvelle ne fût vraie: le grand nombre songeait déjà à se rendre et à capituler, lorsqu'une galère à trente rames, qu'Agathocle avait fait construire à la hâte, arriva dans le port, et parvint, non sans peine et sans danger, jusqu'aux assiégés. La nouvelle de la victoire d'Agathocle se répandit bientôt dans toute la ville, et rendit la joie et le courage à tous les habitans. Amilcar fit un dernier effort pour emporter la ville d'assaut, et fut repoussé avec perte. Il leva le siège, et envoya cinq mille hommes au secours de sa patrie. Quelque temps après, ayant repris le siège, et croyant surprendre les Syracusains en les attaquant de nuit, son dessein fut découvert, et il tomba vif entre les mains des ennemis, qui lui firent souffrir les derniers supplices. La tête

d'Amilcar fut envoyée sur-le-champ à Agathocle. I s'approcha aussitôt du camp des ennemis , et y répandit une consternation générale, en leur montrant la tête de ce commandant , qui leur marquait en quel état étaient leurs affaires en Sicile.

Diod. pag.
777. 779.

Agathocle avait engagé dans son parti un puissant roi de Cyrènes , nommé Ophellas , dont il avait flatté l'ambition par de magnifiques espérances , en lui faisant entendre que , content pour lui-même de la Sicile, il lui laisserait l'empire de l'Afrique. Comme les plus grands crimes ne lui coûtaient rien, lorsqu'il espérait pouvoir en tirer quelque utilité, dès que ce prince lui eut amené son armée il le fit périr par une perfidie sans exemple afin de se rendre maître de ses troupes. Plusieurs peuples étaient entrés dans son alliance. Il avait sous son pouvoir un grand nombre de places fortes. Voyant les affaires d'Afrique en bon état, il crut devoir songer à celles de Sicile, et il y passa, ayant laissé le commandement de ses troupes à son fils Archagathe. Sa renommée et le bruit de ses conquêtes l'y avaient déjà précédé. Quand on sut qu'il y était arrivé , plusieurs villes se rendirent à lui ; mais les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Afrique, l'obligèrent bientôt d'y retourner. Son absence avait tout changé ; et quelque effort qu'il fit, il ne put y rétablir ses affaires : toutes ses places s'étaient rendues à l'ennemi ; les Africains avaient quitté son parti ; il avait perdu une partie de ses troupes ; ce qui lui en restait n'était pas en état de tenir tête aux Carthaginois, et il ne pouvait

Just. l. 2.
n. 8. 9.

pas les transporter en Sicile , parce qu'il manquait de vaisseaux , et que les ennemis étaient maîtres de la mer ; il ne pouvait espérer ni paix , ni traité de la part des Barbares qu'il avait insultés d'une manière si outrageante , étant le premier qui eût osé faire une descente dans leur pays. Dans cette extrémité , il ne pensa plus qu'à sauver sa vie. Après plusieurs aventures , lâche déserteur de son armée , et cruel traître de ses enfans qu'il abandonnait à la boucherie , il se déroba par la fuite aux maux qui le menaçaient , et arriva avec un petit nombre de personnes à Syracuse. Ses soldats se voyant ainsi trahis , égorgèrent ses enfans , et se rendirent à l'ennemi.

Just. l. 22.
n 8.

Agathocle étant de retour en Sicile , songea à faire la paix avec les Carthaginois , qui avaient envoyé dans l'île de nouvelles troupes , dans le dessein de continuer la guerre , pour se rendre maîtres de Syracuse , et il parvint à conclure , avec les commandans des troupes carthagoises , un traité de paix , dont les conditions étaient également avantageuses

Just. l. 23.
n 1. 2.

aux deux partis. Après la conclusion de ce traité , il se mit en campagne , réduisit par la force des armes une partie des villes qui s'étaient révoltées , et les fit rentrer dans l'obéissance et la soumission. Ensuite , comme si toute l'île eût été trop petite pour lui , et d'ailleurs invité par les peuples voisins des Brutiens , dont la valeur et les succès jetaient la terreur dans tout le pays d'alentour , il passa en Italie dans l'espérance d'agrandir ses Etats , et déclara la guerre aux Brutiens. Mais la Providence , qui voulait se venger de la perfidie et de la cruau-

té de ce tyran , ne lui laissa pas le temps d'y faire de grands progrès. Car à peine y fut-il arrivé , qu'il fut obligé de repasser dans l'île , se sentant frappé d'une maladie violente , causée par une humeur maligne , qui se communiqua à toutes ses jointures et à tous ses nerfs. Ce malheureux prince mourut dans la violence des douleurs que lui causait son mal , et termina , par une mort affreuse , une vie remplie de crimes.

Les Syracusains , assiégés depuis quelque temps par les Carthaginois , envoyèrent députés sur députés vers Pyrrhus pour le presser de venir à leur secours. Ce prince , qui avait un intérêt particulier de prendre connaissance des affaires de Sicile , à cause de Lanassa, fille d'Agathocle, qu'il avait épousée, et dont il avait un enfant , nommé Alexandre , partit enfin de Tarente , passa le détroit , et entra en Sicile. Ses conquêtes y furent si rapides , qu'il ne resta dans toute l'île , aux Carthaginois , que la seule ville de Lylibée. Pyrrhus en forma le siège ; mais il fut bientôt obligé de le lever , tant il y trouva de résistance , et parce que ses affaires le demandaient en Italie , où sa présence était absolument nécessaire.

Dès que ce prince fut parti , la Sicile retourna à ses anciens maîtres. Ainsi il perdit cette île avec autant de rapidité qu'il l'avait conquise. Quand il se fut embarqué , tournant les yeux vers la Sicile : *O ! le beau champ de bataille*, dit-il à ceux qui étaient autour de lui , *que nous laissons aux Carthaginois et aux Romains !* et sa prédic-

Contre
Pyrrhus.
An. M. 3727
Av. J. C. 277
Carth. 569.
Rome. 470.

Plutar. in
Pyrrhum , p.
398.

tion se vérifia bientôt. Les Romains, trouvant l'occasion favorable de passer en Sicile, la saisirent avec avidité : ce qui causa leur rupture avec les Carthaginois, et donna lieu à la première guerre punique, qui va faire le sujet de l'article suivant

ARTICLE II.

Première guerre Punique.

An. M. 3738.
 Carth. 623.
 Rome 478.
 Av. J. C. 266.
 Polyb. l. 1.
 p. 5.

Voici quelle fut l'occasion de la première guerre punique. Des soldats campaniens, qui avaient été à la solde d'Agathocle, tyran de Sicile, étant entrés dans Messine, égorgèrent bientôt après une partie des citoyens, chassèrent les autres, épousèrent leurs femmes, envahirent leurs biens, et demeurèrent seuls maîtres de cette place importante. Ils prirent le nom de Mamertins. Dix ans après, la division s'étant mise parmi les habitans, les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois, les autres appelèrent à leur secours les Romains, résolus de leur livrer la ville. L'affaire fut mise en délibération dans le sénat. Quelque fortes que fussent les raisons qu'on avait d'arrêter les progrès des armes des Carthaginois, elles ne purent déterminer cette vénérable compagnie à prendre la défense de gens traîtres et perfides. Les motifs d'honneur et de justice l'emportèrent sur ceux de l'intérêt et de la politique. Mais le peuple ne fut pas si délicat. Et dans l'assemblée qui se tint à ce sujet, il fut résolu qu'on secourrait les Mamertins. Le consul Appius partit sur-le-champ avec son armée, et traversa hardiment le détroit. Les Carthaginois, moitié

par ruse, moitié par force, furent chassés de la citadelle, et la ville aussitôt fut remise entre les mains du consul. Les Carthaginois vinrent assiéger la ville, avec toutes leurs troupes et celles d'Hiéron, roi de Syracuse, qui se joignit à eux; mais le consul les ayant battus séparément, fit lever le siège, et ravagea impunément tout le pays voisin. Les Carthaginois se retirèrent à Agrigente, dont ils avaient fait leur place d'armes. Les Romains les y attaquèrent; et après un siège de sept mois, et le gain d'une bataille, ils se rendirent maîtres de la ville.

Il paraît que, dans cette occasion, la conduite des Romains n'est conforme ni à la justice, ni aux traités d'alliance qui subsistaient entr'eux et les Carthaginois. On ne voit dans cette entreprise, que l'intérêt et l'envie de s'agrandir. J'aime bien mieux le peuple d'Athènes, qui, dans une occasion qui intéressait extrêmement la république, défendit à Thémistocle de passer outre, quelque avantageuse que dût être à l'Etat l'exécution de son projet (1), et cela uniquement parce qu'il était contraire à la justice.

Les Romains sentaient bien que tant que les Carthaginois demeureraient maîtres de la mer, les villes maritimes de la Sicile se déclareraient toujours pour eux. Ils résolurent, pour la première fois, de disputer l'empire de la mer aux Carthaginois. Ils se mirent donc à construire une flotte; et dans l'espace de deux mois, on en mit en mer une de deux

(1) Ce général voulait brûler la flotte de Sparte, pour lui ôter l'empire de la mer et le donner à Athènes.

Polyb. l. 1. p. 22. cents galères à cinq rangs de rames , et de vingt à trois rangs. Avec cette flotte ils allèrent chercher l'ennemi sous la conduite du consul Duilius. Les Carthaginois ayant cent trente vaisseaux commandés par Annibal , pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine était absolument inconnue , s'avancèrent fièrement , moins pour combattre que pour recueillir les dépouilles dont ils se croyaient déjà maîtres. Ils furent un peu étonnés des corbeaux qu'ils voyaient élevés sur la proue de chaque vaisseau ennemi ; mais ils le furent bien plus quand ils se virent accrochés par ces machines , et que , par ce moyen , la forme du combat fut changée , et qu'il en fallut venir aux mains , comme si on eût été sur terre. Les Carthaginois furent vaincus , perdirent beaucoup de monde , et quatre-vingts vaisseaux.

Une victoire si considérable et si inespérée , enfla extrêmement le courage des Romains , et semblait avoir doublé leurs forces pour continuer cette guerre. Ils rendirent des honneurs extraordinaires au consul Duilius ; il fut le premier de tous les Romains , à qui le triomphe naval fut accordé. On lui érigea une colonne rostrale (1), avec une belle inscription : cette colonne subsiste encore à Rome.

Les Carthaginois , qui ne craignaient rien tant que de voir les Romains porter la guerre en Afrique , mirent en mer une nouvelle flotte , sous la conduite de Hannon et d'Amilcar ,

(1) On appelait ces colonnes (*rostratæ*) à cause des becs des éperons des vaisseaux.

résolus de donner la bataille à quelque prix que ce fût. Les Romains de leur côté avaient donné le commandement de la leur aux consuls Attilius Régulus, et L. Manlius. Les deux flottes se trouvèrent en présence, près d'Ecnone en Sicile. Le combat fut opiniâtre, et le succès long-temps douteux; mais enfin les Carthaginois furent vaincus. Le fruit de cette victoire fut, comme l'avaient projeté les Romains, de faire voile en Afrique. Polyb. l. 1. p. 25

Dès que les troupes romaines eurent débarqué en Afrique, Régulus, à qui le sénat avait jugé à propos de continuer le commandement en qualité de proconsul, les mena à Clypéa, qu'il emporta d'emblée; il marcha ensuite droit à l'ennemi, qui s'était mis en campagne, le défit, prit Tunis, et se vit maître en peu de temps de plus de deux cents places. Cependant Régulus, dans la crainte qu'un successeur ne vînt lui enlever la gloire de ses heureux succès, fit faire quelques propositions de paix aux vaincus; mais elles leur parurent si dures, qu'ils ne purent y prêter l'oreille. Comme il ne doutait point que bientôt il ne fût maître de Carthage, il n'en rabattit rien, ajoutant avec une sorte d'insulte, *qu'il faut, ou savoir vaincre, ou savoir se soumettre au vainqueur*. Un traitement si dur et si fier révolta les Carthaginois, et leur fit prendre la résolution de périr plutôt les armes à la main, que de rien faire qui fût indigne de la grandeur de Carthage.

Réduits à cette fatale extrémité, il leur arriva fort à propos, de Grèce, un renfort de troupes auxiliaires, qui avaient à leur tête

Xantippe , lacédémonien élevé dans la discipline de Sparte. Ce capitaine rendit , par sa valeur , par sa prudence et par sa science dans l'art militaire, la joie et le courage aux troupes de Carthage. Elles demandaient à grands cris et avec empressement qu'on les fit combattre au plus tôt : Xantippe ne laissa pas refroidir leur ardeur, et les mena sans délai à l'ennemi. Les Romains, après avoir fait ferme pendant quelque temps , et s'être battus courageusement , furent entièrement défaits. Il ne se sauva de l'armée que deux mille hommes qui se retirèrent à Clypéa , et cinq cents qui furent faits prisonniers avec Régulus. Tout le reste demeura sur la place. Les Carthaginois rentrèrent triomphans dans Carthage, traînant après eux le général romain, et les cinq cents prisonniers.

Polyb. l. 1. p. 36 et 73. Cette bataille, dit Polybe, peut nous donner de salutaires instructions ; et c'est là, ajoute-t-il, le solide fruit de l'histoire. Premièrement, elle nous apprend qu'on doit bien peu compter sur son bonheur, après ce qui arrive ici à Régulus ; et que la modestie et une sage modération sont toujours de saison, à quelque degré de bonheur qu'on soit parvenu. Régulus, fier de sa victoire, inexorable à l'égard des vaincus, pour n'avoir su donner un frein à son ambition, fit une chute d'autant plus humiliante, que son élévation était grande.

Euripid. En second lieu, nous devons reconnaître qu'un sage conseil vaut mieux que mille bras. Un seul homme, dans cette occasion, par sa sagesse et sa valeur, change toute la

face des affaires. D'un côté, il rend le courage à une ville et à une armée abattues et dans le désespoir : de l'autre , il défait des troupes qui paraissaient invincibles.

Je reviens à Régulus. Ce général , après avoir été retenu quelques années en prison, fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avait fait prêter serment de revenir , au cas qu'il ne réussît pas. Ce grand homme , arrivé à Rome, exposa au sénat le sujet de son voyage. Invité de dire son avis , il répondit qu'il ne le pouvait comme sénateur et citoyen, ayant perdu ces deux qualités depuis qu'il était tombé entre les mains des ennemis; mais il ne refusa pas de dire ce qu'il pensait comme particulier. Il déclara donc nettement qu'on ne devait point songer à faire l'échange des prisonniers ; qu'un tel exemple aurait des suites funestes à la république. Que pour lui, à l'âge où il était , on devait compter sa perte pour rien; au lieu qu'ils avaient entre leurs mains plusieurs généraux carthaginois dans la vigueur de l'âge, et capables de rendre de grands services à leur patrie.

Ce ne fut point sans peine que le sénat se rendit à un avis si généreux, et qui était sans exemple. Cet illustre exilé partit donc pour retourner à Carthage , sans être touché ni de la douleur de ses amis , ni des larmes de sa femme et de ses enfans (1). Et cependant il

App. de bel. pun. p. 2. et 3. Cicer. l. 3. de offic. n. 99. et 100. Aulugel. l. 6. s. 4. Senec. epist. 93.

(1) Interque mœrentes amicos
Egregius properaret exul.
Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet. *Hor. l. 3. Od. 5.*

n'ignorait pas à quels supplices il était réservé.

Dès que ses ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, il n'y eut point de tourmens qu'on ne lui fit souffrir. Ils le tenaient long-temps serré dans un cachot d'où, après lui avoir coupé les paupières, ils le faisaient sortir tout-à-coup pour l'exposer au soleil le plus vif et le plus ardent. Ils l'en fermèrent ensuite dans une espèce de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissaient aucun moment de repos ni jour ni nuit. Enfin ils l'attachèrent à une croix, où ce grand homme expira, couvrant par sa mort ses ennemis d'une honte éternelle.

Polyb. l. 1.
p. 37.

L'échec reçu en Afrique ne découragea point les Romains. Ils mirent en mer une flotte de trois cent soixante voiles, battirent les Carthaginois, et leur prirent cent quatorze vaisseaux. Cette victoire fut suivie de près d'une seconde qu'ils remportèrent en Sicile contre Asdrubal, général carthaginois. Cette dernière victoire ranima entièrement le courage des Romains, qui étaient extrêmement abattus depuis la défaite de Régulus, et leur fit concevoir le hardi dessein d'attaquer Lylibée, qui était la plus forte place qu'eussent les Carthaginois, et dont la perte devait entraîner après elle, celle de tout ce qui leur restait en Sicile.

On conçoit aisément quelle fut l'ardeur de part et d'autre, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Cette guerre dura encore environ dix ans, pendant lesquels les événemens furent variés. Les Romains y perdirent beaucoup de

monde, et plusieurs flottes ; mais enfin un dernier combat naval , que le consul Lutatius livra avec succès aux Carthaginois , força le sénat de Carthage à demander la paix aux Romains. Ils dépêchèrent donc au plus tôt un courrier vers Barca qui y commandait, et laissèrent à sa prudence de prendre tel parti qu'il jugerait à propos. Ce général, tant qu'il y eut quelque lueur d'espérance , fit tout ce qu'on peut attendre du courage le plus intrépide , et de la sagesse la plus consommée. Mais voyant qu'il ne lui restait plus de ressource , il députa vers le consul pour traiter de la paix. Lutatius , qui savait combien le peuple romain était las de cette guerre, et se souvenant des malheureuses suites de la hauteur inexorable et imprudente de Régulus , ne se rendit point difficile , et accorda la paix aux conditions suivantes :

Il y aura , si le peuple romain l'approuve , amitié entre Rome et Carthage , aux conditions qui suivent. Les Carthaginois sortiront de toute la Sicile. Ils ne feront point la guerre à Hiéron , et ne porteront point les armes contre les Syracusains , ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains , sans rançon , tous les prisonniers qu'ils ont faits sur eux. Ils leur paieront , dans l'espace de vingt ans , deux mille deux cents talens euboïques d'argent. Cette somme monte à peu près à celle de six millions , cent quatre-vingt mille livres.

Il est bon de remarquer , en passant , la simplicité , la précision , la clarté de ce trai-

té, qui dit tant de choses en si peu de mots, et qui règle, en quelques lignes, tous les intérêts de deux puissans peuples, et de leurs alliés, sur terre et sur mer.

Quand on eut porté ces conditions à Rome, le peuple ne les approuvant point, envoya dix députés sur les lieux pour terminer l'affaire en dernier ressort. Ils ne changèrent rien dans le fond du traité. Ils abrégèrent seulement les termes du paiement, en les réduisant à dix années, ajoutèrent mille talens à la somme qui avait été marquée, qui seraient payés sur-le-champ, et exigèrent des Carthaginois, qu'ils sortiraient de toutes les îles qui sont entre l'Italie et la Sicile. La Sardaigne n'y était pas comprise; mais elle leur fut aussi enlevée par un autre traité qui se fit quelque temps après.

Polyb. l. 3.
p. 182.

An. M. 3762.
Carth. 641.
Rome. 506.
Av. J.C. 242.

Ainsi fut terminée cette longue guerre, qui avait duré vingt-quatre ans sans interruption. Les Carthaginois l'emportaient par la science de la marine, qui leur fournissait de quoi maintenir une rude et longue guerre. Le courage, le zèle pour le bien public, l'amour de la patrie, le désir ardent d'acquérir de la gloire et de dominer, étaient les seules ressources des Romains. Sans expérience, sans la moindre connaissance de la marine, ils gagnèrent plusieurs batailles contre la nation du monde la plus habile et la plus puissante sur mer. Une seule campagne malheureuse abat les Carthaginois: plusieurs semblables n'ébranlent point les Romains.

Pour les soldats, nulle comparaison entre ceux de Rome et ceux de Carthage; les pre-

miers l'emportent infiniment pour le courage. Parmi les chefs carthaginois , Amilcar , surnommé Barca , père du grand Annibal , se distingua le plus par sa bravoure et par sa prudence.

ARTICLE III.

Guerre de Libye , ou contre les Mercenaires.

La même année qui finit la première guerre punique , il en survint une bien moins longue , puisqu'elle ne dura que trois ans et demi , mais infiniment plus dangereuse pour l'Etat : c'est celle que Carthage eut à soutenir contre les soldats mercenaires qui avaient servi sous ses ordres en Sicile , et qu'on appela la guerre d'Afrique ou de Libye. Voici quelle en fut l'occasion.

*Polyo. l. 1.
p. 65. 89.*

Les Carthaginois , qui connaissaient parfaitement tout le prix de l'argent , mais qui connaissaient peu le mérite des services des gens de guerre , d'ailleurs épuisés par les dépenses d'une longue guerre , et par la somme de près de trois millions qu'il avait fallu payer comptant aux Romains , firent proposer aux troupes mercenaires , vu le mauvais état de la république , de faire quelque remise , et de se contenter qu'on leur payât une partie de ce qui leur était dû.

On voit ici le génie d'un Etat composé de négocians , qui connaissent tout le prix de l'argent , mais qui ne connaissent guère le mérite des services des gens de guerre , qui marchandent le sang des troupes comme tout le reste , et qui vont toujours au bon mar-

ché. Dans une telle république , le besoin passé, nulle reconnaissance pour les secours qu'on en a reçus.

Il est aisé de juger comment cette proposition fut reçue. Ce ne furent que plaintes , que murmures , que cris insolens et séditieux. Transportés de colère, ils partent sur-le-champ, marchent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille , et vont camper à Tunis , qui n'était pas fort éloignée de cette ville.

Il n'y eut point de bassesses où les Carthaginois ne descendissent pour tâcher d'adoucir ces furieux , qui , de leur côté , employaient toute la perfidie dont ils étaient capables pour tirer d'eux de l'argent. Enfin, ils étaient parvenus à les contenter, en leur accordant tout ce qu'ils demandaient, et on était sur le point de conclure le traité, lorsque deux séditieux remplirent de tumulte tout le camp , et firent soulever toute l'armée , qui les choisit tous les deux pour chefs. L'un de ces factieux s'appelait Spendius de Capoue , qui avait été esclave à Rome , et avait passé chez les ennemis. Il était d'une grande taille , et d'une hardiesse encore plus grande. La crainte qu'il avait de retomber entre les mains de son maître , qui n'aurait pas manqué de le faire pendre , selon la coutume , le porta à rompre l'accord. Il était soutenu d'un second, nommé Mathos, qui avait beaucoup contribué d'abord à faire soulever les troupes. Ils représentèrent aux Africains que , dès que leurs compagnons seraient retournés chez eux , se trouvant seuls dans leur pays, ils deviendraient

les victimes de la colère des Carthaginois , qui se vengeraient sur eux de la révolte commune. Il n'en fallut pas davantage pour les faire entrer en fureur : quiconque entreprenait de leur faire des remontrances , était mis à mort. Ils courent à la tente de Gisgon , pillent l'argent destiné pour le paiement des troupes , l'entraînent lui-même en prison , avec tous ceux de sa suite , après les avoir traités avec la dernière indignité. Toutes les villes d'Afrique se rangèrent de leur parti , excepté Utique et Hippacra , qui dans la suite passèrent du côté des révoltés.

Jamais Carthage ne s'était vue dans un si grand danger ; les Carthaginois cependant ne perdirent pas courage : ils firent prendre les armes à tous les citoyens capables de les porter , et allèrent chercher l'ennemi. Les événemens furent assez variés , jusqu'à ce que les Carthaginois mirent à leur tête Amilcar , père du grand Annibal. Hannon n'avait pas su profiter des avantages qu'il avait remportés sur les mercenaires devant Utique. Etant entré dans la ville , il ne songeait qu'à s'y divertir. Les révoltés , qui s'étaient retirés sur une hauteur voisine couverte de bois , ayant appris ce qui se passait , survinrent tout d'un coup , trouvèrent les soldats débandés de côté et d'autre , prirent et pillèrent le camp , et profitèrent de tout ce qu'on avait apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Amilcar Barca répondit à l'idée qu'on avait conçue de lui , et fit lever aux séditeux le siège d'Utique.

Naravase , jeune seigneur numide , vint se

joindre à Amilcar, avec deux mille des siens, et se distingua fort dans un combat, où dix mille des séditieux furent tués et quatre mille faits prisonniers. Barca reçut dans ses troupes ceux des prisonniers qui voulurent s'y enrôler, et laissa aux autres la liberté d'aller où ils voudraient, à condition qu'ils ne porteraient jamais les armes contre les Carthaginois; faute de quoi, s'ils étaient jamais pris, ils seraient punis du dernier supplice.

Spendius, chef des révoltés, craignant que cette douceur affectée d'Amilcar ne lui fit perdre beaucoup de ses gens, crut devoir, par un coup d'éclat, leur ôter toute espérance de rentrer en grâce avec l'ennemi. Sous prétexte qu'on lui donnait avis d'une trahison secrète, concertée entre quelques-uns de leurs camarades et Gisgon, il fit tirer de prison ce chef infortuné, avec sept cents prisonniers qui y étaient enfermés avec lui, et les fit venir à la tête du camp. Gisgon fut exécuté le premier et tous les autres ensuite. On leur coupa les mains, on leur brisa les cuisses, et on les enfouit tout vivans dans une fosse. Les Carthaginois envoyèrent redemander leurs corps pour leur rendre les derniers devoirs; on les leur refusa, et on leur déclara que si désormais on envoyait encore quelque héraut ou quelque député, il souffrirait le même supplice. Il fut arrêté sur-le-champ, par un consentement général, que tout Carthaginois qui tomberait entre leurs mains, serait traité de la sorte, et pour les alliés, qu'ils seraient renvoyés après qu'on leur au-

rait coupé les mains : cela fut ponctuellement exécuté dans la suite.

Plusieurs autres accidens fâcheux replongèrent les Carthaginois dans un nouveau danger. Utique et Hippacra , ces villes auparavant si fidèles , tout-à-coup et sans raison , passèrent du côté des révoltés , égorgèrent le commandant et la garnison qui étaient venus à leur secours , et refusèrent leurs corps morts aux Carthaginois.

Les séditeux , animés par ces succès , allèrent mettre le siège devant Carthage , mais ils furent bientôt obligés de le lever. Amilcar , plus habile qu'eux , les observait , ne donnait aucune prise sur lui , profitait de toutes leurs fautes , les harcelait sans cesse , et leur enlevait souvent des quartiers. Tous ceux qui tombaient entre ses mains étaient exposés aux bêtes. Enfin , il les surprit lorsqu'ils s'y attendaient le moins , et les enferma dans un poste , d'où il leur fut impossible de se tirer. N'osant hasarder le combat , et ne pouvant prendre la fuite , ils se fortifièrent dans leur camp. La faim les y contraignit de se manger les uns les autres : ils avaient commencé par manger les prisonniers , puis les esclaves ; il ne leur restait plus que leurs concitoyens. Les chefs , craignant la fureur de la multitude , allèrent eux-mêmes trouver Amilcar , dont ils avaient obtenu un sauf-conduit. Les conditions du traité furent que les Carthaginois prendraient à leur choix dix personnes parmi les révoltés , et que les autres seraient renvoyés chacun avec un seul habit. Le traité signé , les Carthaginois ayant arrêté ces chefs eux-mêmes,

les révoltés , soupçonnant qu'on les avait trahis , prirent les armes. Amilcar les ayant enveloppés de toutes parts , fit avancer contre eux les éléphants , et ils furent tous écrasés ou égorgés , au nombre de plus de quarante mille.

Toutes les villes d'Afrique rentrèrent aussitôt dans le devoir. Amilcar marcha contre Tunis , place d'armes des rebelles. Il l'environna d'un côté , tandis qu'Annibal l'assiégeait de l'autre ; puis ayant fait élever des potences près des murs , il y attacha et fit mourir Spendius , chef des révoltés , et ceux qu'on avait arrêtés avec lui

Mathos , l'autre chef qui commandait dans la place , vit bien par là ce qui lui était préparé , et il en devint plus attentif à se défendre. S'apercevant qu'Annibal , comme sûr de la victoire , agissait en tout fort négligemment , il fit une sortie , attaqua ses retranchemens , tua un grand nombre de Carthaginois , en fit plusieurs prisonniers , entre autres Annibal , leur chef , et se rendit maître de leur bagage ; puis détachant de la potence Spendius , il fit mettre à sa place Annibal , après lui avoir fait souffrir des tourmens inouïs , et avoir immolé autour du corps de l'autre , trente des plus considérables citoyens de Carthage , comme autant de victimes de sa vengeance. Il fut impossible à Barca de venir au secours de son collègue.

Les Carthaginois crurent alors devoir faire un dernier effort : on arma toute la jeunesse capable de porter les armes. On envoya Hannon à la place d'Annibal , et trente sénateurs

furent députés pour conjurer, au nom de la république, Hannon et Amilcar, qui étaient brouillés ensemble, d'oublier les querelles passées, et de sacrifier leur ressentiment au bien de l'Etat ; ils le firent sur-le-champ, et se réconcilièrent de bonne foi ; depuis ce temps-là, tout réussit du côté des Carthagi-nois.

Mathos, las de voir échouer toutes ses entreprises, voulut hasarder une bataille ; on en vint aux mains ; la victoire ne fut pas long-temps disputée ; les révoltés cédèrent : presque tous les Africains furent tués ; le reste se rendit ; toute l'Afrique rentra dans l'obéissance : les deux villes perfides se virent obligées de se rendre à discrétion.

L'armée victorieuse revint à Carthage, et y fut reçue avec joie et avec applaudissement. Mathos et les siens, après avoir servi d'ornement au triomphe, furent menés au supplice, et terminèrent, par une mort également honteuse et douloureuse, une vie souillée par les trahisons les plus noires et par les cruautés les plus barbares. Ainsi finit la guerre des mercenaires, après avoir duré trois ans et quatre mois. Elle fournit, dit Polybe, une instruction à tous les peuples, en leur apprenant à ne pas employer dans les armées un plus grand nombre d'étrangers que de citoyens, et à ne pas se reposer de la défense de l'Etat, sur des troupes qui n'y sont attachées ni par l'affection ni par l'intérêt.

Le feu de la révolte ne s'était pas borné à l'Afrique : il s'était communiqué dans le même tems en Sardaigne. Dès qu'on y apprit

ce qu'avaient fait Spendius et Mathos, les mercenaires, à leur exemple, secouèrent le joug, tuèrent Bostar, leur commandant, et tout ce qu'il y avait de Carthaginois avec lui dans l'île. La division s'étant mise entre les habitans de l'île et les mercenaires, ceux-ci furent chassés de la Sardaigne, et se retirèrent en Italie. Ils déterminèrent les Romains à passer dans l'île pour s'en rendre maîtres. Les Carthaginois l'apprirent avec douleur, et se mirent en état de tirer vengeance de ceux qui avaient fait soulever la Sardaigne contre eux; mais les Romains, sous prétexte que ces préparatifs se faisaient contre eux, leur déclarèrent la guerre. Les Carthaginois, épuisés en toutes manières, n'étaient pas en état de la soutenir; il fallut donc s'accommoder au temps, et céder au plus fort. On fit un nouveau traité, par lequel ils abandonnaient la Sardaigne aux Romains, et s'obligeaient à leur payer de nouveau douze cents talens, pour se rédimmer de la guerre; et c'est cette injustice de la part des Romains, qui fut la véritable cause de la seconde guerre punique, comme nous l'allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE IV.

Seconde guerre Punique.

Liv. l. 1.
P. 4. La seconde guerre punique est une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire, et des plus dignes de l'attention d'un lecteur curieux, soit par la hardiesse des entreprises et par la sagesse des mesures prises pour l'exécution, soit par la variété des évé-

nemens inopinés , et par l'incertitude de l'issue d'une longue et cruelle guerre , soit enfin par la réunion des plus beaux modèles en tout genre de mérite , et des leçons les plus instructives pour la politique et l'art de gouverner. Jamais nations plus puissantes et plus belliqueuses ne combattirent ensemble ; jamais on ne vit des généraux d'un si rare mérite et si accomplis en toute manière ; jamais on ne vit de guerres dont les succès fussent plus mêlés de vicissitudes et de variétés. Rome et Carthage étaient alors, sans contredit, les deux premières villes du monde.

Le plan que je me suis proposé de ne donner qu'un abrégé de l'histoire de Carthage , ne me permet pas d'entrer dans un détail exact de cette guerre, qui eut pour théâtre l'Italie , la Sicile, l'Espagne et l'Afrique. Je m'arrêterai principalement à ce qui regarde les Carthaginois , et je m'appliquerai surtout à faire connaître , autant qu'il me sera possible , le génie et le caractère d'Annibal , le plus grand homme de guerre qui ait peut-être jamais été chez les anciens.

Ce serait se tromper grossièrement , dit Polybe, que de regarder la prise de Sagonte, par Annibal , comme la véritable cause de la seconde guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile ; l'injustice et la violence des Romains, qui profitèrent des troubles excités en Afrique pour enlever la Sardaigne aux Carthaginois (1) ; les heureux succès et les

Causes de
la seconde
guerre puni-
que.
Id. 3. p.
162. 163.

(1) *Angebant ingentis spiritûs virum Sicilia Sardinia- que amissæ. Tit. Liv. l. 21. v. 1.*

conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du traité , et de la seconde guerre punique.

Id. l. 3. p.
167.
Liv. l. 21.
2. 1.

Amilcar, père du grand Annibal, qui souffrait avec peine le dernier traité, que le malheur des temps avait obligé les Carthaginois d'accepter, prit de loin de justes mesures pour se mettre en état de le rompre. Les preuves qu'il avait données, dans les dernières guerres, de son habileté et de son courage, lui méritèrent qu'on lui confiât le gouvernement de l'armée qui devait agir en Espagne. Annibal, son fils, qui n'avait alors que neuf ans, lui fit en cette occasion tant de caresses et lui témoigna tant d'empressement pour le suivre, qu'il ne put lui refuser de l'emmener avec lui. Il lui fit auparavant prêter serment sur les autels, qu'il se déclarerait l'ennemi des Romains dès qu'il le pourrait. (La suite nous apprendra s'il fut fidèle à ce serment.) Amilcar, par ses manières douces et insinuantes, plus encore que par son courage invincible, soumit, en peu de temps, la plupart des peuples d'Espagne; et après y avoir commandé pendant neuf ans, il mourut glorieusement dans une bataille, pour le service de sa patrie.

Polyb. l. 21.
n 3. 4.

Les Carthaginois nommèrent à sa place Asdrubal, son gendre. Ce nouveau général ne perdait point de vue le plan de son beau-père, il avançait toujours, et poussait ses conquêtes avec une rapidité surprenante; mais malheureusement, après avoir commandé en Espagne pendant huit ans, il fut tué en tra-

hison par un Gaulois , qui se vengea de quelque mécontentement particulier qu'il en avait reçu. Après sa mort , les suffrages de l'armée et ceux du peuple se réunirent pour mettre Annibal à sa place. Il était encore fort jeune, et ne passait pas vingt-cinq à vingt-six ans ; mais il réunissait , dans cette grande jeunesse , toutes les belles qualités qui forment les grands hommes : patience invincible dans les travaux , sobriété étonnante dans le vivre , courage intrépide dans les plus grands dangers , présence d'esprit admirable dans le feu même de l'action ; et , ce qui est surprenant , un génie souple , également propre à obéir et à commander (1).

Dès le moment qu'Annibal eut été nommé général , comme si l'Italie lui fût échue en partage , il tourna ses vues de ce côté-là , et ne perdit point de temps pour n'être point prévenu par la mort , comme l'avaient été son père et son beau-frère. Il prit en Espagne plusieurs villes de force , et subjuga plusieurs peuples , après les avoir battus et défaits en bataille rangée , quoiqu'il fût bien inférieur en troupes. Quelque temps après , il alla mettre le siège devant Sagonte : c'était une ville alliée des Romains , qu'Annibal avait grand intérêt de détruire pour l'exécution de ses desseins.

Les Sagontins firent savoir à Rome que leur ville était assiégée. Les Romains , au lieu de voler à leur secours , perdirent le temps en vaines délibérations et en députations qui

An. M. 3787.
Carth. 629.
Rome. 531.
Av. J. C. 217.
Polyb. l. 3.
p. 168. 169.
Liv. l. 21.
n. 3. 5.
Corn. Nep.
in vit. Annib.
c. 7.

Siège de
Sagonte.
Polyb. l. 8.
p. 170. 173.
Liv. l. 21.
n. 6. 15.

(1) Nunquam ingenium idem, ad res diversissimas , parandum atque imperandum habilis fuerit. *Ibid.* n. 4.

ne le furent pas moins. Cependant, Annibal continuait le siège de Sagonte , et le poussait avec une ardeur incroyable. Il fit savoir aux députés des Romains qu'il n'avait pas le temps de les entendre, et continua vivement le siège

Les Sagontins étaient réduits à la dernière extrémité , et manquaient de tout. On parla d'accommodement , mais les conditions qu'on leur proposait leur parurent si dures , qu'ils ne purent se résoudre à les accepter. Avant que de rendre une dernière réponse , les principaux des sénateurs , ayant porté dans la place publique tout leur or et leur argent , et celui qui appartenait en commun à l'Etat , le jetèrent dans le feu qu'ils avaient fait allumer pour cet effet , et s'y précipitèrent eux-mêmes. Dans le même temps , une tour que les béliers frappaient depuis long - temps , étant tombée tout-à-coup , avec un bruit épouvantable , les Carthaginois entrèrent dans la ville par la brèche , s'en rendirent maîtres , et égorgèrent tous ceux qui étaient en état de porter les armes. Malgré l'incendie , le butin fut fort grand. Annibal ne se réservait rien des richesses que lui procuraient ses victoires , il les appliquait uniquement au succès de ses projets. La prise de cette ville lui servit à réveiller l'ardeur du soldat , par la vue du riche butin qu'il venait de faire , et par l'espérance de celui qu'il se promettait pour l'avenir , et à parvenir à une rupture ouverte avec les Romains ; ce qu'il désirait ardemment.

Polyb. p. 174.
175.

Liv. l. 21.
n. 16. 17.

Il est difficile d'exprimer quelle fut à Rome la douleur et la consternation , quand on y apprit la nouvelle de la prise et du cruel sort

de Sagonte. Dans un si grand trouble , il ne fut pas possible de faire autre chose que de s'affliger. Quand les esprits furent un peu revenus à eux , on convoqua l'assemblée du peuple , et la guerre contre les Carthaginois y fut résolue.

Les Romains , pour ne manquer à aucune formalité , envoyèrent des députés à Carthage , pour savoir si c'était par ordre de la république que Sagonte avait été assiégée , et, en ce cas , lui déclarer la guerre , ou pour demander qu'on leur livrât Annibal , s'il avait entrepris ce siège de son autorité. Comme ils virent que dans le sénat on ne répondait point précisément à leur demande , l'un d'eux (*Fabius*) montrant un pan de sa robe qui était plié : *Je porte ici*, dit-il d'un ton fier, *la paix et la guerre ; c'est à vous de choisir l'un des deux*. Sur la réponse qu'on lui fit qu'il pouvait lui-même choisir : *Je vous donne donc la guerre*, dit-il en déployant le pli de sa robe. Les Carthaginois lui répliquèrent avec la même fierté : *Nous l'acceptons de bon cœur , et la ferons de même*. Ainsi commença la seconde guerre punique.

Quand la guerre fut résolue et déclarée de part et d'autre , Annibal songea à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. Après ces soins , il se transporta à Cadix , pour s'acquitter des vœux qu'il avait faits à Hercule , et lui en fit de nouveaux pour obtenir un heureux succès dans la guerre où il allait s'engager. Après ces devoirs de religion , il marcha vers l'Italie , traversa les Pyrénées , et arriva sur le Rhône avec une armée de cinquante mille

Declaration
de guerre.

Polyb. p. 187.
Liv. l. 22.
n. 18. 19.

An. M. 3787.
Carth. 629.
Rome. 351.
Av. J. C. 217.
Polyb. l. 3.
p. 137.
Liv. l. 21
n. 21. 22.

hommes de pied, et de neuf mille chevaux : armée formidable, moins encore par le nombre que par la valeur.

Passage du
Rhône.

*Polyb. l. 3.
p. 195. 200.
Liv. l. 21.
n. 26. 28.*

Annibal, à son arrivée sur le Rhône, trouva les Gaulois postés sur l'autre bord, et bien disposés à lui en disputer le passage (1). Il commanda un détachement considérable, qui, à l'insçu de l'ennemi, passa le fleuve plus haut. Quand Hannon, qui commandait ce détachement, eut donné le signal dont on était convenu, Annibal se mit en état de tenter le passage. Les Gaulois voulurent d'abord le lui disputer, mais ils furent bien étonnés quand ils entendirent derrière eux un grand bruit, qu'ils aperçurent le feu qu'on avait mis à leur camp, et qu'ils se sentirent vivement attaqués en tête et en queue. Ils ne trouvèrent de sûreté que dans la fuite, et se retirèrent dans leurs villages. Le reste des troupes passa ensuite tranquillement. Les éléphants causèrent quelque embarras, mais on les passa tous sans qu'il s'en noyât un seul.

Voici comment on s'y prit pour les faire passer : on avança du bord du rivage dans le fleuve, un radeau long de deux cents pieds, et large de cinquante, qui était fortement attaché au rivage par de gros câbles, et tout couvert de terre. De ce premier radeau, ils passaient dans un second construit de la même sorte, mais qui n'avait que cent pieds de longueur, et qui tenait au premier par des liens faciles à délier. On faisait marcher à la tête les femelles ; les autres éléphants les sui-

(1) On croit que ce fut entre Roquemaure et le Pont-Saint-Esprit

vaient ; et quand ils étaient passés sur le second radeau, on le détachait du premier, et on le conduisait à l'autre bord, en le remorquant par le secours de petites barques ; puis on venait reprendre ceux qui étaient restés. Quelques-uns tombèrent dans l'eau, mais ils arrivèrent comme les autres au rivage. Annibal partit le lendemain, traversa la Gaule par le milieu des terres, s'avança jusqu'à la Durance, et de là au pied des Alpes, sans trouver aucun obstacle.

La vue de ces montagnes, qui semblaient toucher au ciel, et dont les habitans paraissaient aussi sauvages et aussi féroces que les bêtes mêmes, glaça de crainte tous les soldats ; mais Annibal sut bien relever leur courage et piquer leur ambition, par de justes louanges qu'il donna à leur bravoure, qui leur avait déjà fait une si grande réputation en Italie. On se mit donc à monter. Il n'y avait qu'Annibal capable de tenter et d'exécuter une pareille entreprise : aussi eut-il à essuyer des difficultés et des dangers sans nombre, tant à cause des mauvais chemins, jusque là impraticables à une armée, qu'à cause des montagnards, qui tantôt l'attaquaient ouvertement, et tantôt lui tendaient des embûches ; mais il surmonta, par sa sagesse et par sa valeur, tous ces obstacles, et arriva le neuvième jour sur le sommet des Alpes, où il s'arrêta deux jours pour donner quelque repos à ses troupes.

Passage des Alpes.
Polyb. l. 3.
p. 203. 208.
Liv. l. 21.
n. 32. 37.

À la descente des Alpes, on trouva un endroit plus difficile que tout ce qu'on avait rencontré jusque là : c'était un sentier déjà

fort roide par lui-même, et qui l'était devenu davantage par un nouvel éboulement des terres de plus de mille pieds de profondeur, et par la neige et la glace qui rendaient le chemin absolument impraticable. Annibal prit le parti de camper là. Il fit abattre quantité d'arbres, y mit le feu; et après que le rocher fut aussi rouge que le brasier même, alors il fit, dit Tite-Live, verser dessus une grande quantité de vinaigre, qui le calcina et l'amollit (1): ensuite on pratiqua aisément un chemin, qui donna un libre passage aux troupes pour descendre.

L'armée d'Annibal, lorsqu'elle entra en Italie, était beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle était lorsqu'il partit d'Espagne, où nous avons vu qu'elle montait à près de soixante mille hommes. Sur la route, elle avait fait de grandes pertes, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières et des Alpes. Il ne restait plus à Annibal que vingt mille hommes de pied et six mille chevaux: c'est lui-même qui l'avait marqué sur une colonne près du Promontoire Lacinien. Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de Carthage-la-Neuve, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô. On pouvait être alors dans le mois de septembre.

Son premier soin fut de donner quelque

(1) Plusieurs auteurs révoquent en doute la vertu du vinaigre pour calciner les rochers: d'autres ne sauraient se persuader qu'Annibal eût pu trouver dans ces montagnes la quantité de vinaigre nécessaire pour cette opération.

Polyb. l. 3.

n. 209. 212.

214.

Liv. l. 1

n. 39

repos à ses troupes , qui en avaient un extrême besoin. Lorsqu'il les vit en bon état, il les mena faire le siège de la principale ville des peuples du territoire de Turin, qui avaient refusé de faire alliance avec lui. Il emporta la ville en trois jours , et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta la terreur parmi les barbares , qui vinrent d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Cette rapidité extraordinaire d'Annibal étonna Rome, et y jeta une grande alarme. Sempronius reçut ordre de quitter la Sicile, et le consul Publius Scipion s'avança à grandes journées vers l'ennemi, passa le Pô, et joignit Annibal sur le Tésin.

Les deux armées étant en présence , les chefs, de part et d'autre, haranguent leurs soldats, les encouragent à bien faire leur devoir , et leur montrent la grandeur des récompenses qui doivent être le fruit de la victoire. Scipion , après avoir représenté à ses troupes la gloire de la patrie et les exploits de leurs ancêtres , les avertit que la victoire est entre leurs mains , puisqu'ils n'auront à faire qu'à des Carthaginois , si souvent vaincus, réduits à être leurs tributaires, et accoutumés depuis long-temps à être presque leurs esclaves ; que l'avantage qu'ils ont remporté contre l'élite de la cavalerie carthaginoise , est un gage assuré du succès d'une action générale ; qu'Annibal, au passage des Alpes, vient de perdre la meilleure partie de son armée; que ce qui lui en reste est épuisé par la faim , le froid , les fatigues et la misère ; qu'il leur suffira de se montrer pour mettre

en fuite des troupes qui ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes; qu'enfin la victoire est devenue nécessaire, non-seulement pour couvrir l'Italie, mais pour sauver Rome même, du sort de laquelle le combat va décider, puisqu'elle n'a point d'autre armée à opposer aux ennemis.

Annibal, de son côté, étale aux yeux de ses troupes la grandeur des récompenses, la conquête de toute l'Italie, le pillage de Rome, cette ville si riche et si opulente, une victoire illustre, une gloire immortelle. Il rabaisse la puissance romaine, dont le vain éclat ne doit point éblouir des guerriers comme eux, qui sont venus des colonnes d'Hercule, jusque dans le cœur de l'Italie, au travers des nations les plus féroces. Pour ce qui le regarde personnellement, né, pour ainsi dire, ou du moins nourri dans la tente d'Amilcar son père, vainqueur de l'Espagne, de la Gaule, des habitans des Alpes, et, qui plus est encore, vainqueur des Alpes mêmes, il ne daigne pas se comparer avec un général de six mois comme Scipion. Il excite leur indignation, contre l'insolence des Romains, qui ont osé demander qu'on le leur livrât avec les soldats qui avaient pris Sagonte; et il pique leur jalousie contre l'orgueil insupportable de ces maîtres impérieux, qui croient que tout leur doit obéir, et qu'ils ont droit d'imposer des lois à toute la terre.

Après ces discours de part et d'autre, on se prépare au combat. Scipion fait passer le Tésin à ses troupes, et Annibal vient au-devant de lui. Les chefs et les soldats ne de-

mandent qu'à combattre ; on commence à charger. Le combat se soutint long-temps à forces égales. Les Romains se battirent avec beaucoup de valeur et de courage ; mais ils furent mis en désordre par l'attaque des Numides, qui les prirent en queue, et surtout par la blessure du consul, qui le mit hors d'état de combattre. Ce général fut tiré des mains des ennemis, et dut sa vie au courage de son fils. Ce jeune homme n'avait alors que dix-sept ans (1) ; c'est celui-là qui mérita dans la suite le surnom d'Africain, pour avoir terminé glorieusement cette guerre. Aussitôt après la journée du Tésin, les Gaulois vinrent se rendre à Annibal, lui fournirent des vivres, et s'empressèrent à prendre parti dans ses troupes.

On convient qu'Annibal dut cette première victoire à sa cavalerie, et on jugea dès lors qu'elle faisait la principale force de son armée, et que, par cette raison, les Romains devaient éviter les plaines larges et découvertes, telles que sont celles qui se trouvent entre le Pô et les Alpes.

Le consul Sempronius, sur les ordres du sénat, était revenu de Sicile à Rimini. De là il marcha vers la Trébie, petite rivière de la Lombardie qui se jette dans le Pô, un peu au-dessus de Plaisance, où il joignit ses troupes avec celles de Scipion. Annibal s'approcha du camp des Romains, dont il n'était

(1) *Periculum intercurso tum primùm pubescentis filii propulatum. Hic erit juvenis penes quem perfecti hujusce belli laus est ; Africanus ob egregiam victoriam de Annibale Pœnisque appellatus. Tit. Liv. l. 1. n. 46.*

plus séparé que par la petite rivière. La proximité des armées donnait lieu à de fréquentes escarmouches, dans l'une desquelles Sempronius remporta un avantage assez peu considérable; mais ce léger succès lui paraissait une victoire complète. Plein de son mérite, et presque ébloui de sa prétendue victoire, il se détermina, contre l'avis de son collègue, à en venir à une action décisive; c'était tout ce que désirait Annibal, qui, connaissant à merveille le caractère bouillant de Sempronius, en profita pour l'attirer à une action générale. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver: le général romain, qui voulait se signaler par quelque action d'éclat, donna dans le piège du Carthaginois.

Bataille de
la Trébie.

Le prudent Annibal connut bien, à la manœuvre précipitée de Sempronius, qu'il en voulait venir aux mains; il en fut ravi: il savait qu'il n'aurait affaire qu'à des troupes de nouvelle levée. Il désirait profiter de l'ardeur des Gaulois qui demandaient le combat, et de l'absence de Scipion, à qui sa blessure ne permettait pas d'y assister. Il ordonna donc à Magon de se mettre en embuscade sur le bord d'un ruisseau qui séparait les deux camps: il fit ensuite passer la Trébie aux cavaliers numides, avec ordre de s'avancer, dès le point du jour, le plus près du camp des ennemis qu'ils le pourraient, pour les attirer au combat, et de repasser la rivière en se retirant, pour engager les Romains à la passer aussi. Le vif Sempronius envoya d'abord contre les Numides toute sa cavalerie, puis six mille hommes de trait, et enfin toute

son armée. Les Numides lâchèrent le pied à dessein. Les Romains les poursuivirent avec chaleur, passèrent la Trébie, ayant de l'eau jusque sous les aisselles, le ruisseau se trouvant enflé par les torrens qui y étaient tombés des montagnes voisines pendant la nuit. On était pour lors au milieu de décembre; il neigeait ce jour-là même, et faisait un froid glaçant. Les Romains étaient sortis à jeun, et sans avoir pris aucune précaution; les Carthaginois avaient bu et mangé sous leurs tentes, avaient mis leurs chevaux en état, s'étaient frottés d'huile, et revêtus de leurs armes auprès du feu.

On en vint aux mains: les Romains se défendirent assez long-temps et avec assez de courage; mais la faim, le froid, la fatigue leur avaient ôté la moitié de leurs forces. La cavalerie carthaginoise, qui surpassait de beaucoup la romaine en nombre et en vigueur, l'enfonça et la mit en fuite. Le désordre se mit bientôt aussi dans l'infanterie; l'embuscade étant sortie à propos, vint fondre tout-à-coup sur elle par les derrières, et acheva la déroute. La victoire fut complète du côté des Carthaginois, et la perte peu considérable. Du côté des Romains, de quarante mille hommes dont l'armée était composée, il n'y eut qu'un corps de dix mille hommes qui, s'étant fait jour au travers des Gaulois et des Africains, échappa au carnage. La plupart des autres périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphants et par la cavalerie, ou se noyèrent au passage de la Trébie.

Cette campagne et la suivante furent plus heureuses pour les Romains en Espagne. Cnéus Scipion la subjuga jusqu'à l'Ebre , défit Hannon , et le fit prisonnier.

*Polyb. l. 2.
p. 229.*

Annibal profita des quartiers d'hiver pour faire reposer ses troupes et pour gagner les habitans du pays. Après avoir déclaré aux prisonniers qu'il avait faits sur les alliés des Romains, qu'il n'était pas venu pour leur faire la guerre, mais pour remettre les Italiens en liberté , il les renvoya tous sans rançon. A peine l'hiver était-il fini , qu'il prit le chemin de la Toscane. Une horrible tempête l'ayant attaqué au passage de l'Apennin, il perdit beaucoup de monde. Il retourna à Plaisance, où il donna à Sempronius, revenu de Rome, un second combat, dans lequel la perte fut égale de part et d'autre.

Polyb. 16.

Ce fut dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisait d'un stratagème vraiment carthaginois. Environné de peuples légers , incons-tans, il craignait qu'ils ne lui dressassent des pièges , et n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques et des habits pour toutes les différentes sortes d'âge. Il prenait tantôt l'un , tantôt l'autre , et se déguisait si souvent, que non-seulement ceux qui ne le voyaient qu'en passant , mais ses amis mêmes avaient peine à le reconnaître.

*Liv. l. 22.
n. 1.*

*Appian. in.
bel. Annib. p.
316*

On avait nommé à Rome , pour consuls , Cn. Servilius, et C. Flaminius, qui n'était pas moins bouillant ni moins avide de gloire que Sempronius. Le nouveau consul se rendit , sans perdre de temps, à Arrezzo, où Annibal

fut le joindre sans différer. L'ardeur et l'impatience où il était d'atteindre au plus tôt Flaminius , fit que de deux chemins qu'on lui indiqua , il prit le plus court , quoiqu'il fût très-difficile , et presque impraticable. Pendant quatre jours et trois nuits , l'armée eut le pied dans l'eau , sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait , eut bien de la peine à en sortir. Les veilles continuelles , jointes aux vapeurs grossières qui s'exhalaient de ce lieu marécageux, et à l'intempérie de la saison , lui firent perdre un œil.

Annibal , après être sorti , presque contre toute apparence , de ce pas dangereux , et avoir fait prendre quelque repos à ses trou-

pes , alla camper entre Arrezzo et Fésole , dans le territoire le plus riche et le plus fertile de la Toscane. Il s'attacha d'abord à connaître le caractère de Flaminius , pour tirer avantage de son faible. Il eut bientôt connu que c'était un homme hardi, entreprenant , impétueux et avide de gloire. Pour le précipiter de plus en plus dans ces excès qui lui étaient naturels , le Carthaginois commença par irriter sa témérité, par le dégât et les incendies qu'il fit faire à sa vue dans toute la campagne. Flaminius n'était pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal serait demeuré en repos. Mais quand il vit qu'on ravageait les terres des alliés , il crut que c'était une honte pour lui qu'Annibal pillât impunément l'Italie, et s'avancât , sans trouver de résistance , vers les

Polyb. l. 3.

p. 231. 238.

Juv. l. 22

n. 3. 8.

murailles mêmes de Rome. Il décampe donc sur-le-champ , dans le dessein d'aller chercher l'ennemi, et va donner aveuglément dans une embuscade que le rusé Carthaginois lui avait tendue dans un défilé fort serré, que forment les montagnes de Crotone et le lac de Thrasymène.

Bataille de
thrasymène.

On peut juger du trouble des Romains. Cependant, quand ils s'aperçurent qu'ils étaient enfermés de tous côtés , ou par les ennemis, ou par le lac, l'impossibilité de se sauver par la fuite , rappela leur courage , et l'on commença à combattre des deux côtés avec une animosité étonnante. L'acharnement fut si grand dans les deux armées , que personne ne sentit un tremblement de terre qui arriva dans cette contrée, et qui renversa des villes entières. Dans cette confusion , le consul ayant été tué par un cavalier gaulois-insubrien , les Romains commencèrent à plier , et prirent ensuite ouvertement la fuite. Six mille s'ouvrirent un passage à travers les vainqueurs, mais ils furent arrêtés et faits prisonniers le lendemain. Il y eut quinze mille Romains de tués dans cette bataille. Environ dix mille se rendirent à Rome par différens chemins , pour aller annoncer la nouvelle de leur défaite. Du côté d'Annibal, la perte ne fut que de quinze cents hommes. Il dépêcha un courrier à Carthage , pour y porter la nouvelle des heureux succès qu'il avait eus jusque là en Italie. Elle y causa une joie infinie pour le présent , fit concevoir de meilleures espérances pour l'avenir , et ranima le courage de tous les citoyens.

A Rome , au contraire , la douleur et l'alarme y furent universelles, quand le préteur, du haut de la tribune aux harangues , eut prononcé ces mots au peuple : *Nous avons perdu une grande bataille.* Le sénat crut que , dans un si grand malheur , il fallait avoir recours à des remèdes extraordinaires. On nomma pour dictateur Quintus Fabius , personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance, et on lui donna pour général de la cavalerie Marcus Minucius. C'était la seconde année de la guerre.

Annibal, après la bataille de Thrasymène, ne jugeant pas encore à propos de s'approcher de Rome, se contenta de battre la campagne, et de ravager le pays. Ennemi implacable des Romains , il avait ordonné que l'on fit main basse sur tout ce qui s'en rencontrerait en âge de porter les armes.

Conduite
d'Annibal
par rapport
à Fabius.
Ibid.

Fabius, suivi de Minucius et de quatre légions , était parti de Rome pour aller chercher l'ennemi; mais dans la ferme résolution de ne lui donner aucune prise sur lui, et de ne point hasarder de combat , qu'il ne fût assuré du succès. Dès que les deux armées furent en présence, Annibal , pour jeter l'épouvante dans les troupes Romaines, ne manqua pas de leur présenter la bataille, en s'avançant jusqu'aux retranchemens de leur camp. Mais quand il vit que tout y était calme, il se retira , en leur reprochant d'avoir perdu cette vertu martiale, si naturelle à leurs pères, mais outré au fond, de voir qu'il avait affaire à un général différent de Sempronius et de Flaminius. Il essaya d'ébranler la cons-

Conduite
du dictateur
par rapport
à Annibal.

tance et le flegme du dictateur , par les différens mouvemens qu'il faisait, par le pillage des villes , par l'incendie des bourgs et des villages; mais rien ne fut capable de détourner Fabius du plan qu'il paraissait s'être tracé.

Annibal, après avoir fait un butin immense dans la campagne de Rome , décampa pour aller passer ses quartiers d'hiver dans la Pouille. Fabius jugeant bien qu'Annibal serait obligé de prendre pour son retour, le même chemin par lequel il était venu , se saisit du seul défilé par où Annibal pouvait sortir , et y mit un détachement de quatre mille hommes : le Carthaginois était pris au piège; mais il s'en tira avec avantage. Sur-le-champ il fit assembler une grande quantité de bœufs, jusqu'au nombre de deux mille, et commanda qu'on attachât à leurs cornes de petits faisceaux de sarment. Vers le milieu de la nuit y ayant fait mettre le feu, il fit pousser ces animaux vers le sommet des montagnes où étaient campés les Romains. Le détachement, qui gardait le défilé, voyant ces feux, abandonna son poste, et courut vers les hauteurs, pour disputer le passage aux Carthaginois, qu'on croyait se sauver à la faveur des flambeaux. Fabius étonné de ce spectacle et de ce tumulte, et n'osant sortir de son camp pendant la nuit, de peur de surprise, attendit le jour. Le général carthaginois saisit ce moment, fait traverser à ses troupes et au butin le défilé qui était sans garde, et sauve son armée d'un piège, où un autre général moins habile que lui, aurait péri sans ressource. Il est beau de savoir ti-

rer avantage de ses fautes mêmes , et de les faire servir à sa propre gloire.

Minucius, lieutenant de Fabius, profita de cette occasion pour le décrier à Rome. Un léger avantage qu'il remporta sur Annibal pendant l'absence de Fabius , et dont il écrivit aussitôt à Rome, comme d'une victoire considérable , excita les plaintes et les murmures de tout le monde contre la conduite du dictateur. La chose en vint à ce point, que le peuple lui égala en pouvoir son général de cavalerie. Minucius, enflé de l'autorité que le peuple venait de lui donner , proposa à Fabius de partager le commandement. Mais le dictateur rejeta cette proposition qui aurait exposé toute l'armée, les jours que Minucius aurait commandé. Il aima mieux partager les troupes. Nous allons voir que cette sage prévoyance du dictateur sauva l'armée.

Annibal, parfaitement instruit de tout ce qui se passait dans le camp romain , eut une grande joie d'apprendre la division des deux chefs. Il ne manqua pas d'en profiter pour tendre un piège à la témérité de Minucius. Celui-ci y donna tête baissée , et engagea la bataille sur une colline, où Annibal avait caché une embuscade. Ses troupes furent mises en déroute, et allaient être taillées en pièces, lorsque Fabius fut averti par les cris des blessés : « Courons, dit-il à ses soldats , au secours de Minucius. Allons arracher aux ennemis la victoire , et à nos concitoyens l'aveu de leur faute (1). » Il arriva fort à

(1) *Victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. Tit. Liv. l. 22. n. 29.*

propos , et obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier, en se retirant, disait : « Que » cette nuée , qui depuis long-temps paraissait sur le haut des montagnes, avait enfin crevé avec un grand fracas , et avait causé un grand orage. » Un service si important ouvrit les yeux à Minucius. Il reconnut sa faute, rentra dans le devoir, et montra qu'il est quelquefois plus glorieux de savoir réparer ses fautes, que de n'en point commettre.

Affaires
d'Espagne.

Polyb. l. 3.
r. 245. 250.

Liv. l. 22.
n. 19. 22.

Pendant cette même campagne, Cnéus Scipion étant venu fondre tout d'un coup sur la flotte des Carthaginois, commandée par Amilcar, la défit, prit vingt-cinq vaisseaux, et remporta un grand butin. Cette victoire encouragea les Romains. Ils envoyèrent en Espagne P. Scipion, avec une flotte. Ce commandant ayant joint son frère, ils passèrent pour la première fois l'Ebre, et portèrent leurs armes bien au delà.

La trahison d'Abélox, sagontin, contribua beaucoup à avancer leurs affaires. Annibal ayant laissé en dépôt à Sagonte les otages des peuples d'Espagne, qui étaient les enfans des familles les plus distinguées du pays, Abélox persuada à Bostar, qui commandait dans la place, de renvoyer ces jeunes gens dans leur patrie, pour attacher par là plus fortement les peuples au parti des Carthaginois. Il fut chargé lui-même de cette commission. Il les conduisit aux Romains, qui les rendirent ensuite à leurs parens, et gagnèrent leur amitié par un présent si agréable.

Au printemps suivant, on élut à Rome pour

consuls C. Térentius Varron , et L. Emilius Paulus. On fit dans cette campagne ce qui ne s'était jamais pratiqué jusqu'alors, qui fut de composer l'armée de huit légions , chacune de cinq mille hommes , sans les alliés , qui étaient en égal nombre. Ainsi l'armée romaine était composée de quatre-vingt mille hommes de pied , et de six mille chevaux. C'est avec toutes ces forces que les consuls allèrent chercher Annibal, pour le combattre.

Bataille de Cannes.

Polyb. l. 3. p. 255. 268.

Liv. l. 22. n. 34. 54.

An. M. 3789. Av. J.C. 215.

Les deux armées , après plusieurs mouvemens, se trouvèrent en présence près de Cannes, petite ville située dans la Pouille, sur le fleuve Offente. Elles furent plusieurs jours à se regarder. Enfin, un jour que Varron avait le commandement (car il roulait de jour à autre entre les deux consuls), tout se prépara au combat des deux côtés. Annibal, après avoir fait convenir ses troupes , que quand on leur aurait donné le choix d'un terrain propre pour combattre , supérieures comme elles étaient en cavalerie, elles n'en pouvaient pas choisir de plus favorable, les harangua de cette manière : « Rendez grâces aux Dieux » d'avoir amené ici les ennemis pour vous en » faire triompher ; et sachez - moi gré aussi » d'avoir réduit les Romains à la nécessité » de combattre. Après trois grandes victoi- » res consécutives, que faut-il pour vous ins- » pirer de la confiance , que le souvenir de » vos propres exploits ? Les combats précé- » dens vous ont rendus maîtres du plat pays ; » par celui-ci vous le deviendrez de toutes » les villes , de toutes les richesses et de la » puissance des Romains. Il n'est plus ques-

» tion de parler , il faut agir. J'espère de la
» protection des Dieux, que vous verrez dans
» peu l'effet de mes promesses. »

Les deux armées étaient bien inégales en nombre. Il y avait dans celle des Romains , en comptant les alliés , quatre-vingt mille hommes de pied, et un peu plus de six mille chevaux. Dans celle des Carthaginois , quarante mille hommes de pied, tous fort agueris, et dix mille chevaux. Emilius commandait la droite des Romains ; Varron la gauche ; Servilius, l'un des deux consuls de l'année précédente , le centre.

Annibal s'était posté de manière que le vent soufflait directement contre le visage des Romains pendant le combat. Il avait appuyé sa gauche sur la rivière d'Offente , et avait distribué sa cavalerie sur les ailes. Il forma un corps de bataille en plaçant l'infanterie espagnole et gauloise au centre , et l'infanterie africaine pesamment armée, moitié à sa droite et moitié à sa gauche, sur une même ligne avec la cavalerie. Il se mit ensuite à la tête de ce corps d'infanterie espagnole et gauloise , et l'ayant tiré de la ligne , il marcha en avant pour commencer le combat , en arrondissant son front à mesure qu'il approchait de l'ennemi , et en allongeant ses flancs en espèce de demi-cercle , afin de ne point laisser d'intervalle entre son corps et le reste de la ligne , composée de l'infanterie pesante qui ne s'était point ébranlée.

On en vint bientôt aux mains. Le combat dura long-temps, et fut très-vif. Les Romains se battirent avec un courage et une valeur

extraordinaires. Mais leur cavalerie ayant été défaite et mise hors d'état de pouvoir se rallier, le centre fut enveloppé par l'infanterie et par la cavalerie des ennemis. Ainsi toute l'infanterie romaine fut taillée en pièces, après avoir fait des prodiges de valeur. Emilius, qui avait été couvert de blessures dans le combat, fut tué ensuite par un gros d'ennemis qui ne le reconnurent point, et avec lui deux questeurs, vingt et un tribuns militaires, plusieurs hommes consulaires, ou qui avaient été préteurs, Servilius, consul de l'année précédente, et Minucius qui avait été maître de la cavalerie sous Fabius, et quatre-vingts sénateurs. Il demeura sur le champ de bataille plus de soixante et dix mille hommes; et les Carthaginois, acharnés contre les Romains, ne cessèrent de tuer, jusqu'à ce qu'Annibal se fût écrié plusieurs fois (1) : *Arrête, soldat; épargne le vaincu*. Dix mille hommes qui avaient été laissés à la garde du camp, se rendirent prisonniers de guerre après la bataille. Le consul Varron se retira à Venouse, accompagné seulement de soixante et dix cavaliers; et quatre mille hommes environ se sauvèrent dans les villes voisines. Du côté d'Annibal, la victoire fut complète, et il la dut principalement à la supériorité de sa cavalerie. La perte ne passa pas cinq mille hommes.

Maharbal, l'un des généraux carthaginois voulait que, sans perdre de temps, l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de

(1) Donec Annibal diceret militi suo : Parce ferro
Flor. l. 1. c. 6.

le faire souper , à cinq jours de là , dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il fallait prendre du temps pour délibérer sur cette proposition : « Je vois bien , dit Maharbal , que les Dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens à la fois. Vous savez vaincre , Annibal , mais vous ne savez pas profiter de la victoire (1). »

On prétend que ce délai sauva Rome et l'empire. Plusieurs , et Tite-Live entre autres, le reprochent à Annibal comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés , et ne peuvent se résoudre à condamner un si grand capitaine , qui , dans tout le reste , ne manqua jamais ni de prudence pour prendre le bon parti , ni de vivacité pour exécuter. C'est un ancien procès , sur lequel il n'est pas aisé de prononcer ; il faudrait être du métier , et peut-être du temps même de l'action , pour juger sainement de ce fait. Quoi qu'il en soit de cette conduite d'Annibal , il est certain que Rome ne s'était jamais trouvée dans une pareille désolation. Toutes les boutiques furent fermées par ordre du sénat , et tout le monde eut ordre de se tenir chez soi , et surtout les dames , qui , par leurs larmes et leurs cris , augmentaient le désordre.

La nouvelle de cette bataille fit à Carthage une impression bien différente. Tous les habitans en ressentirent une joie extraordinaire. Il fut ordonné qu'on enverrait à Annibal tous les secours nécessaires pour terminer cette

(1) Tum Maharbal : non omnia nimirum eidem Dii dedere. Vincere scis , Annibal , victoriâ uti nescis. *Liv. l. 22. n. 51.*

guerre à la gloire de la nation. Mais ces secours furent envoyés d'un autre côté par les intrigues de la faction d'Hannon, qui s'appliquait à traverser les desseins d'un général qu'il ne pouvait souffrir. Cet homme, plus ennemi du général des Carthaginois que des Romains, lui savait plus mauvais gré de ses victoires que les Romains mêmes. On dit que Magon, dans les discours qu'il fit en plein sénat, sur les exploits de son frère en Italie, pour faire juger de la grandeur de la victoire par quelque chose de sensible, en parlant en quelque sorte aux yeux, fit répandre au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or, qu'on avait tirés des doigts des nobles romains, qui avaient été tués à la bataille de Cannes.

La journée de Cannes soumit à Annibal les plus puissans peuples de l'Italie, attira dans son parti ceux de la grande Grèce, avec la ville de Tarente, et détacha des Romains leurs plus anciens alliés, entre lesquels Capoue tenait le premier rang. Annibal choisit cette ville pour y passer son quartier d'hiver. Ce fut là, s'il en faut croire Tite-Live, que cette armée, qui avait essuyé les plus grands travaux, bravé les périls les plus affreux sans y succomber, fut vaincue par l'abondance et les délices dans lesquelles elle se plongea. Le même auteur regarde ce séjour de Capoue dans la vie d'Annibal, comme une grande tache, et il prétend que ce général fit en cela une faute incomparablement plus grande, que le délai qu'il fit après la bataille de Cannes, d'aller à Rome,

Quartier
d'hiver à Ca-
poue.

Liv. 25.

n. 18.

Cependant la bravoure avec laquelle cette

armée battit depuis ce temps-là des consuls et des préteurs, prit des villes à la vue des Romains, maintint ses conquêtes, et resta encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassée; tout cela porte assez à croire que cet auteur exagère les pernicious effets des délices de Capoue. La véritable ou au moins la principale cause de la chute des affaires d'Annibal, fut le défaut de recrues et de secours de la part de sa patrie. Ce fut là ce qui contribua, plus que toute autre chose, à la décadence des affaires d'Annibal, et à la ruine de celles de Carthage.

Affaires
d'Espagne et
de Sardai-
gne.
Liv. l. 23.
n. 26. 30. 32.
40. 41.

Les deux Scipions faisaient de grands progrès en Espagne, lorsque le sénat de Carthage ordonna à Asdrubal, seul capable de leur résister, de passer en Italie au secours de son frère. On envoya à sa place Imilcon avec une armée. Asdrubal partit avec la sienne; mais les deux Scipions se mirent en devoir de lui fermer la sortie de la province. Ils le poursuivirent dans sa marche, et l'obligèrent à combattre: Asdrubal fut vaincu, et, loin de passer en Italie, il ne fut pas même en tat de demeurer en Espagne.

En Sardaigne, les Carthaginois perdirent douze mille hommes dans une bataille contre les Romains, qui y firent prisonniers Asdrubal, surnommé *Calvus*, Hannon et Magon, personnages distingués.

Siège de
Capoue.
Liv. l. 23.
n. 41. 46. l.
25. n. 22. l.
26. n. 5. 16.

Depuis le séjour d'Annibal à Capoue, les affaires des Carthaginois en Italie ne se soutinrent plus avec le même éclat. Le siège de Capoue, par les Romains, fut une des choses à laquelle le général carthaginois fut le plus

sensible. A la première nouvelle qu'il en eut, il vola au secours de cette ville, attaqua les Romains, leur donna plusieurs combats pour lever le siège. Enfin, voyant que toutes ses tentatives étaient inutiles, il marcha brusquement vers Rome. Les Romains furent étonnés, mais non déconcertés. On se contenta, sur l'avis de Fabius, de faire venir, avec une partie de l'armée, l'un des deux commandans qui étaient au siège de Capoue.

Annibal, après avoir fait quelques ravages, rangea son armée en bataille devant la ville, et les généraux romains en firent autant. Chacun se disposait à bien faire son devoir dans un combat dont Rome devait être le prix, lorsqu'une tempête violente obligea les deux partis de se retirer. Ils ne furent pas plus tôt rentrés, que le temps devint calme et serein. La même chose arriva plusieurs fois de suite (1). Ce qui fit dire à Annibal, que tantôt la fortune, et tantôt la volonté lui manquaient pour se rendre maître de Rome; et il se retira sans avoir rien fait. Cependant Capoue, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas long-temps. Les principaux des sénateurs, qui avaient eu le plus de part à la révolte, et qui, par cette raison, n'attendaient aucun quartier des Romains, s'étant donné la mort à eux-mêmes d'une manière tout-à-fait tragique, la ville se rendit à discrétion, et fut traitée comme une ville rebelle et infidèle.

(1) Audita vox Annibalis fertur, potiundæ sibi urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam *Tit. l.* 26. n. 11.

Les deux Scipions , qui , dès le commencement de la guerre étaient en Espagne , y avaient fait de grands progrès , avaient battu et taillé en pièces plusieurs armées des Carthaginois ; mais , cette année-ci , les affaires changèrent entièrement de face. Ces deux généraux crurent devoir diviser leur armée , pour attaquer les ennemis séparément : et c'est ce qui fut la cause de leur perte. Publius fut accablé le premier avec toute son armée , et fut tué sur le champ de bataille.

An. M. 3798.
Av. J. C. 206.

An. M. 3793.
Av. J. C. 211.

Mort des
deux Sci-
pions en Es-
pagne.

*Liv. l. 25.
n. 32. 39.*

Passage
d'Asdrubal
en Italie.

Cnéus ne survécut pas long-temps à son frère , et périt dans le combat les armes à la main.

Asdrubal , frère d'Annibal , après la défaite des deux Scipions , se mit en état d'exécuter le projet qu'il méditait depuis long-temps , de passer en Italie pour joindre ses troupes à celles de son frère , et terminer cette guerre à la gloire de la nation. Le passage des Alpes ne lui coûta presque point de peine , ayant trouvé le chemin frayé par son frère , et tous les peuples disposés à le recevoir. Quelque temps après il dépêcha vers Annibal des courriers ; mais ils furent arrêtés , et amenés au camp des Romains.

Le consul Néron apprit par les lettres dont ces courriers étaient chargés , qu'Asdrubal devait se joindre à son frère dans l'Ombrie. Il jugea que , dans une conjoncture si importante , d'où dépendait le salut de l'État , il pouvait se mettre au-dessus des règles ordinaires pour le service et le bien de la république. Dans cette vue , il alla joindre Livius son collègue , pour attaquer brusquement Asdrubal avec leurs forces réunies , et

empêcher la jonction des deux généraux carthaginois. Dès le matin du lendemain de son arrivée, on tint conseil. Livius était d'avis de donner quelques jours de repos aux troupes. Néron le pria de ne point rendre téméraire par le délai, une entreprise que la promptitude seule pouvait faire réussir. On donna donc le signal pour la bataille. Asdrubal s'étant avancé aux premiers rangs, reconnut à plusieurs marques qu'il était arrivé de nouvelles troupes, et il ne douta pas que ce ne fussent celles de l'autre consul : d'où il conjectura qu'il fallait que son frère eût reçu quelque échec considérable, et il craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Après ces réflexions il fit sonner la retraite. Son armée se mit en marche avec assez de désordre. La nuit survint, et ses guides l'ayant abandonné, il ne sut quelle route tenir. Il suivait au hasard le bord du fleuve Métaure, et il se mettait en devoir de le passer, lorsqu'il fut joint par l'armée ennemie. Il jugea, dans cette extrémité, qu'il lui était impossible d'éviter le combat, et il fit tout ce qu'on pouvait attendre de la présence d'esprit et du courage d'un grand capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux. L'action dura long-temps; et les Romains ne furent pas tant redevables de cette victoire à leur valeur qu'à leur grand nombre et à la fatigue des ennemis, qui avaient marché toute la nuit et la moitié du jour sans prendre ni repos, ni nourriture. Enfin, Asdrubal voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, et ne pouvant survivre à

Sa mort.

tant de milliers d'hommes , qui avaient quitté leur patrie pour le suivre , se jeta au milieu d'une cohorte romaine , où il périt en digne fils d'Amilcar , et en digne frère d'Annibal.

Ce combat fut pour les Carthaginois le plus sanglant de toute cette guerre , soit par la mort de leur chef , soit par le carnage qui fut fait de leurs troupes , et put servir de représailles à la journée de Cannes. Il fut tué de leur côté (1) cinquante-cinq mille hommes , et il y en eut six mille de pris. Les Romains perdirent huit mille hommes. Ils étaient si las de tuer , que quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il était aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuyait : « Il est bon , dit-il , qu'il en reste quelques-uns pour porter aux Carthaginois la nouvelle de leur défaite. »

Néron se mit en marche dès la nuit même du combat pour rejoindre son camp. Dès qu'il y fut arrivé , il fit jeter dans celui des Carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal fut extrêmement touché de la mort de son frère. Il reconnut à ce cruel coup la fortune de Carthage. « C'en est fait , dit-il , je ne lui enverrai plus de superbes courriers. En perdant Asdrubal , je perds toute mon espérance et tout mon bonheur (2).

(1) La perte, selon POLYBE, fut beaucoup moindre , et ne monta qu'à dix mille hommes.

(2) Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos : occidit , occidit
Spes omnis , et fortuna nostri

Nominis , Asdrubale interempto. *Horat. l. 4. od. 4.*

Le sort des armes ne fut pas plus heureux pour les Carthaginois en Espagne. La sage vivacité du jeune Scipion , qu'on y avait envoyé pour remplacer son père et son oncle , y avait entièrement rétabli les affaires des Romains , comme la courageuse lenteur de Fabius l'avait fait auparavant en Italie. Il battit en plusieurs rencontres les trois chefs carthaginois , et soumit entièrement l'Espagne aux Romains. Après cette glorieuse expédition , il retourna à Rome , où il fut nommé consul. On lui donna la Sicile pour département , d'où il passa , sans différer , en Afrique , et y établit le théâtre de la guerre.

Les heureux et rapides succès de ce jeune conquérant , obligèrent les Carthaginois à rappeler Annibal d'Italie , pour le lui opposer. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal , qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Aussitôt après son arrivée en Afrique il fit demander à Scipion une entrevue , pour l'entretenir de la paix. Les deux généraux se rendirent au lieu marqué. L'entretien ne fut pas fort long : Scipion faisant les conditions de la paix trop dures , Annibal ne put se résoudre à les accepter , et on se sépara dans le dessein de décider du sort de Carthage par une action générale.

On se disposa au combat de part et d'autre. L'action fut très-vive et très-opiniâtre. Mais enfin , les Carthaginois furent obligés de prendre la fuite , et laissèrent vingt mille des leurs sur la place. Annibal se sauva pendant le tumulte et étant entré dans Car-

Conquêtes de Scipion en Espagne. Polyb. l. 11. p. 650. .. 14. p. 677. 687. l. 15. p. 689. 694.

Liv. l. 28. n. 1. 4. 16. 38. 40. 46. l. 29. n. 24. 36. l. 30. n. 20. 28. Il est nommé consul. Il passe en Afrique.

Il bat Annibal. An M. 3803. Av. J. C. 201.

thage , il avoua qu'il était vaincu sans ressource , et que la ville n'avait plus d'autre parti à prendre , que de demander la paix , à quelques conditions que ce fût. C'est le conseil que suivit Carthage.

Paix conclue.
An. M. 3804.
Av. J. C. 200.

Les conditions de paix que Scipion dicta, furent : que les Carthaginois vivaient libres en conservant leurs lois, aussi-bien que les villes et les terres qu'ils possédaient en Afrique avant cette guerre ; qu'ils rendraient les prisonniers transfuges ; qu'ils livreraient tous leurs vaisseaux , à l'exception de dix à trois rangs de rames ; que toute guerre hors de l'Afrique leur serait interdite ; qu'ils payeraient aux Romains dix mille talens euboïques (1) ; qu'ils restitueraient à Massinissa tout ce qu'ils avaient pris sur lui , ou sur ses ancêtres ; qu'ils livreraient tous les éléphants qu'ils avaient alors , et qu'ils n'en dresseraient plus dorénavant pour la guerre ; qu'ils fourniraient des vivres , et payeraient la solde aux troupes auxiliaires des Romains , jusqu'à ce que leurs députés fussent de retour de Rome : enfin , qu'ils donneraient en otage cent personnes au choix de Scipion.

Quand les députés furent de retour à Carthage , ils exposèrent au sénat les conditions que Scipion leur avait dictées. Gisgon , qui les trouvait insupportables , se leva , et fit un discours pour détourner ses citoyens d'une paix si honteuse. Annibal , indigné qu'on écoutât tranquillement un tel harangueur prit Gisgon par le bras , et le jeta en bas de

(1) Un peu plus de vingt - huit millions trente - trois mille livres.

son siège. Une démarche si violente , et bien éloignée du goût d'une ville libre comme était Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, et sur-le-champ s'excusa , et s'étendit sur la nécessité de faire la paix. Tout le monde revint à son avis , et la paix fut acceptée.

Les Carthaginois , après le retour des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Rome , firent la paix avec Scipion , aux conditions qu'il leur avait imposées. Ils lui remirent plus de cinq cents vaisseaux qu'il fit brûler à la vue de Carthage. Il fit trancher la tête aux alliés du nom latin , et pendre les citoyens romains qui lui furent rendus comme transfuges.

Quand on procéda au premier paiement de la taxe imposée par le traité, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le sénat , et plusieurs ne pouvant retenir leurs larmes , on dit qu'Annibal alors se mit à rire , leur disant que ce ris n'était pas plus hors de saison que les larmes qu'il voyait répandre. Il leur reprocha qu'ils auraient dû pleurer lorsqu'on leur avait ôté leurs armes , brûlé leurs vaisseaux , interdit toute guerre contre les étrangers , et non pas lorsqu'il fallait contribuer à la taxe publique.

Scipion s'embarqua pour repasser en Italie. Il arriva à Rome à travers une multitude infinie de peuples , que la curiosité attirait sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vu , et on lui donna le nom d'*Africain*, honneur inouï jusque là , personne avant lui n'ayant

pris le nom d'une nation vaincue. Ainsi fut terminée la seconde guerre punique, après avoir duré dix-sept ans.

Intervalle
entre la
deuxième et
la troisième
guerre puni-
que.

Pendant plus de cinquante ans que dura l'intervalle entre la seconde et la troisième guerre punique, il ne se passa rien de fort considérable par rapport à Carthage. On peut réduire les événemens à deux chefs, dont l'un concerne Annibal, l'autre quelques différens particuliers entre les Carthaginois et Massinissa, roi des Numides.

ARTICLE V.

Suite de l'histoire d'Annibal.

Corn. Nep.
in Annib. c. 7.

Depuis la conclusion de la paix, Annibal fut fort considéré à Carthage, du moins dans les commencemens. Il fut chargé du commandement des troupes dans quelques guerres que les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique. Mais les Romains, à qui le seul nom d'Annibal faisait ombrage, en portèrent leurs plaintes à Carthage. Annibal fut rappelé. A son retour on le nomma préteur, qui était la première charge de l'Etat. Il en remplit avec gloire toutes les fonctions. L'amour qu'il avait pour l'ordre, ne put lui permettre de voir sans douleur le désordre qui régnait également dans l'administration de la justice et des finances. Il eut le courage d'entreprendre la réforme de ce double abus, et il en vint à bout. Autant que cette conduite généreuse et désintéressée lui gagna l'amitié du peuple et de tous les gens de bien, autant lui attira-t-elle la haine des puissans et des nobles. Les fermiers généraux surtout, dont il avait

Annibal ré-
forme la jus-
tice et les fi-
nances.

dévoilé au peuple les vols et les rapines, accoutumés jusque là à s'engraisser des deniers publics, jetèrent alors les hauts cris, comme si ç'eût été leur ravir leur bien, et non arracher de leurs mains avares celui qu'ils avaient volé à l'Etat.

Cette double réforme fit beaucoup crier contre Annibal. Ses ennemis ne cessaient d'écrire à Rome qu'il avait de secrètes intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, et qu'il éclaterait tôt ou tard. On écoutait à Rome ces discours, et le nom d'Annibal était terrible aux Romains. Le sénat envoya trois commissaires à Carthage, pour y porter leurs plaintes, et demander qu'on leur livrât Annibal. Celui-ci sentit bien le motif de la commission, et que c'était à lui seul qu'on en voulait. Il se sauva sur un vaisseau qu'il avait fait préparer secrètement, déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien. Il aborda d'abord à Tyr, où il fut reçu comme dans une autre patrie. Après quelques jours de repos, il partit de cette ville, et se retira auprès du roi Antiochus. Ce prince le reçut, avec tous les honneurs dus à un homme de sa réputation, dans la ville d'Ephèse.

Retraite
d'Annibal.
Liv. l. 23
n. 45.

Il se retire
d'abord chez
Antiochus.

L'arrivée d'un capitaine de ce mérite lui fit grand plaisir, et ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains. Le premier conseil qu'Annibal donna au roi, et qu'il ne cessa de lui donner dans la suite, fut de porter la guerre dans l'Italie, qui ne pouvait être vaincue que dans l'Italie même. Ce fut à Ephèse qu'un certain philosophe, qui passait pour le plus beau discoureur de

l'Asie , eut l'impudence de parler fort longtemps , en présence d'Annibal , sur les devoirs d'un général d'armée et sur les règles de l'art militaire. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on demandait au Carthaginois ce qu'il en pensait : « J'ai bien vu des vieillards, dit-il, qui man- » quaient de sens et de jugement , mais je » n'en ai point vu de moins sensé et de moins » judicieux que celui-ci. »

Le séjour d'Annibal auprès d'Antiochus était un grand sujet d'inquiétude pour les Romains. Ils envoyèrent des commissaires sur les lieux , qui étaient chargés surtout de travailler à diminuer le crédit d'Annibal auprès du roi , en le lui rendant suspect ; et , en effet , ils y réussirent. Aux sollicitations des Romains se réunirent les flatteurs de la cour d'Antiochus , qui , le prenant par son faible , lui inspirèrent des sentimens de jalousie contre ce grand capitaine. Depuis ce temps-là , il ne fit plus aucun cas , ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien ce-
lui-ci. Antiochus fut obligé de faire une paix honteuse avec les Romains , dont une des conditions fut , qu'il leur livrerait Annibal.

Corn. Nep.
in Annib. c.
3 et 10.
Just. l. 32.
e. 4.

Celui-ci ne lui en laissa pas le temps , et se retira d'abord dans l'île de Crète, pour y délibérer sur le parti qu'il aurait à prendre. Ses trésors pensèrent l'y faire périr. Mais une russe , en quoi il était fécond , le sauva lui et ses richesses. Il remplit plusieurs vases de plomb fondu , couvrant seulement la surface d'or et d'argent , et il les mit dans le temple de Diane , en présence des Crétois , à la

bonne foi desquels , disait-il , il confiait son argent. On fit bonne garde autour du temple, et on laissa une entière liberté à Annibal. Il partit de Crète , et alla chercher un asile chez Prusias, roi de Bithynie.

Ensuite
chez Prusias.

Ce prince , qui était en guerre contre Eumène , roi de Pergame , connaissant le mérite d'Annibal, lui donna le commandement de ses troupes. Ce grand capitaine fit remporter au roi plusieurs victoires , tant sur terre que sur mer. Des services si importans semblaient assurer pour toujours, à Annibal, un asile chez ce roi ; mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos , et députèrent Quintius Flaminius vers Prusias, pour se plaindre de ce qu'il lui donnait une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner le sujet de cette ambassade , et il n'attendit pas qu'on le livrat à ses ennemis : d'abord il essaya de se sauver par la fuite; mais il s'aperçut que les sept issues cachées, qu'il avait fait faire à son palais , étaient occupées par les soldats de Prusias , qui voulait faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte; il se fit donc apporter le poison qu'il gardait depuis long-temps, pour s'en servir dans l'occasion, et le tenant entre ses mains : « Dé- » livrons , dit-il , le peuple romain , d'une » inquiétude qui le tourmente depuis long- » temps, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. » Après avoir reproché aux Romains combien ils avaient dégénéré, et à Prusias , son ingratitude et son sacrilège, il avala le poison , et mourut âgé de soixante et dix ans.

Liv. l 30.
n. 51.

Mort d'Annibal.
An. M. 3822.
Av. J. C. 182.

Cette année est célèbre par la mort de trois grands hommes : Annibal, Philopémen et Scipion, qui eurent cela de commun qu'ils terminèrent tous trois leur vie hors de leur patrie, par un genre de mort qui répondait peu à la gloire de leurs actions. Les deux premiers périrent par le poison. Scipion se condamna à un exil volontaire, pour éviter une accusation injuste qu'on lui intentait à Rome, et il y mourut dans une sorte d'obscurité.

Eloge d'Annibal.

Ce serait ici le lieu de représenter, dans toute leur étendue, les excellentes qualités d'Annibal, qui a fait tant d'honneur à Carthage ; mais les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent que de les indiquer.

Ses vertus guerrières.

Dans l'espace de dix-sept ans que dura la guerre, on ne lui reproche que deux fautes : la première, de n'avoir pas, aussitôt après la bataille de Cannes, mené ses troupes victorieuses vers Rome pour en former le siège ; la seconde, d'avoir laissé amollir leur courage dans les quartiers d'hiver qu'il leur fit prendre à Capoue ; fautes qui montrent seulement que les grands hommes ne le sont pas en tout ; *summi enim sunt, homines tamen*, et qui peut-être peuvent s'excuser en partie.

Quintil.

Mais, pour ce peu de fautes, que d'éminentes qualités dans Annibal ! quelle étendue de vues et de desseins, même dès sa plus tendre jeunesse ! quelle grandeur d'âme ! quelle intrépidité ! quelle présence d'esprit dans le feu même de l'action, pour savoir profiter de tout ! Quelle dextérité à manier les esprits

en sorte que parmi tant de nations différentes, qui manquaient souvent de vivres et d'argent, il n'y eut jamais aucune sédition dans son camp, ni contre lui ni contre aucun de ses généraux ! Quelle équité, quelle modération ne dut-il pas faire paraître à l'égard de ses nouveaux alliés, pour venir à bout de les tenir inviolablement attachés à son service, quoiqu'il fût obligé de leur faire porter presque tout le poids de la guerre par les séjours de son armée et par les contributions qu'il en tirait ! Enfin, quelle fécondité de ressources pour soutenir si long-temps la guerre dans un pays éloigné, malgré une puissante faction domestique qui lui refusait tout et le traversait en tout ! On peut dire que, dans le cours d'une si longue guerre, Annibal parut seul le soutien de l'Etat et l'ame de l'empire des Carthaginois, qui ne purent jamais croire qu'ils étaient vaincus, jusqu'à ce qu'Annibal leur eût avoué lui-même qu'il l'était.

Ce ne serait pas bien connaître Annibal que de ne le considérer qu'à la tête des armées. Ce que l'histoire nous apprend des intelligences secrètes qu'il entretenait avec Philippe, roi de Macédoine; des sages conseils qu'il donna à Antiochus, roi de Syrie; de la double réforme qu'il mit à Carthage dans l'administration des finances et dans celle de la justice, montre qu'il était grand homme d'Etat en toutes manières. Son génie supérieur et universel lui faisait embrasser toutes les parties du gouvernement, et ses talens naturels le rendaient capable d'en remplir

avec gloire toutes les fonctions. Il était aussi grand politique que grand guerrier, aussi propre aux emplois civils qu'aux militaires en un mot, il réunissait les différens mérites de toutes les professions, de l'épée, de la robe et des finances.

Il n'était pas même sans érudition (1); et tout occupé qu'il était des travaux militaires, et d'une infinité de guerres qu'il eut à soutenir, il trouva des momens pour cultiver les lettres. Plusieurs reparties spirituelles de ce grand homme, que l'histoire nous a conservées, marquent qu'il avait un fonds d'esprit excellent, et il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvait recevoir dans ce temps, et dans une république telle que celle de Carthage. Il parlait passablement le grec, et avait même écrit quelques livres en cette langue. Il avait eu pour maître un Lacédémonien, nommé Sosile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi-bien que Philénus, autre Lacédémonien: ils travaillaient tous deux à l'histoire de ce grand capitaine.

Pour ce qui regarde la religion et les mœurs, il n'était point tout-à-fait tel que Tite-Live nous le représente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoise, sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment, sans crainte des Dieux, sans religion. Nous l'avons vu en plusieurs occasions marquer un grand respect pour les Dieux; et Justin, qui écri-

(1) *Atque hic tantus vir, tantisque bellis districtus, non nihil temporis tribuit litteris. Corn. Nepos.*

vait d'après un auteur bien digne de foi, re-
 marque qu'il fit toujours paraître beaucoup ^{4.}
 de sagesse et de modération parmi le grand ^{Lib. 31.}
 nombre de femmes qu'il fit prisonnières pen- ^{Trogus}
 dant le cours d'une si longue guerre, en sorte ^{Pompee.}
 qu'on n'aurait pas cru qu'il fût né en Afrique,
 où l'incontinence était le vice du pays et de
 la nation.

Son désintéressement au milieu de tant
 d'occasions de s'enrichir par les dépouilles
 des villes qu'il prenait et des peuples qu'il
 domptait, nous marque qu'il savait le véri-
 table usage qu'un général doit faire des ri-
 chesses, qui est de gagner les soldats et de
 s'attacher les alliés, en faisant à propos des
 largesses, et n'épargnant point les récom-
 penses; qualité bien importante pour un com-
 mandant, et qui n'est pas commune. Anni-
 bal ne se servait de l'argent que pour ache-
 ter le succès, bien persuadé qu'un homme
 qui est à la tête des affaires, trouve tout le
 reste dans la gloire de réussir. Il mena tou-
 jours une vie dure et sobre, même en temps
 de paix, et au milieu de Carthage lorsqu'il
 y occupait la première dignité, où l'histoire
 remarque qu'il ne mangeait jamais couché
 sur son lit, comme c'était la coutume, et
 qu'il ne buvait que fort peu de vin.

Je ne prétends cependant pas justifier pléi-
 nement Annibal de tous les reproches qu'on
 lui fait. Avec toutes ces grandes qualités que
 nous avons remarquées, on ne peut dissi-
 muler qu'il lui restait quelque chose du ca-
 ractère et des vices de sa nation, et qu'il y
 a dans sa vie des actions et des circonstan-

ces qu'il serait difficile d'excuser ; mais cela montre , comme nous l'avons déjà dit , que quelque grand que fût Annibal, il ne l'était pas en tout , et qu'il se ressentait , comme tous les autres grands hommes , de la condition humaine.

Au reste, les personnes destinées aux armes, ne sauraient trop étudier ce grand homme , que les connaisseurs regardent comme le capitaine le plus accompli, presque en tout genre, qui ait jamais été. En s'instruisant avec Annibal, du métier de la guerre, je les prie de remarquer qu'il ne regardait ni comme un privilège de la guerre , ni comme un devoir de l'état des officiers, de faire bonne chère et de vivre dans les délices et dans la débauche.

Différends
entre les Car-
thaginois et
Massinissa ,
roi de Numi-
die.

Entre les conditions de la paix accordée aux Carthaginois , il y en avait une qui portait qu'ils rendraient à Massinissa toutes les terres et les villes qui lui avaient appartenu avant la guerre; et Scipion , pour récompenser son zèle à l'égard du peuple romain , avait ajouté à son domaine celui de Syphax. Ce présent fut dans la suite une source de disputes et de divisions entre les Carthaginois et les Numides.

Ces deux princes, Syphax et Massinissa , régnaient tous deux en Numidie , mais sur différens peuples. Au commencement de la seconde guerre punique, Syphax s'était rangé du côté des Romains. Gala, père de Massinissa , avait embrassé le parti des Carthaginois , et envoya contre Syphax une armée nombreuse , sous la conduite de son fils, âgé alors de dix-sept ans Syphax , vaincu dans

une bataille où l'on dit qu'il y eut trente mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie; mais, dans la suite, les choses changèrent bien de face.

Massinissa ayant perdu son père, se trouva plusieurs fois réduit à la dernière extrémité : chassé de son royaume par un usurpateur, poursuivi vivement par Syphax, près à chaque moment de tomber entre les mains de ses ennemis; sans troupes, sans argent, sans ressource. Il était alors allié des Romains et ami de Scipion, avec qui il avait eu une entrevue en Espagne. Syphax, au contraire, ayant épousé la fameuse Sophonisbe, fille d'Asdrubal, avait passé dans le parti des Carthaginois.

Le sort des deux princes changea encore une fois, mais sans retour. Syphax perdit une grande bataille, et tombe vivant entre les mains de l'ennemi. Massinissa vainqueur, attaque Cirtha, capitale de son royaume, et s'en rend maître; mais il y trouve un ennemi plus redoutable que dans le combat, Sophonisbe, aux attraits et aux caresses de laquelle il ne peut résister. Pour la mettre en sûreté, il l'épouse; mais il est bientôt obligé, pour présent nuptial, de lui envoyer du poison, n'imaginant point d'autre moyen de lui tenir sa parole, et de la soustraire au pouvoir des Romains.

C'était une faute considérable en elle-même, et qui d'ailleurs ne pouvait pas manquer de déplaire extrêmement aux Romains, fort jaloux de leur autorité. Ce jeune prince la répara fort avantageusement par les services

Liv. l. 30.
n. 44. signalés qu'il rendit à Scipion. Il fut mis en possession du royaume de Syphax, et les Carthaginois, comme nous l'avons vu, furent obligés de lui restituer tout ce qui lui appartenait : ce qui donna lieu aux contestations dont nous allons parler.

Liv. l. 34.
n. 6. Un territoire situé vers le bord de la mer, près de la Petite-Syrte, en fut le sujet. Ce pays était si fertile et si riche, que la seule ville de Leptis, qui y était située, payait chaque jour aux Carthaginois, pour tribut, un talent ou mille écus. Massinissa s'était emparé d'une partie de ce territoire. De part et d'autre on envoya des députés à Rome, qui plaidèrent leur cause dans le sénat. Les commissaires, qui se transportèrent par son ordre sur les lieux, revinrent sans avoir rien décidé. Carthage envoya de nouveaux députés à Rome, mais on les amusa par de belles paroles sans effets. Le but des Romains était de traîner cette affaire en longueur, pour laisser à Massinissa le temps de s'affermir dans son usurpation. Caton, qui avait été du nombre des commissaires, déclara hautement, à son retour, que Rome ne serait jamais en sûreté tant que Carthage subsisterait ; et, depuis ce temps-là, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le sénat, il ajoutait toujours à son avis : *Et je conclus de plus, qu'il faut détruire Carthage.*

App. de
bell. pun. p.
37.

Cependant, la division se mit dans Carthage. La faction populaire l'emporta sur celle des sénateurs, et fit exiler quarante citoyens, faisant prêter serment au peuple que jamais il ne souffrirait qu'on parlât de rappeler les

exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Massinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gaius et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, et on les poursuivit. Nouveau sujet de guerre. On leva une armée de part et d'autre; la bataille se donna, les Carthaginois plièrent; et réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Massinissa les transfuges, de lui payer cinq mille talens d'argent dans l'espace de cinquante années, et de rétablir les exilés, malgré le serment qu'ils avaient fait du contraire. Ils furent tous passés sous le joug, et renvoyés chacun avec un habit seulement. De cinquante-huit mille hommes, il n'en retourna que fort peu à Carthage.

ARTICLE VI.

Troisième guerre punique.

La troisième guerre punique, moins considérable que les deux premières par le nombre et la grandeur des combats, et par sa durée, qui ne fut que de quatre ans, le fut beaucoup plus par le succès et l'événement, puisqu'elle se termina par la destruction et la ruine de Carthage. Cette ville sentit bien depuis sa dernière défaite, ce qu'elle avait à craindre des Romains, en qui elle avait toujours remarqué beaucoup de mauvaise volonté, toutes les fois qu'elle s'était adressée à eux dans ses démêlés avec Massinissa, roi de Numidie. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois députèrent à Rome pour savoir ce qu'on pensait d'eux, et ce qu'on souhaitait

An. M. 3855.
 Carth. 697.
 Rome. 599.
 Av. J.C. 149.
 App. p 41.

42.

qu'ils fissent. On leur répondit froidement que c'était au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devaient aux Romains pour avoir fait la guerre au roi de Numidie, leur allié. Ils ne tirèrent d'autre réponse ni d'autre éclaircissement par une seconde députation ; ce qui les jeta dans une grande inquiétude.

*Plut. in vit.
Cat. p. 352.*

Cependant, à Rome, on délibérait dans le sénat sur le parti que devait prendre la république ; enfin, il fut résolu qu'on déclarerait la guerre aux Carthaginois ; et les raisons ou les prétextes qu'on apporta, furent que, contre la teneur du traité, ils avaient conservé des vaisseaux, et conduit une armée hors de leurs terres contre un prince allié de Rome. L'arrivée des députés d'Utique, qui venaient se mettre, eux, leurs biens, leurs terres et leur ville entre les mains des Romains, contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Utique était une ville fort riche et fort opulente, qui avait un port également spacieux et commode, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades, et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes.

*App. bell.
pun. p. 42.*

Les Carthaginois n'eurent pas à délibérer : ils se remirent eux et tout ce qui leur appartenait entre les mains des Romains. Le sénat loua beaucoup cette démarche, et leur accorda la liberté, l'usage de leurs lois et toutes leurs terres, à condition que, dans l'espace de trente jours, ils enverraient en otage, à Lilybée, trois cents des jeunes gens les plus

qualifiés de la ville , et qu'ils feraient ce que leur ordonneraient les consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude. Ils n'attendirent pas l'expiration du terme pour faire partir les jeunes gens qu'on leur demandait ; ensuite ils allèrent trouver les consuls à Utique , qui leur ordonnèrent de leur livrer, sans fraude et sans délai , généralement toutes leurs armes : cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

On vit arriver dans le camp des Romains une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étaient dans Carthage. Le consul Censorinus (car , ce fut toujours lui qui porta la parole) se leva un moment à l'arrivée des députés de Carthage , qui suivaient les chariots , leur témoigna d'abord quelque bonté ; puis , reprenant tout-à-coup un air grave et sévère : « Je ne puis pas , » leur dit-il , ne point louer votre promptitude à exécuter les ordres du sénat ; il m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage , qu'il a résolu de détruire , et que vous transportiez votre demeure dans quel endroit où il vous plaira de votre domaine , pourvu que ce soit à quatre - vingts stades de la mer . »

Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant , ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Les députés ne purent obtenir qu'on sursît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent présentés au sénat , pour tâcher d'en obtenir la révocation. Il fallut partir et porter la réponse à Cartha-

App. p. 46

Ibid. p. 46
53.

ge. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avaient reçu, un cri général apprit au peuple quel était son sort ; et dès ce moment, ce ne fut plus, dans toute la ville, que hurlemens, que désespoir, que rage et que fureur.

*App. p. 55.
Stab. l. 6. 17.
p. 83.*

Il fut pourtant résolu, d'un commun accord, de ne point abandonner la ville. Le délai que firent les consuls de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée, fut très-avantageux aux Carthaginois ; ils en profitèrent pour mettre leur ville en état de défense. On fabriqua des armes avec une promptitude incroyable ; et parce qu'on manquait de matières propres à faire des cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment.

*Siège de
Carthage.
App. p. 55.
63.*

Cependant, les consuls s'avancèrent vers la ville pour en former le siège. Ils ne s'étaient attendus à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance ; et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Scipion, surnommé depuis l'*Africain*, servait alors en qualité de tribun, et se distinguait parmi tous les officiers, autant par sa prudence que par sa bravoure. Son rare mérite lui attira d'abord l'envie ; mais, comme il se conduisait en tout avec beaucoup de modestie et de retenue, elle se changea bientôt en admiration.

Dans le même temps, Massinissa se voyant près de mourir, pria Scipion de vouloir bien lui rendre une visite, afin qu'il pût lui mettre en main un plein pouvoir de disposer,

comme il le jugerait à propos , de son royaume et de ses biens , en faveur des enfans qu'il laissait : Scipion le trouva mort en arrivant. Je parlerai ailleurs de la famille et de la postérité de Massinissa.

L'estime que Phaméas avait conçue pour Scipion , l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers ; et il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégés.

Le nouveau consul Calpurnius Pison , et Mancinus , son lieutenant , arrivèrent en Afrique. Il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur : il eut même du dessous en plusieurs occasions. Les assiégés avaient repris courage ; leurs troupes augmentaient considérablement , et ils faisaient tous les jours de nouveaux alliés. Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome. On commença à craindre le succès d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse et plus importante qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Le jeune Scipion était venu à Rome pour demander l'édilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée , son nom , son visage , sa réputation , la croyance même que les Dieux le destinaient pour terminer la guerre punique , comme le grand Scipion , son grand - père adoptif , avait terminé la seconde ; tout cela frappa extrêmement le peuple , et le déterminà à lui donner le consulat au lieu de l'édilité qu'il demandait , laissant dormir les lois pour cette année ; et il voulut qu'il eût l'Afrique pour département , sans tirer les pro-

vinces au sort , comme c'était la coutume et comme Drusus , son collègue , demandait qu'on le fit.

App. p. 69. Dès que Scipion eut achevé ses recrues , il passa en Afrique. Ce fut fort à propos pour les troupes romaines , que les Carthaginois tenaient enfermées , et qui allaient être taillées en pièces le matin même , si le nouveau consul n'eût volé à leur secours. Le premier soin de Scipion , à son arrivée au camp , fut de rétablir , parmi les troupes , la discipline qu'il trouva entièrement ruinée. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles , régla la qualité des viandes , et n'en voulut point d'autres que de simples et de militaires , écartant avec soin tout ce qui sentait le luxe et les délices. Quand il eut bien établi cette réforme , il songea sérieusement à pousser le siège de Carthage ; il prit d'abord cette partie de la ville appelée Mégare , qui le rendit maître absolu de l'isthme. Par là , il commença de couper les vivres aux assiégés , à qui on n'en pouvait plus porter que par terre , ce qui souffrit de très-grandes difficultés. La famine se fit bientôt sentir dans Carthage.

App. p. 56. Avant que de passer outre , je dois donner
 57. ici quelque idée de la situation et de la grandeur de Carthage. Elle contenait , au commencement de la guerre contre les Romains , sept cent mille habitans. Elle était située dans le fond d'un golfe , environnée de la mer , en forme d'une presqu'île dont le col , c'est-à-dire , l'isthme , qui la joignait au continent , était large d'une lieue et un quart ; la presqu'île avait de circuit dix-huit lieues. Du cô-

Strab. l. 17.
 v. 833.
 Description
 de Carthage.

Le dé de l'occident, il en sortait une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises, qui, s'avancant dans la mer, la séparait d'avec un marais, et était fermée de tous côtés de rochers et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où était la citadelle, appelée *Byrsa*, la ville était close d'une triple muraille haute de trente coudées, sans les parapets et les tours qui la flanquaient tout alentour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises : chaque tour avait quatre étages ; les murailles n'en avaient que deux ; elles étaient voûtées, et dans le bas il y avait des étables pour mettre trois cents éléphants, avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvait aussi de quoi loger vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Tout cet appareil de guerre était enfermé dans les seules murailles. Il n'y avait qu'un endroit de la ville dont les murs fussent faibles et bas ; c'était un angle négligé qui commençait à la pointe de terre, et continuait jusqu'aux ports qui étaient du côté du couchant. Il y en avait deux qui se communiquaient l'un à l'autre, mais qui n'avaient qu'une seule entrée, large de soixante et dix pieds, et fermée avec des chaînes. Le premier était pour les marchands, où l'on trouvait plusieurs demeures pour les matelots. L'autre était pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyait une île nommée *Cothon*, bordée, aussi-bien que le port, de grands quais, où il y avait des loges séparées pour

mettre à couvert deux cent vingts navires , et des magasins au-dessus , où l'on gardait tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges destinées à retirer les vaisseaux , était ornée de deux colonnes de marbre d'ordre Ionique ; de sorte que tant le port que l'île représentaient , des deux côtés , deux magnifiques galeries. Dans cette île était le palais de l'amiral ; et comme elle était vis-à-vis de l'entrée du port , il pouvait de là découvrir tout ce qui se passait dans la mer , sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisait dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avaient aucune vue sur les vaisseaux de guerre , les deux ports étant séparés par une double muraille , et il y avait dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage : le port qui était double , appelé quelquefois *Cothon* , du nom de la petite île : la citadelle , appelée *Byrsa* ; la ville proprement dite , où demeuraient les habitans , qui environnait la citadelle , et était nommée *Mégara*.

*Boch. in
Fhal p. 512.*

Asdrubal , au désespoir de la honteuse déroute de ses troupes , et des progrès de Scipion , pour se venger des Romains , et pour ôter aux habitans toute espérance d'accommodement et de pardon , fit avancer sur le mur tout ce qu'il y avait de prisonniers romains , en sorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là , il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fit souffrir : on leur

crevait les yeux ; on leur coupait le nez , les oreilles , les doigts ; on leur arrachait toute la peau de dessus le corps , avec des peignes de fer ; et , après les avoir ainsi tourmentés , on les précipitait du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux propres Carthaginois ; mais il ne les épargnait pas eux-mêmes. Il fit égorger plusieurs des sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion , se voyant maître absolu de l'isthme , y construisit un camp pour ses troupes. Il était de forme carrée , environné de bons retranchemens armés de palissades. Du côté des Carthaginois , il éleva un mur haut de douze pieds , flanqué , d'espace en espace , de tours et de redoutes ; et sur la tour du milieu , il s'en élevait une autre de bois , fort haute , d'où l'on découvrait tout ce qui se passait dans la ville : ce mur occupait toute la largeur de l'isthme.

Pour leur couper encore davantage les vivres , d'autant plus rares , qu'Asdrubal ne distribuait le blé qui lui arrivait qu'aux trente mille hommes de troupes qui servaient sous lui , se mettant peu en peine du reste de la multitude , Scipion entreprit de fermer le port par une levée qui commençait à cette langue de terre qui était assez près du port. L'entreprise parut folle aux assiégés , et ils insultaient aux travailleurs. Ils songèrent cependant à la rendre inutile , quand ils virent que l'ouvrage avançait : femmes et enfans , tout le monde se mit à travailler avec un tel secret , que Scipion n'en put rien apprendre , pas même par les prisonniers de guerre. Tout

étant prêt , les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port , et parurent en mer avec une flotte assez nombreuse , qu'ils avaient construite du reste des matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. Ils se seraient infailliblement rendus maîtres de la flotte romaine , s'ils avaient été sur-le-champ l'attaquer ; mais ils se contentèrent de faire comme une insulte et une bravade aux Romains , et rentrèrent dans le port.

Deux jours après , ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon ; mais ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille , qui pouvait décider du sort des deux partis , fut long-temps disputée , les troupes , de côté et d'autre , faisant des efforts extraordinaires. Dans le combat , les brigantins des Carthaginois , se coulant par dessous le bord des grands vaisseaux des Romains , leur rompaient tantôt la poupe , tantôt le gouvernail , et tantôt les rames ; et s'ils se trouvaient pressés , ils se retiraient avec une promptitude merveilleuse , pour revenir d'abord à la charge. Les Carthaginois ayant combattu jusqu'au soleil couchant avec égal avantage , jugèrent à propos de se retirer pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux ne pouvant entrer dans le port , dont l'entrée était trop étroite , le combat recommença plus vivement que jamais ; il dura bien avant dans la nuit , près d'une terrasse , sur le bord de laquelle on avait élevé un petit rempart , durant cette guerre , de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Les Carthaginois souffrirent

beaucoup dans ce dernier combat, et ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion s'empara de la terrasse, s'y logea, et y fit faire une muraille de briques, proche des murs de la ville, et de pareille hauteur; il y fit monter quatre mille hommes, qui incommodaient fort les assiégés : ainsi fut terminée cette campagne.

Pendant l'hiver, Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes du dehors, qui incommodaient ses convois et facilitaient ceux qu'on envoyait aux assiégés. Il attaqua Néphérís, place voisine qui leur servait de retraite. Dans une dernière action, il périt, du côté des ennemis, plus de soixante et dix mille hommes, et la place fut emportée après vingt-deux jours de siège. Cette prise contribua beaucoup à celle de Carthage, où, depuis ce temps-là, il n'était presque plus possible de faire entrer des vivres.

Au commencement du printemps, Scipion attaqua en même temps le port appelé Cothon et la citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnait ce port, il se jeta dans la grande place de la ville. Là, le combat dura six jours, et le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues et en faciliter le passage aux troupes, on tirait avec des crocs de fer, les corps des habitans qu'on avait tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetait dans des fosses, la plupart encore vivans et palpitans. Scipion, pendant tout ce temps-là, ne dort point, donnant partout ses ordres, et s'accordant à peine les momens pour prendre quelque nourriture. Il y avait

tout lieu de croire que le siège durerait encore long-temps et coûterait beaucoup de sang ; mais le septième jour on vit paraître des hommes en habits de supplians , qui demandaient , pour toute composition , qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudraient sortir de la citadelle , ce qui leur fut accordé , à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille , tant hommes que femmes. Les transfuges , qui étaient environ neuf cents , voyant qu'il n'y avait point de quartier à espérer pour eux , se retirèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal , commandant des troupes , sa femme et ses enfans.

Cependant Asdrubal , songeant à sauver sa vie , descendit secrètement vers Scipion , portant en main une branche d'olivier , et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges , qui , transportés de fureur , vomirent contre lui mille injures , et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumait , on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put ; et se mettant à la vue de Scipion avec ses deux enfans , lui parla ainsi : « Je ne » fais point d'imprécation contre toi , ô Ro- » main ! car , tu ne fais qu'user des droits de » la guerre ; mais , puissent les Dieux de Car- » thage , et toi de concert avec eux , punir , » comme il le mérite , ce perfide qui a trahi » sa patrie , ses Dieux , sa femme et ses en- » fans ! » Puis , adressant la parole à Asdrubal : « Scélérat , dit-elle , perfide , le plus lâ- » che de tous les hommes , ce feu va nous en- » sevelir moi et mes enfans ; pour toi , indi-

» gne capitaine de Carthage, va orner le
 » triomphe de ton vainqueur, et subir, à la
 » vue de Rome, la peine que tu mérites. »
 Après ces reproches, elle égorgea ses enfans,
 les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-
 même. Tous les transfuges en firent autant.

Carthage ayant été prise de la sorte, Sci-
 pion en abandonna le pillage aux soldats pen-
 dant quelques jours, à la réserve de l'or, de
 l'argent, des statues et des autres offrandes
 qui se trouveraient dans les temples. Il leur
 distribua plusieurs récompenses, aussi-bien
 qu'aux officiers, parmi lesquels deux s'étaient
 surtout distingués, Tib. Gracchus et Caj. Fan-
 nius qui, les premiers, avaient escaladé le
 mur. Il fit parer des dépouilles des ennemis
 un navire fort léger, et l'envoya à Rome por-
 ter la nouvelle de sa victoire. Il fit savoir en
 même temps aux habitans de la Sicile, qu'ils
 eussent à venir reconnaître et reprendre les
 statues que les Carthaginois leur avaient en-
 levées dans les guerres précédentes. En ren-
 dant à ceux d'Agrigente (1) le fameux tau-
 reau de Phalaris, il leur dit que ce taureau,
 qui était en même temps un monument de
 la cruauté de leurs anciens rois, et de la bon-
 té de leurs nouveaux maîtres, devait leur ap-
 prendre s'il leur serait plus avantageux d'être
 sous le joug des Siciliens que sous le gouver-
 nement du peuple romain. Ayant mis en

Ruine de
 Carthage.

(1). Quem taurum Scipio cùm redderet Agrigentinis,
 dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrum esset Si-
 culis utilius, suisne servire, an populo romano obtempe-
 rare, cùm idem monumentum et domesticæ crudelitatis
 et nostræ mansuetudinis haberent. *Cic. Ferr. 6. n. 73.*

vente une partie des dépouilles qu'on avait trouvées à Carthage, il fit de sévères défenses à ses gens de rien prendre ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il était attentif à écarter de sa personne et de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt. Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome, on s'y livra sans mesure aux sentimens de la plus vive joie, comme si ce n'eût été que de ce moment que le repos public fût assuré. Le premier soin des Romains fut de démolir tout ce qui restait de Carthage. Rome, déjà maîtresse du monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté, tandis que le nom de Carthage subsisterait. Tout le pays fut tributaire du peuple romain, et on en fit une province de l'empire, où l'on envoyait tous les ans un préteur.

An. M. 385g.
Carth. 701.
Rome. 603.
Av. J.C. 145

C'est ainsi que finit cette ville qui avait été si florissante pendant sept cents ans, comparable aux plus grands empires par l'étendue de sa domination sur terre et sur mer, par ses armées nombreuses, par ses flottes, par ses richesses; supérieure aux autres nations par le courage et la grandeur d'ame, qui, toute dépouillée qu'elle était d'armes et de vaisseaux, avait fait soutenir à Rome, pendant trois années entières, toutes les misères d'un long siège.

On dit que Scipion voyant cette ville absolument ruinée, ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. S'il avait été éclairé des lumières de la vérité, il aurait su « qu'un royaume est transféré d'un peuple à un autre, à cause des injustices,

des violences , des outrages qui s'y com-
» mettent, et de la mauvaise foi qui y règne
» en différentes manières. » Carthage est dé-
truite , parce que l'avarice , la perfidie , la
cruauté y étaient montées à leur comble. Il
en est de même de tous les royaumes où le
luxue , l'ambition , l'injustice , la perfidie for-
cent le souverain distributeur des empires , à
donner, par leur chute , une grande leçon à
l'univers.

La crainte que Rome avait de Carthage ,
lui fit porter ses précautions au delà des rui-
nes de cette ville infortunée : défenses furent
faites, au nom du peuple romain , d'y habi-
ter désormais, avec d'horribles imprécations
contre ceux qui , au préjudice de cet inter-
dit, entreprendraient d'y rebâtir quelque cho-
se. Cependant quelques précautions qu'on
eût prises, afin qu'on ne pensât jamais à ré-
tablir Carthage , moins de trente ans après
sa ruine , et du vivant de Scipion , l'un des
Gracques, pour faire sa cour au peuple, en-
treprit de la repeupler , et y conduisit une
colonie de six mille hommes. Dans la suite,
sous les empereurs , elle fut toujours la ca-
pitale de toute l'Afrique, et elle subsista en-
core avec éclat pendant environ sept cents
ans. Mais les Sarrazins l'ont enfin tellement
détruite, que dans le pays même on n'en con-
naît ni le nom , ni les vestiges.

Avant de finir cette histoire , qu'il me soit
permis de m'arrêter un moment, pour faire
quelque attention sur la conduite des Romains
dans cette dernière guerre punique. Il suffit
d'avoir quelque reste d'équité et de bon sens

pour condamner, dans l'occasion dont il s'agit. le procédé des Romains. On n'y reconnaît point leur ancien caractère, cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisemens, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain : *Minimè romanis artibus*. Pourquoi ne pas attaquer les Carthaginois à force ouverte ? Pourquoi leur déclarer nettement par un traité, qui est une chose sacrée, qu'on leur accorde la liberté et l'usage de leurs lois, en sous-entendant des conditions qui en sont la ruine entière ? Pourquoi cacher, sous la honteuse réticence du mot de *ville*, dans ce traité, le perfide dessein de détruire Carthage ; comme si, à l'ombre de cette équivoque, ils le pouvaient faire avec justice ? Pourquoi enfin ne leur faire la dernière déclaration, qu'après les avoir dépouillés de leur plus belle jeunesse, de leurs meilleurs officiers et de leurs armes ? N'est-il pas visible que Carthage, après tant de pertes, tant de défaites, tout affaiblie et épuisée qu'elle est, fait encore trembler les Romains, et qu'ils ne croient pas pouvoir la dompter par la voie des armes ? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice, et pour en espérer même de grands avantages. L'expérience de tous les siècles nous apprend qu'on ne manque guère de la commettre, quand on la croit utile.

Liv. l. 13.
672. L'éloge magnifique que Polybe fait des Achéens, est bien éloigné de ce que nous

voyons ici. Ces peuples, dit-il, loin d'employer des ruses et des tromperies à l'égard de leurs alliés, pour augmenter leur puissance, ne croyaient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, et ne comptaient pour solide et glorieuse victoire, que celle qui se remportait les armes à la main par le courage et la bravoure. Il avoue, dans le même endroit, qu'il ne reste plus chez les Romains que de légères traces de l'ancienne générosité de leurs pères. Ce qui est certain, c'est que tous les historiens ont remarqué que, depuis la destruction de Carthage, le changement de conduite et de gouvernement fut sensible à Rome : que ce ne fut plus timidement et comme à la dérobée, que le vice s'y glissa; mais qu'il leva la tête, et saisit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la république; et qu'on se livra sans réserve, et sans plus garder de mesure, au luxe et aux délices, qui ne manquèrent pas, comme cela est inévitable, d'entraîner la ruine de l'Etat. « Le premier Scipion, dit Pater-
» culus, en parlant des Romains, avait jeté
» les fondemens de leur grandeur future : le
» dernier, par ses conquêtes, ouvrit la porte
» à toutes sortes de dérèglemens et de disso-
» lutions. Depuis que Carthage, qui tenait
» Rome en haleine en lui disputant l'empire,
» eut été entièrement détruite, la déca-
» dence des mœurs n'alla plus lentement,
» ni par degrés, mais fut prompte et pré-
» cipitée. »

DIGRESSION.

Mœurs et caractère du second Scipion l'Africain.

Vell. Pater.
l. 1. c. 12.

Scipion, le destructeur de Carthage, était propre fils du fameux Paul Emile, qui vainquit Persée, dernier roi de Macédoine, et par conséquent petit-fils de cet autre Paul Emile, qui fut tué à la bataille de Cannes. Il fut adopté par le fils du grand Scipion l'Africain, et nommé *Scipio Æmilianus*; ce qui, selon la loi des adoptions, réunissait les noms des deux familles. Il en soutint également l'honneur par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la robe et l'épée. Pendant tout le cours de sa vie, on ne vit rien en lui que de louable; actions, discours, sentimens. Il se distingua particulièrement (éloge bien rare maintenant dans les gens de guerre) par un goût exquis pour les belles-lettres, et pour toutes sortes de sciences, et par l'estime singulière qu'il faisait des personnes lettrées et savantes. Partagé entre les armes et les livres, entre les travaux militaires du camp et les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçait son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivait son esprit par l'étude des sciences. Il avait toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon (1), si pleins d'instructions solides, soit pour la guerre, soit pour la politique. Tout le monde sait qu'on lui attribuait les comédies de Térence, ouvrage le plus achevé que Rome ait jamais produit pour l'élégance et la finesse. L'union intime de Scipion avec Polybe, acheva de

Excerpt. è Pol. p. 147.
163.

(1) Africanus semper socraticum Xenophontem in manibus habebat. *Cicer. Tuscul. Qæstion. l. 2. n. 62.*

perfectionner en lui les rares qualités qu'un heureux naturel, et l'excellente éducation que Paul Emile lui avait donnée, y faisaient déjà admirer. Pendant les cinq premières années qu'il fut à l'école de Polybe, il sut bien profiter des leçons qu'il y recevait. Il avait conçu une aversion extrême pour les plaisirs également dangereux et honteux auxquels s'abandonnait la jeunesse romaine.

Il possédait à un degré éminent la générosité, le noble désintéressement, le bel usage des richesses; vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance.

Emilie, femme du premier Scipion l'Africain, et mère de celui qui avait adopté notre Scipion, avait en mourant laissé une riche succession à ce dernier. Quand elle fut morte, Scipion abandonna tout ce riche héritage à sa mère Papiria, qui, ayant été répudiée il y avait déjà quelque temps par Paul Emile, et n'ayant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, menait une vie obscure, et ne paraissait plus dans les assemblées ni dans les cérémonies publiques.

Etant obligé, en conséquence de la succession de sa grand'mère, de payer, en trois termes différens, aux deux filles de Scipion son grand-père adoptif, la moitié de leur dot, qui montait à cinquante mille écus; à l'échéance du premier terme, Scipion fit remettre la somme entière. Tibérius Gracchus, et Scipion Nasica, qui avaient épousé ces deux sœurs, crurent que Scipion s'était trompé; ils allèrent le trouver. Scipion leur dit qu'il n'ignorait pas la disposition des lois;

qu'on en pouvait suivre la rigueur avec des étrangers , mais qu'avec des proches et des amis, il convenait d'en user avec plus de simplicité et plus de noblesse , et il les pria de recevoir la somme en son entier.

Paul Emile son père étant mort , Scipion céda à son frère Fabius , qui était moins riche que lui, plus de soixante mille écus , qui étaient sa part de la succession paternelle. Il lui donna outre cela quinze mille écus , pour porter la moitié des frais que ce même frère devait faire pour un spectacle de gladiateurs, en l'honneur de la mémoire de son père.

Après la mort de Papiria sa mère , il laissa à ses sœurs tous les présens magnifiques qu'il lui avait faits. Toutes ces différentes preuves de sa grandeur d'ame , lui attirèrent des applaudissemens universels.

Les exercices de la chasse , auxquels il se plaisait extrêmement , contribuèrent beaucoup à rendre son corps robuste , et capable de soutenir les plus rudes fatigues. Toutes ces belles qualités, tant du corps que de l'esprit, furent les solides fondemens de cette gloire et de cette réputation, qui ont rendu le nom de Scipion si illustre.

HISTOIRE

de la famille et de la postérité

DE MASSINISSA.

Ce point d'histoire, faisant une partie considérable de celle d'Afrique, je ne le crois pas tout-à-fait étranger à mon sujet

Depuis que Massinissa , sous le premier Scipion, eut embrassé le parti des Romains, il leur demeura toujours fidèlement attaché. Sentant que sa fin approchait, il dit à sa femme et à ses enfans : « Qu'il ne connais-
 » sait dans toute la terre que le seul peuple
 » romain , et parmi ce peuple, que la seule
 » famille des Scipions; qu'il laissait en mou-
 » rant un pouvoir suprême à Scipion Emi-
 » lien de disposer de ses biens. et de parta-
 » gerson royaume entre ses enfans; qu'il vou-
 » lait que tout ce qu'il aurait décidé, fût exé-
 » cuté ponctuellement, comme si lui-même
 » l'avait arrêté par son testament. » Après leur avoir ainsi parlé , il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

App. p. 63.
Valer. Maz.
l. 5. c. 1.
An. M. 3856.
Carth. 700.
Rome. 600.
Av. J.C. 148.

Il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut sans doute à l'extrême sobriété dont il avait toujours usé dans le boire et le manger, et au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail et à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisait encore tous les exercices d'un jeune homme, et se tenait à cheval sans selle. Polybe remarque avec Plutarque, que le lendemain d'une victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avait trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis.

An seni ge-
renda sit
resp. p. 791.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étaient nés d'un mariage légitime; Micipsa, Gulussa, et Mastanabal. Scipion partagea le royaume entre ces trois derniers, et donna aux autres des revenus considérables. Bientôt après, Micipsa

App. Ibid.
Val. Maz.
l. 5. c. 2

Portrait de
Jugurtha.

demeura seul possesseur de ces vastes États par la mort de ses deux frères. Il eut deux fils, Adherbal et Hiempsal. Il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha son neveu, fils de Mastanabal. Jugurtha avait des qualités excellentes, était bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit et de bon sens, fuyant le luxe et le plaisir; il s'exerçait à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval, à chasser contre les lions et autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excellait en tout, et ne parlait point de lui-même (1).

An. M. 3876.
Rome. 620.
Av. J. C. 128.

Un si grand mérite donna de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyait âgé, et ses enfans fort jeunes. Pour éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfans, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyait au secours des Romains, occupés alors au siège de Numance sous la conduite de Scipion. Jugurtha, joignant à un courage intrépide toute la prudence possible, gagna l'estime et l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, et des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné de sages conseils, connaissant peut-être dans ce jeune prince une ambition dont il craignait les suites.

Micipsa, touché de ces témoignages, l'adopta; et, par son testament, le fit son héritier comme ses deux autres enfans, leur commandant de vivre tous dans une grande union, et surtout de demeurer fidèlement attachés au peuple romain, et de le regarder comme leur bienfaiteur, leur patron, leur

(1) Plurimum facere, et minimum ipse de se loqui. *Sal.*

maître. Micipsa mourut peu de jours après

Jugurtha ne se contraignit pas long-temps. Il commença par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avait parlé avec beaucoup de liberté, et le fit égorger. Adherbal vit par là ce qu'il devait craindre pour lui-même. La Numidie se divise, et prend parti entre les deux frères: Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est obligé de se sauver à Rome. Jugurtha sachant que tout y était vénal, y envoya des députés, avec ordre de corrompre, à force de présens, les principaux des sénateurs. Adherbal, dans la première audience, exposa son malheureux état, les injustices et les violences de Jugurtha, le meurtre de son frère, la perte de presque toutes ses places, et insista principalement sur les derniers ordres que son père, en mourant, lui avait donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple romain. Son discours fut long et pathétique. Les députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avait été tué par les Numides, à cause de sa cruauté; qu'Adherbal avait été l'agresseur; et qu'après avoir été vaincu, il venait se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il aurait souhaité; que leur maître priait le sénat de juger de sa conduite en Afrique, par celle qu'il avait gardée à Numance, et de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Les députés de Jugurtha avaient employé une éloquence plus efficace que les paroles, et elle eut son effet. Il fut résolu qu'on enverrait sur les lieux des commissaires pour partager également les provinces

Conduite
de Jugurtha.

entre les deux rois. Le partage se fit entièrement en faveur de Jugurtha, qui n'avait point épargné l'argent.

Ce premier succès enfla son courage et sa hardiesse. Il attaque son frère à force ouverte ; et pendant que celui-ci envoie vers les Romains , il enlève plusieurs de ses places, et , après le gain d'une bataille, l'assiége lui-même dans Cirtha, capitale de son royaume. Le sénat et le peuple romain déclarent par leurs députés aux deux princes , qu'ils aient à mettre bas les armes , et à faire cesser toute hostilité. Jugurtha conservant toujours une apparence de respect et de soumission envers les Romains, répond qu'il ne croyait pas que l'intention du peuple romain fût de l'empêcher de défendre sa propre vie contre les embûches de son frère, et qu'il enverrait au plus tôt à Rome pour informer le sénat de sa conduite. Il éluda de cette sorte les ordres du sénat, et ne laissa pas même aux députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Une seconde députation , composée de sénateurs de grand poids , et entre autres d'Emilius Scaurus, homme puissant dans la noblesse , factieux , et qui cachait de grands vices sous une apparence de probité, effraya Jugurtha, mais il sut éluder leur demande , et les sénateurs retournèrent à Rome comme ils en étaient venus. Adherbal n'ayant plus de ressource , se rendit , à condition qu'il aurait la vie sauve ; mais il fut égorgé sur-le-champ , et un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita

à Rome , l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le sénat. C. Memmius, tribun du peuple, homme vif, et ennemi de la noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut déclarée à Jugurtha. Le consul Calpurnius Bestia en fut chargé, homme dont l'avarice ternissait les grandes qualités. Scaurus partit avec lui. Ils emportèrent d'abord quelques places, mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes. On fit un traité : Jugurtha parut se rendre au peuple romain. Trente éléphants, quelques chevaux, et une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du questeur.

AN. M. 389.
ROME. 638.
AV. J. C. 110.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. On fit venir à Rome Jugurtha, afin qu'en présence du peuple romain, on examinât qui étaient ceux qui avaient reçu de l'argent. Il s'y rendit. Un tribun, corrompu à force de présens, traîna l'assemblée en longueur, et la dissipa. Un prince numide, petit-fils de Massinissa, nommé Massiva, étant pour lors à Rome, fut conseillé de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci le sut, et le fit égorger au milieu de Rome. L' meurtrier fut arrêté, et mis entre les mains de la justice; et Jugurtha eut ordre de se retirer en Italie. Ce fut pour lors que, sortant de la ville, et tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit : « Que Rome n'attendait qu'un acheteur, et qu'elle périrait » s'il s'en trouvait un (1). »

(1) Postquam Româ egressus est, fertur sæpe tacitus

La guerre recommença. Le consul Albinus réussit fort mal d'abord ; et plus mal encore son frère Aulus. Celui-ci ayant engagé l'armée dans un défilé , se rendit honteusement à Jugurtha , qui fit passer les Romains sous le joug, et leur fit promettre qu'ils sortiraient de Numidie dans l'espace de dix jours.

L. Métellus , consul , fut envoyé pour venger un pareil affront. Son désintéressement couronnait les autres vertus d'un excellent général qu'il possédait. Jugurtha , qui , pour vaincre, avait jusqu'alors moins employé l'épée que l'argent , paya de sa personne, et fit tout ce qu'on peut attendre de la bravoure , de l'habileté et de l'attention d'un grand capitaine, à qui le désespoir fournit de nouvelles forces et de nouvelles lumières.

La grande peine de Jugurtha fut de se mettre à couvert du côté des traîtres. Depuis qu'il eut su que Bomilcar , en qui il avait une entière confiance, avait songé à attenter sur sa vie, il n'eut plus de repos. Le jour, la nuit, le citoyen, l'étranger, tout lui était suspect, et le faisait trembler.

Marius , lieutenant de Métellus , dévoré d'ambition , vint à bout, par ses calomnies , de supplanter son général. Quelque force d'ame qu'eût Métellus , la noirceur affreuse de Marius lui arracha des larmes. L'honneur du triomphe lui fut cependant accordé à son retour à Rome , et il prit le surnom de *Numidicus*.

Jugurtha , dans la déroute de ses affaires ,

èò respiciens postremò dixisse : *Urbem venalem et maturè perituram , si emptorem invenerit*. Sallust.

avait eu recours à Bocchus, roi des Maures, dont il avait épousé la fille. Il engagea son beau-père à entrer en ligue avec lui contre les Romains, et il en reçut de grands secours. Une dernière défaite de Jugurtha acheva de rompre entre eux cette liaison, qui n'était fondée que sur l'intérêt. Bocchus ayant conçu le dessein de livrer le Numide aux Romains, écrivit à Marius de lui envoyer un homme de confiance, auquel il devait remettre son gendre. Le général romain choisit pour cet effet Sylla, jeune officier de mérite, qui servait sous lui en qualité de questeur. Sylla y alla, et y courut de grands risques par l'incertitude de Bocchus, qui enfin lui remit Jugurtha, que Sylla conduisit à Marius. Au lieu d'attribuer à son général l'honneur de cet événement, selon la règle, Sylla s'en réserva la plus grande partie. Il fit faire un anneau qu'il portait toujours, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus; et il affecta dans la suite de s'en servir pour son cachet. Marius, piqué au vif, ne lui pardonna jamais cette espèce d'insulte, qui fut l'origine de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, et qui coûta tant de sang à la république.

Jugurtha
est livré aux
Romains.

Marius entra en triomphe dans Rome, traînant captif Jugurtha, cet ennemi redoutable, dont le courage était soutenu par un génie si fertile en finesses et en ressources, au milieu des malheurs les plus désespérés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'esprit; qu'après la cérémonie il fut mené en

An. M. 390.
Rome. 645.
Av. J. C. 103.

Mort de
J: gurtha.

prison, et que les sergens, se hâtant d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendans qu'il y portait. En cet état, il fut jeté tout nu dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à lutter contre la faim et contre la crainte de la mort, ayant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un ardent désir de la vie. Digne récompense de ses forfaits, s'étant toujours cru tout permis, pour assouvir son ambition, son ingratitude; sa perfidie, ses noires trahisons, et ses cruautés sanglantes et barbares.

Histoire de
Juba.

Juba, roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux lettres et aux sciences, pour être entièrement omis dans l'histoire de la famille de Massinissa, dont son père, nommé aussi Juba, était arrière-petit-fils, et petit-fils de Gulussa. Juba le père se signala dans la guerre entre César et Pompée, par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la mort après la bataille de Thapsus, où ses troupes et celles de Scipion furent entièrement défaites. Juba son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son triomphe. Il paraît qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumières, qui, dans la suite l'égalèrent aux plus savans hommes qu'ait jamais eus la Grèce. Il ne quitta le séjour de cette ville que pour aller prendre possession du royaume de son père. Auguste le lui rendit, lorsque par la mort d'Antoine, il se vit maître absolu de disposer des provinces de l'empire. Juba, par la douceur

An. M. 3958.
Rome. 702.
Av. J. C. 46.

An. M. 3974.
Rome. 728.
Av. J. C. 30.

de son règne , gagna le cœur de tous ses sujets, qui le mirent au nombre de leurs Dieux. Il avait écrit de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des antiquités romaines, de l'histoire des théâtres , de celle de la peinture et des peintres , de la nature et des propriétés de différens animaux , de la grammaire, et d'autres matières semblables, dont on peut voir le dénombrement dans la dissertation de M. l'abbé Sevin, sur la vie et sur les ouvrages de Juba le jeune.

*Tome IV
des mémoires
de l'académie
des belles-lettres , p. 457.*

LIVRE TROISIÈME.

DE LA SICILE.

L'Histoire de la Sicile a une union trop intime et trop marquée avec celle de Carthage pour les séparer l'une de l'autre. L'ordre des matières et des événemens demande qu'elles soient traitées de suite. L'histoire de la Sicile a très-peu ou point de rapport avec celle des Grecs. C'est ce qui m'engage à la séparer de celle de ces peuples, et à la donner ici.

Table chronologique des rois de Syracuse.

An. M.	Av. J. C.
3525. GÉLON.	479.
3532. HIÉRON.	472.
3543. DENYS l'ANCIEN.	406.
3632. DENYS le JEUNE.	372.
3685. AGATHOCLE.	319.
3736. HIÉRON II.	268.
3789. HIÉRONIME.	215.

CHAPITRE PREMIER.

CE chapitre renferme l'histoire de Gélon, de Hiéron, et de Trasybule, trois frères qui se succédèrent l'un à l'autre dans la tyrannie de Syracuse. Je parlerai aussi de quelques personnages célèbres qui ont illustré la grande Grèce, et qui se sont fait à eux-mêmes une grande réputation parmi les hommes illustres.

ARTICLE I

Description de la Sicile.

La Sicile est la plus grande et la plus considérable de toutes les îles de la mer Méditerranée. Elle est de figure triangulaire ; et c'est pour ce, a qu'elle est appelée *Trinacria* et *Triquetra*. Elle a au nord, l'Italie, au midi, l'Afrique ; à l'orient, la mer Ionienne ou de Grèce ; et au couchant, l'île de Sardaigne. La Sicile est séparée de l'Italie par un détroit de quinze cents pas seulement, qu'on appelle le phare de Messine, parce qu'il est proche de cette ville. Le trajet de Lilybée en Afrique n'est, à ce qu'on prétend, que de vingt ou vingt-cinq lieues. Il y avait dans la Sicile un grand nombre de villes et de places fortes, dont les principales étaient Agrigente, Panorme, Sélinonte, Lilybée, Messine et Syracuse. Comme cette dernière était la plus grande de toute l'île, et qu'elle jouera un grand rôle dans l'histoire, il est, je crois, nécessaire de donner ici une description et un plan de cette ville.

Syracuse est située sur la côte orientale de Sicile. La vaste étendue qu'elle avait alors, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude et la richesse de ses citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles et des plus puissantes villes grecques. On dit que l'air y était si pur et si net, qu'il n'y avait point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, que le soleil n'y parût.

An. M. 3295.
Av. J.C. 709

Elle fut fondée par Archias le Corinthien , un an après que le furent Naxe et Mégare sur la même côte. Elle était composée d'abord de trois parties , qui sont l'Acradine , Tyque et l'île. Cette île était jointe au continent par un pont. C'est dans cette partie de Syracuse qu'on bâtit dans la suite le palais des rois et la citadelle. On y en ajouta une quatrième appelée Néapolis , c'est-à-dire , ville neuve , et enfin , une cinquième , qu'on nomma épipole , à cause qu'elle dominait sur la ville. Ce ne fut que sous Denys l'ancien , qu'Epipole fut environnée de murs et enfermée dans la ville , dont elle fit une cinquième partie , mais qui était peu habitée. Syracuse avait deux ports tout près l'un de l'autre , et qui n'étaient séparés que par l'île. Ils étaient environnés l'un et l'autre des édifices de la ville. Le grand port avait de circuit un peu plus de cinq mille pas , ou de deux lieues , et n'avait d'entrée que cinq cents pas de large. Au-dessus de l'Acradine , était un troisième port , nommé le port de *Trogile*.

ARTICLE II.

Histoire de Gélon , de Hiéron et de Thrasibule , tyrans de Syracuse.

Origine de
Gélon
Hérodote. l.
7. c. 153. 167.

Gélon était originaire d'une ville de Sicile , située sur la côte méridionale , entre Agrigente et Camarine , appelée Gèle , d'où peut-être il tira son nom. Il s'était fort distingué dans les guerres qu'Hypocrate , tyran de Gèle , eut à soutenir contre ses voisins , qu'il subjuguait presque tous. Après la mort d'Hypocrate , Gélon , sous prétexte de défendre les intérêts

et les droits des enfans du tyran , prit les armes contre ses propres citoyens , et les ayant vaincus dans un combat , il s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque temps après , il se rendit maître de Syracuse , par le moyen de quelques bandits qu'il y avait fait rentrer , et qui engagèrent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors , il abandonna Gèle à son frère Hiéron , s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracuse , et se rendit très-puissant en très-peu de temps.

Il offrit aux ambassadeurs de la Grèce , qui venaient implorer son secours contre le roi de Perse , deux cents vaisseaux et trente mille hommes de troupes , pourvu qu'on le déclarât généralissime de leur armée ; ce qu'on n'eut garde de lui accorder. Il agit au reste en rusé politique ; et quand il sut que Xerxès avait passé l'Hellespont , il envoya un homme affidé avec de grands présens , et lui donna ordre d'observer quel serait le succès du premier combat , et en cas qu'il fût favorable à Xerxès , de lui faire des soumissions de sa part ; sinon , de rapporter son argent.

Xerxès ne se proposant rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs , avait engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habitaient dans la Sicile. Ils y passèrent avec une armée de plus de trois cent mille hommes. Amilcar , le plus habile capitaine qui fût alors à Carthage , fut chargé de cette expédition. Il alla débarquer à Pannonne , et commença la campagne par mettre le siège devant Himère. Gélon accourut aussitôt au secours de cette ville , avec une

Défaite des
Carthaginois
par Gélon.
An. M. 3525.
Av. J. C. 479.
Diod. l. 11.
p. 1 et 16. 22.

armée de cinquante mille hommes de pied , et cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage et l'espérance aux assiégés , qui depuis ce temps-là se défendirent très - vigoureusement. Les Carthaginois furent battus et entièrement défaits par Gélon , qui en fit un carnage horrible. Ce combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles , où trois cents Spartiates disputèrent, au prix de leur sang , à Xerxès le passage dans la Grèce.

Il accorde
la paix aux
Carthaginois.

Gélon , après une victoire si complète et si glorieuse , loin d'en devenir plus fier et plus orgueilleux , se montra encore plus doux , plus affable et plus humain que jamais , même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix , exigeant d'eux seulement qu'ils payassent pour les frais de la guerre deux mille talens ; ce qui revient à six millions de notre monnaie. Il est à remarquer qu'entre les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus , une des principales fut , qu'ils cesseraient d'immoler leurs enfans au dieu Saturne. Ce qui marque en même temps et la cruauté des Carthaginois et l'humanité de Gélon.

Plut. in
Apophth. p.
175.

Il est élu
roi de Syra-
cuse d'un
commun con-
sentement.

Au retour de cette campagne , il convoqua l'assemblée des Syracusains , qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui , il s'y rendit sans armes , exposa à l'assemblée quelle avait été sa conduite , à quoi il avait employé les sommes qu'on lui avait confiées , et quel usage il avait fait de son autorité ; ajoutant que si l'on avait quelque plainte à former contre lui , sa personne et sa vie étaient en-

tre leurs mains. Tout le peuple , touché d'un discours si peu attendu , et encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnait à lui , répondit par une acclamation générale de joie , de louange et de reconnaissance ; et sur-le-champ , d'un commun accord , lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de roi.

Pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon , les Syracusains lui érigèrent une statue , où il était représenté avec un simple habit de citoyen , sans ceinture et sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier. Timoléon , plus de cent ans après , ayant rétabli la liberté à Syracuse , fit vendre à l'encan toutes les statues des princes et des tyrans qui l'avaient gouvernée jusque là ; mais auparavant , il leur fit faire leur procès en forme. Elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage , excepté celle de Gélon , dont les Syracusains respectaient encore la vertu comme s'il eût été vivant.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entière autorité à Gélon ; car , par un changement jusque là inouï , et dont Tacite (1) n'a connu depuis d'exemple que dans Vespasien , il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile , toutes les villes y jouissaient d'un profond repos , et Syracuse surtout goûtait avec joie toutes les douceurs de la paix , sous le sage gouvernement de Gélon. Une de ses

(1) Solus omnium antè se principum ia melius mutatus est. *Hist. l. i cap. 50.*

*Plut. in
Timol. p. 247
Ælian. l. 13
c. 37.*

principales attentions , fut de mettre en honneur le labourage et la culture des terres. Il animait le travail par sa présence , et se faisait un plaisir de paraître quelquefois à la tête des laboureurs , comme dans d'autres occasions on l'avait vu marcher à la tête des troupes ; et , dans l'une et dans l'autre occasion , il était également grand roi. Il est peu de maximes en matière de politique , sur lesquelles les anciens aient plus insisté que sur celle qui regarde la culture des terres ; ce qui est une preuve de leur grande sagesse , et de la profonde connaissance qu'ils avaient des solides appuis et des véritables ressources d'un Etat.

Mort
Gélon.

de Le règne de Gélon fut court , et ne fit que le montrer à la Sicile , pour donner dans sa personne le modèle d'un bon et d'un véritable roi. Après avoir régné seulement sept ans , il mourut infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami . son protecteur , son père. En effet , ce prince ne se croyait roi que pour défendre l'Etat , que pour maintenir le bon ordre , que pour protéger l'innocence et la justice , que pour donner à tous ses sujets , par sa vie simple . modeste , réglée , appliquée , le modèle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la royauté , que les peines et les soins , et il ne la regarda que comme un engagement et comme un moyen de rendre les hommes plus heureux. Il se piquait surtout d'une sincérité , d'une droiture et d'une fidélité à garder sa parole , qui étaient à l'épreuve de tout : qualité essen-

Son éloge.

tielle dans un prince , seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets et des étrangers , et qui doit être regardée comme la base de toute bonne politique , et de tout bon gouvernement. Ayant besoin d'argent , il s'adressa au peuple pour en tirer une contribution. Mais , voyant que les Syracusains avaient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense , il dit que ce qu'il leur demandait n'était qu'un emprunt , et qu'il s'engageait à le leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies , et il les rendit exactement au temps marqué. Quelle ressource pour l'Etat qu'une telle équité ! Quel malheur , quel aveuglement d'y donner la plus légère atteinte !

Après la mort de Gélon , le sceptre demeurera encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron , l'aîné de ses frères , lui succéda. Il faut , pour concilier les auteurs au sujet de ce prince , dont les uns le donnent pour un bon roi , d'autres pour un tyran odieux , il faut , dis-je , distinguer le temps. Il y a beaucoup d'apparence que Hiéron , dans les commencemens de son règne , ébloui par l'éclat de la puissance souveraine , et corrompu par les flatteries des courtisans , prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que son sage prédécesseur venait de lui marquer , et dont il s'était si bien trouvé. Ce jeune prince était avare , violent , injuste , et ne songeait qu'à satisfaire ses passions , sans se mettre en peine de s'attirer l'estime et l'affection des peuples , qui , de leur côté , avaient une extrême haine

Hiéron.
An. M. 353s.
Av. J. C. 472.

Diodor. l.
21. p. 57.

pour un prince qu'ils regardaient plutôt comme un tyran , que comme un roi.

Diodor. l. 11. p. 36. Quelque temps après qu'il fut monté sur le trône , il conçut de violens soupçons contre son frère Polysèle. Théron, qui avait épousé la fille de ce dernier , prit le parti de son beau-père. Il y eut à ce sujet de grands et de longs différends entre le roi de Syracuse et celui d'Agrigente. A la fin ils s'accommodèrent par la sage entremise du poète Simonide. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce temps-là , les deux rois vécurent en bonne intelligence.

Ælian. l. 4. c. 15. Une santé d'abord assez infirme, et éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le temps de faire des réflexions, et lui fit naître la pensée d'appeler auprès de lui des personnes savantes , capables de l'entretenir agréablement , et de lui donner d'utiles instructions. Les plus célèbres poètes de son temps se rendirent à sa cour; Simonide, Pindare, Bachylide, Epicharme; et l'on prétend que la douceur et les charmes de leur conversation ne contribuèrent pas peu à adoucir l'humeur dure et sauvage de Hiéron.

Leurs entretiens roulaient assez souvent sur des matières de philosophie. Dans un dialogue entre ce prince et Simonide, le poète donne au prince d'admirables instructions sur les devoirs de la royauté. Il lui représente qu'un roi ne l'est pas pour lui, mais pour les autres; que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier et à embellir ses villes; que sa gloire est, non qu'on le craigne,

mais qu'on craigne pour lui ; qu'un soin véritablement royal n'est pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux olympiques , mais de disputer avec les rois voisins , à qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses États , et à rendre ses peuples heureux.

Plutarque rapporte de Hiéron une parole qui marque une disposition excellente dans un prince. Il disait que sa maison et ses oreilles seraient toujours ouvertes à quiconque voudrait lui dire la vérité , et qui la lui dirait avec franchise et sans ménagement. Dans le dialogue dont nous venons de parler , Hiéron déplore le malheur qu'ont les rois d'être privés du plus grand bien et de la plus grande douceur de la vie , c'est-à-dire , d'un véritable ami , dans le sein duquel on puisse déposer sûrement ses chagrins , ses inquiétudes , ses secrets ; qui partage avec nous nos joies et nos douleurs ; en un mot , qui soit un autre nous-mêmes , et qui ne fasse avec nous qu'un cœur et qu'une ame. Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les louanges que les poètes donnent à Hiéron ; car les gens de cette profession ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité , surtout dans celles qu'ils accordent aux princes. Mais , au moins , il est certain qu'il avait fait de la cour le rendez-vous des beaux esprits , et qu'il avait su les y attirer par ses manières honnêtes et engageantes , et encore plus par ses libéralités ; ce qui n'est pas un petit mérite pour un roi. Il souffrait même qu'ils en vins-

Scoliaſt.
Pindar.

monide et Bachylide ne s'y épargnaient pas , la modestie n'étant pas la vertu des uns et des autres

*Diod. l. 11.
p. 37.*

Hiéron ayant chassé de Catane et de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuse colonie composée de dix mille hommes , dont cinq mille étaient Syracusains , et les cinq autres mille , venus du Péloponèse ; ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner , après sa mort , les honneurs qu'on rendait aux Héros ou Demi-Dieux , parce qu'ils le regardaient comme leur fondateur. Hiéron mourut après un règne de onze ans.

*Diodor. l. 11.
p. 51. 52.*

Son frère Thrasybule lui succéda, et contribua beaucoup , par sa mauvaise conduite, à le faire regretter. Plein d'orgueil, et d'une fierté brutale, il comptait pour rien les hommes , croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui , et qu'il était d'une autre nature qu'eux. Il se livra entièrement aux conseils flatteurs de jeunes insensés qui l'entouraient. Il traitait tous ses sujets avec la dernière dureté , bannissant les uns, confisquant les biens des autres , en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir long-temps une si dure servitude. Ils appelèrent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même ; et après une assez faible résistance , il demanda à capituler, quitta la ville, et se retira en exil chez les Locriens. Il n'avait été sur le trône qu'un an. Pour conserver la mémoire de l'heureux jour où ils avaient secoué le

joug de la servitude par l'exil de Thrasybule, les Siciliens ordonnèrent dans une assemblée générale, que tous les ans, à pareil jour, on célébrerait une fête solennelle en action de grâces du rétablissement de la liberté ; que l'on érigerait une statue colossale à Jupiter - Libérateur, et qu'on immolerait aux Dieux quatre cent cinquante taureaux, qui serviraient aussi à traiter le peuple dans un festin commun. Syracuse, avec les autres villes de Sicile, rentra ainsi en liberté et s'y maintint pendant soixante ans, jusqu'au temps de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau. Les événemens qui remplissent cet intervalle dans la Sicile, sont peu importans, à l'exception de la guerre que les Athéniens y portèrent, et dont je me réserve à parler lorsque je traiterai de la guerre du Péloponèse, qui est la place naturelle de ce grand événement.

An M. 3544.
Av. J. C. 460.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers, je ne sais quel levain de tyrannie, qui troubla souvent la douceur de cette paix, et causa dans la Sicile divers mouvemens. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le pétalisme, qui était à peu près la même chose que l'ostracisme à Athènes, et qu'on appelait ainsi du mot grec *πέταλον*, qui signifie une feuille, parce qu'on donnait son suffrage sur une feuille d'olivier. Cette punition fut bientôt abolie, parce que la crainte d'y succomber avait porté les plus gens de bien à se retirer et à renoncer au gouvernement ; de sorte que les premières places n'étaient plus remplies que par ceux

Diod. p. 67.
70.

des citoyens qui avaient le moins de mérite La conduite des Syracusains envers Deucétius, leur fait trop d'honneur pour n'en pas dire un mot. Ce Deucétius, chef des peuples proprement appelés Siciliens, les ayant tous réunis en un seul corps, excepté ceux d'Hybla, devint fort puissant. Ce fut lui qui bâtit la ville de *Patice*, près du temple des Dieux nommés *Patici*. Ce temple était fort célèbre par la sainteté et la religion des sermens qu'on y prêtait, dont on dit que le violement était toujours suivi d'une punition prompte et exemplaire. C'était un asile assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accablait, et surtout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres.

Deucétius, après plusieurs succès fort heureux, et après avoir remporté de grands avantages sur les Syracusains, ayant perdu une bataille, se vit abandonné de presque toutes ses troupes. Il prit, dans cette conjoncture, une résolution que le désespoir seul pouvait lui inspirer. Il se retira de nuit à Syracuse, avança jusque dans la place publique; et là, humble, suppliant, prosterné aux pieds des autels, il abandonna ses Etats et sa vie à la merci des Syracusains, ses ennemis déclarés. La singularité du spectacle attira un grand concours de peuple. Les magistrats convoquèrent l'assemblée, et mirent l'affaire en délibération. Les orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, l'animèrent extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même semblait leur présenter, pour venger

et punir par la mort tous les torts qu'il avait faits à la république. Ce discours fit horreur à tous les gens de bien qui se trouvaient dans l'assemblée. Les plus sages et les plus anciens des sénateurs représentèrent « qu'il ne » fallait pas considérer ici ce que méritait » Deucétius, mais ce qui convenait aux Sy- » racusains; qu'ils ne devaient plus envisa- » ger en lui un ennemi, mais un suppliant » qui rendait sa personne sacrée et inviola- » ble; qu'il y avait une déesse (Némésis), » vengeresse des crimes, surtout de la cruau- » té et de l'impiété, laquelle, sans doute, ne » laisserait pas celui-ci impuni; qu'outre » qu'il y a de la bassesse et de l'inhumanité » d'insulter à l'infortune des malheureux, et » de vouloir écraser ceux qu'on trouve déjà » abattus sous les pieds, il était de la gran- » deur et du bon naturel des Syracusains de » faire paraître de la bonté et de la clémence » à l'égard de ceux mêmes qui en sont le » moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, et d'un commun consentement, conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole et fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour le lieu de sa retraite, et les Syracusains s'engagèrent à lui fournir tout ce qui lui était nécessaire pour y vivre non honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau et le grand ?

ARTICLE III.

De quelques personnes illustres dans la grande Grèce

Pythagore.
An. M. 3480.
A v. J. C. 524.

En traitant de ce qui regarde la grande Grèce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur. Il était de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays, et s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connaissances, il revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avait néanmoins pour lui tous les égards possibles, et qui faisait de son mérite le cas qu'il devait. Mais l'étude de la philosophie ne peut guère s'accorder avec la servitude, même la plus douce et la plus honorable. Il passa donc en Italie, et y fit sa demeure ordinaire à Croton, à Métaponte, à Héraclée, à Tarente.

Tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave philosophe (1). Le goût de l'étude et l'amour de la sagesse s'y répandirent presque généralement en fort peu de temps. On accourait de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, et pour profiter de ses salutaires avis. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avait pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant de les admettre dans

(1) Pythagoras cum in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, et privatim et publicè, præstantissimis et institutis et artibus. *Cicer. Tusç. Quæst. l. 5. n. 10.*

ce rang, il les éprouvait dans une espèce de noviciat qui durait cinq ans, et, pendant tout ce temps-là, il les condamnait à un rigoureux silence, parce qu'il voulait qu'ils fussent instruits avant que de parler. Ses disciples avaient un si grand respect pour tout ce qui sortait de sa bouche, qu'il suffisait qu'il eût parlé pour se faire croire; et pour assurer qu'une chose était vraie, ils avaient coutume de s'exprimer ainsi : *Le maître l'a dit*. C'était porter trop loin la déférence et la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, et de faire à l'opinion d'un homme le sacrifice absolu de sa raison et de ses lumières : sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à notre raison, et qui a droit, par conséquent, de lui imposer la loi, et de lui parler en souveraine.

On ne sait rien de certain sur le lieu ni sur le temps de la mort de Pythagore; mais on sait que, long temps après sa mort, cette partie de l'Italie, qu'il avait cultivée et instruite par ses leçons, était regardée comme la pépinière et le séjour des savans en tout genre, et elle se maintint, pendant plusieurs siècles, dans cette glorieuse possession. Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples. Il fallait qu'à Rome on eût une grande idée du mérite et de la vertu de Pythagore, puisque l'oracle de Delphes, ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célèbre de la ville, l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs,

ils les érigèrent , dans le lieu des comices à Pythagore et à Thémistocle.

Crotone.
Sybaris.
Thurium.
An. M. 3295.
Av. J. C. 709.
Strab. l. 6.
p. 262. 269.

Crotone fut fondée par Myscellus , chef des Achéens, la troisième année de la XVII^e olympiade. Ce Myscellus étant allé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur le lieu où il bâtirait sa ville , y trouva Archias le corinthien, qu'un semblable dessein y avait amené. Le Dieu les écouta favorablement ; et après leur avoir marqué les lieux les plus convenables à leurs nouveaux établissemens , entre différens avantages qu'il leur proposa, il leur donna le choix des richesses ou de la santé , pour leurs nouvelles colonies. Les richesses touchèrent Archias , Myscellus demanda la santé. Apollon fut fidèle à tous les deux. Syracuse, fondée par Archias, devint, en peu de temps, la ville la plus opulente de la Grèce. Myscellus fonda Crotone, si fameuse par la longue vie, et par la force naturelle de ses habitans, qu'elle était passée en proverbe, pour signifier un lieu pur et sain. Elle se signala par un grand nombre de victoires dans les jeux de la Grèce. Dans une même olympiade, sept Crotoniates furent couronnés aux jeux olympiques, et remportèrent tous le prix du stade.

Strab. l. 6.
p. 263.
Athen. l. 12.
p. 518. 520.

Sybaris était située à dix lieues de Crotone, et avait été de même fondée par les Achéens avant l'autre. Cette ville, dans la suite, devint fort puissante. Elle avait sous sa dépendance quatre peuples voisins, et vingt-cinq villes ; de sorte qu'elle seule pouvait mettre sur pied trois cent mille hommes. Cette richesse et cette opulence furent bien-

tôt suivies d'un luxe et d'un dérèglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoyens n'étaient occupés que de festins, de jeux, de spectacles, de parties de plaisirs et de débauches. Il y avait des récompenses publiques et des marques de distinction pour ceux qui donnaient les plus magnifiques repas, et même pour les cuisiniers qui réussissaient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chère, et d'inventer de nouveaux raffinemens pour satisfaire le goût. La délicatesse et la mollesse étaient portées si loin, qu'on écartait sévèrement de la ville tous les ouvriers qui faisaient trop de bruit en travaillant, et qu'on n'y souffrait point de coqs, de peur que leur chant aigu et perçant ne troublât la douceur du sommeil.

A tous ces maux se joignirent la dissension et la discorde. Cinq cents des plus riches de la ville en ayant été chassés par la faction d'un nommé Télys, se réfugièrent à Croton. Télys les fit redemander; et, sur le refus des Crotoniates, les Sybarites se mirent en campagne avec trois cent mille hommes. Les Crotoniates n'en avaient que cent mille, et à leur tête le fameux athlète Milon, qui était couvert d'une peau de lion et d'une massue, comme un autre Hercule. Les Sybarites furent vaincus et taillés en pièces, de sorte que Sybaris demeura déserte. Les Crotoniates en chassèrent encore depuis les Thessaliens qui étaient venus s'y établir, et qui, réduits à l'extrémité, implorèrent le secours de Sparte et d'Athènes. Les Athéniens, touchés de com-

An. M. 3474,
Av. J. C. 530
Diod. 7. 12
p. 76. 85.

passion pour le pitoyable état où ils étaient réduits, envoyèrent aux Sybarites une flotte de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon et de Xénocrate.

An. M. 3560

Av. J. C. 444.

Dyonis.

Halic. in vit.

Cys. p. 82.

Strab. l. 14.

o 656.

Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appelèrent *Thurium*. Deux savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie. Le premier était Lysias, âgé pour lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, et passa pour lors à Athènes. Le second était Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie, il fut pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie.

La division se mit bientôt dans la ville, à l'occasion des nouveaux habitans que les autres voulaient priver de toutes les charges et de tous les privilèges; mais, comme ils étaient en plus grand nombre, ils chassèrent les anciens Sybarites.

Charondas,
législateur.

Alors, ils ne songèrent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages lois; et, pour cet effet, ils choisirent entre eux *Charondas*, disciple de Pythagore, qu'ils chargèrent du soin de les dresser. Les voici en abrégé :

1.° Il exclut des dignités publiques quiconque passerait à de secondes noces, après avoir eu des enfans du premier lit, persuadé que s'étant montré mauvais père, il serait mauvais magistrat.

2.° Il condamna les calomniateurs à être conduits par la ville, couronnés de bruyère, comme les plus méchans de tous les hommes

3.° Il condamna à une amende considérable, ceux qui se liaient d'amitié avec les méchans.

4.° Il voulut que tous les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, regardant l'ignorance comme la source de tous les maux et de tous les vices.

5.° Il ordonna que les orphelins seraient élevés dans la maison de leurs parens du côté maternel, de qui il n'y avait rien à craindre pour leur vie, et que l'administration de leurs biens serait confiée aux parens du côté paternel, qui avaient intérêt de les conserver, pouvant devenir les héritiers de leurs pupilles.

6.° Au lieu de punir de mort les déserteurs et les lâches, il se contenta de les condamner à paraître, pendant trois jours, dans la ville, revêtus d'un habit de femme.

7.° Enfin, pour empêcher que ses lois ne fussent abrogées avec trop de facilité et de témérité, il voulut que ceux qui proposeraient d'y faire quelque changement, parussent dans l'assemblée publique avec une corde au cou, et que si le changement proposé ne passait point, ils fussent étranglés sur-le-champ. Dans la suite du temps, on ne proposa que trois fois de tels changemens, qui furent acceptés.

Charondas ne survécut pas long-temps à ses lois. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, il entra tout armé dans l'assemblée; ce qu'il avait défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprochant qu'il violait lui-même ses lois : *Non*, dit-il, *je ne les viole*

point ; mais je les scellerai de mon sang ;
et sur-le-champ il se tua de son épée.

Zaleucus ,
autre législa-
teur.

Diod. l. 12.
p. 77. 85.

Dans le même temps il y eut chez les Locréens un autre législateur célèbre , nommé *Zaleucus*, disciple de Pythagore, aussi-bien que Charondas. Il voulait que ses citoyens fussent persuadés qu'il y avait des Dieux , et les honorassent non simplement par des sacrifices et par de magnifiques présens , mais par une sage conduite , et par des mœurs pures et chastes, qui sont plus agréables aux Dieux que tous les sacrifices. Après cet ordre, il passe aux devoirs mutuels que les hommes ont les uns à l'égard des autres , et leur prescrit d'en user avec leurs ennemis , comme devant bientôt les avoir pour amis.

Après avoir recommandé l'impartialité aux juges et aux magistrats , il les exhorte à éviter toute hauteur et toute dureté à l'égard des parties, assez à plaindre d'avoir à essayer les peines et les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès.

Pour écarter le luxe de sa république , il défendit aux femmes de porter des étoffes riches et précieuses, des habits brodés , des pierreries , des pendans d'oreilles , des colliers , des bracelets , des anneaux d'or , et d'autres ornemens de cette sorte , n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit un règlement pareil à l'égard des hommes, n'exceptant que ceux qui consentiraient à passer pour débauchés et pour infâmes. Il ne se trouva personne qui voulût s'exposer au mépris et à la risée publique , et se déshonorer, pour toujours, lui et sa famille.

Milon l'athlète avait aussi son mérite dans son genre. On le surnommait le *Crotoniate*, du nom de Crotone sa patrie. Il ne manquait pas de courage guerrier ; nous l'avons vu à la tête des armées, remporter de grandes victoires ; mais il était encore plus célèbre par sa force athlétique.

Milon
l'athlète.

Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux pythiens ; qu'il remporta six victoires aux jeux olympiques, toutes à la lutte, et que s'étant présenté une septième fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il se tenait si ferme sur un disque (1), qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, qu'il était impossible de l'y ébranler. Il ceignait sa tête d'une corde comme d'un diadème ; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enflaient jusqu'au point de rompre la corde.

Lib. 2. p.
369. 370.

Tout cela n'était dans Milon qu'une vaine et puérile ostentation de ses forces : le hasard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutait les leçons de Pythagore (car il était un de ses disciples les plus assidus), la colonne qui soutenait le plafond de la salle où l'auditoire était assemblé, ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il le soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer, et après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même.

Strab. l. 6.
p. 263.

Ce qu'on raconte de sa voracité est presque incroyable. Elle était à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viande, d'au-

Athen. l. 10.
p. 412.

(1) Espèce de palet de forme plate et ronde.

tant de pain et de trois congés de vin (1) en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. On dit que dans son extrême vieillesse, voyant les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras autrefois si robustes, il s'écria en pleurant : *Ah ! maintenant ces bras sont morts.*

Cicér. de Senect. n. 27.

Cependant il oublia, ou se dissimula à lui-même son affaiblissement ; et la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avait enfoncés de force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains ; mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre, qui se rejoignirent ; de manière que ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loupes. Un auteur remarque sensément, que cet athlète, si robuste et si fier des forces de son corps, était le plus faible des hommes, par rapport à la passion de l'amour, et qu'il fut souverainement maîtrisé par une courtisane, qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.

Ælian. l. 2. s. 24.

(1) Quinze pintes.

CHAPITRE II.

Histoire de Denys l'ancien , tyran de Syracuse.

DEPUIS que Syracuse était rentrée en possession de sa liberté, par l'extinction de la famille de Gélon, il s'était passé environ soixante ans. Syracuse jouissait tranquillement des avantages que procure à un Etat une longue paix. On s'appliquait sans crainte à la culture des terres et à la nourriture des troupeaux ; ce qui rendait les peuples de Sicile, et en particulier ceux de Syracuse, fort puissans et extrêmement riches. La ville de Syracuse était dans cet état d'opulence et de puissance, lorsque Denys l'asservit de nouveau, et s'en rendit le tyran. C'est l'histoire de ce prince, qui fait le sujet de ce chapitre.

An. M. 3598.
Av. J. C. 406

ARTICLE I.

Moyens qu'employa Denys pour s'emparer de la tyrannie de Syracuse.

Denys était de Syracuse, selon quelques-uns, d'une naissance noble et illustre ; selon d'autres, d'une extraction basse et inconnue. Quoi qu'il en soit de son origine, il n'avait d'autre emploi dans la ville que celui de greffier. Il se distingua par son courage dans la guerre contre les Carthaginois, et s'y fit un grand nom. Denys, qui dès lors était uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il roulait dans son esprit, et qui travaillait,

Origine de Denys l'ancien.
Diod. l. 13.
P. 203. 206.

mais d'une manière sourde , à en jeter les fondemens , profita de l'occasion que lui fournirent les plaintes générales de la Sicile contre Syracuse , à cause de la lenteur des Syracusains à secourir Agrigente , que les Carthaginois venaient de soumettre à leur domination ; il profita , dis-je , de cette occasion pour rendre les magistrats odieux , et décrier le gouvernement. Dans une assemblée publique , comme personne n'osait ouvrir la bouche , de peur de s'attirer la disgrâce de ceux qui étaient en place , Denys se leva , et prenant la parole , il accusa les magistrats de trahison , et conclut qu'on les déposât sur-le-champ , sans attendre que le temps de leur administration fût expiré. Les magistrats le traitèrent de séditieux et de perturbateur du repos public , et comme tel , ils le condamnèrent selon les lois à une amende. Il fallait la payer dans le moment , pour être en droit de continuer de parler , et Denys n'était pas en état de le faire. Philiste , l'un des plus riches citoyens , la paya argent comptant , et l'exhorta à continuer de donner ses avis sur les affaires présentes avec toute la liberté qui convient à un citoyen zélé pour sa patrie.

Il attaque
le gouverne-
ment.

Denys reprit donc son discours avec plus de force qu'auparavant. Il commença par décrire , d'une manière vive et touchante , le malheur d'Agrigente , ville alliée et voisine , et rejeta tous ses maux sur la trahison des généraux , qui , au lieu de marcher vers Agrigente , s'étaient retirés avec leurs troupes ; sur la lenteur criminelle des magistrats , qui s'étaient laissé corrompre par l'argent des Car-

thaginois ; et sur la fierté des grands et des riches, qui ne songeaient qu'à établir leur puissance sur les ruines de la liberté publique. Il finit son discours en concluant que le remède à tant de maux était de mettre en place des hommes tirés du peuple, et dévoués à ses intérêts. Ce discours fut écouté avec un plaisir infini, et suivi d'un applaudissement général du peuple. Tous les magistrats sont déposés sur-le-champ ; on en substitue d'autres à leur place, et Denys est mis à la tête de ces derniers. C'est là le premier pas qu'il fit vers la tyrannie.

Il ne s'y arrêta point. L'heureux succès de son entreprise lui inspira un nouveau courage, et le remplit de confiance. Il songea à supplanter aussi les chefs de l'armée, et à s'en faire donner le commandement. Le dessein était hardi et périlleux ; mais il s'y prit adroitement, et se conduisit avec tant d'adresse, qu'il se fit nommer généralissime, avec un pouvoir absolu. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver à la tyrannie, qui était de se faire donner des gardes, et il le fit comme tout le reste, c'est-à-dire, en fourbe et en homme de mauvaise foi : il supposa qu'on lui avait tendu des embûches, et qu'on avait voulu l'assassiner : il demanda qu'on lui donnât à son choix six cents gardes, pour mettre sa personne en sûreté. Sa demande parut fort raisonnable, et lui fut accordée. Avec cette escorte, et un nombre infini d'exilés, de fugitifs et autres gens de cette espèce qu'il avait ramassés, il se rendit à Syracuse, y répandit la terreur, et se l'assu-

Il se fait nommer généralissime des troupes, et se fait donner des gardes.

jettit. C'est ainsi que Denys , de simple greffier à Syracuse , et de bourgeois du dernier rang , se rendit maître et tyran de la plus grande et de la plus opulente ville de la Sicile.

*Diod. l. 13.
p. 227. 231.
Mouvements
contre De-
nys.*

Denys eut une rude secousse à essayer dès le commencement de sa tyrannie. Les Carthaginois ayant assiégé la ville de Gèle , il marcha au secours de cette ville , et , après quelques actions contre l'ennemi , qui lui réussirent mal , il entra dans la place. Il y agit faiblement , et tout le service qu'il rendit aux habitans , fut de les faire sortir de nuit , et de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis pour leur faciliter la prise de la ville , ce qui irrita extrêmement ses troupes contre lui. La plus grande partie de son armée l'abandonna ; les cavaliers de Syracuse le devancèrent , et étant entrés dans la ville , marchèrent droit au palais du tyran , qu'ils pillèrent , et firent essayer à sa femme toutes sortes de mauvais traitemens , dont elle mourut.

*Il les dis-
sipe.*

Denys , qui avait prévu leurs desseins , les suivit de près avec cent cavaliers seulement , et quatre cents fantassins ; et ayant fait près de vingt lieues par une marche forcée , arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Acradine , qu'il trouva fermée. Il y mit le feu et s'ouvrit un passage. Les plus riches citoyens étant montés à cheval pour lui disputer l'entrée , furent enveloppés par les soldats , et presque tous tués. Denys , étant entré dans la ville , égorga tout ce qu'il trouva

à sa rencontre , pilla les maisons de ses ennemis , en tua un grand nombre , et en fit sortir plusieurs de Syracuse. Imilcon , général carthaginois , ayant envoyé un héraut à Syracuse , conclut avec cette ville un traité de paix , dont une des conditions fut , que Syracuse demeurerait soumise à Denys , ce qui confirma tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui.

AN. M. 3600.
AV. J. C. 404.

Ce fut pour lors qu'il sacrifia à son repos et à sa sûreté tout ce qui pouvait lui faire ombrage. Le tyran qui prévoyait que les Syracusains ne manqueraient pas , pour se rétablir dans la liberté , de profiter du repos que leur laissait la paix conclue avec les Carthaginois , n'oublia rien non plus pour affermir sa domination. Il s'appliqua à fortifier la partie de la ville appelée l'Île , où il bâtit une forte citadelle , pour lui servir de retraite et d'asile en cas d'accident. Cette précaution ne lui fut pas inutile ; car , peu de temps après , les Syracusains s'étant révoltés contre lui , il se retira dans l'Île. Les révoltés l'y suivent , assiègent l'Île , et battent fortement les murs , sans donner au tyran le temps de respirer.

Denys , réduit aux abois , abandonné de presque tout le monde , se voyant sans issue et sans ressource , assembla ses amis pour délibérer avec eux , plutôt sur le genre de mort qu'il devait choisir pour terminer glorieusement sa carrière , que sur les moyens de se sauver ; mais , ranimé par ses amis , il députa vers les Syracusains , pour demander qu'on lui permit de se retirer avec les siens , ce qui lui fut accordé. Dans l'intervalle de

ces pourparlers , arrivèrent les Campaniens vers qui Denys avait envoyé secrètement Leur arrivée surprit et alarma infiniment la ville, qui, croyant l'affaire terminée , avait désarmé une partie de ses troupes, et n'était plus sur ses gardes. Cependant les Campaniens battent, tuent tout ce qui s'oppose à eux , et percent jusqu'à Denys, qu'ils délivrent et rétablissent sur le trône.

*Diod. l. 13.
v. 242.*

Ce qui venait de se passer à Syracuse , avait appris à Denys ce qu'il devait attendre à l'avenir de ses sujets. Il prit aussi toutes les mesures possibles pour se précautionner contre la mauvaise volonté des Syracusains. Après avoir pourvu à sa sûreté au dedans, il songea à pousser ses conquêtes au dehors , et à étendre les limites de son nouvel empire. Il prit, par force ou par trahison, Naxe, Catane, Léonte et quelques autres villes, toutes voisines de Syracuse, et qui, par cette raison, étaient à sa bienséance.

Il songe à
faire la guerre
aux Carthaginois.
*Idem. l. 14.
p. 168. 171.*

Denys roulait depuis long-temps dans sa tête un grand dessein, qui était d'abattre dans la Sicile la puissance des Carthaginois, qui mettait un grand obstacle à la sienne ; mais, en homme de tête, il crut que la grandeur des préparatifs devait répondre à la grandeur de l'entreprise pour en assurer le succès ; et il s'y prit d'une manière qui fait voir l'étendue de ses lumières et sa rare capacité. Dans cette vue, il n'omit aucune des précautions nécessaires pour faire réussir une entreprise dont il connaissait toute l'importance, et dont il sentait toute la difficulté. Bien instruit que le succès dépend du zèle et de l'affection des

troupes pour leur général, il s'appliqua avant tout à gagner le cœur, tant de ses sujets que des autres habitans de la Sicile, et y réussit merveilleusement. Il avait changé entièrement de façon d'agir depuis un certain temps. La bonté, la douceur, la clémence, et les manières gracieuses, avaient pris la place de cet air hautain et impérieux, et de cette inhumanité qui l'avaient rendu si odieux. On ne le reconnaissait plus, et ce n'était plus le même homme.

Ce fut à peu près dans ce temps - là que Platon, le plus célèbre des philosophes, vint à Syracuse. Dion, frère d'Aristomaque, femme de Denys, devint son ami et son disciple, et il profita bien de ses leçons. Platon, dans une de ses lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avait trouvé de jeune homme sur qui ses discours eussent tant fait d'impression, et qui eût saisi avec tant de vivacité tous ses principes. Dion, qui était encore fort jeune et sans expérience, voyant la facilité avec laquelle Platon l'avait fait changer de goût et d'inclination, eut la simplicité de croire que les mêmes raisons feraient le même effet sur l'ame de Denys; et dans cette vue, il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le tyran à l'entendre, et à avoir quelques conversations avec lui. Denys y consentit; mais la tyrannie avait jeté de trop profondes racines dans son esprit pour en pouvoir être arrachée. C'était comme une forte teinture qui avait pénétré jusqu'au fond de l'ame, et qu'il n'était plus possible d'effacer.

Quoique le séjour de Platon à la cour n'eût

Voyage de
Platon à Sy-
racuse, sa
liaison avec
Dion.

*Plut. in
Dion. p. 96a*

été d'aucun fruit par rapport au tyran , celui-ci ne laissa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de son estime et de sa confiance ; jusque là qu'il supportait sans se fâcher , la liberté avec laquelle il lui parlait ; ce qui est beaucoup pour un prince et pour un tyran. Un jour que Denys raillait sur la manière de gouverner de Gélon , ancien roi de Syracuse , Dion prit la parole , et lui dit : *Vous réglez , et l'on se fie à vous à cause de Gélon ; mais à cause de vous , l'on ne se fie plus à personne.*

*Diod. l. 14.
p. 272 274.*

Denys déclare la guerre aux Carthaginois.

Après que Denys eut achevé tous ses préparatifs , et qu'il se vit en état d'entrer en action , il s'ouvrit publiquement de son dessein aux Syracusains , afin de les intéresser davantage au succès de cette entreprise. Les avis ne furent point partagés. La haine ancienne et naturelle contre les Carthaginois , le dépit et le ressentiment de ce qu'ils avaient donné un maître à Syracuse , l'espérance qu'ayant les armes en main , ils pourraient trouver quelque occasion de recouvrer leur liberté , réunirent tous les suffrages , la guerre fut résolue d'un commun consentement , et commença dans le moment même.

Il y avait à Syracuse , tant dans la ville que dans le port , un grand nombre de Carthaginois qui , sous la bonne foi des traités , y exerçaient le trafic , et s'y croyaient en sûreté. La populace , autorisée par le prince , courut , au sortir de l'assemblée , dans leurs maisons et sur leurs vaisseaux , piller tous leurs biens , enleva tous leurs effets , et massacra tous ceux qu'elle rencontra. On leur fit es-

suyer le même traitement dans toute la Sicile

Après cette sanglante exécution , Denys An. M. 357. envoya un héraut à Carthage , pour signifier Av. J. C. 597. aux Carthaginois que Syracuse leur déclarait la guerre. Cette nouvelle causa une grande alarme , surtout à cause de l'état pitoyable où la peste venait de réduire la ville. Cependant ils ne perdirent point courage , et se préparèrent à une vigoureuse défense. On fit de nouvelles levées avec une extrême diligence , et Imilcon partit sur-le-champ pour se mettre à la tête de l'armée qui était en Sicile. Denys , de son côté , ne perdit pas de temps. Il se mit en marche avec son armée , qui montait à quatre-vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux. Sa flotte était composée de près de deux cents galères , et de cinq cents barques chargées de vivres et de machines de guerre. Les places alliées aux Carthaginois , alarmées à la vue d'une armée si nombreuse , se rendirent toutes , à l'exception de cinq.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année suivante , et mirent sur pied une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de quatre mille chevaux. La flotte , commandée par Magon , était composée de quatre cents galères. Tout plia à la vue d'une armée si formidable ; Denys même , que ses conquêtes avaient beaucoup enflé , ne se croyant plus en état de tenir la campagne , s'était retiré à Syracuse. Imilcon l'y suit de près , fait le ravage de toute la campagne , et met le siège devant Syracuse , qu'il

regardait comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ce fut dans ce cours de prospérités que la fortune lui fit sentir ses caprices et qu'elle changea totalement pour lui. La peste se mit dans l'armée des Carthaginois, et la ravagea en peu de temps. Pour surcroît de malheur, les Syracusains, avertis du triste état où ils se trouvaient, les attaquèrent en même temps par terre et par mer, les défirent, et en firent un massacre horrible.

Imilcon, réduit au désespoir, fit offrir sous main trois cent mille écus à Denys, pour qu'il lui permit d'emmener de nuit ce qui lui restait de troupes et de vaisseaux. Le tyran lui accorda cette permission, mais seulement pour les citoyens de Carthage. Il partit donc de nuit avec les seuls Carthaginois, laissant tout le reste de ses troupes, et les abandonnant à la cruauté du vainqueur. Tel fut le sort des Carthaginois, qui montre, dit un historien, que l'humiliation suit de près l'orgueil, et que ceux à qui leur puissance enfle trop le cœur, sont bientôt forcés à reconnaître leur faiblesse.

Diodore de Sicile.

Plut. in Dion. p. 966.

Ce fut apparemment vers ce temps-là, que Polyxène, beau-frère de Denys, dont il avait épousé la sœur nommée Testa, s'enfuit de Sicile pour mettre sa vie en sûreté, et pour ne point tomber entre les mains du tyran, contre qui il s'était déclaré ouvertement. Denys fit venir sa sœur chez lui, et lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant su la fuite que son mari méditait, elle ne l'en avait pas averti. Elle lui répondit sans s'éton-

ner : « Vous ai-je donc paru une femme si
 » lâche et d'un cœur si bas , que si j'avais su
 » la fuite de mon mari , je n'eusse pas fait
 » tous mes efforts pour en être la compa-
 » gne , et pour partager avec lui ses dangers
 » et ses malheurs ? Je ne l'ai pas sue , et je
 » me serais trouvée bien plus heureuse d'être
 » appelée partout la femme de Polyxène
 » banni , que d'être appelée ici la sœur du
 » tyran. » Denys fut frappé de la généreuse
 liberté de cette réponse , et ne put s'empê-
 cher de se rendre à de si nobles sentimens.
 Tous les Syracusains furent si charmés de
 la vertu de cette dame , qu'après que la ty-
 rannie fut détruite , ils lui conservèrent pen-
 dant sa vie les mêmes honneurs , le même
 équipage et le même train de reine qu'elle
 avait auparavant , et qu'après sa mort tout
 le peuple accompagna son corps au tom-
 beau , et honora ses funérailles par un con-
 cours extraordinaire.

Réponse
 courageuse
 de la sœur
 de Denys.

Après que Denys se vit entièrement débarrassé des Carthaginois , il tourna ses armes du côté de la ville de Rhège , contre laquelle il était extrêmement irrité , et dont il avait juré la perte : en voici le sujet. Denys ayant perdu sa femme dans une émeute populaire , dont il a été parlé ci - dessus , voulut contracter un nouveau mariage , afin d'avoir un successeur à qui il pût transmettre la souveraineté , qui lui avait coûté tant de travaux et de périls à acquérir. Il s'adressa d'abord à ceux de Rhège , pour leur demander une épouse ; ceux-ci , après avoir long - temps délibéré sur la demande qu'il

La ville de
 Rhège insul-
 te Denys.

leur faisait , conclurent de ne point accepter l'alliance avec un tyran, et, pour toute réponse, ils lui firent dire qu'ils n'avaient que la fille du bourreau à lui donner. Ce refus injurieux , et cette réponse insolente , animèrent extrêmement Denys contre cette ville , et lui firent prendre la résolution de la ruiner de fond en comble, lorsqu'il serait en état de l'entreprendre. Voilà l'offense; voici la vengeance que Denys en prend.

Æ. M. 3615.
Av. J. C. 389.
Funeste sort
de la ville de
Rhège.

Il marche donc contre Rhège , l'attaque et en forme le siège. Les habitans , que la crainte des plus cruels supplices encourageait , faisaient de fréquentes et rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut une blessure dont il eut bien de la peine à se remettre. Le siège traînait en longueur , et avait déjà duré onze mois. Une cruelle famine réduisit les habitans aux dernières extrémités , et les força de se rendre à discrétion. Denys entra dans la ville , qu'il trouva pleine de cadavres. Il fit plus de six mille prisonniers qui furent conduits à Syracuse. Il renvoya libres tous ceux qui furent en état de payer par tête cinquante livres, et vendit les autres. Denys fit tomber sur le général , nommé Phyton , tout le poids de sa colère et de sa vengeance. Il le fit précipiter dans la mer , après lui avoir fait souffrir des tourmens horribles. Voilà ce que coûta un bon mot à cette ville malheureuse.

ARTICLE II.

Passion violente de Denys pour la poésie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la passion de Denys pour la poésie et les belles-lettres, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable et de blâmable.

Passion violente de Denys pour la poésie.

Denys, dans les intervalles que lui laissaient les affaires, aimait à se délasser par le commerce des gens d'esprit, par l'étude des arts et des sciences. En particulier, il aimait à faire des vers, et s'exerçait à composer des poèmes, et surtout des tragédies. Jusque là il paraît que cette passion de Denys n'a rien que de louable. Ne valait-il pas mieux qu'il employât ses heures de loisir à exercer son esprit en cultivant les sciences, que de les employer à la bonne chère, à la danse, aux spectacles, au jeu, et à d'autres plaisirs encore plus pernicieux? C'est la réflexion sensée que fit Denys le jeune à Philippe de Macédoine, qui se moquait des odes et des tragédies que Denys son père avait laissées, faisant semblant d'être en peine en quel temps il avait pu trouver le loisir de les composer. Denys lui repartit brusquement et avec esprit : *Vous voilà bien embarrassé ; il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres, qui nous en faisons tant accroire, passons à boire et à nous divertir.*

Diod. l. 14. p. 318.

Plut. in Timel p. 263.

Si ce prince eût su contenir cette passion dans de justes bornes, ce délassement n'avait

Sueton. in Cæs. cap. 56. in Aug. c. 85. Plut. in Lucu. p. 492. rien de blâmable. Jules - César , l'empereur Auguste, Scipion le jeune, ont cultivé la poésie , et se sont occupés de littérature , sans nuire à leur réputation , et sans faire tort à leur mérite. Le ridicule de Denys n'était que dans ce qu'il prétendait y exceller par-dessus tous les autres. Il ne pouvait souffrir en rien, ni supérieur, ni concurrent. Parce qu'il avait l'autorité souveraine, il s'était aussi accoutumé à croire qu'il possédait tous les talens de l'esprit au souverain degré : en un mot, il était tyran en tout.

Denys ne faisait pas réflexion qu'il y a des choses estimables en elles-mêmes, et qui font honneur aux particuliers , dans lesquelles il ne convient point à un prince de vouloir primer. Cette émulation fait honneur à un simple particulier , mais elle est indécente à un prince. C'est ce que reprocha Philippe à Alexandre , qui avait marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique : *N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien (1) ?* C'était une faute contre la bienséance de son rang.

Diod. l. 15. p. 332. L'entêtement de Denys sur cet article est inconcevable. Il était certainement grand homme de guerre et excellent capitaine; mais il se flattait d'être encore meilleur poète. Les applaudissemens continuels de ses courtisans , des savans et des poètes, qui mangeaient en grand nombre à sa table, ne contribuaient pas peu à l'entretenir dans cette flatteuse idée qu'il avait de sa verve poétique. Jamais , selon eux , on n'avait rien vu

(1) Non te pudet , inquit , tam benè canere ?

de pareil. Tout était grand , tout était noble dans sa poésie , tout y était royal , ou , pour mieux dire , tout y était divin. Il n'y eut que Philoxène qui , pressé par le prince de lui en dire son sentiment , lui parla avec une entière franchise. Denys qui n'était pas accoutumé à ce langage , en fut très-blessé , et l'envoya aux carrières. Toute la cour , affligée et alarmée , s'intéressa pour le généreux prisonnier , et obtint sa délivrance. Il fut élargi , et rentra dans les bonnes grâces du prince.

Généreuse
liberté de
Philoxène.

Dans un repas que Denys donna ce jour-là même , et qui fut comme le sceau de la réconciliation , Philoxène se trouva exposé à encourir une seconde fois la disgrâce du prince. Pressé de dire son avis sur une pièce de vers que Denys venait de lire , sans se concerter et sans lui répondre un mot , il se tourna vers ses gardes qui étaient autour de la table , et dit d'un ton sérieux , mêlé de gaieté : *Qu'on me remène aux carrières.* Le prince sentit tout le sel et toute la finesse de la plaisanterie , et il ne sentit que cela. Au reste , le prix que Denys remporta à Athènes , où étaient sûrement les meilleurs connaisseurs en ce genre , donne lieu de présumer que sa poésie n'était pas si mauvaise et si pitoyable , et que , dans le jugement qu'en portait Philoxène , il pouvait y entrer quelque chose de cette humeur chagrine et fâcheuse , qui est assez ordinaire aux poètes.

Philoxène avait une grande réputation d'homme d'esprit , et excellait dans la poésie. On raconte de lui un trait dont la Fontaine a bien su faire usage. Etant à la table

de Denys, et voyant qu'on avait servi un très-petit poisson pour lui, et un monstre pour le roi, il s'avisa d'approcher de son oreille le poisson fretin. Comme on lui demanda ce que signifiait cette momerie : « C'est, dit-il, » que je voulais savoir certaines nouvelles du » temps de Nérée; mais ce jeune hôte de la » mer n'a pu me répondre. Le vôtre est plus » vieux, il saura sans doute ce que je de- » mande. »

Mort de
Denys.
An. M. 363²
Av. J. C. 372.

Denys mourut d'une indigestion causée par l'excès qu'il avait fait dans un grand festin qu'il donna à sa cour, au sujet de la victoire qu'il avait remportée à Athènes, dans une tragédie qu'il avait fait représenter aux fêtes de Bacchus.

Il est vrai que les médecins accélérèrent ce moment, par un somnifère qui fut suivi de la mort sans aucun milieu. Il avait régné trente-huit ans.

Plut. in
Dion p. 960.

Denys avait eu trois enfans de sa femme Doris, et quatre de sa femme Aristomaque, dont il avait deux filles, l'une appelée Sophrosyne, et l'autre nommée Arète. Sophrosyne fut mariée à son fils aîné, qu'il avait eu de sa femme locrienne, et Arète épousa son frère Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arète, qui était sa nièce.

On ne peut disconvenir que Denys ne fût un grand politique, et qu'il ne possédât parfaitement la science militaire. Il était grand capitaine, brave, courageux, et homme de tête; mais quelles bonnes qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'ob-

jet de la haine de ses sujets ? Une ambition qui ne connaissait ni bornes ni lois ; une avarice qui n'épargnait pas les lieux les plus sacrés ; une cruauté qui lui faisait souvent immoler ses plus proches parens ; enfin , une impiété ouverte et déclarée , qui ne reconnaissait la Divinité que pour lui insulter. Comme il retournait à Syracuse , avec un vent très-favorable , après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine : *Voyez-vous* , dit-il à ses amis avec un rire moqueur , *comment les Dieux immortels favorisent la navigation des sacrilèges ?* Une autre fois , il fit ôter à Jupiter un manteau d'or massif , disant qu'un manteau d'or était trop pesant pour l'été , et trop froid pour l'hiver , et lui en fit ôter sur les épaules un de laine , qui serait bon , disait-il , pour toutes les saisons. Dans une autre occasion , il fit ôter à Esculape sa barbe d'or , sous prétexte qu'il ne convenait pas au fils d'avoir de la barbe , puisque son père Apollon n'en avait pas. Comme toutes les tables d'argent qui étaient dans les temples , portaient pour inscription , **AUX BONS DIEUX** , suivant l'ancien usage de la Grèce , il les fit toutes enlever , disant qu'il voulait profiter de leur bonté.

Mauvaises
qualités de
ce prince.

Cicer. de
Nat. Deor. l.
15. n. 83.84.

Pour ce qui est des petites victoires , des coupes et des couronnes d'or que les statues tenaient à la main , il les emportait sans façon , disant que ce n'était point les prendre , mais seulement les recevoir ; et qu'il y avait de la folie , demandant sans cesse des biens aux Dieux , de les refuser lorsqu'ils étendaient eux-mêmes la main pour nous les donner. Ces

dépouilles furent portées par son ordre au marché, et vendues à l'encan; puis en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auraient chez eux des choses tirées des lieux saints, eussent à les restituer toutes aux temples d'où elles venaient. C'est ainsi qu'à l'impiété envers les Dieux, il ajouta l'injustice envers les hommes.

Les précautions dont se servait Denys pour mettre sa vie en sûreté, marquent à quelles inquiétudes et à quelles frayeurs il était livré.

Cicer. Just. Quæst. l. n. 57. 63.

Plut. de Gal. rul. p. 508.

Plut. in Dion. p. 961.

Il était obligé de porter sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguait son peuple que du haut d'une tour. Une parole échappée à son barbier, qui se vanta en plaisantant de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie. Depuis ce temps, il se faisait raser par ses filles : et quand elles furent plus âgées, il leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix ; enfin, il fut réduit à se rendre lui-même ce service; il faisait visiter le lit de ses femmes lorsqu'il allait dormir avec elles. Le lit était environné d'un fossé très-large et très-profond, avec un petit pont-levis. Ni son frère, ni son fils n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, et sans être visités exactement par ses gardes. Pendant un règne de quarante ans, malgré ses largesses et ses profusions, il n'avait pu se faire un seul ami ; et il n'avait jamais goûté la douceur d'être aimé, comme il l'avoua lui-même ingénument dans une occasion qui mérite d'être rapportée.

Damon et Pythias, tous deux élevés dans

les principes de la secte de Pythagore, et liés ensemble par les nœuds sacrés d'une étroite amitié, s'étaient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. L'un d'eux, condamné à mort par Denys le tyran, demanda par grâce qu'il lui fût permis de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps; et l'autre s'offrit généreusement pour sa caution. Les courtisans, et Denys surtout, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure si extraordinaire et si délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenait point, chacun blâmait le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avait cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondait avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il était sûr que son ami reviendrait; et en effet il arriva au jour et à l'heure marquée. Le tyran, ravi d'admiration d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable union, lui accorda la vie, et les pria de l'admettre en tiers dans leur amitié.

*Cicer. offic.
lib. 3. n. 45.
Valer. Maz.
l. 4. c. 7.*

Il marqua avec une pareille ingénuité, dans une autre occasion, ce qu'il pensait de son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, vantait tous les jours ses richesses, sa grandeur et sa magnificence: « Puisque » vous pensez ainsi, lui dit un jour le tyran, » voulez-vous goûter vous-même de mon bonheur, et en faire épreuve? » L'offre étant acceptée avec joie, on place Damoclès sur un lit d'or couvert de tapis les plus richement

*Cicer. Tusc
Quæst. l. 5.
n. 61. 62.*

brodés. Les buffets étaient remplis de vases d'or et d'argent. Des esclaves d'une rare beauté, et vêtus magnifiquement, l'entouraient, attentifs pour le servir au moindre signal qu'il donnait. On n'avait point épargné les essences les plus exquises, ni les parfums les plus délicats. La table était servie à proportion. Damoclès nageait dans la joie, et se regardait comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureusement, en levant les yeux, la pointe d'une épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même, une sueur froide le saisit, tout disparaît à ses yeux, il ne voit que l'épée, et ne sent que son danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laisse aller, et déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un tyran.

CHAPITRE III.

Ce chapitre renferme l'histoire du second Denys, tyran de Syracuse, fils du premier, et celle de Dion son proche parent.

ARTICLE I.

Denys le jeune succède à son père.

An. M. 3632.

Av. J. C. 372.

Diod. l. 15.

p. 385.

DENYS l'ancien eut pour successeur un de ses fils qui porta le même nom que lui, et que l'on appelle ordinairement Denys le jeune. Ce prince était d'un caractère bien différent de celui de son père; car autant celui-

ci était vif et entreprenant, autant le jeune Denys était paisible et tranquille. Et c'est sans doute ce caractère de douceur et de tranquillité, ou plutôt de paresse et de nonchalance naturelles, dont les Syracusains n'avaient rien à craindre, qui ne contribua pas peu à le laisser monter tranquillement sur le trône, comme si c'eût été un patrimoine héréditaire.

Dion, le plus brave, ainsi que le plus sage des Syracusains, et qui était beau-frère du jeune Denys, aurait pu lui être d'un grand secours, s'il avait su profiter de ses avis. Dans la première assemblée qui se tint chez Denys, Dion y parla avec tant de bon sens de ce qui était utile et expédient dans la conjoncture présente, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étaient auprès de lui que des enfans. Le prince en fut ravi d'admiration, et élevait Dion jusqu'aux nues; mais il ne sut pas profiter d'un si rare trésor. Dion ne se rebuta point; persuadé que tous les vices du jeune Denys venaient de la mauvaise éducation qu'il avait reçue, et de la profonde ignorance de ses devoirs, il crut que si on pouvait le lier avec un homme d'esprit, et dont la conversation fût en même temps solide et agréable, on pourrait le ramener. Plein de cette pensée, il lui parlait souvent de Platon, il faisait valoir la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère, et l'agrément de sa conversation.

*Plat. in
Dion. p. 960.
961*

*Plat. Epist.
7. p. 327. 328*

Dion engage Denys à faire venir Platon à la cour.

Il est incroyable combien ces discours, jetés de temps en temps dans la conversation,

comme par hasard et sans affectation, allumèrent, dans l'esprit du jeune prince, un désir ardent de connaître Platon et de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également

Id. ibid. p. 962. pressantes et obligeantes. Il dépêcha à Athènes courriers sur courriers pour hâter son départ. Platon, qui n'espérait pas beaucoup de fruit de son voyage, traînait l'affaire en longueur, et, sans refuser absolument, faisait assez entrevoir qu'il aurait de la peine à se

Plat. p. 963. déterminer. Cependant, il ne put résister plus long-temps aux vives sollicitations du prince et aux solides raisons de Dion, qui, de son côté, redoublait ses instances pour vaincre sa résistance et pour le persuader.

Ibid. p. 964. Enfin Platon se mit en chemin, et arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies et avec les plus grands honneurs. Le tyran offrit un sacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui lui était arrivé. Il ne se trompait pas. Un homme sage, et capable de donner de bons conseils à un prince, est un trésor précieux et inestimable pour tout un royaume. Mais il est rare qu'on en connaisse le prix, et encore plus rare qu'on en fasse l'usage qu'on devrait. Le philosophe trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se livra sans réserve à ses leçons et à ses conseils. Il le mania avec tant d'adresse et de douceur, que le changement fut prompt et étonnant. Le jeune prince, plongé jusque là dans la mollesse et dans l'ignorance de ses devoirs, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beau-

té de la vertu , et à goûter les douceurs et les charmes d'une conversation également solide et agréable ; il se livra avec autant d'empressement au désir d'apprendre et de s'instruire, qu'il en avait eu auparavant d'horreur et d'éloignement.

Le but de Platon n'était pas tant de remplir l'esprit du prince d'un grand nombre de connaissances curieuses et utiles , que de le retirer de l'oisiveté, de l'indolence et des vains amusemens de la cour ; de l'accoutumer à une vie appliquée et sérieuse ; de lui faire naître le désir de s'instruire des devoirs de la royauté ; en un mot , de le mettre en état de gouverner par lui-même , et de voir tout par ses propres yeux , c'est-à-dire , d'être véritablement roi. Le philosophe faisait tous les jours de nouveaux progrès. Déjà le prince haïssait le nom de tyran , et voulait régner en père. Il aimait le travail , la vertu , la conversation des gens d'esprit ; mais les flatteurs courtisans, qui se voyaient éloignés de la confiance du prince , et à qui une vie de délices et de débauches convenait mieux , s'opposèrent de concert aux progrès de Platon , et les arrêtrèrent tout court.

Ils furent sérieusement effrayés d'un mot qui échappa à Denys. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le temps d'un sacrifice solennel que l'on faisait tous les ans dans le palais pour la prospérité du prince. Là, le héraut avant prononcé à haute voix , *Qu'il plût aux Dieux de maintenir long-temps la tyrannie , et de conserver le tyran ;* Denys , à qui ces noms commençaient à devenir

Merveilleux
changement
de Denys.
Conspiration
des courti-
sans pour en
prévenir les
suites.

odieux, lui dit tout haut : *Ne cesseras-tu point de me maudire ?* Cette parole alarma Philiste, zélé partisan de la tyrannie, grand homme de guerre et de lettres, qui avait été rappelé de son exil, où le vieux Denys l'avait condamné.

Ils commencèrent par jeter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisait mener à Denys. Ils allèrent plus loin, et travaillèrent tous ensemble à lui rendre suspects et même odieux le zèle de Dion et de Platon, et surtout du premier, qu'on accusait de vouloir mettre sur le trône ses neveux, les fils d'Aristomaque sa sœur. Ces discours eurent tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Denys était trop faible pour y résister.

Exil
de
Dion.

Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion, qui dégénérent bientôt en une furieuse colère, et éclatèrent par une rupture ouverte. Denys, ne pouvant plus soutenir la présence de Dion, le fit monter sur un brigantin, et ordonna aux matelots de le mener sur les côtes de l'Italie et de l'y laisser. Dion aussitôt après fit voile de là au Péloponèse. Dès que Dion fut parti, le tyran s'appliqua à gagner l'amitié de Platon avec plus d'attention qu'auparavant ; car, charmé par la douceur de sa conversation, il avait conçu pour lui une passion qui allait jusqu'à la jalousie. Il voulait le posséder tout seul, paraissant disposé à lui céder tous ses trésors et toute son autorité, s'il voulait l'aimer plus que Dion. Plutarque a raison d'appeler cet amour, *un amour tyrannique*

Dans ce temps-là , il survint fort à propos , pour Platon , une guerre qui obligea Denys à le renvoyer , et à lui rendre sa liberté. Ce philosophe , s'en retournant en Grèce , passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération , à qui il ne fit connaître de lui autre chose , sinon qu'il s'appelait Platon. Ces étrangers étaient ravis d'avoir trouvé un homme si doux et si sociable ; mais comme il ne parlait que de choses fort ordinaires , ils ne soupçonnèrent pas que ce fût ce philosophe dont la réputation faisait tant de bruit. Les jeux finis , ils allèrent avec lui à Athènes , où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt , qu'ils le pressèrent de les mener voir ce célèbre philosophe qui portait le même nom que lui. Platon leur dit , en souriant , que c'était lui-même. Ces étrangers , surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le connaître , se surent mauvais gré à eux-mêmes de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme , à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il se couvrait , et l'en admirèrent davantage.

Le temps que Dion passa à Athènes ne lui fut pas inutile : il l'employa principalement à l'étude de la philosophie , pour laquelle il avait un grand goût , et qui était devenue sa passion. Il sut pourtant (1) , ce qui n'est pas aisé , la renfermer dans de justes bornes , et il ne s'y livra jamais aux dépens de son devoir. Il menait dans son exil la vie la plus agréa-

(1) Retinuitque , quod est difficillimum , ex sapientiâ modum. Tacit. in vit. Agricol. n. 4.

ble qu'il fût possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude, jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière, par la beauté de son génie, et par la solidité de son jugement; parcourant les villes de la docte Grèce, pour y recueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques, laissant partout des marques de sa libéralité et de sa magnificence, également aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient, et recevant dans tous les lieux où il passait des honneurs extraordinaires, qu'on rendait encore plus à son mérite qu'à sa naissance. Ce fut pour lors que Platon se lia d'une amitié particulière avec Speusippe son neveu, qui, joignant à la gravité d'un philosophe les manières aisées et insinuantes d'un homme de cour, savait mêler agréablement les jeux et les plaisirs honnêtes aux occupations les plus sérieuses, et qui, par ce caractère assez rare dans un savant, était plus propre que personne à adoucir ce qu'il y avait de trop dur et de trop austère dans l'humeur de Dion.

Plat. epist.
7.p.338.340.
Plut.in Dion.
v. 964. 966.

Après que Denys eut fini la guerre qui lui était survenue en Sicile, et dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, ce prince eut tout le loisir de sentir ce qu'il avait perdu, en ne profitant pas mieux qu'il n'avait fait du trésor de sagesse qu'il possédait chez lui, et en n'écoutant pas jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand philosophe qui

fût au monde. Comme tout est violent et fougueux dans les tyrans, Denys se sentit saisi tout-à-coup d'une impatience démesurée de revoir Platon, et il mit tout en œuvre pour y réussir. Il fit partir deux galères, avec des lettres écrites de sa main, où il lui déclarait nettement ses dispositions au sujet de Dion, et tout ce qu'il était disposé à faire en faveur de ce seigneur, s'il se rendait à ses instances. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voyage, il ne put résister à de si vives sollicitations, et il se détermina à aller, pour la troisième fois, en Sicile, à l'âge de soixante et dix ans.

Troisième voyage de Platon à Syracuse.

Son arrivée releva les espérances de tout le monde, qui se flattait que sa sagesse vaincrait enfin la tyrannie, et Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui était le plus honorable, et eut en lui tant de confiance, qu'il le laissait approcher à toute heure sans le fouiller, faveur qu'il n'accordait à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premières caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenait fort au cœur, et qui était le principal motif de son voyage. Denys usa d'abord de remises; ensuite ce furent que plaintes et brouilleries, qui n'éclataient point encore au dehors. Le tyran avait grand soin de les cacher, s'efforçant, par toutes sortes d'autres honneurs, et par toutes les attentions et les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avait pour Dion. Platon, de son côté, dissimulait; et, quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de

parole si indigne, il ne le faisait pas sentir.

Comme ils en étaient en ces termes , et qu'ils pensaient que personne n'avait pénétré leur pensée, Hélicon de Cizique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y aurait un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse ayant eu lieu comme il l'avait dit, et à l'heure marquée, Denys en fut tellement surpris (preuve qu'il n'était pas grand philosophe), qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant sur cette aventure avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi quelque chose à prédire de fort incroyable et de fort extraordinaire. Comme on le pressa de s'expliquer ; « Je vous prédis, leur dit-il, qu'avant » qu'il soit peu, Denys et Platon, qui vous » paraissent si bien ensemble, seront en- » nemis. »

En effet, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres et tous les effets de Dion, et en retint l'argent. En même temps, il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, et le logea hors du château au milieu de ses gardes, qui le haïssaient de longue main, et qui cherchaient à le tuer, parce qu'il conseillait à Denys de renoncer à la tyrannie et de les casser, pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Platon, néanmoins, reconnut qu'il fut redevable de sa vie à l'amitié du tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Un procédé si indigne obligea Platon à demander son congé, qu'il n'obtint qu'après de longs délais et avec beaucoup de peine. Les justes et vives remontrances d'Architas, au

nom de tous les philosophes pythagoriciens, réveillèrent un reste de pudeur dans l'âme du tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Grèce. La sagesse et les bonnes mœurs partirent avec lui du palais. A ces conversations aussi agréables qu'utiles, à ce goût pour le travail, pour l'occupation et pour l'instruction, succédèrent l'oisiveté, la crapule et les débauches. De sorte que le palais de Denys, d'école de vertu qu'il était sous Platon, fut changé en vraie étable de Circé.

ARTICLE II.

Syracuse recouvre sa liberté.

Quand Platon eut quitté la Sicile, Denys ne garda plus de mesures, et maria sa sœur Arète, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate. Un si indigne traitement fut comme le signal de la guerre. Dès ce moment, Dion résolut d'attaquer à forces ouvertes le tyran, et de se venger de toutes les injustices qu'on lui avait faites. Il y était d'ailleurs vivement pressé par ses amis, qui l'exhortaient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendait les bras, et qui le recevrait avec une extrême joie.

Dion n'hésita plus à prendre ce parti, qui ne laissa pas de lui coûter beaucoup, parce qu'il fallait s'arracher du sein d'une vie douce et tranquille qu'il menait dans son exil, et qu'il aimait par tempérament. Jamais peut-être entreprise ne fut, ni formée avec tant de hardiesse, ni conduite avec tant de prudence. Il s'embarqua avec huit cents hommes, mais tous éprouvés dans de grandes oc-

Dion part pour délivrer Syracuse.

An. M 3643.
Av. J.C. 361.
Plut. in
Dion. p. 966.
968.

casions, tous d'une audace et d'une expérience sans égales. Après quelques jours de navigation, et après avoir essuyé une rude tempête, il entra avec sa troupe dans le port de Minoa, petite ville de Sicile. De là, il s'avança vers Syracuse avec une armée d'environ six mille hommes, qui étaient venus de tous côtés se joindre à sa petite armée, dès qu'on avait su son arrivée en Sicile.

Le bruit de sa venue s'étant répandu promptement dans Syracuse, Timocrate, qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, à qui il avait laissé le commandement de la ville pendant le voyage qu'il était allé faire en Italie, lui dépêcha un courrier avec des lettres qui lui apprenaient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, se trouva si fatigué, ayant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelques momens. Un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avait attaché à son sac, accourut, et emporta la chair et le sac où étaient les lettres. Ainsi, Denys ne put apprendre que tard, et par d'autres, la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Lorsque Dion fut près de Syracuse, les plus considérables des habitans sortirent au-devant de lui, vêtus de robes blanches, pour le recevoir aux portes. Dans le même temps, le peuple alla se jeter sur les amis du tyran, qui faisaient le métier d'espions et de délateurs (gens maudits et ennemis des Dieux et des hommes). Ce furent les premières victimes de la fureur du peuple, on les assomma sur l'heure à coups de bâtons. Après

que Dion fut entré dans la ville , il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit ; et dès qu'on eut fait silence , il fit publier par un héraut , que *Dion et Mégaclys, venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Syracusains et tous les peuples de Sicile, du joug du tyran.* Il harangua le peuple , et marcha ensuite , à la tête des troupes , vers le château d'Epipole , qu'il prit sans résistance.

Sept jours après , Denys arriva d'Italie , et entra par mer dans la citadelle. Dès qu'il fut arrivé , il tenta de chasser Dion de Syracuse , mais ayant été repoussé avec une perte considérable , et se voyant sans aucune espérance de secours , il envoya offrir à Dion de lui remettre la citadelle , les armes qui y étaient , et les troupes , avec tout l'argent nécessaire pour les soudoyer pendant cinq mois , si on voulait , par un traité , lui permettre de se retirer en Italie. Les Syracusains , qui espéraient de prendre Denys en vie , rejetèrent ces propositions. Le tyran , déchu de cette espérance , laissa la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate , et se sauva par mer avec ses trésors et les personnes qui lui étaient les plus chères.

Les Syracusains , d'abord extrêmement sensibles aux services importans de Dion , le créèrent généralissime avec une autorité souveraine ; mais bientôt après ayant prêté l'oreille aux discours séditieux des orateurs , ils le forcèrent de se retirer de Syracuse avec ses troupes , et le poursuivirent même pour le charger. Mais Dion ayant fait mine de se

An. M. 3644
Av J.C. 360.

Plut. p. 972.
975.
Diod. l. 16.
p. 419, 422.
Horrible ingratitude des Syracusains.

défendre, ils furent saisis de frayeur et prirent la fuite. Les Syracusains ne furent pas long-temps sans se repentir d'avoir chassé Dion. Les ennemis ayant reçu des troupes et des vivres, surprirent les Syracusains et en tuèrent un grand nombre. Tous sentaient qu'un seul homme pouvait sauver leur ville; mais personne n'osait le proposer, tant ils étaient honteux de la manière indigne dont ils l'avaient traité. Cependant le pressant besoin l'emporta sur la honte, et on députa vers Dion.

Bonté inouïe
de Dion à
leur égard.

Ce grand homme, supérieur à tout ressentiment de vengeance, dès qu'il eut appris l'extrémité des Syracusains, ne délibéra plus. Il exhorta ses troupes à le suivre, et se mit en marche cette nuit même pour voler au secours de sa patrie, qu'il aimait tendrement, quelque ingrate qu'elle fût à son égard. Cependant les ennemis firent une seconde sortie, qui fut encore plus funeste que la première. Ce n'était partout que meurtre, que sang répandu et qu'embrasement. Peu s'amusaient au pillage : on ne pensait qu'à tout ruiner, qu'à tout détruire et qu'à tout brûler. C'est de cet état de désolation que Dion sauva Syracuse, ayant forcé l'ennemi de rentrer dans la citadelle, et de se retirer avec perte.

Après cet avantage que les Syracusains venaient de remporter sous la conduite de Dion, ils donnèrent tous leurs soins au siège de la citadelle. Comme personne ne venait au secours des assiégés, et que le pain commençait à leur manquer, Apollocrate, fils

de Denys , fit avec Dion une capitulation , par laquelle il lui remit la citadelle avec toutes les armes et toutes les autres provisions de guerre. Il s'embarqua ensuite avec sa mère et ses sœurs , et alla trouver son père. Toute la ville s'empressa de venir au port pour repaître ses yeux d'un spectacle si agréable. Après le départ d'Apollocrate , Dion entra dans la citadelle , où il fut reçu par les princesses , sa mère et sa femme , qui sortirent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque menait avec elle le fils de Dion : Arète , sa femme , marchait après , les yeux baissés et fondant en larmes. Dion embrassa sa sœur et ensuite son fils. Alors Aristomaque lui présenta Arète : « Ces larmes que » vous voyez couler de ses yeux , lui dit-elle , » pendant que votre présence nous rend la » joie et la vie ; cette honte peinte sur son visage , son silence même et son air déconcerté , vous marquent assez de quelle douleur elle est pénétrée à la vue d'un époux » à qui , malgré elle , on en a substitué un » autre , mais qui seul a toujours possédé son » cœur. Vous saluera-t-elle comme son oncle ? Vous embrassera-t-elle comme son » mari ? » Aristomaque ayant ainsi parlé , Dion , le visage baigné de pleurs , embrassa tendrement sa femme , lui remit entre les mains son fils , et lui ordonna d'aller dans la maison où il habitait , parce qu'il avait jugé à propos d'abandonner la citadelle aux Syracusains , pour plus grande marque de leur liberté C'est ainsi que Dion détruisit la

Il délivre Syracuse de la tyrannie. tyrannie, délivra Syracuse du joug de la servitude, et lui rendit la liberté.

Pour ce qui regarde Dion, après avoir récompensé, avec une magnificence vraiment royale, tous ceux qui avaient eu part à ses heureux succès, chacun selon son rang et son mérite, il conserva toujours son ancienne simplicité ; aussi modeste dans ses habits, dans ses équipages et dans sa table, que s'il avait vécu dans l'académie avec Platon. En effet, pendant que celui-ci lui écrivait *que la terre entière n'avait les yeux attachés que sur lui*, peu touché de cette admiration générale, il tournait les siens continuellement vers l'académie, cette école de sagesse et de vertu.

Le dessein de Dion était d'établir à Syracuse un gouvernement composé de celui de Lacédémone et de celui de Crète, où cependant l'autorité des anciens prévaudrait toujours. Mais il y trouva de l'opposition de la part d'un nommé Héraclide, qui partageait presque avec lui l'autorité. C'était un homme turbulent, séditieux, et uniquement occupé à gagner le peuple par ses flatteries et par ses caresses. Il visait à rendre Dion suspect au peuple, et à le faire chasser de Syracuse, pour prendre sa place, et faire revivre la tyrannie. Il entreprit même de lui faire fermer les portes de la ville ; mais cette entreprise ne lui réussit pas. Un jour que Dion l'avait envoyé appeler au conseil, il répondit qu'il n'irait point, et qu'étant simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec les autres citoyens, quand elle serait

convoquée. Il voulait par là faire sa cour au peuple, et rendre Dion odieux. Celui-ci, las de souffrir tant d'insultes, lâcha la main à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer, et leur permit de le faire. Ils allèrent donc dans sa maison, et se défirent de lui.

Les Syracusains furent fort affligés de cette mort; mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, et qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'apaisèrent, et lui pardonnèrent ce meurtre, persuadés que la ville eût toujours été agitée de troubles et de factions, tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble.

Depuis ce meurtre, Dion ne goûta plus de joie et n'eut point de repos. Un fantôme affreux, qui se présenta à lui pendant la nuit, le remplit d'un trouble effrayant et d'une noire mélancolie. C'était une femme d'une taille énorme, qui, par son appareil, par son air et son visage hagard, ressemblait à une furie, et qui balayait avec violence sa maison. La mort de son fils, qui se précipita du haut d'un toit pour quelque chagrin particulier, passa pour l'accomplissement de cette apparition, et fut le prélude de ses malheurs. Callippe y mit le comble. C'était un Athénien avec qui Dion avait lié une amitié intime pendant qu'il logeait avec lui à Athènes, et qui, songeant à se rendre maître de Syracuse, entreprit de se défaire de Dion, qui seul pouvait mettre obstacle à ses desseins. Quelque soin qu'il eût pris de les tenir cachés il en transpira quelque chose jus-

Plut. p. 981.
^{983.}
Diod. p. 432.

qu'aux oreilles de la sœur et de la femme de Dion. Pour prévenir l'effet de leurs recherches Callippe les alla trouver, fondant en larmes, et paraissant inconsolable de ce qu'on le soupçonnait d'un si noir attentat ; il leur prêta le grand serment, ce qui se faisait ainsi. Celui qui le prêtait, revêtu de la mante de pourpre de la déesse Proserpine, et tenant à la main une torche allumée, prononçait contre lui-même, dans le temple, les exécérations les plus terribles qu'il soit possible d'imaginer.

Le serment ne lui coûta rien ; mais il ne rassura ni les princesses, ni les amis de Dion, qui exhortaient celui-ci à prévenir le crime de Callippe par une juste et prompte punition. Déchiré jour et nuit par le cruel souvenir du meurtre d'Héraclide, Dion dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et tendre le cou à quiconque voudrait le tuer, que de vivre obligé tous les jours à se précautionner, non-seulement contre ses ennemis, mais encore contre les meilleurs de ses amis.

An. M. 3646.
Av. J.C. 358.

Callippe se hâta d'exécuter son crime, et fit assassiner Dion dans sa maison par des soldats zacynthiens qui lui étaient entièrement dévoués. La sœur et la femme de ce prince furent mises en prison, où celle-ci accoucha, et mit au monde un fils qu'elle résolut de nourrir. Callippe se rendit maître de Syracuse, et fut quelque temps dans une fortune éclatante ce qui excita des plaintes contre les Dieux, comme s'ils souffraient sans indignation le plus scélérat des hommes. La Providence ne fut pas long-temps sans se justifier.

Etant parti pour se rendre maître de Catane, Syracuse se révolta contre lui, et secoua le joug d'une si honteuse servitude. Tous les soldats zacynthiens qui avaient tué Dion, périrent devant Messine. Callippe se retira à Rhège, où, après avoir traîné une vie malheureuse pendant quelque temps, il fut tué par Leptine et Polyperchon, avec le même poignard dont on s'était servi pour assassiner Dion.

Pour Aristomaque et Arète, dès qu'elles furent sorties de prison, Icètes de Syracuse, un des amis de Dion, les reçut chez lui; mais, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau, et les ayant fait embarquer comme s'il les envoyait au Péloponèse, il donna ordre à ceux qui les menaient, de les tuer sur la route, et de les jeter dans la mer. Il ne fut pas long-temps sans recevoir le châtimement de sa noire perfidie; ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort avec ses deux fils.

L'histoire nous fournit peu d'exemples où l'on voie une attention si marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que le meurtre, la perfidie, la trahison.

Il est difficile de trouver réunies, dans une seule personne, autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne considère point ici son goût merveilleux pour les sciences, dont il faisait, dans ses momens de loisir, un délassement aussi utile qu'honorable. Je m'attache à l'homme d'Etat; et combien de ce côté-là est-il admirable! Grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité, va-

Caractère
de Dion.

leur héroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de la fortune les plus inopinés, un amour de la patrie et du bien public, porté jusqu'à l'excès. Voilà une partie des vertus de Dion. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il était capable.

Mais ce que je trouve de plus beau et de plus digne d'admiration dans la vie de Dion, c'est cette grandeur d'ame, cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude horrible de ses concitoyens. Le refus constant qu'il fit de prévenir son assassin, n'est pas moins admirable. Quelle honte pour les chrétiens homicides, de se voir devancés par un païen dans la pratique d'un précepte si formel de notre sainte religion !

On ne peut, ce semble, reprocher à Dion qu'un défaut ; c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Ce défaut dans un simple particulier est toujours grand ; mais dans un prince, dans un homme d'Etat, et dans quiconque est chargé de la conduite des autres, à compter depuis le trône jusqu'à la dernière place ; ce défaut, dis-je, devient, dans toutes ces personnes, un défaut essentiel. Les manières douces et insinuanes doivent être inséparables du gouvernement.

ARTICLE III.

Denys le jeune remonte sur le trône de Syracuse.

SYRACUSE, depuis la mort de Dion, eut, dans un court intervalle de temps, plusieurs maîtres, et se trouva agitée par différentes factions, et par une guerre intestine, qui réduisait cette ville à un pitoyable état; Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de descendre du trône, chassa Nypsée, qui s'était rendu maître de Syracuse, et se remit en possession de ses Etats.

Ce fut sans doute pour remercier les Dieux de son rétablissement, qu'il envoya à Olym-^{Diod. l. 6. p. 453.}pie et à Delphes des statues d'or et d'ivoire d'un fort grand prix. Les galères qui les portaient, furent prises par Iphicrate, général athénien, qui, sur la réponse qu'il reçut d'Athènes, de ne point examiner scrupuleusement à quoi était destinée cette proie sacrée, s'en servit pour faire subsister sa flotte. Denys s'en plaignit amèrement aux Athéniens, dans une lettre qu'il leur écrivit, où il leur fait de vifs et de justes reproches sur leur avarice et sur leur impiété sacrilège; mais il n'obtint aucune satisfaction. En quoi les Athéniens se montrèrent moins nobles et moins religieux que le corsaire Timasitée, qui respecta les dons sacrés des Romains, et le culte des Dieux auxquels ils étaient destinés.

Pour revenir à Denys, ses malheurs passés, loin d'adoucir et de corriger son humeur, n'avaient servi qu'à l'irriter et à le rendre plus féroce. Sur ces entrefaites, les Cartha-^{Tit. Liv. décad. 1. l. 5. c. 28. Diod. l. 14 p. 307.}

An. M. 3655.
Av. J. C. 349.

ginois, qui étaient presque toujours en guerre avec les Syracusains, étaient abordés en Sicile, avec une grosse flotte, et y avaient déjà fait des progrès très-considérables. Les Siciliens et ceux de Syracuse, justement effrayés d'un succès si rapide, résolurent d'envoyer à Corinthe pour demander du secours. Corinthe reçut parfaitement bien les députés, décerna du secours pour Syracuse, et nomma sur-le-champ pour général Timoléon. C'était un homme qui aimait passionément sa patrie, et qui montrait en tout une douceur singulière. Il était excellent capitaine, d'une sagesse rare, et d'une bravoure qui n'avait guère d'égale.

Timoléon avait un frère aîné, nommé Timophane, qu'il aimait tendrement, mais il aimait encore plus sa patrie. Ce frère s'en étant rendu le tyran, une si noire perfidie le perça de douleur. Il employa tous les moyens possibles pour le ramener; mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, et que rien ne pouvait vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il le fit assassiner, et crut qu'en cette occasion les droits de la nature devaient le céder à ceux de la patrie. Rien ne fut capable, dans la suite, d'étouffer les cris de sa conscience, surtout depuis que sa mère eut prononcé contre lui toutes sortes de malédictions et d'imprécations. Alors sa conscience alarmée ne lui faisait plus envisager dans Timophane un tyran, mais un frère. Ce furent ces cruels remords qui le firent résoudre à renoncer à toutes les affaires publiques, et à passer le reste de ses jours dans la solitude.

Ce ne fut point sans beaucoup de répugnance qu'il s'arracha à sa retraite pour accepter le commandement de l'armée ; mais il ne crut pas qu'il lui fût permis de se refuser à sa patrie.

Timoléon s'embarqua donc, et fit voile vers la Sicile. Il aborda à Tauroménium, d'où il alla à Adrane, y étant invité par quelques-uns des citoyens. Il commença la campagne par une bataille qu'il livra à Icétas, tyran des Léontins, et qui, de concert avec les Carthaginois, voulait se soumettre Syracuse. La soumission de la ville d'Adrane et de quelques autres, fut le fruit de la victoire qu'il remporta. Denys lui-même, qui se voyait sans espérance, et à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas, qui s'était laissé vaincre avec tant de honte, et pénétré d'admiration et d'estime pour Timoléon, lui livra la citadelle, et vint se rendre à lui dans son camp. Timoléon l'envoya à Corinthe avec une seule galère, sans escorte et avec très-peu d'argent. Ce prince infortuné y servit de spectacle, et tous accouraient vers lui, les uns avec une secrète joie, pour repaître leurs yeux des maux du tyran ; les autres, touchés d'une sorte de compassion, paraissaient être affligés du profond abîme de misères où ils le voyaient plongé.

La manière dont Denys se conduisit à Corinthe, n'excita plus, à son égard, que des sentimens de mépris et d'indignation. Il passait les journées entières, ou dans les cabarets, ou avec des femmes de mauvaise vie. On a écrit que l'extrême pauvreté où il se

trouva réduit à Corinthe , l'obligea d'y ouvrir une école publique , et d'apprendre à lire aux enfans. Peut-être , dit Cicéron (1), sans doute en plaisantant , que c'était pour se conserver encore une espèce d'empire , et ne pas renoncer à l'habitude et au plaisir de commander.

An. M. 3658.

Av. J. C. 346.

Plut. in Timol.

mol. p. 243.

248.

Diod. l. 16.

p. 465. 474.

Depuis la retraite de Denys , Icétas pressait vivement la citadelle de Syracuse. Il survint fort à propos à Timoléon un nouveau corps de troupes de Corinthe. Avec ce renfort il marcha vers Syracuse. Le lendemain de son arrivée , il se présenta en bataille devant la place , et l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur et de succès , que les troupes d'Icétas furent renversées partout et mises en fuite. Ainsi , par un bonheur qui a peu d'exemples , il emporta de force en un instant , avec une armée de quatre mille hommes , Syracuse , une des plus fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître , il fit raser la citadelle et tous les palais des tyrans , et fit bâtir à la place , des tribunaux pour y rendre la justice au nom du peuple , afin que ce même lieu d'où , sous les tyrans , on avait vu partir tous les jours des édits sanglans , devint l'asile et le rempart de la liberté et de l'innocence.

Timoléon était maître de Syracuse , mais il manquait d'habitans pour la peupler : car les uns étaient péris dans les guerres et dans les séditions , et les autres ayant pris la fuite pour éviter la domination des tyrans , la ville

(1) Dionysius Corinthi pueros docebat, usque adeò imperio carere non poterat.

de Syracuse était devenue un désert, où l'herbe était venue si haute, que les chevaux y paissaient. Timoléon, de concert avec les Syracusains, écrivit à Corinthe pour demander des hommes, afin de repeupler Syracuse. Les Corinthiens procurèrent à cette ville une colonie de soixante mille hommes, et s'en rendirent avec plaisir les fondateurs pour la seconde fois.

Timoléon qui voulait aussi affranchir les autres villes, et achever entièrement de déraciner de la Sicile la tyrannie et les tyrans, se mit en campagne avec des troupes, défit tous ces usurpateurs, et les obligea à vivre en simples particuliers. Mais, bientôt après, s'étant unis tous ensemble, ils formèrent contre lui une puissante ligue. Timoléon marcha aussitôt contre eux, et en vint aisément à bout. Il leur fit souffrir à tous la peine de leur révolte. Ce grand homme, après avoir purgé la Sicile des tyrans, lui avoir rendu la liberté et la paix, et fourni les moyens de se relever; après, dis-je, de si glorieuses actions, il se démit lui-même de son autorité, pour vivre dans la retraite, et goûter dans le loisir la douceur d'une vie particulière (1). Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité, ni loi, ni partage de terre, ni règlement de police qui parussent bien faits, si Timoléon ne s'en était mêlé, et s'il n'y avait mis la dernière main. A sa mort, rien ne manqua à la magnificence des funérailles qu'on lui fit; mais le plus bel ornement de

(1) *Otium cum dignitate. Cicer.*

cette pompe, furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressait d'honorer sa mémoire.

Ces larmes n'étaient ni accordées à la coutume et à la bienséance, ni commandées par une ordonnance publique, mais coulaient de source, et partaient d'une affection sincère, d'une vive reconnaissance et d'une douleur inconsolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir, toutes les années, le jour de sa mort, on célébrerait en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on ferait des courses de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'est le décret par lequel le peuple de Syracuse arrêta, que toutes les fois que la Sicile serait en guerre avec les étrangers, elle prendrait un général à Corinthe.

Je ne sais si l'on voit rien dans l'histoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, et de l'heureux succès de toutes ses entreprises : ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif et désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services : c'est son extrême éloignement pour tout esprit de domination et de hauteur ; sa modestie, sa modération, la fuite des honneurs, et, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, et même pour les justes louanges. Quand on relevait en sa présence sa sagesse, son courage et la gloire qu'il avait eue de chasser les tyrans, il ne répondait autre chose, sinon qu'il

*Corn. Nep.
en Timol. c.4.*

était obligé de témoigner une grande reconnaissance envers les Dieux, de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix et la liberté, ils avaient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère ; car il était bien persuadé que tous les événemens humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la providence divine. Quel trésor, quel bonheur pour un Etat, qu'un tel ministre !

Pour en mieux connaître le prix, il ne faut que comparer l'état où se trouve Syracuse sous Timoléon, à celui où elle avait été sous les deux Denys. C'est la même ville, ce sont les mêmes habitans et les mêmes peuples ; mais quelle différence y voit-on sous les deux sortes de gouvernemens dont nous parlons ! Les deux tyrans ne songeaient qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis. Ils étaient craints, en effet, comme ils le voulaient être ; mais, en même temps, ils étaient haïs et détestés, et ils avaient encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'avaient à craindre d'eux. Timoléon, au contraire, qui s'est regardé comme le père des Syracusains, et qui n'a songé qu'à les rendre heureux, goûte le plaisir d'en être aimé, honoré et respecté comme un père l'est de ses enfans, et sa mémoire est parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent sentir la paix et la joie dont ils jouissent, sans se souvenir que c'est un sage législateur qui leur a fait ces riches présens.

Syracuse ne jouit pas long-temps de la li-

berté et de la paix que Timoléon lui avait acquises par ses victoires et par ses travaux.

Agathocle.
An. M. 3685.

Agathocle s'empara bientôt de la tyrannie de cette ville. et il exerça, pour se maintenir sur le trône qu'il avait usurpé, des cruautés inouïes. Son usurpation, sa tyrannie, ses guerres en Afrique, et sa fin malheureuse sont traitées plus amplement dans l'histoire des Carthaginois.

An. M. 3713.

Après la mort d'Agathocle, Syracuse respira pendant quelque temps, et goûta avec plaisir les douceurs de la liberté; mais elle eut beaucoup à souffrir des Carthaginois, qui troublaient son repos par des guerres conti-

An. M. 3726.

nuelles. Elle appela à son secours Pyrrhus, dont les succès rapides lui donnèrent de grandes espérances; mais la prompte retraite de ce prince la replongea dans de nouveaux malheurs.

An. M. 3729.

Peu de temps après le départ de Pyrrhus, la première magistrature de Syracuse fut déferée à Hiéron, et dans la suite on lui accorda, d'un commun consentement, le nom et l'autorité de roi. L'histoire de ce prince est un morceau trop intéressant pour n'être pas traitée avec quelque étendue; ainsi, nous allons la reprendre dès son origine.

CHAPITRE IV.

Règne d'Hiéron II.

ARTICLE PREMIER.

Son origine.

HIÉRON descendait de la famille de Gélon, An. M. 3700.
 qui avait régné à Syracuse. Comme sa mère Av. J. C. 304.
 était d'une condition servile, Hiérocle, son Justin. l. 23.
 père, selon la coutume barbare de ce temps-
 là, le fit exposer peu de temps après sa nais-
 sance, croyant que cet enfant déshonorait
 la noblesse de sa race. Mais, sur la foi d'un
 oracle, qui annonçait la future grandeur de
 son fils, il ne tarda pas à le faire rapporter
 chez lui, et il le fit élever avec tous les soins
 possibles. c. 4.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvait attendre. Il se distingua, dans la suite, entre tous ses égaux, par son adresse dans tous les exercices militaires, et par son courage dans les combats. Il mérita l'estime de Pyrrhus, et reçut de sa main plusieurs récompenses. Il était beau de visage, d'une grande taille, et d'une complexion robuste. Il faisait paraître (1) beaucoup de douceur et d'honnêteté dans les conversations, de justice dans le maniement des affaires, de modération dans le commande-

(1) In alloquio blandus, in negotio justus, in imperio moderatus: prorsus ut nihil ei regium deesse præter regnum videretur. *Justin.*

ment ; de sorte qu'il ne lui manquait que la qualité de roi, en ayant déjà toutes les vertus.

An. M. 3729.

Av. J. C. 275.

Polyb. l. I.

o. 8. 9.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes, celles-ci, qui étaient dans le voisinage, élevèrent Artémidore et Hiéron au souverain commandement, qui renfermait toute l'autorité civile et militaire. Le dernier était alors âgé de trente ans, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçaient un grand roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, et ayant su gagner ceux qui étaient d'un parti contraire, et qui ne cherchaient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de sagesse et de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique très-mécontents de la liberté que s'étaient donnée les soldats de faire une élection qui n'était pas de leur compétence, ne laissèrent pas de lui conférer, d'un consentement unanime, le titre et le pouvoir de souverain commandant.

Il est choisi pour capitaine de Syracuse.

Ces premières démarches firent aisément juger que le nouveau magistrat aspirait à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet, ce fut dans cette vue qu'il épousa la fille de Leptine, citoyen très-puissant, qui avait beaucoup de gens dévoués à ses intérêts, et un grand crédit auprès du peuple. Hiéron se l'attacha pour toujours en épousant sa fille ; et, par cette alliance, il assura la tranquillité publique, pour les temps où il serait obligé de s'éloigner de Syracuse, et de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien plus hardi,

mais bien moins légitime, le mit en sûreté et en repos pour toujours. Il avait tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans et mal intentionnés, sans respect pour leurs commandans, toujours préparés à la révolte, et capables, sur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément que l'unique moyen de faire cesser les troubles, était d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence et l'esprit de rébellion ne pouvaient que corrompre les autres, et les porter à de pernicious excès. Trompé par un faux zèle et un amour aveugle du bien public, et touché vivement aussi par la vue du danger auquel il serait exposé à tout moment, il crut devoir en venir, pour le salut de sa patrie, et pour sa propre sûreté, à une fâcheuse extrémité, très-contraire à son caractère, aussi-bien qu'à l'équité, mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Il se mit donc en campagne, sous prétexte d'attaquer les Mamertins (1). Quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux, posta d'un côté les soldats qui étaient Syracusains, et de l'autre ceux qui ne l'étaient pas. Il se mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque, laissant les autres exposés aux Mamertins qui les taillèrent tous en pièces: après quoi il retourna tranquillement à Syracuse avec les

(1) C'étaient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avait prises à sa solde, et qui ensuite s'étaient emparées de Messine, après en avoir égorgé les principaux habitans.

troupes de la ville, et remplaça, par de nouvelles levées, les soldats étrangers qu'il avait fait périr.

Il est élu
roi.
An. M. 3736.
à v. J. C. 268.

Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, Hiéron marcha contre eux avec les troupes syracusaines, qu'il avait bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les généraux furent faits prisonniers. A son retour, il fut déclaré roi par tous les citoyens de Syracuse, et ensuite par tous les alliés. Il s'était passé sept ans depuis qu'il avait été élevé à la suprême magistrature.

Il serait difficile de justifier la manière dont il y monta; mais, pour son élection à la royauté, elle fut parfaitement libre, et n'eut rien de forcé. Si son ambition secrète y eut quelque part, ce défaut fut bien réparé par la manière sage et désintéressée dont il s'y conduisit pendant la longue durée de son règne et de sa vie.

La perte de la bataille dont nous venons de parler, déranga entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrèrent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours. C'est ce qui donna lieu à la première guerre punique, comme je l'ai exposé en son lieu.

Polyb. l. I.
10. 11.

Les Mamertins ayant, partie par menaces, partie par surprise, chassé de la citadelle l'officier qui y commandait de la part des

Carthaginois, appelèrent Appius Claudius, consul, et lui livrèrent les portes de la ville. Peu de temps après, les Carthaginois en formèrent le siège, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain prit le parti de donner bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible, mais ne pouvant résister à la valeur romaine, il fut obligé de céder et de se retirer à Syracuse. Claudius ayant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, et songea même à l'assiéger.

La consternation dans laquelle ces heureux succès des Romains avaient jeté la Sicile, jointe au nombre et à la valeur des légions romaines, fit concevoir à Hiéron quel serait le succès de la guerre qui commençait. Ce prince reconnut que l'amitié des Romains serait plus fidèle, plus constante et plus utile que celle des Carthaginois. Il n'hésita plus sur le parti qu'il avait à prendre. Il renonce à l'alliance qu'il avait faite avec les Carthaginois, et envoie aux consuls des ambassadeurs pour traiter de paix. On n'eut garde de refuser leurs offres. Une alliance avec Hiéron leur donnait une entrée libre et sûre dans la Sicile, et leur faisait entrevoir comme assurée la conquête de cette île si riche et si fort à leur bienséance. Ces conditions furent, que le roi rendrait aux Romains, sans rançon, ce qu'il avait fait sur eux de prisonniers, et qu'il

Hiéron fait
alliance avec
les Romains.

leur payerait cent talens d'argent, (*cent mille écus.*)

Depuis ce temps, Hiéron ne vit plus la guerre dans ses Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoyer dans l'occasion des secours aux Romains. Du reste, il régna en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'estime et l'amour de ses sujets. Tout étant en feu autour de lui, par les cruelles guerres que se faisaient les deux plus puissans peuples du monde, il fut assez prudent et assez heureux pour n'en être que simple spectateur, et pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranlaient toutes les régions voisines, se conservant, lui et son peuple, dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion, pendant la première guerre punique, et surtout dans le siège d'Agrigente, de quel secours était pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des temps où l'armée romaine, sans lui, aurait été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre punique et le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un temps de paix et de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce prince. Polybe nous apprend seulement que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essayer contre les étrangers ou mercenaires, qui fut appelée guerre d'Afrique, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs alliés,

An M. 3763.

Av. J.C. 241.

Polyb. l. 1.

p. 84.

et particulièrement au roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandaient de lui.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ses sujets heureux, et à réparer les maux que l'injuste gouvernement d'Agathocle, qui l'avait précédé de quelques années, et les discordes intestines qui en furent la suite, leur avaient causés : digne occupation d'un roi ! Il y avait dans le caractère des Syracusains de la légèreté et de l'inconstance, qui leur faisait prendre quelquefois des partis excessifs et violens ; mais, dans le fond, ils avaient de la douceur et de l'équité, et n'étaient point ennemis d'une soumission juste et raisonnable : la preuve en est que, lorsqu'on les gouvernait avec modération et avec sagesse, comme fit Timoléon, ils respectaient l'autorité des lois et des magistrats, et leur obéissaient avec joie.

La grande application d'Hiéron, pendant tout le temps qu'il jouit de l'autorité, fut de bien persuader à ses sujets, moins par des paroles que par sa conduite, qu'il était infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte ni à leurs biens ni à leur liberté. Il songea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il se regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur et leur père. Avant son règne, l'Etat était divisé en deux factions, celle des citoyens et celle des soldats, dont les différends, soutenus de part et d'autre avec beaucoup d'animosité, avaient causé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les restes, et à arracher des esprits jusqu'aux moindres semences de divi-

Règne pacé
fique d'He
ron.

sion et de mésintelligence. Il paraît qu'il y réussit parfaitement , puisque , pendant un règne de plus de cinquante ans , on ne voit point qu'aucune sédition ou révolte se soit élevée à Syracuse, et en ait troublé le repos.

Ce qui contribua sans doute le plus à conserver cette tranquillité , fut le soin particulier que prit Hiéron de tenir ses sujets fort occupés , de bannir de ses Etats l'oisiveté et la fainéantise , mère de tous les vices , et source ordinaire des séditions ; d'entretenir et d'augmenter la fertilité naturelle du pays, et de mettre en honneur l'agriculture , ce qu'il regardait comme un moyen sûr de rendre ses peuples heureux, et de répandre l'abondance dans son royaume. En effet, la culture des terres , outre qu'elle occupe et met en mouvement une infinité de mains , qui, sans cela, demeureraient oisives et engourdies, attire dans un pays , par la traite des grains , les richesses des peuples voisins, et les fait couler dans les maisons des particuliers , par un commerce qui se renouvelle tous les ans , et qui est le fruit légitime de leur travail et de leur industrie. C'est ici, et on ne peut trop le répéter, un des principaux soins d'un sage gouvernement, et une partie des plus essentielles d'une bonne et saine politique , mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entièrement. Il ne jugea pas indigne de la royauté d'étudier par lui-même et d'approfondir toutes les règles de l'agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matière des livres dont

Il favorise
l'agriculture.
Plin. l. 18.
c. 3.

La perte doit être bien regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une manière encore plus digne d'un roi. Le blé faisait la principale richesse du pays, et le fonds le plus assuré du prince. Il crut donc que c'était là une affaire capitale, qui demandait toute son application et tous ses soins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, Hiéron fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, si conformes en même temps aux intérêts du peuple et à ceux du prince, qu'ils devinrent comme le code du pays, et furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée, non-seulement sous son règne, mais dans tous les temps qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville et les Etats de Syracuse, ils ne lui imposèrent point de nouveaux tributs, et voulurent que toutes choses fussent réglées *selon les lois de Hiéron*, afin que les Syracusains, en changeant de maîtres, eussent la consolation de ne point changer de règlement, et de se voir conduits encore, en quelque sorte, par un prince dont le nom seul leur était cher, et leur rendait ces lois infiniment respectables.

*Cicér. O. al.
in Verr. de
frum. n. 15.*

J'ai dit qu'en Sicile le blé faisait un des principaux revenus du prince: on lui en payait la dîme, c'est-à-dire, la dixième partie; ainsi, il avait intérêt que le pays fût bien cultivé, que toutes les terres fussent mises en valeur, et qu'elles rapportassent beaucoup, puisque son revenu augmentait à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramassaient cette dîme pour le prince, qui lui

était payée en nature, et non en argent, s'appelaient *Decumani*, comme qui dirait, fermiers des dîmes. Hiéron, dans les réglemens qu'il fit sur ce sujet, ne négligea pas ses intérêts, et cela est d'un prince sage et économe; mais il n'oublia pas ceux de ses fermiers ni ceux des laboureurs. Il prit de sages précautions contre l'avidité des premiers, à qui il n'était pas possible de rien extorquer des laboureurs au delà de la dîme. Il sut aussi se précautionner si bien contre la fraude des derniers, qu'il ne leur était pas possible de rien détourner, ni de frauder le fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très-grande punition. Il paraît que Hiéron ne voulait pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les laboureurs de leur demeure. C'est aux princes à décider si ce règlement de Hiéron est d'une sage et saine politique.

Ibid. n. 34.

An M. 3786.

Av. J. C. 218.

Liv. l. 21.

n. 50. 51.

Son attachement aux Romains.

Ce fut dans la seconde guerre punique que Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal en Italie, il alla avec sa flotte tout équipée au-devant de Tib. Sempronius, qui était arrivé à Messine, pour offrir ses services au consul, et l'assurer que, dans l'âge avancé où il était, il ferait paraître le même zèle pour les intérêts du peuple romain, qu'il avait montré autrefois dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé et des habits aux légions du consul et aux troupes des alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte romaine sur celle des Carthaginois, le consul

remercia le roi de ses offres avantageuses, et n'en fit point alors usage.

La fidélité inviolable de Hiéron pour les Romains, qui est son caractère le plus marqué, parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du lac de Thrasyène. Ils avaient déjà perdu trois batailles contre Annibal, toutes plus malheureuses et plus sanglantes les unes que les autres. Hiéron, dans cette triste conjoncture, envoya au port d'Ostie une flotte chargée de vivres. Les ambassadeurs de Syracuse ayant été introduits dans le sénat, dirent : « Que Hiéron leur maître » avait été aussi vivement touché de la dernière disgrâce qui leur était arrivée, que si elle lui eût été propre et personnelle; que, quoiqu'il sût bien que la grandeur du peuple romain était presque plus admirable dans le temps d'adversité que dans les heureux succès, il leur avait envoyé tous les secours qu'on pouvait attendre de bons et fidèles alliés. et qu'il priait instamment le sénat de vouloir bien les accepter; que, préalablement à tout, ils apportaient une Victoire d'or (1) de trois cent vingt livres pesant; qu'ils daignassent la recevoir comme un augure favorable, et comme un gage des vœux que le roi faisait pour leur prospérité; qu'ils avaient aussi voituré avec eux trois cent mille boisseaux de froment et deux cent mille d'orge; et que si le peuple romain en désirait une plus grande quantité, Hiéron en ferait transporter autant

Id. l. 22. n. 37 et 38.

(1) *Victoriam auream (pondere trecentum viginti).*

Liv.

» qu'ils voudraient, et dans les lieux qu'ils
 » désigneraient ; qu'il savait que le peuple
 » romain n'employait dans ses armées que
 » des citoyens ou des alliés ; mais qu'il avait
 » vu dans leur camp des soldats armés à la
 » légère ; que, par cette raison , il leur avait
 » envoyé mille hommes, tant archers que
 » frondeurs , afin qu'ils pussent les opposer
 » aux Baléares et aux Maures de l'armée
 » d'Annibal. » Ils ajoutaient à ce secours un
 conseil fort salutaire , qui était : « Que le
 » préteur , qui viendrait commander en Si-
 » cile , fit passer une flotte en Afrique , afin
 » de susciter des affaires aux Carthaginois
 » dans leur propre pays , et de les mettre
 » hors d'état , par cette diversion , d'envoyer
 » des secours à Annibal. »

Le sénat répondit aux ambassadeurs du
 roi en des termes fort obligeans et fort hon-
 norables : « Que Hiéron agissait en prince
 » très-généreux et en allié très-fidèle ; que
 » depuis qu'il avait contracté alliance avec
 » les Romains , son attachement pour eux
 » s'était toujours soutenu sans aucune in-
 » terruption ; enfin , qu'en tout temps et en
 » tous lieux il les avait puissamment et
 » magnifiquement secourus ; que le peuple
 » romain était sensible comme il le devait
 » à une telle générosité ; que quelques villes
 » d'Italie avaient déjà présenté de l'or au peu-
 » ple romain , qui , après avoir marqué sa re-
 » connaissance , n'avait pas cru devoir l'ac-
 » cepter. Que la Victoire était d'un augure trop
 » favorable pour ne pas la recevoir. Qu'il la
 » placerait dans le Capitole , c'est-à-dire ,

» dans le temple du grand Jupiter, afin qu'elle
 » s'y établît une demeure stable et perma-
 » nente. » On remit aux consuls tout le blé
 et l'orge dont la flotte était chargée, avec les
 archers et les frondeurs.

Valère Maxime fait remarquer ici la noble L. 4. c. 3.
 et prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans
 le généreux dessein qu'il forme de faire aux
 Romains un présent qui montait à trois cent
 vingt livres pesant d'or; puis dans l'indus-
 trieuse précaution qu'il prend pour prévenir
 et empêcher leur refus. Il ne leur offre point
 cet or en espèces monnoyées; il connaissait
 trop pour cela l'extrême délicatesse des Ro-
 mains; mais sous la figure d'une Victoire
 qu'ils n'oseraient pas refuser, à cause du bon
 augure qu'elle semblait porter avec elle.

Il est beau de voir un prince, dont les Etats
 situés comme l'étaient ceux de Syracuse par
 rapport à Carthage, de qui elle avait tout à
 craindre, dans des conjonctures où Rome pa-
 raissait près de sa ruine, lui demeurer cons-
 tamment fidèle, et se déclarer hautement
 pour ses intérêts, malgré tous les dangers aux-
 quels l'exposait une démarche si hardie. Une
 politique plus prudente, pour parler le lan-
 gage ordinaire, aurait peut-être attendu le
 succès d'une nouvelle action, et ne se serait
 pas si fort hâtée de se déclarer sans nécessité
 et avec un danger extrême.

Les Romains ne furent pas les seuls qui se
 ressentirent de la libéralité et de la magnifi-
 cence du roi Hiéron. Les Rhodiens, après ce
 grand tremblement de terre, qui avait ravagé
 leur île et renversé leur colosse, en éprou- Polyb. l. 5.
p. 429.

vèrent aussi les généreux effets. Ce prince leur envoya cent talens avec beaucoup d'autres présens très-considérables ; et la modestie, qui accompagna ces présens, en relève infiniment le prix. Il fit élever, dans la place publique de la ville de Rhodes, deux statues, qui représentaient le peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes, comme si, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de si magnifiques présens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un roi qui fait du bien à des étrangers, est avantageusement récompensé de sa libéralité par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même, et par la gloire qu'elle lui procure.

On a une idylle de Théocrite (c'est la XVI^e), qui porte le nom du roi dont nous parlons, où ce poète semble reprocher tacitement à ce prince de mal payer les vers qu'on faisait en son honneur. Mais la manière basse, dont il mendie, en quelque sorte, une récompense pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus justement sur le poète que sur le prince, connu et recommandable, comme nous venons de le voir, par ses libéralités.

*Plut. in
Marc. p. 305.
306.*

*Il profite
de l'habileté
d'Archimède.*

C'est au bon goût et à l'attention singulière d'Hiéron pour ce qui concernait le bien public, que Syracuse fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont elle fit un si grand usage lorsqu'elle fut assiégée par les Romains. Quoique ce prince parût tout occupé des soins de la paix, et de l'intérieur du royaume, il ne négligeait point ceux de la

guerre , persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses Etats, était de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes, qui tenteraient de la troubler. Il sut profiter de l'avantage qu'il avait de posséder dans ses Etats le plus savant géomètre qui fût dans l'univers ; on voit bien que je veux parler du célèbre Archimède. Il l'engagea à descendre de ces spéculations sublimes, auxquelles il se livrait tout entier, à l'exercice de cette mécanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pria instamment de lui faire plusieurs sortes de machines et de batteries pour les sièges et pour les assauts , tant pour la défense que pour l'attaque.

On demande quelquefois si les sublimes connaissances, dont nous parlons, conviennent à un roi, et si l'étude des arts et des sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune prince. Ce que nous lisons ici en montre l'utilité. Si le roi Hiéron eût été sans goût et sans curiosité, et qu'il ne se fût occupé que de ses plaisirs, Archimède serait demeuré tranquille dans son cabinet, et toutes ses rares connaissances n'auraient été d'aucune utilité pour le public. Combien de trésors de science demeurent ensevelis dans les ténèbres, et enfouis, pour ainsi dire, en terre, parce que les princes ne font aucun cas des savans, et les regardent comme des hommes inutiles à l'Etat ! Mais lorsque, dans leur jeunesse, ils ont pris des arts et des sciences une connaissance convenable à la majesté royale, ils font cas de ceux qui s'y distinguent, ils s'en-

tretennent quelquefois avec eux , ils les mettent en honneur; et, par cette glorieuse protection, ils donnent lieu à de précieuses découvertes, dont l'Etat se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son roi, et ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avait reçue ; car il fut élevé avec grand soin.

Hiéron était grand et magnifique en tout, dans la construction des palais des arsenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeur pour le transport des blés, commerce qui faisait presque toute la richesse de l'île. On parle d'une galère, bâtie par son ordre sous la direction d'Archimède, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à le construire ; Hiéron passait lui-même les journées entières parmi les ouvriers pour les animer par sa présence. Le navire était à vingt rangs de rames. On en trouve la description dans Athénée. Il serait à souhaiter que, pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames, aurait éclairci et décidé une question, qui demeurera toujours obscure et douteuse.

*Athen. l. 5.
p. 206. 209.*

La fidélité d'Hiéron fut mise à une épreuve bien rude après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de leurs alliés. Mais le ravage même de ses terres par les troupes carthaginoises, que leur flotte y avait débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler; il eut seulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avait pénétré

*Lév. l. 22.
3c.*

jusque dans sa famille. Il avait un fils, nommé Gélon, qui épousa Néréide, fille de Pyrrhus, dont il eut plusieurs enfans, et entre autres Hiéronime, dont il sera bientôt parlé. Gélon, méprisant la vieillesse de son père, et ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur dernière disgrâce à Canne, s'était déclaré hautement pour les Carthaginois. Il armait déjà la multitude, et sollicitait les alliés de Syracuse à se joindre à lui, et peut-être aurait-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort prompte et imprévue n'avait rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon que le père l'avait avancée. (Ce soupçon, s'il était fondé, ternirait beaucoup l'éclat du mérite de Hiéron.) Quoi qu'il en soit, il ne survécut pas long-temps à son fils, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avait régné cinquante-quatre ans.

Mort de
Hiéron.
An. M. 3789.
Av. J. C. 215.

Hiéron ne fut pas un roi puissant. Son Etat ne renfermait guère que la moitié de la Sicile; mais il fut un grand roi, si nous savons nous former une juste idée de la véritable grandeur. Quand il fut parvenu à la souveraine autorité, sa grande application fut de bien persuader à ses sujets qu'il se croyait placé sur le trône uniquement pour les rendre heureux. Il songea, non à se faire craindre, mais à se faire aimer. Il se regarda moins comme leur maître que comme leur protecteur et leur père; et ce fut dans cet esprit qu'il leur donna des réglemens si sages, si raisonnables et si pleins d'équité,

Son éloge.

que , quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville et les Etats de Syracuse , ils ne lui imposèrent point de nouveaux tributs , et voulurent que toutes choses fussent réglées selon les lois de Hiéron , qui étaient infiniment respectables aux Syracusains.

C'est par rapport à la douceur et à la sagesse de ce gouvernement , que nous n'avons point craint d'appeler Hiéron un grand roi. Il pouvait entreprendre des guerres , gagner des batailles , faire des conquêtes , étendre les bornes de son Etat ; car il ne manquait pas de courage , et il en avait donné de bonnes preuves avant que de monter sur le trône. S'il s'était livré à de folles pensées d'ambition , comme autrefois Agathocle , qui , cerans auparavant , s'était emparé de la souveraine autorité à Syracuse , il pouvait aussi bien que lui porter la guerre en Afrique. avec espérance d'un plus heureux succès , surtout lorsque Carthage était aux prises avec Rome. Si une pareille guerre eût réussi , Hiéron passerait pour un héros dans l'esprit de la plupart des hommes. Mais de combien d'impôts aurait-il fallu charger le peuple ! Combien de laboureurs aurait-il fallu arracher de leurs terres ! Combien de sang en aurait-il coûté pour remporter ces victoires ! et de quelle utilité eussent-elles été pour l'Etat ? Hiéron , qui savait en quoi consiste la solide gloire , mit la sienne à gouverner sagement son peuple et à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux pays par la force des armes , il chercha à multiplier le sien , en quelque sorte , par la culture des terres , en les

rendant plus fertiles qu'elles n'étaient , et à multiplier réellement son peuple ; ce qui fait la véritable force et la véritable richesse d'un Etat , et ce qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

Quand on voit Syracuse jouir d'un doux repos par la sage conduite de Hiéron , et ses sujets occupés tranquillement à cultiver leurs terres comme dans le temps d'une pleine paix, pendant qu'autour d'eux tout retentit du bruit affreux des armes, et qu'une violente et cruelle guerre agite l'Afrique, l'Italie et une partie même de la Sicile, peut-on ne pas s'écrier avec admiration : Heureux le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! et plus heureux encore le roi qui fait le bonheur de ses peuples, et qui trouve le sien dans son devoir ! Supposons, au contraire, ce même Hiéron. entrant victorieux, après plusieurs campagnes, dans sa capitale, au milieu des acclamations publiques, mais trouvant à son retour les peuples malheureux, épuisés par les impôts, réduits à une affreuse pauvreté, et les terres négligées pour la plupart, plusieurs même abandonnées pendant l'absence des laboureurs, tristes suites des longues guerres, mais presque toujours inévitables, s'il lui reste quelques sentimens d'humanité, peut-il être sensible à une gloire qui coûte si cher à son peuple, et ne pas détester des lauriers teints des larmes et du sang de ses sujets ?

L'amour de Hiéron pour la paix ne l'empêchait pas de se précautionner contre les ennemis qui pouvaient entreprendre de la trou

bler. Il ne songeait point à attaquer, mais i se mettait en état de se bien défendre. Il avait une flotte nombreuse et bien équipée. Les préparatifs qu'il avait faits pour mettre Syracuse en état de soutenir un long siège, sont étonnans ; ce qui marque qu'en prince sage et prévoyant, il avait préparé pendant la paix tout ce qui pouvait être utile pour la guerre.

On n'entend point parler dans la vie de Hiéron d'aucune magnificence, ni pour les bâtimens, ni pour les ameublemens et les équipages, ni pour la table. Ce n'est pas que le prince manquât de richesses pour satisfaire ce goût fort commun à Syracusè, s'il l'avait eu ; mais il savait en faire un meilleur usage, et plus digne d'un roi ; il en aidait puissamment ses amis et ses alliés. Rome, Rhodes et Carthage ont éprouvé plus d'une fois les généreux effets de la libéralité et de la magnificence de ce prince.

Ce qui met le comble, ce me semble, aux louanges dues à ce prince, c'est son attachement constant et immuable au parti des Romains, dans leurs disgrâces mêmes, et en particulier, lorsqu'ayant perdu la bataille de Cannes, ils paraissaient ruinés sans ressource. Dans ces momens décisifs, une vertu commune hésite, délibère, consulte et pèse les raisons spécieuses que la prudence humaine lui suggère, pour ne pas prendre son parti si promptement. Une grande ame regarde ce simple doute et ce délai presque comme une infidélité déjà formée. Hiéron sent bien qu'il risque tout en se déclarant hautement pour les Romains dans une telle conjoncture ; **mais**

il ferme les yeux au péril , et ne consulte que le devoir et l'honneur. Les conquêtes et les victoires les plus éclatantes peuvent-elles entrer en parallèle avec une telle disposition ? Nous ne connaissons point les hommes, quand nous ne les connaissons que par des actions éclatantes. Ils sont encore cachés et inconnus à notre égard , quand leur cœur est un mystère pour nous. Ce n'est que par le cœur que nous sommes ce que nous sommes, et ce n'est que par la bonté du cœur, la droiture et la fidélité, que nous nous rendons dignes d'amour et d'estime. Or, il me semble que celui de Hiéron se montre ici , et se déclare d'une manière qui lui doit faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE II.

Hiéronime succède à Hiéron

La mort de Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le royaume était tombé entre les mains de Hiéronime, son petit-fils, jeune prince incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avait Hiéron que le bon état où il laissait son royaume ne changeât bientôt sous un roi enfant, lui fit naître la pensée et le désir de rendre la liberté aux Syracusains ; mais ses deux filles s'y opposèrent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune prince n'aurait que le titre de roi, et qu'elles en auraient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore et Zoïppe, qui tiendraient le premier rang entre ses tuteurs. Il n'était

*Liv. l. 24
n. 4. 7.
An. M. 3789
Av. J. C. 225.*

point aisé à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses et les artifices de ces deux femmes qui l'obsédaient jour et nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes et assidues, et de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui était possible, les maux qu'il prévoyait, il lui nomma quinze tuteurs, qui devaient former son conseil, et les pria instamment, en mourant, de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains, à laquelle il avait été inviolablement attaché pendant cinquante ans, et d'apprendre au jeune prince, leur pupille, à marcher sur ses traces, et à suivre les principes dans lesquels il avait été élevé jusque là.

Le roi étant mort après ces dispositions, les tuteurs, qu'il avait nommés à son petit-fils, convoquèrent aussitôt l'assemblée, présentèrent le jeune prince au peuple, et firent lecture du testament. Un petit nombre de gens apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, et jetèrent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon père, garda un morne silence, qui marquait assez, et leur douleur de la perte qu'il venait de faire, et leurs craintes pour l'avenir. On fit ensuite les funérailles (1), qui furent plus honorées par les regrets et par les larmes de ses sujets, que par les soins et le respect de ses proches pour sa mémoire.

(1) *Funus fit regium, magis amore civium et caritate, quam curâ suorum ; celebre. Liv.*

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarte-
 ter tous les autres tuteurs , en disant haute-
 ment que le prince était en âge de gouverner
 par lui-même. Il avait alors près de quinze
 ans. Andranodore se démettant le premier
 de la tutelle qui lui était commune avec plu-
 sieurs collègues, réunit dans sa seule person-
 ne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus
 sages des princes mourans sont souvent peu
 respectées après leur mort, et rarement exé-
 cutées.

Le meilleur prince du monde et le plus
 modéré , succédant à un roi aussi chéri de
 ses sujets que l'avait été Hiéron , aurait eu
 bien de la peine à les consoler de la perte
 qu'ils venaient de faire. Mais comme si Hié-
 ronime eût cherché par ses vices à le faire
 encore plus regretter , il ne fut pas plus tôt
 monté sur le trône , qu'il fit connaître com-
 bien toutes choses étaient changées. Ni le roi
 Hiéron, ni Gélon son fils, pendant tant d'an-
 nées, ne s'étaient jamais distingués des au-
 tres citoyens par leur habillement ni par au-
 cun ornement qui sentît le faste. Ici l'on vit
 paraître tout d'un coup Hiéronime revêtu de
 pourpre, le front ceint d'un diadème , envi-
 ronné d'une troupe de gardes armés. Quel-
 quefois même il affectait d'imiter Denys le
 tyran , en sortant comme lui du palais sur
 un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout
 le reste répondait à cet équipage, un mépris
 marqué de tout le monde , des oreilles fières
 et dédaigneuses, une affectation à ne dire
 que des choses désobligeantes, un abord dif-
 ficile, et qui le rendait presque inaccessible

La condui-
 te de Hiéros-
 nime bien
 différente de
 celle de Hié-
 ron.

non-seulement aux étrangers, mais à ses tuteurs mêmes, un raffinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui allait jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractère odieux du jeune roi jeta une si grande frayeur dans les esprits, que quelques-uns de ses tuteurs pour se dérober à sa cruauté, se donnèrent eux-mêmes la mort, ou se condamnèrent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore et Zoïppe, tous deux gendres de Hiéron, et un certain Thrason, avaient les entrées plus libres auprès du jeune prince. Il les écoutait peu sur tout le reste; mais comme les deux premiers étaient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, et le troisième pour les Romains, cette différence de sentimens, et les disputes souvent très-vives, qui en étaient la suite, attiraient sur eux l'attention du prince.

Conjuration
contre Hié-
ronime dé-
couverte.

Il arriva à peu près dans ce temps-là qu'on découvrit une conspiration contre la vie de Hiéronime. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la question, il avoua le crime pour lui-même: mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du roi, quoiqu'innocens, entre lesquels il nomma Thrason comme chef de toute l'entreprise; ajoutant qu'ils n'auraient eu garde de s'y engager, s'ils n'avaient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avait toujours fait paraître pour la

cause des Romains , rendit l'indice vraisemblable Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices , pendant qu'on faisait souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite ou ne se cacha , tant ils comptaient sur le courage et la fidélité de Théodote, et tant celui-ci avait de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Thrason, qui seul était le lien et le nœud de l'alliance avec les Romains , laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronime envoya des ambassadeurs à Annibal, qui lui députa à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance , nommé Annibal comme lui, avec Hippocrate et Epicide, natifs de Carthage , mais originaires de Syracuse par leur père. Après le traité conclu avec Hiéronime , le jeune officier retourna vers son général, les deux autres demeurèrent auprès du roi, avec la permission d'Annibal. Les conditions du traité étaient, qu'après qu'ils auraient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptaient certainement , le fleuve Himéra, qui partage presque toute l'île , séparerait la province des Carthaginois de son royaume. Hiéronime , enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque temps après , qu'on lui cédât toute la Sicile . laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle et téméraire; mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune prince du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce traité. Appius, préteur de Sicile , envoya des ambassadeurs à Hiéronime , pour renouveler l'alliance que les Romains avaient eue avec son aïeul. Ce

prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur et insultant ce qui s'était passé à la journée de Cannes ; que les ambassadeurs d'Annibal en racontaient des choses incroyables ; qu'il était bien aise d'en savoir la vérité par leur bouche , afin de se déterminer sur le choix de ses alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendraient vers lui quand il aurait appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs ; et , après l'avoir averti plutôt que prié de ne point changer témérairement de parti, ils se retirèrent.

Il est tué
dans une
Conspiration.

Enfin, sa cruauté et ses autres vices, auxquels il se livrait aveuglément, lui attirèrent une fin malheureuse. Ceux qui avaient formé la conjuration dont il a été parlé, suivirent leur plan ; et ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise , le tuèrent dans un voyage qu'il faisait de Syracuse au pays et dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un roi et un tyran , et que ce ne sont point les gardes et les armes qui mettent un prince en sûreté , mais l'affection de ses sujets. Hiéron , persuadé que ceux qui ont dans les mains les lois pour gouverner les peuples , doivent toujours se gouverner eux-mêmes par les lois, se conduisait de telle sorte, que l'on pouvait dire que c'était la loi et non Hiéron qui régnait. Il ne se croyait riche et puissant que pour faire du bien et pour rendre les autres heureux. Il n'avait pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie. Il avait toujours autour de lui la plus

sûre garde , qui est l'amour des peuples ; et Syracuse ne craignait rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut-elle pleurée comme celle du père commun de l'Etat. Les bouches, et encore plus les cœurs, long-temps après , étaient remplis de son nom , et ne cessaient de bénir sa mémoire. Hiéronime, au contraire, qui n'avait d'autre règle que la violence, qui regardait tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui , qui se piquait de commander non à des sujets, mais à des esclaves, menait la vie du monde la plus triste , si c'est vivre que de passer ses jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Ceux qui approchaient le plus près de sa personne , étaient les plus exposés à ses soupçons et à sa cruauté; enfin ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne très-court, mais rempli de désordres, d'injustices et de violences.

Appius, qui prévoyait les suites de cette mort, donna avis de tout au sénat, et prit toutes les précautions nécessaires pour con-
An. M. 3790
 Av. J.C. 214
 I. IV. l. 24.
 n. 22. 35.

server la partie de la Sicile qui appartenait aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voyant qu'il s'élevait dans la Sicile une guerre importante, y firent passer Marcellus, qui avait été nommé consul avec Fabius, au commencement de la cinquième année de la seconde guerre punique, et qui s'était rendu si illustre par les succès qu'il avait eus contre Annibal.

Au moment que Hiéronime fut tué, les sol-

Troubles
qui suivirent
la mort de
Hiéronime.

dat, moins par affection que par un certain respect naturel pour les rois, songèrent d'abord à venger sa mort sur les conjurés; mais le doux nom de la liberté dont on les flatta, l'espérance qu'on leur donna de leur distribuer l'argent du tyran, et de leur payer une meilleure solde; enfin, le récit de ses crimes affreux et de ses honteuses débauches, tout cela apaisa leur première fureur, et changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce prince, pour qui ils venaient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort de Hiéronime, Andranodores'empara de l'île, qui est une des parties de la ville, de la citadelle, et d'autres endroits propres à s'y défendre, et y mit de bonnes garnisons. Théodote et Sosis, chefs de la conspiration, ayant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres des quartiers d'Acradine, où, en montrant au peuple la robe sanglante du tyran avec son diadème, et l'exhortant à prendre les armes pour la liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse armée.

Toute la ville était en confusion. Le lendemain, au point du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourut à l'Acradine, où se tenait le sénat, qui, depuis la mort de Hiéron, n'avait été ni assemblé ni consulté sur aucune affaire. Polyène, l'un des sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté et de modération. Il leur re-

présenta : « Que connaissant par expérience
 » les indignités et la misère de la servitude,
 » ils en étaient vivement frappés ; mais que
 » pour ce qui est des maux que la discorde
 » civile entraîne après elle , ils en avaient
 » plutôt entendu parler à leurs pères , qu'ils
 » n'en étaient instruits par eux-mêmes : qu'il
 » les louait d'avoir pris promptement les ar-
 » mes, et qu'il les louerait encore davantage
 » s'ils ne s'en servaient que dans la dernière
 » nécessité ; que pour le présent il était d'a-
 » vis d'envoyer des députés à Andranodore ,
 » pour lui déclarer qu'il eût à se soumettre
 » au sénat , à ouvrir les portes de l'île , et à
 » retirer sa garnison ; que s'il persistait dans
 » son usurpation , il fallait le traiter plus ri-
 » goureusement encore qu'on n'avait fait Hié-
 » ronime. »

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit , soit qu'il conservât encore quelque respect pour le sénat , et qu'il fût touché du consentement général des citoyens ; soit plutôt qu'il ne fût pas sans inquiétudes depuis que la partie la mieux fortifiée de l'île lui avait été enlevée par trahison et livrée aux Syracusains . Mais sa femme, Démarate, fille de Hiéron, princesse fière et ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célèbre de Denys le tyran : *Qu'il ne fallait point descendre du trône qu'on n'en fût arraché par les pieds.* « Qu'on pouvait
 » en un moment renoncer à une grande for-
 » tune , mais qu'il en coûtait beaucoup de
 » temps et de peines pour y parvenir ; qu'il
 » devait donc tâcher de gagner du temps ; et

» pendant qu'il amuserait le sénat par des
» réponses ambiguës , négociier sous main
» avec les soldats qui étaient à Léonce, qu'il
» lui serait aisé de s'attacher, par l'appât des
» trésors du roi, dont il était en possession. »

Andranodore ne rejeta pas entièrement ce conseil, et ne crut pas devoir aussi le suivre sans réserve. Il promit de se soumettre au sénat , en attendant que l'occasion devînt plus favorable ; et le lendemain , ayant ouvert les portes de l'île dès le matin, il se rendit à l'Acradine ; et là , après s'être excusé devant le peuple de son délai et de sa résistance, sur la crainte qu'il avait eue qu'on ne l'enveloppât, comme oncle du tyran, dans sa punition , il déclara qu'il venait remettre sa personne et ses intérêts entre les mains du sénat , puis se tournant vers les meurtriers du tyran, et apostrophant Théodote et Sosis : « Vous avez , leur dit-il, fait une mémorable action ; mais, croyez-moi, votre gloire n'est que commencée, et n'est point encore parvenue à son comble : si vous ne songez à établir la paix et la concorde parmi les citoyens, la république court grand risque d'expirer et de périr , dans le moment même qu'elle commence à goûter les doux fruits de la liberté. » Après ce discours , il mit à leurs pieds les clés de l'île et des trésors du roi. La joie se répandit dans toute la ville , et les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui allait remercier les dieux de cet heureux changement. Le jour suivant, le sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutu-

me , on créa des magistrats , parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers , avec Théodote et Sosis , et quelques autres conjurés qui étaient absens.

D'un autre côté Hyppocrate et Epicide , que Hiéronime avait envoyés à la tête d'un corps de deux mille hommes , pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenaient pour les Romains , se voyant , à la nouvelle de la mort du tyran , abandonnés des soldats qu'ils commandaient , s'en revinrent à Syracuse , où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal ; n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce général les avait envoyés. On n'était pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers , dont l'esprit était inquiet et remuant , et qui avaient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il est , dans la plupart des affaires , un moment décisif , qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le temps de leur départ , leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats , qui les estimaient à cause de leur habileté , et de les indisposer contre le sénat , et contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore , à qui l'ambition de sa femme ne donnait point de repos , et qui jusque là avait usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins , croyant qu'il était temps de les faire éclore , conspira avec Thémiste , gendre de Gélon , pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un comédien nommé Ariston , pour qui il n'avait rien de

caché. Cette profession n'avait rien de dés-honorant chez les Grecs, et était exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston se croyant obligé, comme il l'était en effet, de sacrifier son ami à sa patrie, découvrit la conspiration. Andranodore et Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des magistrats, en entrant dans le sénat. Le peuple se soulève, et menace de venger leur mort. Mais on l'effraie, en jetant les cadavres des deux conjurés hors du sénat : puis on l'instruit de leurs mauvais desseins, auxquels on attribue tous les maux de la Sicile, plutôt qu'à Hiéronime, qui, n'étant qu'un enfant, ne s'était conduit que par leurs conseils. On fait remarquer que ses tuteurs et ses maîtres avaient régné sous son nom. Qu'ils auraient dû être exterminés avant Hiéronime, ou du moins avec lui. Que l'impunité les avait poussés à de nouveaux crimes, et les avait portés à aspirer à la tyrannie. Que n'ayant pu y réussir par la force, ils avaient employé la dissimulation et la perfidie. Qu'on n'avait pu vaincre à force de grâces et de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la première magistrature parmi les libérateurs de la patrie, lui qui était l'ennemi déclaré de la liberté. Qu'au reste, cette ambition de régner leur avait été inspirée par les princesses du sang royal qu'ils avaient épousées, l'une fille de Hiéron, et l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'élève un cri de toute l'assemblée, qu'il n'en faut laisser vivre aucune, et qu'il faut exterminer entièrement la race des tyrans, sans qu'il en reste de trace.

Tel est le caractère de la multitude (1) : ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence. Mais par rapport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer ni en user, et il ne se trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à en flammer sa colère, et à la pousser aux dernières violences et aux plus barbares cruautés; à quoi elle n'est déjà que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des magistrats, qui fut presque plutôt acceptée que proposée, on ordonna que la race royale serait entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate, fille d'Hiéron, et Harmonie, fille de Gélon, mariées, la première à Andranodore, et la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée, femme de Zoïppe, qui ayant été envoyé en ambassade vers Ptolémée roi d'Egypte, y était resté volontairement en exil, pour n'être pas témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on allait venir à elle, cette infortunée princesse s'était réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison, vers ses Dieux pénates. Là, quand les assassins furent arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, et dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante et entrecoupée de soupirs, au nom de Hiéron son père, et de son frère Gélon,

(1) Hoc natura multitudinis est; aut servit humiliter, aut superbè dominatur: libertatem quæ media est nec spernere modicè nec habere sciunt. *Liv.*

« de ne pas envelopper une princesse innocente dans le crime et les malheurs de Hiéronime. Elle leur représenta qu'elle n'avait tiré d'autre fruit du règne de ce prince, que l'exil de son mari. Que n'ayant point eu de part à la fortune ni aux desseins criminels de sa sœur Démarate, elle n'en devait point avoir à son châtimement. Que pouvait-on craindre au reste, ou d'elle-même, dans l'état d'abandon et presque de viduité où elle était réduite, ou de ses filles malheureuses, orphelines, sans appui et sans crédit ? Que si la race royale était devenue si odieuse, qu'on ne pût en souffrir la vue à Syracuse, on pouvait les reléguer à Alexandrie, et rejoindre la femme à son mari, et les filles à leur père. » Quand elle les vit inexorables à ses remontrances, oubliant ce qui la regardait, elle les pria de vouloir au moins sauver la vie aux princesses ses filles, toutes deux d'un âge qui inspire la compassion aux ennemis les plus transportés de fureur. Elle ne gagna rien sur l'esprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ses Dieux pénates, ils la percèrent de coups, aux yeux de ses deux filles, et les égorgèrent aussitôt elles-mêmes, déjà teintes et couvertes du sang de leur mère. Ce qu'il y eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur sauvait la vie.

De la compassion, le peuple passa en un moment à des sentimens de colère et de fureur contre ceux qui avaient si fort pressé l'exécution, sans laisser de lieu à la réflexion

ni au repentir. Il demande qu'on nomme des magistrats en la place d'Andranodore et de Thémiste. On hésite long-temps sur ce choix. Enfin que/qu'un de la foule du peuple, nommé au hasard Epicide, un autre nommé aussitôt Hyppocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude, composée de citoyens et de soldats, que le sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avaient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal; mais ils voyaient avec peine les démarches qu'on avait déjà faites avant qu'ils fussent en charge : car aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avait envoyé des ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance que Hiéronime avait rompue. Celui-ci les avait adressés à Marcellus, qui venait d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux magistrats de Syracuse pour traiter de la paix.

Hyppocrate
et Epicide
parviennent
à la première
magistrature
de Syracuse.

Ils trouvèrent, en y arrivant, l'ordre des choses bien changé. Hyppocrate et Epicide, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avaient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeait à leur livrer Syracuse. La vue d'Appius, qui s'était approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux, pour encourager ceux du parti romain, fortifia de nouveau ces soupçons et ces accusations : de sorte que la multitude courut

tunultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre, supposé qu'ils en eussent le dessein.

Dans ce trouble et cette confusion, on jugea à propos de convoquer l'assemblée. Les avis y étant fort partagés, et la chaleur des disputes faisant craindre quelque sédition, Apollonide, un des principaux du sénat, tint un discours fort convenable à l'état présent des affaires. « Il fit voir que jamais ville n'a-
 » vait été plus près, ou de sa perte, ou de
 » son salut, que l'était actuellement Syra-
 » cuse. Que si tous, d'un consentement unanime, se rangeaient, ou du côté des Romains, ou de celui des Carthaginois, leur
 » état serait heureux; que s'ils se partageaient de sentimens, la guerre ne serait
 » ni plus vive ni plus dangereuse entre les
 » Romains et les Carthaginois, qu'entre les
 » Syracusains mêmes, divisés les uns contre
 » les autres, chaque parti devant avoir dans
 » l'enceinte des mêmes murailles ses troupes,
 » ses armées et ses généraux; qu'il fallait
 » donc travailler uniquement à convenir
 » tous ensemble, et à se réunir; et que de
 » savoir laquelle des deux alliances était la
 » plus utile, ce n'était pas maintenant la
 » question la plus importante; qu'au reste,
 » pour le choix des alliés, l'autorité de Hiéron
 » semblait devoir l'emporter sur celle de Hiéronime, et que l'amitié des Romains, connue par une heureuse expérience de cinquante années, paraissait préférable à celle
 » des Carthaginois, sur laquelle on ne pouvait trop compter pour le présent, et dont

» on s'était trouvé fort mal par le passé. » Il ajoutait un dernier motif qui n'était pas indifférent : « C'est qu'en se déclarant contre les Romains, ils auraient dans le moment la guerre sur les bras ; au lieu que, de la part de Carthage, le danger était plus éloigné. »

Moins ce discours parut passionné, plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différens corps de l'Etat ; et l'on pria les principaux officiers des troupes, tant de la ville qu'étrangers, de conférer ensemble. L'affaire fut discutée long-temps et avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voyait pas de moyen présent pour soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, et on leur envoya des ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse, pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos pour décharger la ville d'une multitude inquiète et turbulente, et pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hypocrate, dont on était bien aise de se défaire, et qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnait de brouiller ; car il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province romaine, et tailla en pièces une troupe qu'Appius avait envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cet acte d'hostilité, et demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frère

Epicide , qui , s'étant venus rendre en même temps dans la ville des Léontins , tâchaient d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuse , en les exhortant à se mettre en liberté aussi-bien que les Syracusains. La ville des Léontins était de la dépendance de Syracuse ; mais elle prétendait ici secouer le joug , et agir indépendamment des Syracusains , comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoyèrent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains , et demander qu'on chassât les deux frères carthaginois , qui en étaient les auteurs , les Léontins répondirent qu'ils ne les avaient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les députés de Syracuse rapportèrent à Marcellus cette réponse des Léontins , dont ils ne disposaient plus ; lui laissant la liberté de leur déclarer la guerre , sans que cela portât aucun préjudice au traité qu'ils avaient fait ensemble. Il marcha aussitôt contre Léonce , dont il se rendit maître à la première attaque. Hyppocrate et Epicide prirent la fuite. On fit main-basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs , dont le nombre montait bien à deux mille ; mais depuis que la ville fut prise , on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats. On leur rendit même tout ce qui leur appartenait , à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avait fait périr.

Huit mille hommes , que les magistrats de Syracuse envoyaient au secours de Marcellus , rencontrèrent en chemin un homme qui leur

fit un récit infidèle de ce qui s'était passé à la prise de Léonce ; exagérant , par une malice affectée , la cruauté des Romains , qu'il assurait , contre la vérité , avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans , aussi bien-que les troupes qui y avaient été envoyées de Syracuse.

Ce mensonge artificieux , qu'ils n'approfondirent point autrement , leur donna de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignèrent leur indignation par leurs murmures. Hyppocrate et Epicide , qui étaient déjà connus de ces troupes , se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble , et se mettent sous leur protection , n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie et applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée , où étaient les commandans Dinomène et Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte , accourent , blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hyppocrate et Epicide , ennemis de la patrie , et ordonnent qu'on les arrête et qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux généraux envoient à Syracuse pour informer le sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare , et rencontre sur la route un homme aposté par Hyppocrate , et chargé d'une lettre qui paraissait être écrite par les magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louent du carnage qu'il avait fait à Léonce , et l'exhortent à faire le même traitement à tous les soldats mercenaires , pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée , sou-

lève les mercenaires dont ce corps était presque entièrement composé. Ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hyppocrate et Epicide empêchent cette violence ; non par un sentiment de miséricorde ou d'humanité , mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avaient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avaient gagné , qui y raconte le pillage de Léonce , conformément à leur premier écrit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude , qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hyppocrate et Epicide arrivent cependant auprès de la ville , dans laquelle ils entrent , partie par force , partie par les intelligences qu'ils y avaient. Ils tuent les magistrats , et s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis , les prisonniers délivrés , et , dans une assemblée tumultueuse , Hyppocrate et Epicide sont mis dans les premières places. Syracuse ainsi , après un court rayon de liberté , retomba dans son ancienne servitude , dont elle ne se releva que pour passer sous la domination des Romains ; ce qui arriva après la prise de Syracuse par Marcellus , qui soumit toute l'île à l'empire romain , dont elle devint la première , et l'une des plus riches provinces.

Réflexion
sur le gou-
vernement et
le caractère
des Syracu-
sains.

La Sicile , et surtout Syracuse , par tout ce que nous venons de voir , a dû nous paraître comme un théâtre où il s'est passé des scènes bien différentes , mais bien étranges ; ou plutôt comme une mer quelquefois calme et tranquille , mais le plus souvent agitée pa

des vents et des orages toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune république des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un temps par les tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les rois les plus sages ; tantôt livrée aux caprices d'une populace sans joug et sans frein, tantôt calmée par un peuple docile, soumis à l'autorité des lois et à l'empire de la raison, elle passe alternativement, de l'esclavage le plus dur, à la liberté la plus douce ; d'une espèce de convulsion et de mouvemens frénétiques, à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément d'un côté les deux Denys, père et fils, Agathocle, Hiéronime, devenus par leur cruauté l'objet de la haine et de l'exécration publique ; et de l'autre, Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiéron, tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris et respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées, et des alternatives si contraires ? Je ne doute point que la légèreté et l'inconstance des Syracusains, qui était leur caractère dominant, n'y eût beaucoup de part ; mais je suis persuadé que ce qui y contribuait le plus, était la forme même du gouvernement, mêlé d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire, partagé entre le sénat ou les anciens, et le peuple. Comme il n'y avait à Syracuse aucun contrepoids pour maintenir ces deux corps dans un juste équilibre, quand l'autorité penchait un peu plus d'un côté que de l'autre, le gouvernement se tournait aussitôt ou en

une tyrannie violente et cruelle , ou en une liberté effrénée , sans mesure et sans règle . alors la confusion subite de tous les ordres de l'Etat facilitait aux plus ambitieux des citoyens , le chemin au pouvoir souverain , que quelques-uns , pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens et leur adoucir le joug , exerçaient avec douceur et sagesse , avec équité , avec des manières populaires ; tandis que d'autres , nés moins vertueux , se portaient aux derniers excès du despotisme le plus absolu et le plus cruel , sous prétexte de se maintenir dans leur usurpation contre les entreprises de leurs concitoyens ; lesquels , jaloux de leur liberté , se permettaient toutes les trahisons et tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raisons encore rendaient le gouvernement de Syracuse difficile , et par là donnaient lieu aux fréquens changemens qui y arrivaient. Cette ville n'oubliait point qu'elle avait remporté plus d'une fois de signalées victoires contre la redoutable puissance de l'Afrique , et qu'elle avait porté ses conquêtes et la terreur de ses armes jusque sous les remparts de Carthage , et vaincu depuis les Athéniens. La haute idée que ses flottes et ses troupes nombreuses lui donnaient de sa puissance maritime , fit que , du temps de l'irruption des Perses dans la Grèce , elle prétendit s'égalier à Athènes , ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses , suite naturelle du commerce , avaient rendu les Syracusains fiers , hautains , impérieux , et en même

temps les avaient plongés dans la mollesse , en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue et toute application. Ils se livraient pour l'ordinaire aveuglément à leurs orateurs , qui avaient pris sur eux un pouvoir absolu. Il fallait, pour obéir, qu'ils fussent flattés ou gourmandés.

Ils avaient naturellement un fonds d'équité, de bonté, de douceur; et cependant, entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portaient aux dernières violences et aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentaient un moment après.

Quand ils étaient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connaissait plus de bornes, dégénérait bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrais même dire en frénésie; au contraire, quand on était venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenaient lâches, timides, soumis, rampans jusqu'à la servilité. Mais comme cet état était violent, et directement opposé au caractère de la nation grecque, née et nourrie dans la liberté, dont le sentiment n'était point éteint en eux, mais simplement endormi, ils se réveillaient de temps en temps de ce sommeil léthargique, rompaient leurs chaînes, et s'en servaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour assommer ces maîtres injustes qui les avaient mis aux fers.

Pour peu que l'on fasse attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément, comme Galba l'a dit depuis des Romains, *qu'ils n'étaient point capables*

de porter (1), *ni une liberté entière. ni une entière servitude.* Ainsi l'habileté et la politique de ceux qui les gouvernaient, consistaient à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités, en paraissant le laisser maître des résolutions, et ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité, et de lui en faciliter l'exécution. Et c'est à quoi réussirent merveilleusement les magistrats et les rois dont j'ai parlé, sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles et paisibles, obéissans au prince, et parfaitement soumis aux lois. C'est ce qui me fait conclure que les troubles et les révolutions de Syracuse, arrivaient moins par la légèreté du peuple, que par la faute de ceux qui le gouvernaient, à qui manquait l'art de manier les esprits, et de gagner les cœurs, qui est proprement la science des rois et de tous ceux qui commandent.

(1) Imperatus est hominibus, qui nec totam servitutum pati possunt, nec totam libertatem. *Tacit. l. i. cap. 16.*

LIVRE QUATRIÈME.

Ce quatrième Livre renferme l'histoire de l'empire de Babylone, de Ninive, du royaume des Mèdes et de celui des Lydiens.

Table chronologique des rois de Babylone et des rois de Ninive.

Premier empire des rois de Babylone.

An. M.	Av. J. C.
1800 NEMROD, premier roi.	2204.
2682 BELUS règne 55 ans.	1322.
2737 NINUS succède à son père. Il fonde le premier empire des Assyriens de Ninive.	1267.

Second empire de Babylone.

3257 BÉLÉSIS, premier roi de Babylone.	747.
3283 MÉRODACH-BALADAN.	721.

Table chronologique des rois de Ninive.

Premier empire de Ninive.

An. M.	Av. J. C.
2737 NINUS, premier roi de Ninive.	1267.
2789 SEMIRAMIS sa femme.	1215.
2831 NINIAS.	1173.
3233 PHUL.	771.
3357 SARDANAPALE.	767.

Second empire de Ninive.

An. M.	Av. J. C.
3257 THÉGLATHPHALASAR, ou NINUS le Jeune.	747.
3276 SALMANASAR.	728.
3290 SENNACHÉRIB.	714.

3294	ASARHADON.	710.
3335	SAOSDUCHIN que l'Écriture appelle NABUCHODONOSOR.	669
3355	SARACUS OU CHINALADANUS.	649
3378	NABOPOLASSAR détruit l'empire de Ninive, et fonde le troisième empire de Babylone.	626.

Table chronologique des rois de Babylone, qui réunit les deux empires de Babylone et des Assyriens de Ninive.

An. M.		Av. J. C.
3378	NABOPOLASSAR.	626.
3397	NABUCHODONOSOR le Grand.	607.
3442	EVILMÉRODACH.	562.
3444	NÉRIGLISSOR.	560.
3448	LABOROSOARCHOD.	556.
3449	LABYINIT, que l'Écriture appelle BALTASAR.	555.

Table chronologique des rois des Mèdes.

An. M.		Av. J. C.
3257	Les Mèdes secouent le joug des Assyriens, et vivent en liberté.	747.
3294	DÉJOCE premier roi des Mèdes.	710.
3347	PHRAORTE.	657.
3369	CYAXARE.	635.
3409	ASTYAGE.	505.
3444	CYAXARE OU DARIUS le Mède.	560.

CHAPITRE PREMIER.

POUR rendre à l'histoire de M. Rollin sa vérité et sa chronologie, il est d'une nécessité absolue de tenir une route différente de celle qu'il a suivie. Voici donc quel est mon plan. Je distingue deux empires de Babylone, et deux empires de Ninive ou d'Assyrie. Le premier empire de Babylone aura pour fondateur Nemrod, en l'année du monde 1800, et

durera jusqu'à l'an 2757. Ainsi, la durée de ce premier empire de Babylone, sera de 957 ans. Après un espace de 520 ans, le royaume de Babylone, qui avait été englouti par celui de Ninive, se relèvera sur les débris de celui-ci, et figurera de nouveau dans le monde avec assez d'éclat. Son premier roi sera Béléstis. Sa durée sera seulement de 66 ans, après lequel espace de temps, il tombera de nouveau sous la puissance des rois d'Assyrie.

Je distingue de même deux empires de Ninive. Le premier devra sa naissance à Ninus, fils de Bélus, roi de Babylone. Ce prince jettera les fondemens de ce grand empire, en l'année du monde 2757, et nous en verrons la fin en l'année 3257; c'est-à-dire, 520 ans après sa première fondation. Téglatphalasar, connu sous le nom de Ninus le jeune, sera premier roi du second empire d'Assyrie; la date de ce nouvel empire est en l'année du monde 3257, et celle de sa ruine en l'an 3378, cent vingt-un ans après son rétablissement.

Enfin, des débris de ces deux empires de Babylone et de Ninive, il s'en élèvera un troisième, qui absorbera les deux précédens. L'époque du commencement de cet empire nouveau est en l'an du monde 3378. Rien n'égalera sa puissance et son étendue. Tout semblera lui annoncer une éternité de durée, ses forces et ses richesses, le nombre et la grandeur de ses villes bien fortifiées, la magnificence et la solidité de ses bâtimens, ses forteresses et ses citadelles; cependant il ne fera, pour ainsi dire, que paraître : semblable à un flambeau qui s'éteint, et qui jette alors

un éclat plus vif et plus brillant, sa durée ne sera que de 88 ans.

§. I.

Premier empire de Babylone.

L'empire de Babylone a été, sans contredit, un des plus anciens empires du monde, dont on ait connaissance. Les historiens et les chronologistes s'accordent sur l'établissement de cette première domination. L'Écriture sainte ne laisse aucun doute sur sa fondation. Elle en donne l'honneur à Nemrod, qui, peu de temps après le déluge, jeta les fondemens de la ville de Babylone.

Au. M. 1800.

Ce Nemrod était fils de Chus, petit-fils de Cham, et arrière-petit-fils de Noé. L'Écriture dit de lui, *qu'il était un violent chasseur devant le Seigneur, et qu'il commença à être puissant sur la terre*; c'est-à-dire, qu'il est le premier des hommes, qui ait ambitionné le titre de conquérant et de roi. Il bâtit plusieurs villes dans le pays de Sennaar, qu'il polica et soumit à des lois communes. Cet empire naissant avait pour bornes, d'un côté, les rives de l'Euphrate, et de l'autre, celles du Tigre. Cette étendue ne laisse pas d'être fort considérable pour ces premiers temps.

Gen. 10.

Nous ne trouvons, ni dans l'histoire sainte, ni dans l'histoire profane, aucune généalogie suivie et certaine des rois de Babylone. Nous voyons seulement dans la première, que ce royaume subsistait encore du temps d'Abraham, puisqu'Amraphel, roi de Sennaar, était un des rois ligués, qui fut défait par ce

An. M. 2092.

Av. J. C. 1912.

Gen. 14.

patriarche avec les rois ses confédérés. Le royaume de Babylone ou de Sennaar, se soutint, avec plus ou moins d'éclat, l'espace de neuf cent trente-sept ans, jusqu'à l'an du monde 2737, temps auquel Ninus détruisit l'empire de Babylone, pour élever sur ses débris celui d'Assyrie. C'est ce qui fera la matière du paragraphe suivant.

§. II.

Premier empire des Assyriens de Ninive.

La ville de Ninive doit son origine à Assur, second fils de Sem. A la tête d'une colonie, et non pas d'une troupe de mécontents, ce patriarche alla s'établir sur les rives du Tigre, jeta les fondemens de Ninive, et donna son nom à toute la contrée, qu'on a appelée depuis Assyrie. Il ne paraît pas qu'Assur ait établi dans ce pays-là un empire monarchique. Au moins ne voyons-nous point de traces dans l'histoire, ni de sa royauté, ni de rois qui lui aient succédé. Il y a grande apparence qu'Assur, fondateur de Ninive, avait établi dans sa ville le gouvernement démocratique, comme plus conforme au génie des peuples qu'il avait conduits dans ces régions. Les Assyriens se maintinrent plusieurs siècles dans leur liberté, sans se laisser assujettir par aucun roi voisin.

Ninus, roi de Babylone, qui avait succédé à Bélus son père, jaloux et envieux du bonheur dont jouissaient les Assyriens dans leur république, conçut et exécuta l'ambitieux dessein de les soumettre à sa domination. Ce conquérant, se voyant maître des trois em-

An. M. 2737.
Av. J. C. 2267

pires de Babylone, de Ninive et de la Médie, dont il fit en même temps la conquête, réunir tous ces peuples sous une même domination, et n'en fit qu'un seul royaume, sous le nom d'empire d'Assyrie. Par cette réunion, Ninus releva beaucoup la ville de Ninive, et lui donna un nouvel éclat, en la faisant la ville capitale du nouvel empire qu'il venait de fonder, et la choisissant pour être le siège ordinaire des rois d'Assyrie. Cet événement arriva en l'année du monde 2737, et avant J. C. 1267.

Ce prince, plein de l'esprit de conquête, résolut d'étendre sa domination, et de s'assujettir les nations les plus éloignées. Dans l'espace de dix-sept ans, il conquiert une infinité de pays, depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et la Bactriane, qu'il n'osa encore attaquer.

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville, qui répondît à la grandeur de sa puissance; c'est-à-dire, qu'il acheva et perfectionna l'ouvrage qu'Assur avait commencé plusieurs siècles auparavant. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande et la plus célèbre ville du monde, et d'ôter à ceux qui viendraient après lui, l'espérance et le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avait sept lieues et demie de longueur, sur quatre et demie de largeur, et vingt-quatre de circuit. De là vient que, dans Jonas, il est dit que *Ninive était une grande ville, qui avait trois jours de chemin* (1). Les murs avaient

(1) Ninive erat civitas magna itinere trium dierum. C. 3.

cent pieds de hauteur , et une épaisseur si considérable, qu'on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étaient revêtus et fortifiés de quinze cents tours , hautes de deux cents pieds.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Ce prince se rendit maître d'un grand nombre de villes, soumit tout le pays, et vint mettre le siège devant Bactre, capitale de la province. Il y aurait peut-être vu échouer tous ses efforts , sans le secours et l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, qui était d'un courage extraordinaire, et n'avait rien de la faiblesse de son sexe. Elle était née à Ascalon , ville de Syrie. Elle fournit à Ninus le moyen d'attaquer et de prendre la citadelle , et par là de se rendre maître de la ville , où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort pour prévenir les menaces du roi , qui avait conçu une violente passion pour sa femme, Ninus l'épousa. Il en eut un fils qu'il nomma Ninias. Bientôt après Ninus mourut, et laissa à la reine le gouvernement du royaume.

Conquêtes
de Ninus.

Cette princesse se conduisit avec beaucoup de sagesse , et soutint sa gloire avec le même courage et la même grandeur d'ame. Elle bâtit Babylone , ou plutôt la fit embellir, se proposant de surpasser en magnificence ses prédécesseurs. J'aurai occasion de parler ailleurs des grands et magnifiques ouvrages qu'on lui attribue. L'amour qu'elle avait pour ses peuples , l'engagea à parcourir toutes les parties de son empire. Elle lais-

Semiramis

sa partout des marques de sa magnificence, par de superbes bâtimens qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes; s'appliquant surtout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans les lieux qui en manquaient, et à rendre aisées les grandes routes. De semblables visites par les princes et les grands seigneurs dans leurs terres, faites avec les mêmes intentions, seraient d'une grande utilité à leurs sujets et à leurs vassaux.

Vol. Max.
l. 9. c. 3.

Il paraît qu'elle avait une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule était capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle était à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avait quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête à demi-coiffée, et ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue, où elle paraissait dans cette même attitude, et dans cet état négligé. Cette princesse, non contente de la vaste étendue de l'empire que son mari lui avait laissé, fit là conquête d'une grande partie de l'Ethiopie.

Conquêtes
de cette prin-
cesse.

Son expé-
dition dans
l'Inde.

Sa grande et dernière expédition fut contre les Indes. Le roi des Indes ayant appris qu'elle approchait, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander qui elle était, et de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venait de gaieté de cœur attaquer ses Etats, et il ajoutait que son audace serait bientôt punie comme elle le méritait. *Dites à votre maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai savoir moi-même*

qui je suis. Elle s'avança aussitôt vers le fleuve de l'Inde, qui donne son nom au pays. Le passage lui en fut long-temps disputé ; mais enfin , après un sanglant combat , elle mit les ennemis en fuite , et fit sur eux plus de cent mille prisonniers.

Cette princesse , animée par ces premiers succès , s'avança aussitôt dans le pays. C'est ce que demandait l'Indien , qui exprès avait pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée , il tourna face. Alors se donna un second combat, plus sanglant encore que le premier. L'armée de Sémiramis fut mise en déroute et taillée en pièces. Le roi la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle , et la blessa en deux endroits. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Elle gagna le pont de bateaux qu'elle avait fait garder. Quand elle eut mis en sûreté les troupes qui avaient pu se sauver, elle rompit le pont , et par là arrêta les ennemis. Cette princesse ayant fait à Bactre l'échange des prisonniers , retourna dans ses Etats , y ramenant à peine le tiers de son armée. Elle est la seule, et Alexandre après elle , qui ait osé porter la guerre au delà du fleuve Indus. Sémiramis , quelque temps après son retour, découvrit que son fils lui dressait des embûches, et qu'un de ses principaux officiers s'était offert à lui prêter son ministère. Elle abdiqua volontairement l'empire , remit le gouvernement entre les mains de son fils , et se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme

Mort de
Sémiramis.

l'oracle le lui avait promis. En effet, on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens comme une Divinité, sous la forme d'une colombe.

Ninias.
Diod. l. 2.
p. 108.

Ce prince ne ressembla en rien à ceux dont il avait reçu la vie, et sur le trône desquels il était assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenait toujours enfermé dans le palais. Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, et enchérent encore sur sa mollesse. Leur histoire est absolument inconnue, et il n'en reste point de trace.

Phul.
An. M. 3233.
Av. J. C. 771.

L'écriture nous apprend que Phul, roi des Assyriens, étant venu dans la terre d'Israël, Manahen, roi des dix tribus, lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le secourût, et qu'il affermât son règne. On croit que ce Phul est le roi de Ninive, qui fit pénitence à la prédication de Jonas. On veut aussi qu'il soit père de Sardanapale, dont nous allons parler.

4 *Reg.* 15.
19.

Sardanapale.
Diod. l. 2.
v. 109. 115.

C'est, sans contredit, le prince le plus indigne et le plus infâme dont il soit parlé dans l'antiquité. Il ne sortait jamais de son palais, et passait sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elles, et s'occupant comme elles à filer. Il faisait consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à boire et à manger, et à se livrer, sans aucune retenue, aux plaisirs les plus honteux et les plus criminels. Une vie aussi indigne d'un roi ne manqua pas de donner occasion à une conspiration contre lui.

Athen. l. 12.
v. 529. 530.
Justin. l. 1.
c. 3.

Conspira-
tion contre
Sardanapale.

Arbace, gouverneur des Mèdes, et Bélésis, gouverneur de Babylone, avec plusieurs au-

tres grands seigneurs de l'empire , ne pouvant souffrir que tant de braves gens fussent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, formèrent contre lui une conjuration. Au premier bruit de cette révolte , le roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avait ramassées, il fut vaincu et poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourraient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, et si bien pourvue de vivres pour un temps considérable. En effet, le siège traîna fort en longueur. Mais le Tigre, dans une inondation, ayant abattu vingt stades du mur, ouvrit un passage aux assiégeans, et la ville fut prise.

Sardanapale, voulant en quelque façon couvrir la honte de sa vie molle et efféminée, se brûla dans un bûcher qu'il avait fait préparer, lui, ses eunuques, ses femmes et ses trésors. On lui érigea, après sa mort, une statue, où il était représenté dans l'attitude d'un homme qui danse; et on y mit une inscription, dans laquelle il apostrophe ainsi le passant : *Mange, bois, divertis-toi bien; tout le reste n'est rien*; inscription bien conforme à l'építaphe qu'il avait ordonné qu'on mît sur son tombeau (1), qui signifie qu'il emportait avec lui tout ce qu'il avait mangé, et tout ce qu'il s'était procuré

Sa mort.
An. M. 3257
Av. J.C. 747

(1) Hæc habeo quæ edi; quæque exsaturata libido
Hausit: at illa jacent multa ac præclara relicta.
Arist. Cicer. Tusc. Quest. lib. 5, n. 101.

de plaisirs ; mais qu'il laissait tout le reste : épitaphe, comme le remarque Aristote, plus digne d'un pourceau que d'un homme. Ainsi finit le premier empire des Assyriens, après avoir duré l'espace de 520 ans, depuis sa première fondation par Ninus.

Des débris de ce vaste empire, se formèrent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace, chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté ; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en était gouverneur; enfin, celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeler Ninus le jeune.

CHAPITRE II.

Second empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone.

Rois de
Babylone.

CE second empire des Assyriens dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus donna ce célèbre édit, qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant 70 ans.

Bélésis.
4 Reg. 20. 12.

Mérodach-
Baladan.
Can. Ptol.

C'est le même que Nabonassar. Il est nommé dans l'Écriture Sainte Baladan. Son règne ne fut que de douze ans. Il eut pour successeur son fils Mérodach-Baladan. Ce prince est connu par la célèbre ambassade qu'il envoya au roi Ezéchias, pour le féliciter sur sa convalescence. Depuis lui, il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument inconnue. Mais enfin, ce royau-

me passa de nouveau sous la domination des rois de Ninive, et y demeura jusqu'à Nabopolassar, qui s'empara de Babylone, et y régna vingt-un ans.

Rois de Ninive, qui lesurent assisi de Babylone.

C'est le nom que l'Écriture donne au roi que l'on croit avoir régné le premier à Ninive, depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il prit le nom de Ninus le jeu-

Théglath-Phalasar. An. M. 3257. Av. J.C. 747. 4. Reg. 16. 7, etc.

ne, pour honorer son règne par le nom d'un prince si ancien et si illustre. Il paraît que ce prince était guerrier, et qu'il ambitionnait la gloire qu'on acquiert par les armes. Achaz, roi de Juda, se voyant attaqué en même temps par Rasin, roi de Syrie, et par Phacée, roi d'Israël, appela Théglath-Phalasar à son secours. Le roi d'Assyrie, trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie et la Palestine à son royaume, vint sans balancer. Il battit d'abord le premier, prit Damas, et mit fin au royaume de Syrie, comme Dieu l'avait fait prédire par ses prophètes. Ensuite il marcha contre Phacée, et le dépouilla d'une partie de ses États; mais il fit acheter bien cher sa protection à Achaz, exigeant de lui des sommes très-considérables, qui épuisèrent le royaume.

L'Écriture nous apprend qu'Osée, roi d'Israël, ayant refusé de payer le tribut à Salmanasar, ce prince marcha contre lui avec une puissante armée, le battit et l'enferma dans Samarie, qu'il prit après trois ans de siège. Il chargea Osée de fers, le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, et l'établit dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes. Il détruisit ain-

Salmanasar. An. M. 3276. Av. J.C. 728. 4. Reg. 17.

si le royaume d'Israël ou des dix tribus, comme Dieu l'en avait si souvent menacé par ses prophètes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avait subsisté pendant 250 ans. Ce prince est entre les mains du Seigneur, comme une verge dont il se sert pour punir Israël de son schisme, de son idolâtrie et de ses autres crimes. Ce fut alors que Tobie, avec Anne sa femme, et Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux officiers du roi Salmanasar. Ce prince mourut après un règne de quatorze ans, et eut pour successeur son fils.

Sennachérib.

An. M. 3287.

Av. J. C. 717.

Isa. 20. 1.

4 Reg. 18 et

19.

Ce prince, que l'Écriture Sainte appelle aussi Sargon, dès qu'il fut établi sur le trône, renouvela la demande que son père avait faite à Ezéchias, de lui payer le tribut. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et entra dans la Judée avec une puissante armée. Ezéchias, touché de voir son royaume au pillage, lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix aux conditions qu'il voudrait lui prescrire. Sennachérib, paraissant se radoucir, traita avec lui, et exigea une très-grosse somme d'or et d'argent. Quand il eut touché la somme qu'il demandait, sans avoir égard à la foi des traités, et à la sainteté des sermens, il poussa ses conquêtes plus vivement que jamais, et vint mettre le siège devant Jérusalem, qui se trouvait réduite à la dernière extrémité.

Dans ce moment, il apprit que Tharaca, roi d'Éthiopie, qui avait joint ses troupes à celles du roi d'Égypte, s'avancait au secours de cette ville assiégée. Il partit sur-le-champ

pour aller à sa rencontre , défit les troupes alliées , les poursuivit jusque dans l'Égypte , et revint mettre le siège devant Jérusalem. La perte de la ville paraissait inévitable. Elle était sans ressource et sans espérance du côté des hommes ; mais elle avait dans le Ciel un puissant protecteur, dont l'oreille jalouse avait entendu les blasphèmes impies que le roi de Ninive avait prononcés contre son saint nom. En une seule nuit, l'épée de l'ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec , ce prétendu roi des rois (car il s'appelait ainsi) fut obligé de regagner son pays avec les débris de son armée , et de passer , couvert de honte et de confusion , à travers de ces peuples , qui , peu de temps auparavant , l'avaient vu si fier et si menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive , outré de sa disgrâce, il traita ses sujets d'une manière ^{Tob. x. 18.} tout-à-fait cruelle et tyrannique. Il exerça surtout sa fureur contre les Israélites, dont il faisait massacrer tous les jours un grand nombre. Tobie , pour se dérober à sa fureur , fut obligé de se tenir caché pendant quelque ^{4 Reg. 19} temps ; tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du roi devint si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans le temple, et au pied des autels de son dieu Nes-roch , devant lequel il était prosterné. Ces deux princes , obligés de s'enfuir après ce parricide , laissèrent le royaume à Asarhad-don leur cadet.

Asarhaddon.
An. M. 3294.
Av. J.C. 710.

Ce prince , profitant de la division qui régnait à Babylone depuis la mort du dernier roi , s'empara de ce royaume , et le réunit au sien. Ainsi , Babylone qui , depuis la ruine du premier empire des Assyriens , avait fait un royaume séparé , devint de nouveau une province de l'empire de Ninive ; ce qui subsista en cet état jusqu'à la destruction de cette dernière ville. Asarhaddon conquit la Syrie et la Palestine , et emmena captifs tous ceux des Israélites qui étaient restés , à la réserve d'un petit nombre qui échappèrent à ses recherches. Cependant , pour empêcher que le pays ne demeurât désert , il y fit venir des colonies de peuples idolâtres. Après s'être rendu maître du pays d'Israël , il envoya ses généraux dans la Judée , pour la réduire aussi sous son obéissance. Ils défirent Manassé ; l'ayant pris lui-même , ils le menèrent à Asarhaddon , qui le mit aux fers , et l'emmena avec lui à Babylone. Mais , dans la suite , Manassé ayant fléchi la colère de Dieu par un sincère repentir , il obtint sa liberté , et retourna à Jérusalem.

¹ Reg. 17.
25. 41.

Cependant , les nouveaux habitans de Samarie et d'Israël s'y trouvaient fort tourmentés des lions. Le roi de Ninive , ayant appris que cela venait de ce qu'ils n'adoraient pas le Dieu du pays , ordonna qu'on leur envoyât un prêtre israélite d'entre ceux qui avaient été transférés , afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël. Mais ces idolâtres se contentèrent de l'associer avec leurs anciennes divinités. Et c'est ce culte corrompu qui , con-

tinuant dans la suite, fut la source de l'aversion des Juifs contre les Samaritains.

Ce prince, que l'Écriture appelle Nabuchodonosor, la douzième année de son règne, défit en bataille rangée, dans la plaine de Ragau, Déjocès, roi des Mèdes, qui est l'Arphaxad de l'Écriture Sainte (1). Ce fut immédiatement après cette expédition qu'Holopherne, l'un des généraux de ce prince, forma le siège de la ville de Béthulie, que Dieu délivra par la main de la célèbre Judith.

On sait fort peu de chose de ce prince. Il se rendit méprisable à ses sujets par sa mollesse et le peu de soin qu'il prenait de son empire. Nabopolassar, général de ses armées, qui était à Babylone, s'empara de cette partie de l'empire assyrien. Pour soutenir sa révolte avec plus de succès, il fit alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes. Ces deux princes ayant réuni ensemble toutes leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Depuis ce temps-là, Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien.

Saosduchin.
An. M. 3335.
Av. J.C. 669.

Saracus,
ou Chinaladanus.

Nabopolassar.

An. M. 3378.
Av. J. C. 626.

Troisième empire de Babylone.

Ici s'élève un troisième empire de Babylone, qui à son tour étendra sa domination, non-seulement sur tous les pays de Sennaar ou de la Babylonie, mais encore sur les vas-

Nabuchodonosor II.

An. M. 3400
Av. J.C. 604.

(1) Nous nous sommes écartés en cela de M. Rollin, qui prétend que le prince qui est appelé dans l'Écriture Sainte Arphaxad, est Phraorte. Cette supposition absorbe absolument le règne de ce prince, et met dans la chronologie une contradiction manifeste.

tes et immenses contrées de l'Assyrie. Nabopolassar est le premier roi de ce nouvel empire. Ce prince, déjà vieux, chargé d'infirmités, et craignant qu'après sa mort il ne survînt quelque révolution qui privât son fils d'une couronne qu'il désirait de lui transmettre par droit de succession, l'associa à l'empire de son vivant. Après que Nabopolassar eut, par cet acte d'association, assuré le trône à Nabuchodonosor, car c'est ainsi que s'appelait son fils, il l'envoya, à la tête d'une armée formidable, contre la Syrie et la Palestine qui s'étaient détachées de son obéissance depuis que Nécho, roi d'Égypte, avait pris la ville de Carcamis. Nabuchodonosor battit l'armée de Nécho, reprit Carcamis, et remit la Syrie et la Palestine sous sa domination. Il entra aussi dans la Judée, mit le siège devant Jérusalem, et s'en rendit maître. Il avait fait mettre Joachim aux fers, pour le transporter à Babylone; cependant, touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Mais il transporta tous les trésors du palais, une partie des vases du temple, et une grande multitude de Juifs qu'il emmena captifs à Babylone. Daniel, âgé pour lors de moins de douze ans, fut enlevé avec les autres prisonniers. Et c'est de cette fameuse époque (1) qu'il faut compter la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie.

Dan. c. 2. Nabopolassar étant mort, après un règne de vingt-un ans, son fils succéda à tous ses

Songe de
Nabuchodo-
nosor.

Etats. Ce prince, la quatrième année de son règne, eut un songe dont il fut fort effrayé

(1) La quatrième année de Joachim.

mais qu'il oublia entièrement. Il consulta les An. M. 3403
Av. J.C. 601. sages et les devins de son royaume, pour savoir d'eux ce qu'il avait vu en songe. Tous lui répondirent qu'il était impossible de le deviner, et que tout ce qu'on pourrait faire, était de lui expliquer son songe après qu'il l'aurait fait connaître. Nabuchodonosor, s'imaginant qu'ils agissaient de mauvaise foi, les condamna tous à la mort. Daniel, avec ses trois compagnons, était compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le roi, et lui raconta ce qu'il avait vu en songe.

C'était, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme, et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, et frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite en poudre; et la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe, Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devaient succéder à celui des Assyriens; savoir: l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre-le-Grand ou des Grecs, l'empire romain, ou, selon d'autres, celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du Ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et anéantira tous ces royaumes, et qui subsistera pendant

tout l'éternité ; par où il désignait clairement le royaume de JÉSUS-CHRIST.

Le roi , ravi d'admiration et tout hors de lui-même , après avoir reconnu et déclaré hautement que le Dieu des Israélites était véritablement le Dieu des dieux , éleva Daniel aux premières charges de l'empire , le fit chef de ceux qui avaient la surintendance sur les mages , l'établit gouverneur de Babylone , et l'un des principaux seigneurs du conseil , qui suivaient toujours la cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

La révolte de Joachim , roi de Juda , que Jéchonias , son fils , soutint après sa mort , obligea Nabuchodonosor de tourner ses armes du côté de la Judée. Ses généraux , après avoir commis toutes sortes d'hostilités dans le pays , vinrent mettre le siège devant Jérusalem , et en formèrent le blocus. Il vint lui-même trois mois après en personne , à la tête de son armée , et se rendit maître de Jérusalem. Il enleva tous les trésors du temple et du palais du roi , et tout ce qui restait des vases d'or. Il emmena captif Jéchonias , sa mère et ses enfans. Il mit sur le trône de Juda Mathanias , oncle du roi , appelé autrement Sédécias. Mais ce prince ne fut ni plus religieux ni plus heureux que ses pères ; car ayant fait alliance avec Ephrée , roi d'Egypte , il viola le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt , et l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Egypte , à la tête d'une armée , donna quelque lueur d'espérance aux assiégés ; mais leur joie fut bien courte. Les Egyptiens furent battus , et

An. M. 3415.
Av. J. C. 589.

le vainqueur revint devant Jérusalem, et y remit le siège, qui dura près d'un an. Enfin, la ville fut prise d'assaut, et il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur père, avec tous les nobles et les grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone, où il demeura jusqu'à sa mort.

Nabuchodonosor, de retour à Babylone, fit élever une statue d'or, haute de soixante coudées. Il assembla tous les grands de son Etat pour en faire la dédicace, et il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant tous ceux qui y manqueraient, de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaël et Azarias, qui refusèrent constamment d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés, d'une manière miraculeuse, au milieu des flammes. Le roi, témoin par lui-même d'une merveille si étonnante, fit un édit par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, Misaël et Azarias, et il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Dan. c. 3.

Ce prince revint quelque temps après dans la Syrie, et mit le siège devant la ville de Tyr. Ce ne fut qu'après un siège de treize ans qu'il se vit maître de cette ville. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables; de sorte que, selon l'expression d'un prophète (1),

*Joseph. Ant.
Jud. l. 10. c.
11 et cont.
App. l. 1.*

(1) Omne caput decalvatum, et omnis humerus depilatus est. *Ezéch. 29. 18*

toute tête en était devenue chauve , et toute épaule pelée. Le butin ne fut pas considérable , parce que les habitans de Tyr , avant que leur ville fût réduite à la dernière extrémité , s'étaient retirés avec leurs meilleurs effets dans une île voisine. De sorte que Nabuchodonosor et son armée , n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venaient de rendre à Dieu , en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu , pour les en dédommager, leur destina les dépouilles de l'Égypte, dont ils firent en effet la conquête aussitôt après.

Lorsque Nabuchodonosor eut terminé heureusement toutes ces guerres , se trouvant dans une pleine tranquillité , il s'appliqua à embellir Babylone. C'est à ce loisir de Nabuchodonosor, selon quelques auteurs, que Babylone fut redevable de tant de beaux et magnifiques ouvrages qui l'ont rendue si fameuse. Les principaux sont les murailles de la ville , qui avaient cinquante coudées d'épaisseur , et deux cents de hauteur; les quais, le pont, le lac , les digues , les canaux qu'on avait faits pour la décharge du fleuve, lorsqu'il se débordait ; les palais , les jardins suspendus sur des voûtes faites en forme de terrasses; enfin , le temple de Bel. D'autres auteurs donnent la gloire de ces ouvrages à la fameuse Sémiramis. Il n'est pas aisé de décider cette question , d'ailleurs fort peu importante. Mais je crois qu'on pourrait assurer que ce n'est pas un seul prince qui a fait tous ces beaux et superbes ouvrages; et que les historiens grecs , qui sont venus tant de siè-

cles après, trompés par la ressemblance des noms, et par l'ignorance des dates, ont attribué à un seul ce qui appartenait à plusieurs, et à des anciens, ce qui était l'ouvrage des rois postérieurs.

Rien, ce semble, ne manquait à la gloire et à la félicité de ce prince. Un songe effrayant vint en troubler la douceur, et lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches chargées de fruits, s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitaient dessous; les oiseaux du ciel reposaient sur ses branches, et tout ce qui était animé y trouvait de quoi se nourrir. Alors celui qui veille et qui est saint (*vigil et sanctus*), descendit du Ciel, et cria: « Abattez l'arbre » par le pied, coupez-en les branches, et » dispersez-en les fruits; mais laissez la souche en terre avec ses racines; qu'il soit lié » avec des chaînes de fer, parmi l'herbe des » champs; qu'il soit mouillé de la rosée du » ciel, et qu'il pousse l'herbe de la terre avec » les bêtes sauvages; qu'on lui ôte son cœur » d'homme, et qu'on lui donne un cœur de » bête (1) pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui qui veille. »

Dan. c. 4.
Autre songe
de Nabuchodonosor.
An. M. 3434.
Av. J.C. 570.

Le roi, extrêmement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses mages; mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il serait banni de la compagnie des hommes pen-

(1) *Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei. Dan. 4.*

dant sept années, et que, réduit à la demeure et à la condition des bêtes, il paîtrait l'herbe comme un bœuf. Il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes, et ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres. Toutes ces choses arrivèrent à Nabuchodonosor, comme le prophète les avait prédites. Un an s'étant passé, comme Nabuchodonosor se promenait dans son palais, il dit, en considérant la beauté et la magnificence de ses bâtimens : « N'est-ce pas ici cette grande » Babylone, que j'ai bâtie dans la grandeur » de ma puissance et dans l'éclat de ma gloi- » re, pour en faire le siège de mon royau- » me ? » A peine avait-il achevé ces mots, qu'une voix se fit entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens, on le chassa de la compagnie des hommes, et il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air, et ne vivant que d'herbe. Le poil de son corps devint semblable aux plumes d'un aigle, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le temps marqué fut accompli, l'esprit et le sens lui revinrent. « Il leva les » yeux au ciel, dit l'Écriture, bénit le Très- » Haut, et rendit gloire à celui qui vit éter- » nellement, reconnaissant que son empire » est éternel, que tous les habitans de la terre » sont devant lui comme un néant, et qu'il » fait tout ce qu'il lui plaît au ciel et sur la » terre, sans que personne résiste à sa main » toute-puissante, ni puisse lui dire : Pour- » quoi avez-vous agi ainsi ? » Alors il recou- vra sa première forme : les grands de la cour

allèrent le chercher ; il remonta sur le trône, et devint plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il fit un édit solennel pour publier, dans toute l'étendue de sa domination, les merveilles étonnantes que Dieu venait de faire en sa personne. Il mourut un an après, ayant régné, depuis la mort de son père, quarante-trois ans. C'est un des plus grands rois qui ait jamais régné en Orient.

Dès que ce prince fut monté sur le trône, il fit sortir Jéchonias, roi de Juda, de prison, où il avait été depuis trente-sept ans. Il se rendit si odieux par ses débauches et autres déréglemens, que ses propres parens conspirèrent contre lui, et le mirent à mort.

Nériglissor, mari de sa sœur, qui avait été à la tête des conjurés, régna en sa place. Ce prince, après un règne de quatorze ans, périt, comme nous verrons bientôt, dans une bataille contre Cyaxare, roi des Mèdes. Son fils lui succéda.

C'était un très-mauvais prince, qui ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirèrent contre lui et le mirent à mort. Il eut pour successeur *Labyrit*, que l'Écriture appelle *Balthasar*.

On conjecture, avec beaucoup de fondement, que ce prince était fils d'Evilmérodac, par Nitocris, princesse très-sage, et à qui on attribue une partie des grands ouvrages qui étaient l'ornement de Babylone. Hérodote nous apprend que Nitocris avait placé son tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription

Evilméro
dac.
An. M. 3442.
Av. J.C. 562
4 Reg. 25.
27. 30.
Dan. c. 14.

Nériglissor.

Laborosoar-
chod.
An. M. 3448

Balthasar

Hérod. l. 1.
c. 185, etc.

qui avertissait ses successeurs de ne point toucher, sans une extrême et indispensable nécessité, aux richesses qui y étaient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui, l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : SI TU N'ÉTAIS INSATIABLE D'ARGENT, ET DÉVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AURAS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS.

An. M. 3449.
Av. J. C. 555.

La première année du règne de Balthasar, Cyrus vint mettre le siège devant Babylone. Nous verrons dans l'histoire de ce prince, comment il prit cette grande ville, la mort de Balthasar, et la fin du fameux empire des Assyriens, après avoir duré deux cent dix ans, depuis la destruction du grand empire des Assyriens qui l'avait précédé.

CHAPITRE III.

Histoire du royaume des Mèdes.

Arbace.
An. M. 3466.
Av. J. C. 538.

Nous avons déjà remarqué, en parlant de la destruction de l'ancien empire des Assyriens, qu'Arbace, gouverneur de la Médie, avait été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale : plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie, et que d'abord il prit le nom de roi. Quoi qu'il en soit d'Arbace, il est certain que les Mèdes secouèrent le joug des Assyriens, et qu'ils se maintinrent pendant quelque temps dans la liberté qu'ils avaient

acquise par leur valeur ; mais cette liberté se changea bientôt en licence, qui jeta les Mèdes dans une espèce d'anarchie, pire que leur première servitude. Le vol, la violence et l'injustice régnaient partout, parce qu'il n'y avait personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Tous ces désordres déterminèrent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendit l'Etat plus florissant qu'il n'avait jamais été.

Dans une assemblée générale des Etats qu'on tint à ce sujet, on convint qu'il n'y avait point d'autre expédient pour arrêter le cours de tant de maux, que d'ériger l'Etat en monarchie, et de donner à une personne l'autorité de réprimer la violence, et de faire des lois pour le gouvernement. Il ne fut donc plus question que d'élire un roi, et la délibération ne fut pas longue. Tous demeurèrent d'accord que, dans toute la Médie, il n'y avait point d'homme aussi capable de régner que Déjocé ; de sorte qu'il fut élu roi d'un commun consentement. Ce choix serait tout-à-fait honorable pour Déjocé, s'il n'était pas le fruit de ses brigues et de ses intrigues secrètes ; et on ne pourrait désirer rien davantage pour sa gloire, que le refus qu'il fit pendant quelque temps de régner, si cette disposition eût été sincère, et non pas un masque dont il se servait pour déguiser son ambition. Cette artificieuse dissimulation, dont on ne peut s'empêcher d'être blessé, ternit beaucoup l'éclat du mérite que Déjocé pouvait avoir d'ailleurs.

Déjocé.
An. M. 3294
Av. J. C. 710
Herodot. l. 1
c. 96. 102.

Dès que Déjocé fut monté sur le trône , il travailla à prouver qu'on ne s'était point trompé dans le choix qu'on avait fait de lui pour rétablir le bon ordre. Après avoir pourvu à sa sûreté, en se donnant des gardes sur la fidélité desquels il pouvait le plus compter, il s'appliqua à polir et à civiliser les Mèdes, leur fit bâtir une ville (1), et leur donna des lois pour le bien de l'Etat. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin (2), il se rendit presque inaccessible, et ne permit à ses sujets de lui parler et de lui communiquer leurs affaires, que par des placets et des personnes interposées.

Cet habile politique en agissait ainsi pour s'assurer la couronne. Il craignait qu'une trop grande familiarité avec des hommes encore féroces, et qui ne se connaissaient pas bien en vrai mérite, ne donnât lieu à des complots et à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque pas de faire des jaloux et des mécontents. Il se contentait de se montrer par les sages lois qu'il établissait, et par l'exacte justice qu'il se piquait de rendre à chacun. On sent bien que cette coutume, que la circonstance d'une autorité naissante rendait peut-être nécessaire pour Déjocé, est sujette à de grands inconvéniens, et qu'un prince, qui ne voit que par les yeux de ses ministres et de ses officiers, est exposé à faire servir son autorité aux différentes passions de ces mêmes ministres. Déjocé mourut après un règne de

(1) Ecbatane.

(2) Major ex longinquo reverentia. *Tacit.*

cinquante-trois ans , et eut pour successeur son fils Phraorte.

Ce jeune prince était d'une humeur fort belliqueuse. Non content du royaume de la Médie, que son père lui avait laissé, il attaqua les Perses, les vainquit, et les assujettit à son empire. Enflé de cet heureux succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens; mais il fut défait dans la plaine de Ragau, par Nabuchodonosor premier. Ce prince, profitant de sa victoire, entra dans la Médie, prit Ecbatane, et la donna au pillage à ses soldats. L'infortuné Phraorte tomba vif entre ses mains; et ce cruel prince le fit mourir à coups de javelots. Il avait régné 22 ans.

Phraorte.
An. M. 3347.
Av. J.C. 657.
Herod. 101.
102.
Judith. 1.

Cyaxare succéda à son père aussitôt après sa mort. Ce jeune prince, qui était fort brave et entreprenant, sut bien profiter de la déroute des Assyriens devant Béthulie. Il se rétablit d'abord dans son royaume, se rendit maître de toute la haute Asie, et marcha ensuite vers Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville. Il l'aurait infailliblement prise, s'il n'eût été obligé d'en lever promptement le siège pour aller secourir ses États, qu'une armée formidable de Scythes venait d'inonder. Ces barbares occupèrent Cyaxare pendant vingt-huit ans; mais enfin s'en étant défait par fraude, il se ligua avec Nabopolassar, roi de Babylone, contre les Assyriens. Ayant donc réuni leurs forces, ils marchèrent contre Ninive, la prirent, tuèrent Saracus qui en était roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville.

Cyaxare 1.
An. M. 3369.
Av. J.C. 635.
Herodot. l. 1.
c. 103. 106.

AN. M. 3378.
AV. J. C. 626.

C'est ici que finit ce grand empire d'Assyrie, qui avait été la terreur de tout l'Orient, pendant l'espace de plus de 1650 ans. Dieu avait fait prédire par ses prophètes, plus de cent ans auparavant, la destruction

Sophon 2. de cette ville impie et cruelle : « Le Seigneur perdra Assur; il dépeuplera cette ville » qui était si belle, et la changera en une » terre où personne ne passe, et en un désert. Elle sera la demeure des bêtes sauvages, et la retraite des oiseaux de nuit. » Voilà, dira-t-on, cette orgueilleuse ville, » qui était si fière et si assurée, qui disait » en son cœur : Je suis l'unique, et après » moi il n'y en a point d'autre. » Le saint homme Tobie, qui vivait à Ninive au temps où cette ville était dans sa plus grande gloire, prédit à ses enfans que cette ville serait bientôt détruite, et les avertit d'en prévenir la ruine, et de sortir de Ninive. *La ruine de Ninive est proche, leur dit-il; ne demeurez point ici. Car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr; iniquitas ejus finem dabit ei.* Ce qui mérite ici notre attention, c'est la cause de la ruine de Ninive. Les hommes, peu attentifs à la conduite de celui qui préside sur tous les empires du monde, l'attribuent au sort des armes. Mais le Saint-Esprit nous assure que ce sont les iniquités de cette ville qui sont la véritable cause de sa destruction entière, *iniquitas ejus finem dabit ei.* Le Seigneur a voulu punir l'injure faite à Jacob et à Israël, et venger le sang de ses serviteurs, dont les rois de Nini-

ve, comme autant de lions cruels, s'étaient enivrés.

Cyaxare, ayant régné 40 ans, mourut après cette expédition, et laissa le royaume à son fils Astyage, dont nous ne savons que peu de chose. Il régna 35 ans. Il eut deux enfans, dont les noms sont fort connus; savoir, Mandane, d'une première femme, qui fut mariée à Cambyse, roi des Perses, et qui devint mère de Cyrus; et Cyaxare d'une seconde femme; ce prince succéda aux États de son père Astyage. C'est le Darius Médus de l'Écriture sainte, à qui Cyrus, après qu'il eut pris Babylone, laissa le gouvernement de ce nouvel empire des Perses, qu'il venait de former sur les débris de celui de Babylone. Nous aurons occasion de parler de ce prince dans l'histoire de Cyrus.

Astyage.
An. M. 3409.
Av. J. C. 596.

Cyaxare II.
ou Darius
Médus.

CHAPITRE IV.

Histoire des Lydiens.

LES Lydiens tirent leur origine et leur nom de Lydus, fils d'Atys. Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, ont tenu cet empire pendant l'espace de 505 ans. Argon fut le premier de cette famille qui régna dans la Lydie; le dernier fut Candaule. Ce prince avait une femme d'une rare beauté. Il voulut que Gygès, l'un de ses premiers officiers, en jugeât par ses propres yeux. La reine, qui aperçut Gygès lorsqu'il se retirait, en fut outrée de douleur, persuadée que le trésor le plus

Candaule.

An. M. 3286.
Av. J.C. 718.
Gygès.

précieux d'une femme est la pudeur. Cette princesse vindicative conçut le dessein criminel de laver cet affront dans le sang de son époux. Elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expié son indiscretion, ou par sa propre mort ou par celle du roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, et, par le meurtre de Candaule, il devint le maître de sa femme et de son trône, qui passa ainsi de la famille des Héraclides, dans celle de Mermnades. On ne peut assez détester la vengeance atroce de cette princesse, quoique son amour pour la pudeur soit louable. Je ne dois pas omettre ce que dit à cette occasion Hérodote, que chez les Lydiens, et presque chez tous les peuples barbares, c'est une honte et une infamie même à un homme de paraître nu. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des païens, doivent paraître précieuses (1). On sait que chez les Romains un fils en âge de puberté ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni un gendre avec son beau-père, et ils regardaient cette loi de modestie et de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement était un crime. Il est étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce désordre dans le temps des bains, désordre si visiblement contraire aux règles

(1) Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi, non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim naturâ ipsâ magistrâ et duce. *Cicer. lib. 1. de offic. n. 129.*

Nudare se, nefas esse credebatur. *Valer. Max. lib. 2. cap 1.*

de l'honnêteté publique et de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, et si fortement condamné par le paganisme même.

Le meurtre de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara en faveur de Gygès. Les grands présens que celui-ci avait faits au Dieu, ne contribuèrent pas peu à se le rendre favorable. Quand ce prince se vit, par la décision de l'oracle de Delphes, paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne et Colophon, qu'il soumit à sa domination. Il mourut après un règne de trente-huit ans, et laissa pour successeur son fils Adys.

Adys

C'est sous le règne de ce nouveau prince que les Cimmériens, chassés de leur pays, passèrent en Asie, et prirent Sardes, excepté la citadelle. Adys régna quarante-neuf ans. Sadyatte, dont la vie est assez obscure, lui succéda. Il déclara la guerre à ceux de Milet, et assiégea leur ville. Les sièges pour lors n'étaient que des blocus, et traînaient fort en longueur. Il mourut après douze ans de règne, avant que d'avoir achevé ce siège, et eut pour successeur son fils.

Sadyatte.
An. M. 3373
Av. J.C. 631

Alyatte fit la guerre contre Cyaxare, roi des Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua et prit les villes de Smyrne et de Clazomène.

Alyatte.
An. M. 3385.
Av. J.C. 619

Il poussa vivement la guerre contre les Milésiens, que son père avait commencée, et

Herodot. l. 1.
c. 21. 22.

continua le siège de la ville , qui avait déjà duré six ans sous son père, et qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes , Alyatte avait envoyé dans la ville un ambassadeur pour proposer une trêve pendant quelques mois. Thrasybule , tyran de Milet , averti de son arrivée , fit porter dans la place publique le blé et les autres provisions que lui et ses sujets avaient rassemblés pour fournir à leurs besoins, et ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chère, à la vue d'un signal qu'il leur donnerait. La chose fut ainsi exécutée. L'ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnait dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet ne réussirait jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paraissait ruineuse , et leva le siège. Alyatte régna cinquante-sept ans, et eut pour successeur Crésus.

Crésus.
An. M. 3442.
Av. J. C. 562.

Herodot. l. 1.
c. 26. 28.

Le nom seul de ce prince, qui a tourné en proverbe , porte l'idée de grandes richesses. Il paraît en effet que Crésus était extrêmement riche. Les trésors de ce prince étaient le fruit de plusieurs mines qu'il avait dans ses Etats, aussi-bien que du Pactole qui roulait un sable d'or. Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeait indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses Etats la Pamphilie, la Phrygie, la Mysie, et plusieurs autres provinces voisines.

Mais ce qui est encore plus étonnant, quoique ce prince fût riche et guerrier, les lettres et les sciences faisaient son plus grand plaisir. Sa cour était le séjour ordinaire de plusieurs de ces fameux savans si connus dans l'antiquité sous le nom des sept sages de la Grèce. Solon, l'un des plus célèbres d'entre eux, après avoir donné à Athènes de nouvelles lois, fit un voyage à Sardes. Il y fut reçu comme le demandait la réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse et brillante cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierreries brillaient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, il n'en parut point touché. Un abord si froid et si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte. Il commanda ensuite qu'on lui fit voir ses trésors, ses meubles, ses appartemens, mais rien de tout cela ne fut capable de vaincre l'indifférence de notre philosophe; il laissa au contraire entrevoir aux gens de bon sens, qu'il regardait toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connaît mal en quoi consistent le beau et le grand.

Herodot. i. 1.

c. 29. 31.

Plut. in Sol.

p. 93. 94.

Quand Solon eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda qui, dans les différens voyages qu'il avait faits, il avait trouvé qui fût véritablement heureux. « C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athènes nommé Tellus, fort homme de bien, qui, après avoir été toute sa vie à couvert de la nécessité, et avoir vu sa patrie toujours flo

» rissante, a laissé après lui des enfans généralement estimés de tout le monde, a eu la joie de voir les enfans de ses enfans, et enfin est mort glorieusement en combat tant pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'or et l'argent étaient comptés pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté et d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespérait pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avait vu de plus heureux. Solon répondit que c'étaient Cléobis et Biton d'Argos, deux frères, qui avaient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle, et du respect qui est dû aux parens. Un jour de fête solennelle, où la prêtresse leur mère devait aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère jusqu'au temple, pendant plus de deux lieues. Toutes les mères ravies en admiration, congratulèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs sentimens de joie et de reconnaissance, leur mère pria instamment la Déesse de vouloir accorder à ses enfans, pour récompense, ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, et terminèrent leur vie par une mort tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

Crésus fut très-sensible au peu de cas que faisait le philosophe de ses richesses et de sa

pompe. Solon s'apercevant de la tristesse que causait au roi sa modération , et ne voulant ni l'aigrir davantage ni le flatter , se retira , après lui avoir donné , avec douceur , quelques avis qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger. Esope , l'auteur des fables qui portent ce nom , était alors à la cour de ce prince. Fâché du mauvais accueil que Solon avait reçu , il s'avisa de lui dire , par forme d'avis : *Solon , il faut , ou n'approcher point du tout des rois , ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt , répondit Solon , qu'il faut ou ne les point approcher , ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Ce que je viens de raconter de Crésus , est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les rois et chez les grands , dont la plupart se laissent séduire par la flatterie. Crésus , à en juger par ce que l'histoire nous en apprend , était un fort bon prince , et estimable par beaucoup d'endroits. Il avait un grand fonds de douceur et d'humanité ; il était brave et généreux , aimait les savans et les gens d'esprit , ce qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même ; mais son faible , comme celui de tous les grands , était de faire grand cas des richesses et de la magnificence ; il aimait à être flatté et admiré , et avait en conséquence banni de sa cour la vérité et la sincérité ; car c'est le malheur de tous les grands ; ils sont environnés de flatteurs , et leurs oreilles n'entendent jamais une parole de vérité.

Crésus avait deux enfans , dont l'un , muet de naissance , était pour lui un sujet conti-

nuel de douleur ; l'autre , nommé Atys , se distinguait par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge , et faisait toute sa consolation ; mais la mort de ce jeune prince , qui fut tué dans une partie de chasse par un seigneur , qui , croyant lancer son javelot contre la bête , le lança contre Atys , causa au roi une douleur qu'on ne saurait exprimer. Adraste , auteur innocent du meurtre , ne trouva de consolation à celle qu'il ressentait , qu'en se perçant lui-même de sa propre épée , sur le bûcher de l'infortuné Atys.

Deux années se passèrent ainsi dans un grand deuil , ce malheureux prince n'étant occupé que de la perte qu'il avait faite ; mais la réputation naissante , et les grandes qualités de Cyrus , qui commençait à se faire connaître , le firent revenir de son accablement. Il songea donc à mettre une barrière à la puissance des Perses. Après avoir consulté l'oracle de Delphes , qui lui répondit que , s'il portait les armes contre les Perses , il détruirait un grand empire , il résolut la guerre contre Cyrus , sans penser que ce grand empire qu'il détruirait pouvait être le sien aussi-bien que celui des Perses. La suite de l'histoire de Crésus se trouvera dans celle de Cyrus.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER

DES ÉGYPTIENS.

CHAP. I. Description de l'Égypte et de ce qu'on y trouve de plus remarquable.	Page a
Art. I.	<i>Ibid.</i>
II. Haute-Égypte, ou Thébaïde.	2
III. Égypte du milieu, ou Heptanome.	3
IV. Basse-Égypte.	13
CHAP. II. Des coutumes, des lois et de la religion des Égyptiens.	15
Art. I. De ce qui regarde les rois et le gouvernement.	16
II. Des prêtres et de la religion des Égyptiens.	20
III. Des soldats et de la guerre, des sciences et des arts.	26
IV. Fécondité de l'Égypte.	30
CHAP. III. Histoire des rois d'Égypte.	32
Art. I. Première branche des rois d'Égypte.	34
II. Deuxième branche des rois d'Égypte.	37
III. Troisième branche. XII rois.	46

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

CHAP. I. Mœurs des Carthaginois.	58
Art. I.	<i>Ibid.</i>
II. Source des richesses et de la puissance de Carthage.	68

CHAP. II. Etablissement de Carthage, ses accroissemens, les guerres qui l'ont rendue si célèbre, et sa ruine par les Romains.	76
Art. I. Fondation de Carthage, et ses accroissemens jusqu'à la première guerre punique.	<i>Ibid.</i>
II. Première guerre punique.	104
III. Guerre de Libye ou contre les mercenaires.	113
IV. Seconde guerre punique.	120
V. Suite de l'histoire d'Annibal.	154
VI. Troisième guerre punique.	165
Histoire de la famille et de la postérité de Masinissa.	184

LIVRE TROISIÈME.

DE LA SICILE.

CHAP. I. Histoire de Gélon, de Hiéron, de Thrasybule et de quelques personnages célèbres qui ont illustré la grande Grèce.	194
Art. I. Description de la Sicile.	195
II. Histoire de Gélon, de Hiéron et de Thrasybule, tyrans de Syracuse.	196
III. De quelques personnages illustres dans la Grande-Grèce.	208
CHAP. II. Histoire de Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse.	217
Art. I. Moyens qu'employa Denys pour s'emparer de la tyrannie à Syracuse.	<i>Ibid.</i>
II. Passion violente de Denys pour la poésie.	229
CHAP. III. Qui renferme l'histoire du second Denys, tyran de Syracuse, fils du premier, et celle de Dion, son proche parent.	236
Art. I. Denys le jeune succède à son père.	<i>Ibid.</i>
II. Syracuse recouvre sa liberté.	245
III. Denys le jeune remonte sur le trône de Syracuse.	255
CHAP. IV. Règne d'Hiéron II.	263
Art. I. Son origine.	<i>Ibid.</i>
II. Hiéronime succède à Hiéron.	283

LIVRE QUATRIÈME.

Qui renferme l'histoire de l'empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, du royaume des Mèdes et de celui des Lydiens. 307

CHAP. I. 308

§ I. Premier empire de Babylone. 310

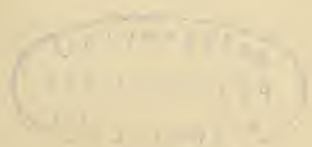
§ II. Premier empire des Assyriens de Ninive. 311

CHAP. II. Second empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone. 318

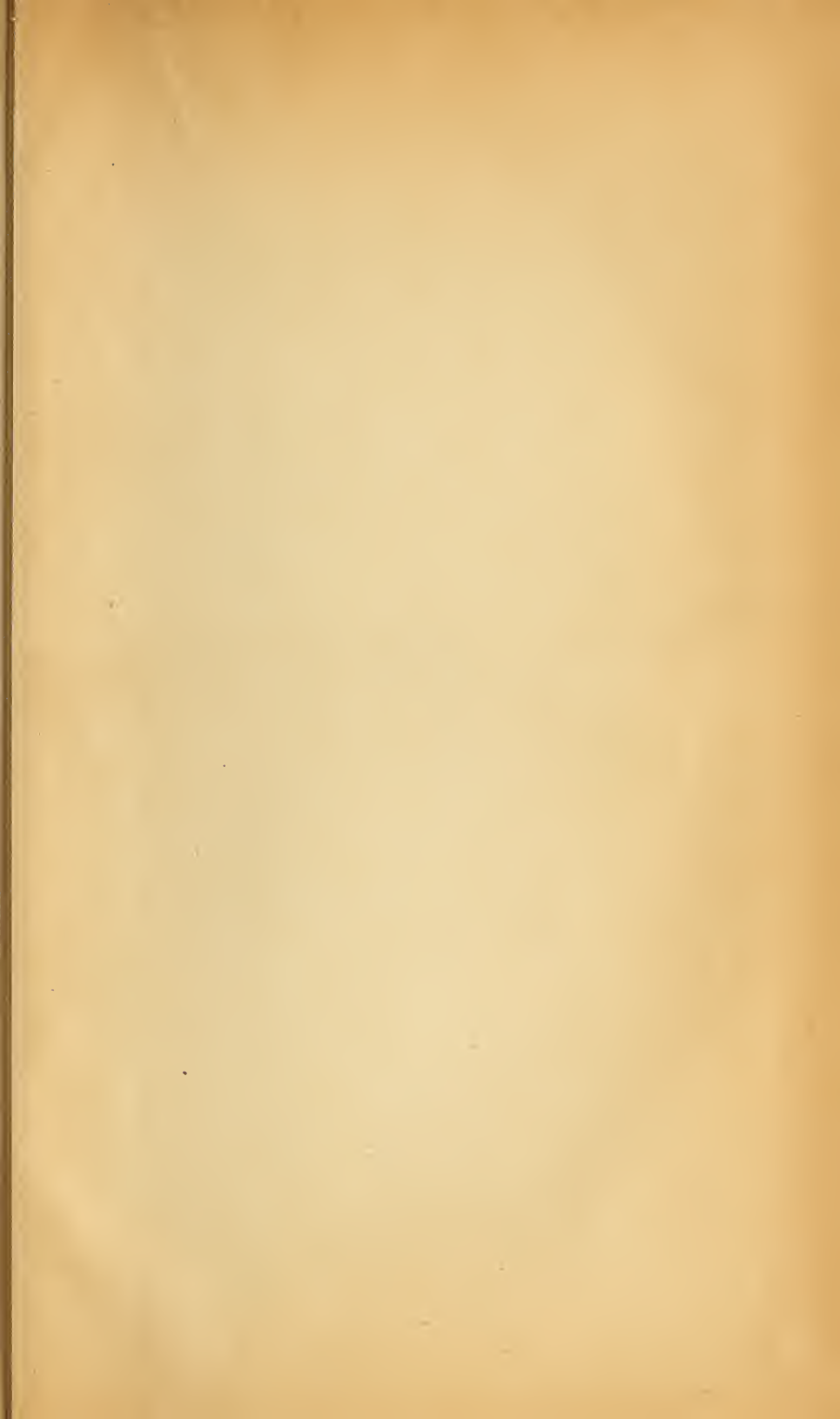
Troisième empire de Babylone. 323

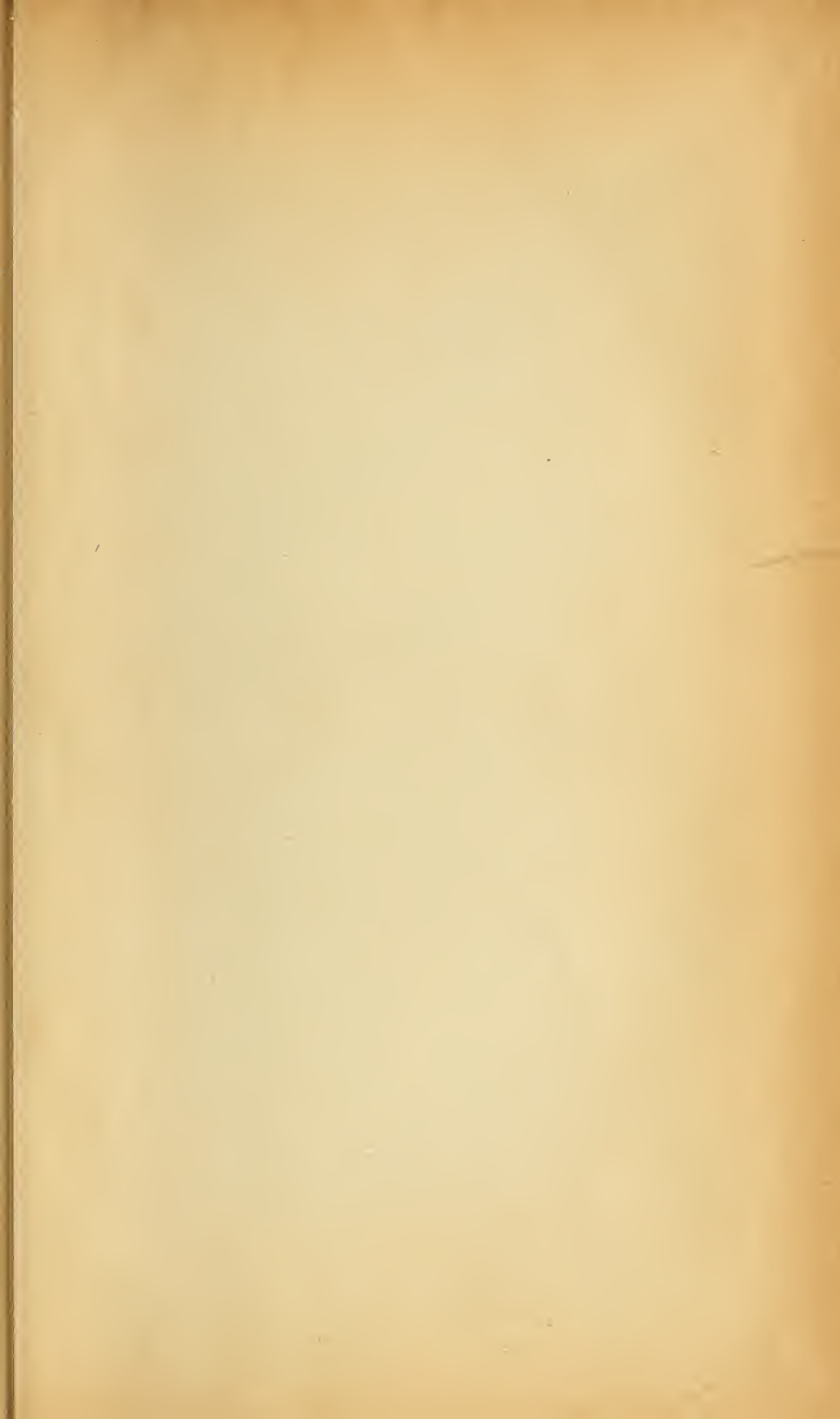
III. Histoire du royaume des Mèdes. 332

IV. Histoire des Lydiens. 337



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

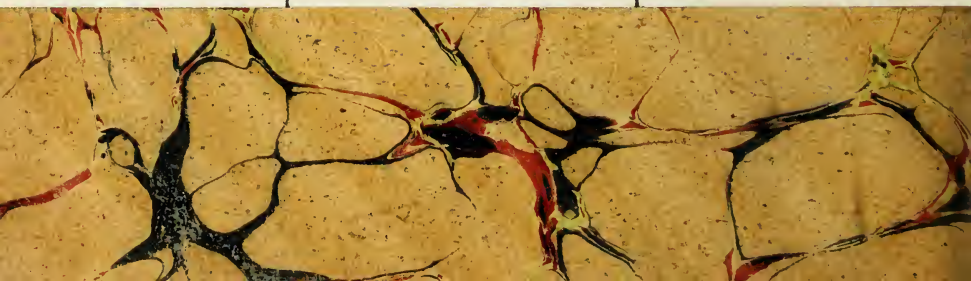


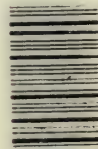


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--





a39003



001013480b

D 5 7 • R 6 2 1 8 7 7 V 1
T A I L H E T J A C Q U E S •
A B R E G E D E L • H I S T O I R E A

U D 7 OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	07	01	08	06	09	9